

Éditorial

Mémoires 2020 ou Mémoires d'une drôle d'année ! C'est amusant ce terme drôle, généralement employé pour qualifier une personne, une époque, une situation qui ne déclenche aucune hilarité : Drôle de guerre, drôle de type, drôle de drame. Drôle alors qu'on devrait plutôt dire bizarre. Comme c'est étrange !

Soucieux d'éviter le mot de Boris Cyrulnik galvaudé par les médias, je dirai seulement que ces Mémoires démontrent la capacité de notre institution à retomber sur ses pattes. Grâce au talent des uns et des autres, la production de notre académie en 2020 n'a rien à envier à celles des années précédentes. Au contraire, les académiciens reclus se sont montrés encore plus productifs qu'à l'ordinaire, que ce soit en échangeant des textes par courriel ou en s'adaptant avec une rapidité époustouflante aux dernières avancées des techniques de communication cybernétique.

Les ultimes nouvelles de la pandémie laissent augurer que nous devons fonctionner sur ce mode encore un certain temps. Peut-être la lecture de ces Mémoires vous en consolera-t-elle. Merci à nos auteurs d'avoir démontré, au travers de ces pages, que des pires situations, peut aussi sourdre le meilleur.

Christian Froissart

Février 2021

Date	N	2020	Pages	Titres
		Christian Froissart	1	Edito
			3	Table des matières
Jeudi 9 janvier	B1	Guy Basset	5	Actualité ou «situation» éditoriale de Camus
Jeudi 9 janvier	B2	Jean-Paul Pollin	9	Prix Nobel d'économie 2019
Jeudi 9 janvier	B3	Marius Ptak	11	Prix Nobel de Physique 2019
Jeudi 23 janvier	B4	André Brack	13	Prix Nobel de chimie 2019
Jeudi 23 janvier	C01	Daniel Locker	15	La génétique, un outil essentiel pour la police scientifique et les recherches de parenté
Jeudi 20 février	C02	Claude Baconnet	23	L'expédition française en Syrie, militaire et humanitaire, 1860-1861, travers les Mémoires d'un jeune soldat beauceron, Arthur Bris
Jeudi 5 mars	C03	Françoise L'Homer	37	Mgr von Galen, (1878-1946) à Münster, notre ville jumelle, un évêque debout dans la tourmente
Mercredi 20 mai	C04	François Kergall	67	Jeanne d'Arc
Vendredi 5 juin	C05	André Brack	77	Arts et sciences: regards croisés sur l'histoire de la vie
Jeudi 18 juin	C06	Jean-Louis Rizzo	87	La carrière politique du montargois Eugène Frot
Jeudi 15 octobre	C07	Jean-Michel de Widerspach-Thor	97	Sedan 1870
Jeudi 19 novembre	C08	Gilles Blicck	109	Charles Devergnès sculpteur du XIX ^e siècle originaire de Bellegarde.
Jeudi 3 décembre	C09	Michel Bordry	135	Otages des Barbaresques: quelques destins singuliers
Jeudi 17 décembre	C10	Bernard Dubreuil	151	Le monde merveilleux de l'infiniment petit
Jeudi 25 juin	CRB	André Brack et al.	165	Balade en forêt d'Orléans
	CRB	Pierre Bonnaire	167	La forêt d'Orléans, forêt des libertés
	CRB	Danièle Michaux	169	Le patrimoine historique des ecclésiastiques de la Forêt d'Orléans
	CRB	Marcelline Brun	179	Vitry-aux-Loges : Henri Ier et Anne de Kiev
	Sp1	Michel Monsigny	183	Coronavirus
	Sp2	Claude Baconnet	193	1348 -1918-2020
	Sp3	Christian Froissart	199	<i>Clerodendrum</i>
	Sp4	Michel Pertué	207	Epidémies romaines
	Sp5	Jacqueline Suttin	211	Confinement et canonisation
	Sp6	André Brack	215	La Covid-19
			217	Liste des diaporamas, vidéo, etc. sur le site lacado.fr



ISSN 0994-6357

Actualité ou « situation » éditoriale de Camus

Guy Basset

Monsieur le Président,
mes chères consœurs, mes chers confrères

Nous sommes donc aux lendemains du soixantième anniversaire de la disparition d'Albert Camus, mort le 4 janvier 1960 à Villeblevin, dans l'Yonne. Par-delà l'effervescence journalistique et au moment où de nouvelles publications commencent à paraître, je voudrais revenir sur certaines d'entre elles, qui sont intervenues récemment, notamment dans les années 2018-2019 et auxquelles il a pu m'arriver pour certaines de participer.

Comme, ou plus que tout grand auteur, Camus donne lieu chaque année à des colloques internationaux principalement universitaires se déroulant en France et à l'étranger et dont les actes paraissent dans un délai plus ou moins long. Ces colloques nous donnent des coupes – quasiment au sens géologique du terme – de l'œuvre de Camus nous permettant de la relire autrement. Remontant à 2018, c'est d'abord l'influence du théâtre du siècle d'or espagnol qui a donné lieu à étude¹. Puis ce fut, sans doute plus original « le sourire de Camus » qui fut envisagé : sourire né aussi des effets de langue, et plus spécialement de la référence à cette langue de l'Algérie le pataouète. J'ai ainsi pu redire combien Camus appréciait des œuvres comme *La Parodie du Cid* ou *Les Fables bônoises* de son ami Edmond Brua². Plus fondamental furent les actes du colloque d'Angers qui portait sur « Camus et les vertiges du sacré », thème il est

vrai central et récurrent, pour cet homme préoccupé du sacré en dehors de toute religion instituée, officielle et structurée³. Ma contribution, parmi la trentaine d'autres, a essayé de relever comment Camus parlait des lieux, des objets sacrés et d'un certain nombre de personnalités et s'il leur donnait une signification particulière autre qu'un décor, ou une tradition... Ce ne semble le cas, ni dans les exemples précis ni dans les hommes porte-paroles des religions. Le sacré se lit chez Camus dans le fait que, selon la formule de Pascal, « l'homme passe l'homme ». « Incontestablement les ramifications du sacré s'insinuent dans toute l'œuvre d'Albert Camus. Les contributions de ce volume examinent l'articulation des représentations positives et négatives du sacré et font ressortir avec acuité ses ambivalences » résumant les deux éditrices du volume.

Deux autres colloques importants se sont déroulés dont les actes sont parus ou à paraître : à Louvain, c'est la manipulation qui était au centre des débats⁴ et à la Saline (Arc et Senans), avec la participation de notre confrère Charles-Henri Joubert, la poésie et la musique étaient au programme. Enfin, depuis plus de trente ans, se tiennent avec des thématiques différentes chaque année des journées Albert Camus à Lourmarin début octobre qui donnent lieu à des publications. A l'automne 2019⁵, ce sont les actes de l'année précédente, 2018, qui ont été distribués : dans la leçon inaugurale, j'ai tenté

¹ *Revue d'histoire du théâtre*, n° 280, 4, 2018, compte rendu par Guy Basset, *Présence d'Albert Camus*, n° 11, 2019, p. 139-143.

² *Le sourire d'Albert Camus*, David Walker ed., CreateSpace Independent Publishing, 2018 (diffusion Amazon), p. 117-126 et p. 278-279.

³ *Camus et les vertiges du sacré*, Anne Prouteau et Carole Auroy éd., Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019.

⁴ Les manipulations multiples chez Albert Camus, *Les lettres romanes*, n° 73 (1-2), 2019.

⁵ *De l'ombre vers le Soleil : Albert Camus face à la violence*, Éditions des Offray, 2019.

un tableau général des violences que Camus a combattues et de la tentation de la non-violence qu'il a pu avoir, étant par exemple à l'origine du statut d'objecteur de conscience en France. « La violence est à la fois inévitable et injustifiable. Je crois qu'il faut lui garder son caractère exceptionnel et la resserrer dans les limites qu'on peut », disait-il, immédiatement aux lendemains de la seconde guerre mondiale, lui l'orphelin d'un père tué dès le début du premier conflit. On le voit, contrairement à ce qu'on pourrait penser, on n'épuise pas la lecture de Camus et on ne s'épuise pas non plus à le suivre, et à le lire. C'est aussi cela l'actualité de Camus.

Depuis la nouvelle édition en quatre tomes des œuvres de Camus dans la collection de la Pléiade, parue entre 2006 et 2008, les découvertes de textes inédits ou cachés dans des revues souvent très difficiles à trouver sont à la fois monnaies courantes et peu fréquentes. *Le Figaro* en a très récemment publié un important (8 janvier 2020)⁶. Le principal de l'œuvre de Camus est désormais accessible, et c'est de la publication des correspondances que l'on peut attendre quelques nouveautés ou quelques confirmations des hésitations et des positions de l'écrivain.

Les correspondances amicales et littéraires avec Jean Grenier, René Char, Roger Martin du Gard, Francis Ponge, André Malraux, Louis Guilloux avaient ouvert le pas. Et courant 2017, la volumineuse correspondance avec Maria Casarès était entrée dans un domaine encore plus intime : par delà les répétitions ou le volume lui-même un peu trop épais, on aurait tellement aimé recevoir de telles lettres d'amour ou pouvoir en écrire de semblables... On ne peut donc que se réjouir que cette correspondance paraisse en collection de poche.

Trois nouvelles correspondances importantes et très différentes sont parues en 2019 :

⁶ Voir Vincent Duclert, *Camus, des pays de liberté*, Paris, Stock, 2020, coll. « La pensée héroïque », p. 361-367.

⁷ Albert Camus – Nicola Chiaramonte, *Correspondance (1945-1959)*, Samantha Novello éd., Paris, Gallimard 2019, compte rendu par Guy Basset, *Présence d'Albert Camus*, 2020, n° 12, 148-151.

* D'abord en traduction, et seulement en traduction, la correspondance avec Victoria Ocampo, cette grande amie argentine de la France, que Camus défendit, contribuant notamment à la faire libérer et qui fut pour lui un des points d'entrée dans le monde sud-américain, autre culture ibérique.

* Ensuite, chez Gallimard, ce fut la correspondance avec Nicola Chiaramonte⁷, avec qui il entretint des liens très forts d'amitié, y compris dans ses composantes matérielles et des connivences intellectuelles et politiques dans les combats contre les totalitarismes des pays de l'Est et dans la recherche de solutions. C'est Chiaramonte qui, par exemple, aux États Unis, fit découvrir à Camus Simone Weil dont Camus se fit l'éditeur.

* La troisième correspondance parue dans l'année est celle avec la famille Bénisti⁸, Louis, le peintre que Camus découvrit étudiant et Lucien, le pharmacien amateur des lettres, son frère. C'est un joli petit livre illustré paru aux éditions Bleu autour. Avec cette correspondance, nous faisons plus ample connaissance avec les amis algérois qui sont restés fidèles à Camus. J'ai attiré l'attention dans le volume sur deux points méconnus de la biographie de Camus. Camus en effet, donna des leçons de philosophie à Alger pendant ses études et ultérieurement des cours de philosophie dans une école d'enfants juifs chassés de l'enseignement en 1941-1942 à Oran. Une lettre « corrige » ainsi la dissertation sur Pascal, travail de Solange, future épouse du peintre, qui préparait le baccalauréat. Mais c'est aussi le rôle méconnu de Camus éditeur qui apparaît dans ces lettres, à travers les commentaires, des corrections qu'il fait du manuscrit du roman du frère Lucien Bénisti, et du projet de l'éditer chez Edmond Charlot, premier éditeur de Camus et galeriste. Le livre sera effectivement édité quelques années plus tard. Nous avons là un des tous premiers témoignages de la part que Camus a pris dans le monde de l'édition : n'oublions pas qu'à partir de

⁸ Albert Camus, *Correspondance avec ses amis Bénisti, 1934-1958*, Martine Mathieu-Job et Jean-Pierre Bénisti eds, présentation par Virginie Lupo et Guy Basset, Saint-Pourçain sur Sioule, Bleu autour, 2019.

1943, Camus fera partie du célèbre comité de lecture de Gallimard et participa activement à la vie de la maison.

En liaison avec le peintre Louis Bénisti qui le connaissait et sans que j'ai des informations très précises si Camus connaissait le nom de Jacques Burel, sa peinture et l'avait rencontré – ce qui est malgré tout fortement plausible –, j'ai publié un important dossier sur ce peintre dans le dernier numéro de la revue *A/Littérature/Action*⁹. Originaire de Landivisiau comme Xavier Grall, il séjourna à Alger comme professeur de dessin au lycée de 1949 à 1961 et fit de nombreuses expositions dans les galeries d'Edmond Charlot. Grand Prix artistique de l'Algérie en 1958, arrêté dans sa classe lors du putsch d'Alger, il termina sa carrière au Lycée Turgot à Paris. Jacques Burel fit le passage du figuratif qui marque ses premières années tentant de sauver, de façon ethnographique, un monde notamment agricole en voie de disparition, réalisant de nombreux croquis de scènes ou de personnage comme à Ouessant, à l'abstraction plus ou moins inspirée

du réel. Il participa ainsi pendant près de 25 ans au Salon des Réalités Nouvelles, aux côtés des plus grands.

Dans la même revue, j'avais, l'année précédente, largement contribué à remettre en lumière un peintre lauréat de la villa Abd-el-Tif, Jean Gachet qui était le père de la regrettée Marie Maignaut qui travaillait à la Médiathèque d'Orléans et que certains d'entre vous ont pu connaître¹⁰.

Dans l'histoire de la peinture du XXème siècle, l'Alger des années 1950-1960 reste un pôle méconnu par la richesse des talents qui y sont nés ou y ont séjourné, facilitant aussi l'émergence d'une génération qui prendra son essor artistique après l'indépendance de l'Algérie. Camus y fut sensible ...

Guy Basset

Membre correspondant
de l'Académie d'Orléans

Communication brève du jeudi 9 janvier 2020

⁹ « Jacques Burel (1922-2000) », dossier coordonné par Guy Basset, *A/Littérature/Action*, éditions Marsa, n° 5, mai-septembre 2019, p. 137-180.

¹⁰ « Jean Gachet 1920-2003 », *A/Littérature/Action*, éditions Marsa, n° 1, avril 2018, p. 33-59.

Le « Nobel » d'économie 2019

Jean-Paul Pollin

La Banque Centrale de Suède a attribué son « Prix de sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel » à trois chercheurs pour leurs travaux en économie du développement. Il s'agit de A. BANERJEE (de nationalité indienne et professeur au MIT), d'E. DUFLO (de nationalité française, également professeur au MIT) et de M. KREMER (de nationalité américaine et professeur à Harvard). De façon plus précis leurs recherches ont concerné l'efficacité des politiques visant à réduire la pauvreté.

En l'occurrence l'attribution du Prix entend surtout récompenser l'originalité de la méthode expérimentale utilisée. Cette méthode, délaissant les techniques économétriques largement employées en économie, se rapproche de celles des sciences médicales. Elle consiste à observer les réactions de groupes d'individus soumis à des incitations susceptibles d'influencer leurs comportements ; les résultats obtenus étant alors comparés à ceux de groupes témoins afin d'apprécier la significativité des réactions provoquées.

Les applications de cette démarche par les trois chercheurs ont notamment porté sur les pratiques éducatives (quels sont les moyens les plus efficaces à mobiliser pour élever le niveau

moyen des élèves ?), et sur les politiques de santé (par exemple, comment accroître les taux de vaccination des enfants ?). Ajoutons que leurs études menées sur l'incidence du microcrédit (une innovation qui avait valu le Prix Nobel de la Paix à Muhammad Yunus en 2006), ne permet pas de mettre en évidence d'effet bénéfique sur les indicateurs de développement ou de pauvreté.

Un des grands mérites de ces travaux est qu'ils débouchent sur des propositions très concrètes de politique économique. En revanche on peut leur reprocher de mal se prêter à des généralisations. Leurs résultats et préconisations ne permettent guère d'esquisser une conception globale du développement économique ou des stratégies à mettre en œuvre. C'est évidemment la contrepartie de l'approche adoptée mais il se pourrait bien qu'elle soit finalement plus utile à la définition de politiques de réduction de la pauvreté.

Prix Nobel de Physique 2019

Cosmologie physique et exoplanètes

Marius Ptak

Le prix Nobel de Physique 2019 a été décerné d'une part à **James Peebles**, chercheur américain d'origine canadienne pour plusieurs découvertes théoriques en cosmologie physique et d'autre part à deux chercheurs suisses **Michel Mayor et Didier Queloz** pour leur découverte d'une exoplanète en orbite autour d'une étoile de type solaire.

James Peebles d'origine canadienne a intégré le groupe de Robert Dick à l'Université de Princeton aux États Unis en 1958 pour y préparer sa thèse. Il a fait ensuite toute sa carrière dans cette Université et il est devenu l'un des cosmologistes de référence à l'échelle mondiale. Il a aujourd'hui 84 ans. James Peebles a fait d'importantes contributions au modèle du Big Bang, il a prédit, avec d'autres, l'existence du **fond diffus cosmologique** et effectué des contributions majeures aux modèles de la **nucléosynthèse primordiale**, de la **matière noire** et de l'**énergie sombre**. Il a contribué aux théories sur la structure à grande échelle de l'univers, son modèle Λ CDM d'univers de densité critique est devenu le modèle standard en cosmologie depuis les années 2000. James Peebles a révolutionné notre vision du cosmos et de la place que nous y occupons.

Michel Mayor qui a aujourd'hui 77 ans a préparé sa thèse de doctorat sur la structure spirale des galaxies. En 1984, il est nommé professeur à l'Université de Genève. En 2007, il est nommé professeur honoraire dans cette même Université. **Michel Mayor** devient le

codécouvreur de HD 114762 Ab, premier objet de masse substellaire connu en dehors du système solaire. En 1995, il identifie avec **Didier Queloz la première exoplanète confirmée** autour d'une étoile de type solaire : **51 Pegasi b**, en orbite autour de l'étoile 51 Pegasi, grâce à la méthode des vitesses radiales, en utilisant le spectrographe ÉLODIE installé à l'observatoire de Haute-Provence. Il a ensuite identifié deux autres exoplanètes et il a contribué à l'explosion des découvertes d'exoplanètes.

Didier Queloz qui a aujourd'hui 53 ans a préparé sa thèse de doctorat sous la direction de Michel Mayor. Il est professeur à l'Observatoire de Genève, en Suisse, et à l'Université de Cambridge, en Angleterre, spécialisé dans la recherche d'exoplanètes. En 1995, il identifie avec Michel Mayor la première exoplanète confirmée autour d'une étoile de type solaire : 51 Pegasi b, en orbite autour de l'étoile 51 Pegasi.

Depuis septembre 2019, l'humanité a découvert plus de 4100 exoplanètes en utilisant différents instruments. Ces exoplanètes orbitent autour de diverses étoiles, plus ou moins grosses. Elles sont elles-mêmes très variées, bien plus que celles de notre système solaire. Elles sont comptabilisées par le célèbre site de l'*Encyclopédie des planètes extrasolaires* fondé en 1995 par l'astronome Jean Schneider de l'observatoire de Paris.

En 2017, les données du télescope spatial Spitzer ont confirmé que l'exoplanète K2-18b évoluait dans la **zone habitable** autour de K2-18 avec une période de 33 jours, suffisamment courte pour permettre l'observation de multiples cycles orbitaux de la planète. K2-18b a une atmosphère d'hydrogène-hélium avec une **concentration élevée de vapeur d'eau, pouvant varier de 20% à 50%**. Dans le cas de concentrations suffisamment élevées la vapeur d'eau pourrait former des nuages. Actuellement, on se concentre sur la recherche de biosignatures dans l'atmosphère de cette exoplanète remarquable.

La découverte de nouvelles exoplanètes continue. **Cheops** the "characterising exoplanet satellite" a été mis en orbite le 18 décembre 2019 de la base de Kourou

Marius Ptak

Membre titulaire de l'Académie d'Orléans

Section sciences

Brève communication du jeudi 8 janvier 2020

Le prix Nobel de chimie 2019

André Brack

Le prix Nobel de chimie 2019 a été attribué à l'Américain John B. Goodenough (97 ans, Université of Texas, Austin), à l'Anglais Stanley Whittingham (78 ans, Université Binghamton, État de New York) et au Japonais Akira

électrodes) séparées par une couche de tissu imprégné d'eau salée (l'électrolyte).

L'atome de zinc libère facilement 2 de ses 30 électrons, électrons qui vont être véhiculés par les molécules d'eau pour être finalement captés par la plaque de cuivre.



Akira Yoshino John Goodenough Stanley Whittingham

Yoshino (71 ans, Asahi Kasei Corporation et université Meijo, Nagoya) pour l'invention des batteries lithium-ions, batteries qui ont "révolutionné nos vies et sont utilisées partout, des téléphones portables aux ordinateurs en passant par les voitures électriques", selon le comité Nobel.

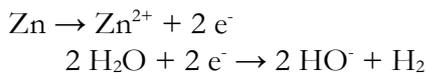
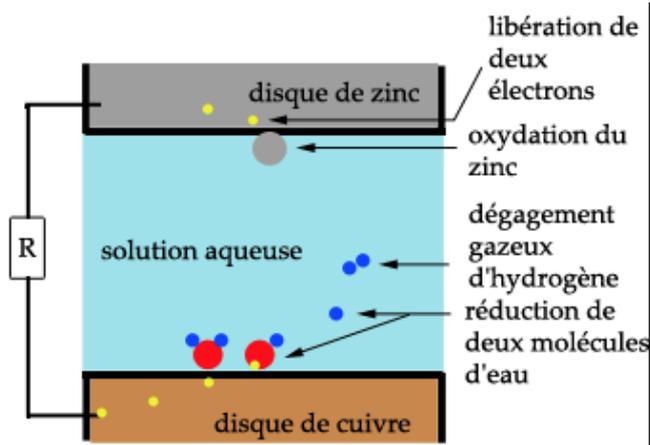
Pile et batterie, une question d'électrons.

Pour générer un courant électrique, il faut produire des électrons et les faire circuler. La première pile électrique fut inventée par Alessandro Volta en 1800. Il empila des plaques circulaires de zinc et de cuivre (les



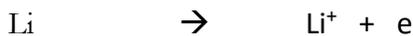
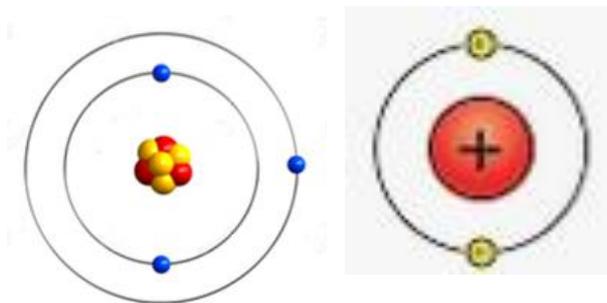
Un atome de zinc, le noyau central et les électrons périphériques

La pile était à usage unique en raison du dégagement d'hydrogène. Quelques années plus tard, John Daniell inventa l'ancêtre de nos piles modernes. Il plongea la lame de zinc dans une solution de sulfate de zinc et la lame de cuivre dans une solution de sulfate de cuivre, les deux solutions étant reliées par un pont salin. En 1867, Georges Leclanché remplaça l'électrode en cuivre par une électrode en dioxyde de manganèse et utilisa le chlorure de zinc et de chlorure d'ammonium comme électrolytes. Enfin, dans la pile « alcaline », les

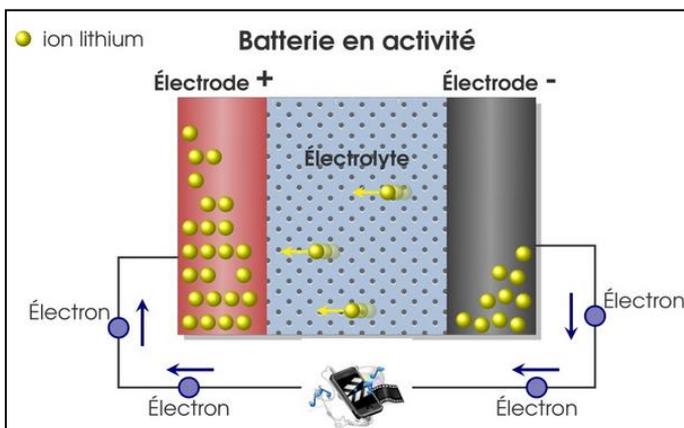


électrodes zinc-dioxyde de manganèse plongent dans un électrolyte alcalin d'hydroxyde de potassium KOH.

Les batteries lithium-ions et les lauréats du Nobel



Le Lithium possède un noyau contenant 3 charges positives et 3 électrons périphériques. La perte d'un électron conduit à l'ion Lithium possédant une charge positive.



Tout commence au début des années 70, quand Stanley Whittingham crée la première batterie au lithium grâce au finanun cement du géant pétrolier Exxon, qui cherchait des alternatives en plein choc pétrolier. Il découvre qu'une anode feuilletée à base de lithium, de titane et de soufre peut servir d'éponge à lithium, un atome connu pour céder facilement l'un de ses électrons pour devenir l'ion lithium Li^+ .

Tandis que les électrons passent dans les fils électriques, les ions lithium migrent vers la cathode (électrode positive) en graphite.

Pendant la charge de la batterie, des électrons extérieurs sont envoyés sur l'anode (électrode négative). Cette dernière peut alors attirer les ions lithium migrent dans l'autre sens, de la cathode vers l'anode.

L'amélioration des électrodes

L'américain John Goodenough modifie le prototype de Stanley Whittingham en remplaçant la cathode en sulfure de titane par de l'oxyde de cobalt.

En 1986, le japonais Akira Yoshino perfectionne l'anode en remplaçant le lithium pur par du lithium mélangé à du coke de pétrole, permettant à la fois d'alléger la batterie, de gagner en stabilité et en longévité. Les premières batteries furent commercialisées en 1991.

Les académiciens du prix Nobel estiment que les trois chercheurs ont « posé les fondations vers une société sans fil et libéré des énergies fossiles ».

Des progrès restent encore à faire. Il faut encore augmenter la capacité des batteries et leur sécurité. En effet, à force de charge et de décharge, l'électrolyte qui sépare les deux électrodes peut se dégrader. Le cobalt, rare et cher, pourrait aussi être remplacé par du nickel plus disponible et le lithium par du sodium, moins cher. Le recyclage des batteries reste également un problème environnemental.

La génétique, un outil essentiel pour la police scientifique et les recherches de parenté

Daniel LOCKER

Résumé

Une révolution dans la police scientifique intervient en 1985 grâce à un chercheur anglais sir Alec Jeffreys qui développe la technique des empreintes génétiques. Ces empreintes sont utilisées pour la première fois en 1986.

L'objectif de cette communication est de présenter le développement de ce test au cours des 20 dernières années et de montrer que dans le cadre de la police scientifique le test ADN n'est sans doute pas une preuve absolue mais un élément utilisable au même titre que d'autres analyses. Nous reviendrons également sur le développement de la généalogie génétique et sur son utilisation pour la recherche des origines et la résolution d'anciennes affaires criminelles.

Abstract

A revolution in forensic science took place in 1985 thanks to sir Alec Jeffreys who developed the genetic fingerprints technique. These fingerprints were used for the first time in 1986. The objective of this communication is to present the development of this test over the last 20 years and to show that the DNA test is undoubtedly not an absolute proof within the framework of forensic science but a suitable element in the same way than other proofs. We will also present the development of genetic genealogy and its use to trace the origins of different populations and to solve old criminal cases (cold cases).



Les séquençages de l'ADN des génomes humains ont permis de mettre en évidence deux types de marqueurs qui différencient les individus, les SNP¹ (polymorphisme d'un nucléotide) et les VNTR² (nombre variable de répétitions en tandem).

Les SNP

Entre deux personnes prises au hasard, il y a environ 3 millions de différences ponctuelles dans l'ADN.

Ces différences ou SNP correspondent au changement d'une base en un point précis de l'ADN (Figure 1). Cette position précise dans l'ADN peut exister sous deux formes appelées allèles : dans notre exemple la position de A et celle de G sont dites allèles. Les SNP sont retrouvés en moyenne une fois tous les 1000 bases.

A1 ...GTTACCTGGCATGGCACATTGCTTTAA... dans l'ADN de Pierr
A2 ...GTTACCTGGCATAGCACATTGCTTTAA... dans l'ADN de Paul

Figure 1. Exemple de SNP

¹ *Single nucleotide polymorphism*

² *Variable number tandem repeat*

Les VNTR

Les VNTR correspondent à des répétitions de bases en tandem présentes en un endroit précis d'un chromosome et dont le nombre varie d'un individu à un autre (Figure 2).

A1 ...**GTTACCTGGTGGTGGTGGTGGATTGCTTTAA**... ADN de Pierre TGGx5
 A2 ...**GTTACCTGGTGGTGGTGGATTGCTTTAA**... ADN de Paul TGGx4

Figure 2. Exemple de VNTR avec des répétitions TGG

Marqueurs VNTR et police scientifique

En 1985 A. Jeffreys, intéressé par l'évolution des gènes humains entreprend le séquençage de gènes humains notamment celui de la myoglobine³. Il met en évidence dans un intron⁴ de ce gène une séquence de 33 paires de bases répétée 4 fois. Il émet l'hypothèse que cette répétition n'est pas soumise à une pression de sélection et peut varier en nombre d'un individu à l'autre. Cette hypothèse est rapidement validée grâce aux méthodes, à l'époque classiques, d'hybridation de l'ADN avec des sondes radioactives. Il montre que cette séquence ou des séquences apparentées se retrouvent à différents endroits du génome humain. Elles ségrégent de génération en génération comme des allèles mendéliens⁵. Cette observation donne le signal de départ d'une utilisation courante des tests ADN par la police scientifique. On a pu rapidement s'affranchir de l'utilisation de la radioactivité grâce à la technique PCR (polymérase chain reaction) et normaliser l'étude des empreintes génétiques. Le principe en est simple : on détermine la distance entre deux points fixes de l'ADN encadrant le VNTR. Plus le nombre de répétitions est élevé plus la distance entre les points fixes est grande.

La validation de cette technique par la police a été réalisée dans le cas des crimes de Narborough en Angleterre. Depuis, on l'utilise régulièrement : la démarche est décrite dans la figure 3. L'empreinte génétique est obtenue entre 1 et 2

jours. Le coût en est maintenant d'une centaine d'euros.

Réalisation d'un profil génétique

Dès le début, on utilise dans tous les pays 15 VNTR répartis sur l'ensemble des chromosomes pour réaliser l'empreinte génétique. La tendance actuelle est d'augmenter le nombre de ces marqueurs jusqu'à 17. Ces marqueurs sont « anonymes » : cela signifie qu'ils ne sont pas dans des régions codantes de l'ADN à l'exception de celui qui sert à déterminer le sexe. Le problème de l'anonymat des marqueurs est soulevé car actuellement, avec les progrès de la génétique des populations, ces marqueurs peuvent indiquer une origine ethnique de l'ADN examiné.

La démarche est toujours la même : on récupère de l'ADN sur les lieux d'un crime à partir de traces de sang, de sperme, de mégot de cigarette, de cheveux ... Le profil obtenu est ensuite comparé à ceux présents dans une banque de données ou correspondant à de possibles coupables (Figure 3)⁶.

Le fichier national automatisé des empreintes génétiques (FNAEG)

Le fichier national des empreintes génétiques a été créé en 1998 (loi Guigou, affaire Guy Georges). Il contient à l'époque uniquement les profils ADN des auteurs de crimes sexuels. Depuis 2001 (loi Lebranchu) on procède à l'extension du fichier. A ce jour, il contient plus de 3 millions d'empreintes génétiques.

L'analyse des résultats doit différencier :

1) Une confirmation d'identité

Des preuves autres que l'ADN conduisent à suspecter des individus. Le test ADN confirme l'identité.

³ Protéine des muscles impliquée dans le transport et le stockage de l'oxygène.

⁴Un intron est un segment d'ADN copié dans l'ARN, puis éliminé, sans fonction apparente dans de multiples situations.

⁵ Jeffreys, A., Wilson, V. & Thein, S. Individual-specific 'fingerprints' of human DNA. *Nature* **316**, 76–79 (1985)

⁶ Locker D., Mémoires de l'Académie d'Orléans Les tests ADN, ou la science mène l'enquête, 47-62 (2010)

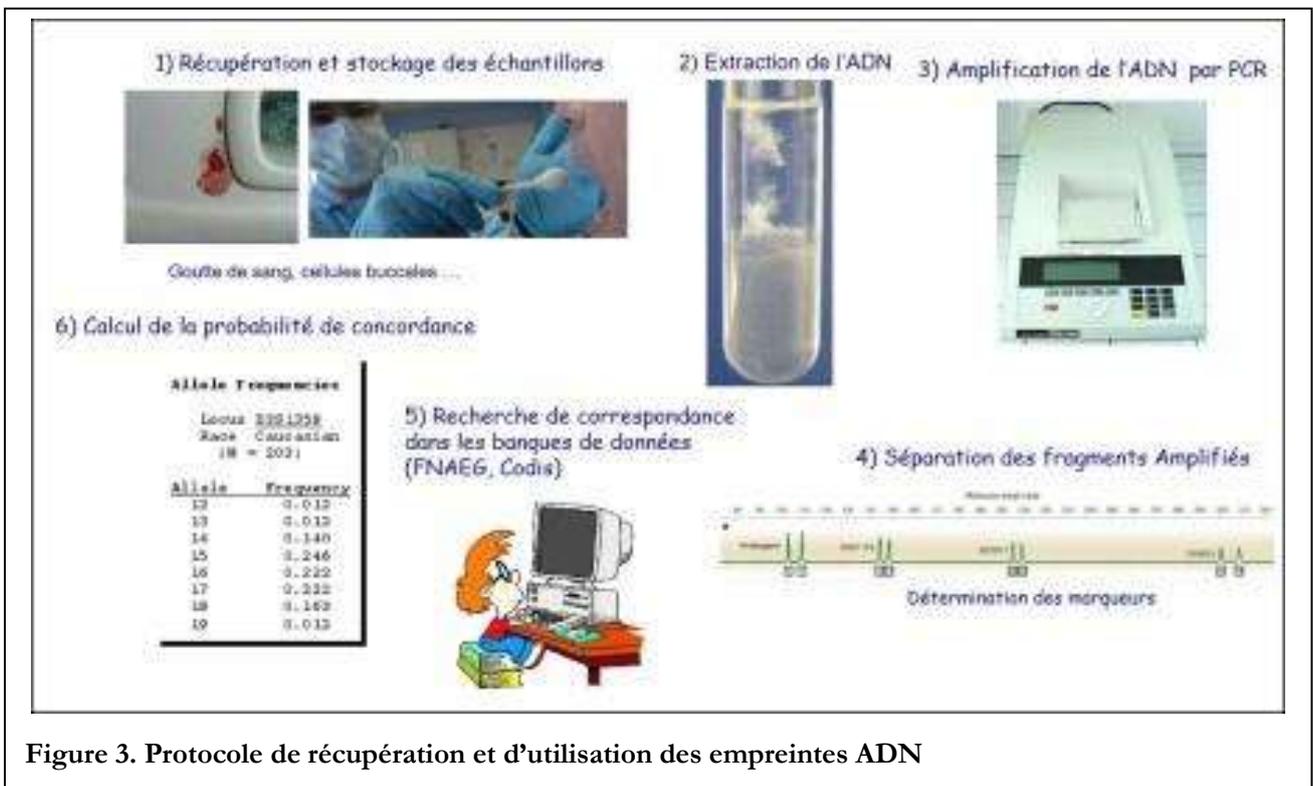


Figure 3. Protocole de récupération et d'utilisation des empreintes ADN

2) L'exclusion de suspects

La comparaison de l'empreinte ADN avec des banques de données conduira d'une part à exclure des suspects, d'autre part à chercher d'autres preuves pour prouver la culpabilité d'un suspect.

Dans le cas de correspondance d'un échantillon de la banque avec un prélèvement ADN sur les lieux du crime, il s'agit seulement d'une coïncidence statistique ! Attention au « sophisme du procureur » : c'est-à-dire la confusion entre « la probabilité qu'un événement survienne » et « la probabilité d'innocence de l'accusé ».

Exemple du cas Sally Clark⁷

On peut donner comme exemple le cas Sally Clark en Angleterre. Elle est avocate ; en 1996 son premier enfant est victime de mort subite du nourrisson puis en 1998 son deuxième enfant l'est lui aussi. Sally Clark est alors inculpée de double infanticide. En 1999, au cours de son

procès ; le Pr. Meadow, pédiatre, expert pour l'accusation, estime que la probabilité que deux enfants meurent de mort subite dans la même famille est égale à $1/64\,000\,000$ ($1/8000 \times 1/8000$). Cette probabilité est comprise comme une probabilité de son innocence et est tellement faible que Sally Clark est reconnue coupable. Elle est condamnée à la prison à perpétuité. En 2000, elle fait appel de cette condamnation ; l'appel est rejeté. En 2003, second appel, cette fois Sally Clark est enfin libérée.

Analyse d'un autre cas : l'affaire Diana Sylvester

L'affaire date de 1972 : une infirmière est violée et tuée par un homme inconnu. Des échantillons de sperme de l'assassin sont récupérés, l'empreinte génétique est comparée en 2003 à une liste de 380 000 empreintes génétiques de délinquants sexuels californiens. Elle correspond à celui d'un homme de 65 ans : John Puckett. Mais l'échantillon d'ADN prélevé en 1972 étant dégradé, seuls 5 marqueurs sur 15 sont

⁷ <https://lejournel.cnrs.fr/articles/de-erreur-de-calcul-a-erreur-judiciaire> De l'erreur de calcul à l'erreur judiciaire 2017

étudiés. La probabilité qu'une personne prise au hasard dans la population ait un tel profil est de 1 sur 1,1 million. Encore une fois, cette probabilité n'est pas une probabilité de culpabilité, au contraire : puisqu'il y a 300 millions d'habitants aux États-Unis, 300 environ ont un profil ADN compatible avec celui du coupable et la probabilité que l'un d'eux pris au hasard soit l'assassin est donc d'environ seulement 1 sur 300.

Pourquoi une empreinte ADN ne suffit – elle pas pour boucler une enquête ?

Certaines traces, comme un morceau d'ongle ou un cheveu sans bulbe, ne contiennent pas d'ADN nucléaire. Elles permettent en revanche d'isoler l'ADN mitochondrial. Cet ADN ne permet pas de déterminer clairement qu'une empreinte ADN appartient à un suspect, car le même ADN mitochondrial peut être partagé par plusieurs individus. En revanche, il peut permettre d'écartier la piste d'un suspect dont le génome mitochondrial ne correspond pas aux empreintes recherchées. L'analyse est tellement

puissante que les contaminations sont inévitables. L'ADN est parfois très dégradé et ne permet pas de faire une analyse correcte.

Conclusions sur l'analyse des tests ADN

Ceux-ci doivent être interprétés avec prudence. Il ne faut pas faire dire n'importe quoi à la statistique.

Evolution des analyses des empreintes ADN

Premier exemple: l'affaire Elodie Kulik

Cette infirmière a été violée et assassinée et des traces ADN des coupables ont été trouvées sur les lieux du crime. Sur les 6000 tests ADN réalisés on ne trouve aucune correspondance avec ces traces. De retour vers le FNAEG, les gendarmes ont l'idée de rechercher des profils ADN apparentés montrant par exemple 50% de correspondance avec l'ADN trouvé sur les lieux du crime. Cette recherche conduit en 2013 à



Figure 4. Comparaison des profils ADN de la famille Guerinoni avec le prélèvement fait à l'endroit du crime.

l'identification du père d'un individu ayant laissé une trace d'ADN sur les lieux du crime.

Deuxième exemple : le meurtre de Yara Gambirasio en Italie

L'affaire a conduit à la réalisation de 18 000 tests ADN. Yara Gambirasio disparaît le 26 novembre 2010 à l'âge de 13 ans à Brembate en Italie. Elle est retrouvée morte le 26 février 2011 dans un terrain vague. Les seuls indices trouvés sont : des traces de sang sur les sous-vêtements de la jeune fille (sang de l'inconnu n°1), de fines particules de plâtre et de ciment dans ses poumons ainsi que des fibres de tissu sur son corps.

Dans un premier temps les carabinieri concentrent leurs investigations sur les clients d'une boîte de nuit proche de la scène du crime, ils appréhendent un certain Damiano Guerinoni, dont l'ADN est proche de celui de "l'inconnu n°1". Toute la famille Guerinoni présente plusieurs marqueurs montrant une concordance avec le suspect sans nom (Figure 4). Pour les généticiens, les marqueurs d'origine pourraient venir du père, Giuseppe Guerinoni, chauffeur d'autobus mort en 1999. Par bonheur, la veuve Guerinoni a conservé le permis de conduire de son époux au dos duquel était collé un timbre

fiscal. La salive du timbre fiscal est analysée et on arrive à la conclusion suivante : il y a 99,999987% de probabilités que son fils soit l'« inconnu n°1 ». Mais un problème se pose : les enfants de Giuseppe Guerinoni sur lesquels des tests ADN ont déjà été effectués ne correspondent pas au profil génétique de l'« inconnu n°1 ». Les enquêteurs sont convaincus que l'assassin de Yara est un enfant illégitime de Giuseppe Guerinoni. La chance d'un policier conduit à un certain Giovanni Bossetti qui a vécu dans le même village que Giuseppe Guerinoni.

Le 15 juin 2014, au prétexte d'un test d'alcoolémie, les gendarmes font souffler G. Bossetti. L'examen fait sur sa salive démontre que son ADN correspond à 99,999987% à celui retrouvé sur le corps de Yara. L'« inconnu n°1 » pourrait être G. Bossetti. La marge d'erreur est de 0,000013%. Il faut alors rechercher d'autres éléments de preuves de la culpabilité de Bossetti. Rapidement on montre que les particules de plâtre/ciment trouvées sur Yara proviennent du chantier où il travaille et on apprend que sa camionnette aurait été vue plusieurs fois près du gymnase où s'entraînait Yara (sa fourgonnette a été filmée par des caméras de vidéosurveillance dans le quartier de l'adolescente). Il faisait de fréquents passages à Brembate di Sopra (ville où vivait Yara) pour revenir de son chantier à son domicile alors que cela rallongeait son chemin de 5 km. Dernier indice, on a retrouvé sur les

Haplotypes = un ensemble de marqueurs porté par un chromosome non séparable facilement par recombinaison et transmis en bloc

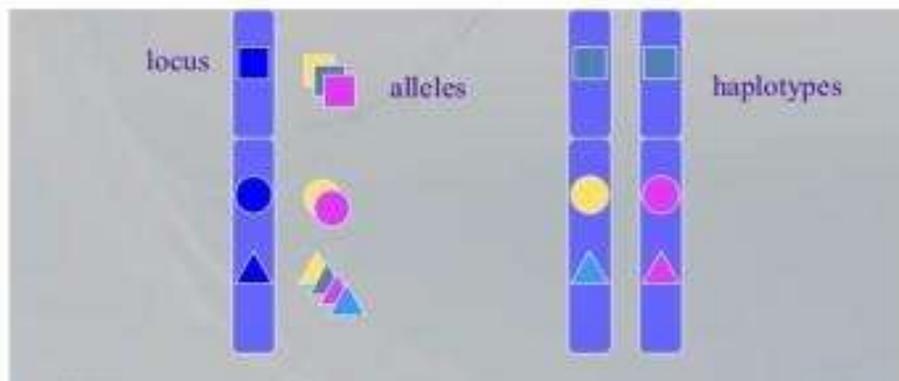


Figure 5. Les haplotypes

vêtements de Yara un fil de tissu identique à ceux des sièges de la camionnette de Massimo Bossetti.

Tests ADN et généalogie génétique⁸

Ces tests permettent de comparer les séquences d'ADN (les SNP) afin d'estimer la probabilité que des individus partagent un ou plusieurs ancêtres communs. Il existe plusieurs types de tests :

1. Les tests sur l'ADN-Y qui testent uniquement la lignée paternelle
2. Les tests sur l'ADN-mitochondrial qui testent la lignée maternelle
3. Les tests sur l'ADN autosomal qui permettent de faire de la généalogie

Ces tests permettent de découvrir à quel haplotype (Figure 5), c'est-à-dire à quel grand groupe génétique issu d'ancêtres communs, vous appartenez tout en vous donnant un pourcentage de vos origines génétiques. Représenté sur une carte du monde, le résultat permet de connaître le parcours migratoire de l'haplotype auquel vous appartenez, et donc celui de vos ancêtres.

Parentèse sur la qualité des tests des origines pratiqués par les laboratoires privés : un exemple

Des tests ont été réalisés sur des triplées pour connaître leurs origines. Le test a montré que le pourcentage du patrimoine génétique français et allemand des triplées était complètement différent : 11% pour Nicole, 18% pour Jaclyn et 22,3% pour Erica. Comment trois sœurs ayant le même ADN pouvaient soudainement avoir des origines différentes ? On peut clairement douter du sérieux scientifique des analyses.

Utilisation des marqueurs haplotypes du chromosome Y et controverse autour de la tête d'Henri IV⁹



Figure 6. Joseph-Emile Bourdais brocanteur et propriétaire de la tête momifiée qu'il ne cesse d'attribuer à Henri IV.

En 1925, un article de la *Gazette des arts* présente un crâne momifié supposé être la tête du roi Henri IV (Figure 6).

En 2013, une controverse surgit autour de cette tête momifiée. Deux thèses s'affrontent alors : la première prétend qu'il s'agit de la tête du roi, la seconde réfute cette attribution. Dans un premier temps, les arguments pour l'attribution de ce crâne à Henri IV sont basés sur des analyses morphologiques. Les arguments tirés de l'analyse de l'empreinte ADN seront par la suite utilisés pour étayer cette attribution. En 2013, un article scientifique paru dans une revue à comité de lecture soutient que la comparaison des marqueurs ADN du chromosome Y du crâne d'Henri IV avec ceux du sang récolté au pied de l'échafaud de Louis XVI sont en accord avec une parenté entre les deux. Problème : l'ADN du crâne est très dégradé et l'accord n'est démontré que sur 5 marqueurs puis seulement 2 après un nouveau test. En 2014, un autre article scientifique montre que les marqueurs du chromosome Y du sang présumé de Louis XVI sont incompatibles avec les marqueurs retrouvés chez les descendants actuels de Louis XVI. Pour le moment le débat est loin d'être tranché et chacun campe sur ses positions.

⁸<https://journals.openedition.org/civilisations/3747> 2014

⁹https://www.lemonde.fr/sciences/article/2014/01/20/polemiques-sur-le-crane-suppose-d-henri-iv_4351224_1650684.html 2014

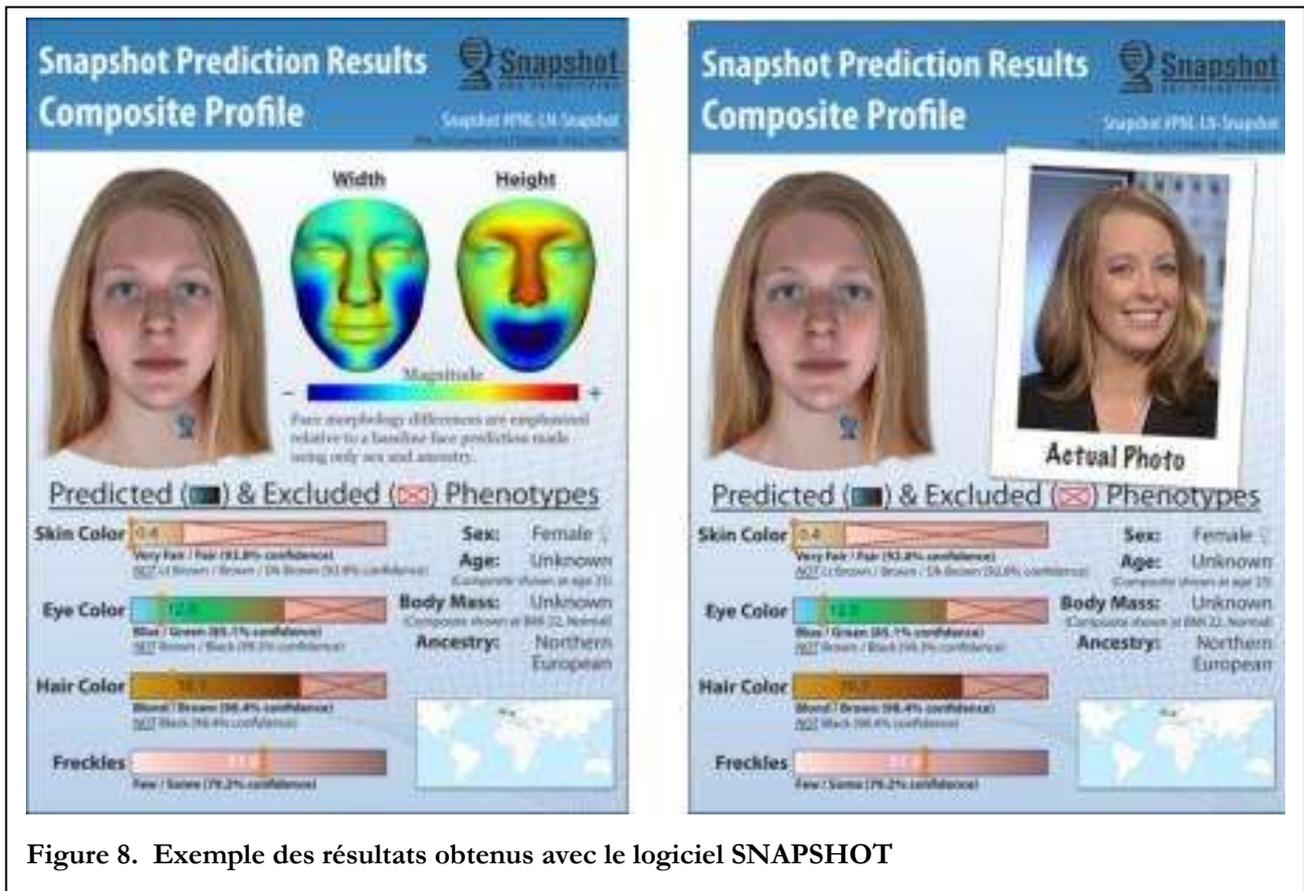


Figure 8. Exemple des résultats obtenus avec le logiciel SNAPSHOT

La Généalogie génétique vers la solution des « cold cases »

Nous prendrons comme premier exemple celui de l'affaire William Talbott. En 1987, deux canadiennes sont retrouvées assassinées avec pour seul indice, une trace de sperme sur les sous-vêtements d'une des jeunes filles. L'enquête a piétiné pendant plus de trente ans. Mais il a suffi de rentrer les données de l'ADN du sperme sur GEDmatch (banque ADN) pour trouver une correspondance avec deux cousins éloignés: l'arbre généalogique de la famille a mené l'équipe d'enquête directement à un chauffeur routier: William Talbott. Le 24 juillet 2019, Talbott a été condamné à une peine d'emprisonnement à perpétuité. Cette affaire est la première dans laquelle CeCe Moore a fourni le nom d'un suspect sur la base de recherches généalogiques approfondies (Figure 7).

Le second exemple est celui du Golden State Killer, ou du Tueur du Golden State (Etat de

Californie)¹⁰. C'est le cas d'un tueur en série américain qui a sévi dans les années 1970 et 1980. C'est seulement en avril 2018, une quarantaine d'années plus tard qu'un suspect a été appréhendé ; il s'agit de Joseph James De Angelo qui a fait des études de police scientifique et de droit criminel en Californie. Il s'est marié en 1973 avec Sharon Huddle, une avocate avec laquelle il a eu trois filles. La même année, il est entré dans la police d'Exeter, une petite ville à quelque 300 kilomètres au sud-est de San Francisco. Au cours des trois années qui ont suivi, plus d'une centaine de cambriolages ont été recensés. Les vols se sont arrêtés au moment où Joseph James De Angelo a déménagé à Auburn, une petite commune près de Sacramento où il s'est fait recruter de nouveau par la police locale. C'est là, à partir de juin 1976, qu'une série de viols particulièrement sordides a eu lieu. C'est l'ADN qui permet, en 2001, de relier le violeur et le cambrioleur et de comprendre qu'ils n'étaient qu'une seule et même personne. Les analyses de l'ADN du criminel avaient permis

¹⁰ <https://www.rfgenealogie.com/s-informer/infos/nouveautes/un-nouveau-cold-case->

[resolu-par-la-genealogie-genetique-aux-etats-unis-2018](https://www.rfgenealogie.com/s-informer/infos/nouveautes/un-nouveau-cold-case-)

dès 1986 de découvrir un détail important : il renferme un marqueur rare signifiant que l'individu porteur de ce marqueur est « non-sécréteur » (les antigènes correspondant à son groupe sanguin ne se retrouvent pas dans les fluides corporels). Par ailleurs, le tueur du Golden State a une forme du gène PGM (phosphoglucomutase) plutôt inhabituelle. Or on sait que seulement 1 à 2% de la population détiendrait la combinaison non-sécréteur avec ce type de PGM.

À partir de 2016, le FBI promet 50 000 \$ à qui aurait des informations menant à l'arrestation du tueur. Le « plus froid des cold cases » est rouvert en 2016 par la procureure du comté de Sacramento après 40 ans de recherches infructueuses.

Les enquêteurs utilisent des échantillons d'ADN recueillis sur les lieux des crimes pour déterminer le profil génétique du tueur, puis entrent ce profil dans une base de données généalogiques en ligne, GEDmatch. Ils examinent ensuite avec des généalogistes les familles afin de trouver des correspondances avec ce profil. Si le tueur n'a pas transmis son ADN sur Internet, au moins un membre de sa famille l'a fait.

C'est ce qui a permis de montrer la correspondance entre l'ADN trouvé sur les lieux des crimes et celui de Joseph DeAngelo

En mai 2018, Parabon NanoLabs a nommé la généalogiste CeCe Moore à la tête de son unité de généalogie génétique. En novembre 2018, Parabon déclarait travailler sur 200 cas; 55% d'entre eux avaient produit des pistes et, en mai 2019, ils résolvaient des « cold case » à raison d'un par semaine.

En mai 2019, GEDmatch a demandé aux personnes qui avaient téléchargé leur ADN sur son site de s'inscrire spécifiquement pour autoriser les services répressifs à accéder à leurs informations.

Les nouveaux outils de la police scientifique pour confondre les coupables

Snapshot DNA Phenotyping Service¹¹ (Figure 8) est le nom d'un outil de phénotypage d'ADN développé par Parabon NanoLabs qui permet de créer des schémas composites d'imagerie du visage à partir d'échantillons d'ADN. Outil très contesté par les scientifiques. Il a été rapporté que les prédictions de couleur de peau et des yeux étaient assez fiables mais pas les prédictions de la forme du visage.

Conclusion

Actuellement tous ces tests ne sont faits que sur une partie de l'ADN. Que nous réserve l'avenir ? Un séquençage individuel de la totalité de notre ADN ?

Remerciements

Michel Monsigny a lu et corrigé ce texte, je lui en suis très reconnaissant

Daniel Locker

Membre titulaire de l'Académie d'Orléans

Section Sciences

Communication du mardi 23 janvier 2020

¹¹ <https://snapshot.parabon-nanolabs.com/> 2020

L'expédition française en Syrie,

militaire et humanitaire, 1860-1861,

A travers les mémoires d'un jeune soldat beauceron,

Arthur Bris

Claude Baconnet

Résumé

Le carnet de Mémoires rédigé par Arthur Bris, engagé volontaire lors de l'expédition de Syrie en 1861, est un document précieux. Il permet de saisir les réactions d'un jeune rural de Boynes dans le Loiret face au monde compliqué et inconnu du Moyen Orient qui a fait rêver tant de voyageurs, d'écrivains et de peintres.

Nous étudierons le contexte historique, « la question d'Orient ». La décomposition de l'Empire ottoman, les ambitions des grandes puissances, France, Angleterre et Russie en Méditerranée, les violences et les massacres en Syrie, provoquent l'intervention militaire de 1861. Le voyage en Orient est à la mode. Les transports maritimes, longtemps périlleux, deviennent plus rapides et plus sûrs.

Arthur Bris soldat français en Syrie, ancien passementier, musicien, est un homme curieux, touriste avant l'heure, instruit, chrétien convaincu. Il nous livre ses découvertes d'un monde nouveau pour lui. Son jugement est lucide. Il comprend les oppositions religieuses et ethniques du pays, la duplicité des Turcs, et est très pessimiste sur les résultats de l'intervention française.

Les travaux historiques actuels, peu nombreux, confirment son analyse au niveau politique. On peut cependant mettre en relief l'originalité de l'action humanitaire de Napoléon III. Sans faire d'anachronisme, la présence d'une force armée d'intervention et d'une ONG, l'Œuvre d'Orient, sur le territoire libanais où les droits de l'homme sont violés, nous permettent de parler du droit d'ingérence humanitaire tel qu'il est né en 1967 avec l'affaire du Biafra.

C'est le témoignage original d'un soldat français emporté dans une mission qui le dépasse, mais dont il saisit avec intelligence certains aspects.

Abstract

The French expedition to Syria, military and humanitarian, 1860-1861, through the memories of a young Beauceron soldier: Arthur Bris.

The notebook of Memoirs written by Arthur Bris, who volunteered during the expedition to Syria in 1861, is a precious document. It allows us to capture the reactions of a young rural man from Boynes in the Loiret to the complicated and unknown world of the Middle East which has made so many travellers, writers and painters dream.

We study the historical context, "the question of the East". The decomposition of the Ottoman Empire, the ambitions of the great powers, France, England and Russia in the Mediterranean, the violence and massacres in Syria, provoke the military intervention of 1861. The trip to the East is in fashion. Maritime transport, long, perilous, is becoming faster and safer.

Arthur Bris, a French soldier in Syria, a former trimmer, a musician, is interested in every things around him, a tourist ahead of his time, educated, a staunch Christian. He shares with us his discoveries of a new world for him. His judgment is lucid. He understands the religious and ethnic oppositions of the country, the duplicity of the Turks, and is very pessimistic about the results of the French intervention.

The current historical works, few in number, confirm his analysis at the political level. However, we can highlight the originality of Napoleon III's humanitarian action. Without being anachronistic, the presence of an armed intervention force and an NGO, l'Œuvre d'Orient, on Lebanese territory where human rights are violated, allow us to speak of the right to humanitarian interference as it was born in 1967 with the Biafra affair. This is the original testimony of a French soldier carried away on a mission that goes beyond him, but some aspects of which he intelligently understands.

Dans ses papiers de famille, un de mes vieux cousins trouva un petit carnet manuscrit relatant le voyage de son grand-père au Liban. Celui-ci partit comme engagé volontaire lors de l'expédition française de Syrie en 1860-61.

Reprenant ce texte oublié depuis longtemps dans un tiroir, j'ai pensé qu'il serait intéressant de livrer le témoignage de ce soldat en le replaçant dans son contexte historique.

Je possède deux documents : le livret militaire de l'individu Arthur Bris, et ses mémoires écrites au crayon (Figure 1), d'une écriture fine, sur un carnet de 45 pages.

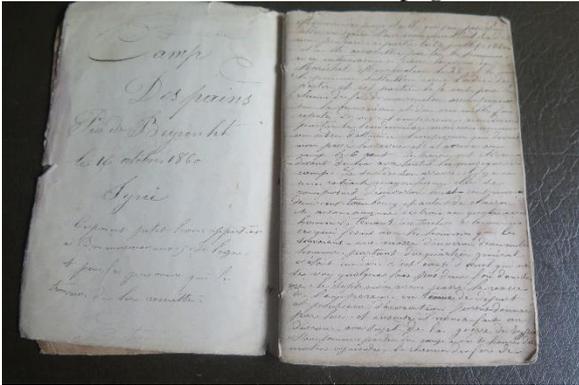


Figure 1. Mémoires d'Arthur Bris

Les événements évoqués ne sont pas sans résonances avec la situation actuelle au Proche-Orient.

À travers ce texte original nous étudierons :

- Le contexte historique : la question d'Orient et le voyage en Orient au 19^{ème} siècle.
- Les réactions d'Arthur Bris, soldat français en Syrie et ses découvertes d'un monde inconnu.
- L'intérêt historique d'une expédition uniquement militaire à l'origine qui devient humanitaire, avec ses résonances actuelles.

I LE CONTEXTE HISTORIQUE

La décomposition progressive de l'empire ottoman est à l'origine des difficultés des pays de la Méditerranée orientale au 19^{ème} siècle (Figure 2).

L'empire ottoman est en pleine anarchie dès le 18^e siècle. Menacé par des révoltes internes, il est très affaibli. L'autorité du Sultan est remise en cause par les gouverneurs des provinces, souvent plus puissants, comme celui d'Égypte. L'armée a perdu de sa force. Les minorités chrétiennes s'agitent : dans les Balkans, en Grèce, en Syrie.



Figure 2. Empire ottoman extension maximale

Face à cette décomposition les grandes puissances européennes cherchent à s'imposer, en particulier trois :

L'Angleterre se veut gardienne de l'intégrité ottomane, exploitant sa faiblesse pour mieux contrôler la région, notamment la route des Indes.

La Russie au contraire veut dépouiller « l'homme malade » et pousser ses pions vers la mer « libre » à travers les détroits. Elle apporte son soutien aux chrétiens orthodoxes du Proche-Orient.

La France après l'éclipse de la Révolution française retrouve peu à peu son rayonnement en Méditerranée (conquête de l'Algérie). Elle reprend son rôle de protectrice des chrétiens d'Orient et des lieux saints, dans la continuité des Capitulations signées entre François Ier et le Sultan Soliman le Magnifique (1536). Napoléon III espère étendre son influence sur le Moyen-Orient.

Deux événements ébranlent la région dans la première moitié du 19^e siècle.

La Grèce devient indépendante après la défaite ottomane de Navarin en 1827. La flotte turque est anéantie par les flottes française et russe. L'Angleterre approuve.

La guerre de Crimée oppose la Russie à une coalition composée de la France, de l'Angleterre et de l'Empire ottoman. Longue et meurtrière, elle se termine par le traité de Paris (30 mars 1860) et la défaite de la Russie.

Donc en résumé la Russie recule, l'Empire ottoman se maintient mais doit reconnaître des droits identiques aux chrétiens et est affaibli. L'Angleterre reste puissante et influente. La France revient dans le concert des grandes

puissances. Napoléon III efface les conséquences du Congrès de Vienne après les défaites du premier empire.

Le Liban (province de Syrie), petit pays montagneux, carrefour ouvert sur la mer, peuplé d'une mosaïque de peuples et de religions, connaît des troubles profonds. Pour simplifier, il y a deux groupes principaux. Les Maronites, chrétiens catholiques romains, nombreux dans le nord surtout, et les Druses, secte musulmane dissidente, surtout dans le sud. On trouve aussi d'autres groupes, musulmans sunnites et chiïtes, grecs orthodoxes.

Au début du 19^{ème} siècle l'émir Béchir II, gouverneur, réussit à maintenir l'ordre entre les communautés. Mais en 1837 des révoltes éclatent. Les Druses soutenus et armés par les Turcs, en sous-main par les Anglais, attaquent les chrétiens. Affrontements sanglants, les massacres se multiplient et inquiètent la France, qui soutient les Maronites, alors que la Russie soutient les grecs orthodoxes. Au printemps 1860 les mauvaises nouvelles s'accumulent. Les massacres se multiplient, au Liban et aussi à Damas. Abd el-Kader (Figure 3) qui s'y est réfugié, après avoir été libéré en 1852 par Napoléon III s'interpose, mais en vain. (« Cet ennemi de la France devenu un ami »)

On dénombre 22 000 morts, 75 000 réfugiés maronites, 360 villages détruits, 560 églises brûlées. L'émotion est très grande en France. Napoléon III prend l'initiative d'une intervention et propose une conférence internationale. Son ministre des Affaires étrangères, Thouvenel, joue un grand rôle dans la concertation qui aboutit le 3 août 1860 à une réunion à Paris de représentants de la Grande Bretagne, de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse



Figure 3. Abd el-Kader



Figure 4. Général de Beaufort



Figure 5. Carte de voyage d'A. Bris

et de la Turquie. Ils signent un protocole dans lequel est stipulé l'envoi au Liban d'une force européenne de 12 000 hommes dont 6 000 français, pour une durée de six mois. Elle s'efforcera d'aider le Sultan dans le rétablissement de la paix.

Les puissances s'engagent à n'en tirer aucun avantage territorial.

Les troupes françaises débarquent le 16 août 1860 à Beyrouth. Le corps expéditionnaire est commandé par le Général de Beaufort (Figure 4), qui parle l'arabe et le turc. Il a fait une partie de sa carrière en Grèce, en Égypte, en Algérie jusqu'en 1859.

Arthur Bris participe au corps expéditionnaire. Dès la première page de son récit il relate le moment du départ en France (Figure 5).

« Nous avons reçu l'ordre de nous préparer à partir le 20 juillet 1860. Cette nouvelle fut accueillie par toutes les troupes désignées à partir

avec beaucoup d'enthousiasme. Nous avons passé la revue du général (Maréchal) Mac Mahon le 28, et le 4 Août le premier bataillon est parti, par le chemin de fer, de Mourmelon accompagné de la musique et des cris mille fois répétés de vive l'Empereur. Nous devons partir le lendemain mais il arriva contre ordre pour attendre l'arrivée de l'Empereur qui voulait nous passer en revue avant notre départ.

Le soir de son arrivée, il y a eu une retraite en musique qui était magnifique. Elle se composait d'environ huit cents musiciens, deux cents tambours autant de clairons accompagnés de trois cents ou quatre cents hommes, tenant des torches à la main, ceci faisait avec les hommes qui les suivaient une masse d'environ deux mille hommes partant du quartier général.

C'était un de ces coups d'œil qui ne se voit quelques fois pas deux fois dans sa vie.

Le 7 septembre nous avons passé la revue de l'Empereur en tenue de départ et plusieurs décorations ont été données par lui ensuite. Il nous fit un discours sur les pays que nous allions parcourir. Le lendemain nous sommes partis à huit heures du matin prendre le chemin de fer de Mourmelon à Marseille. Où nous sommes arrivés le 9 à minuit. Nous y avons passé la nuit couchés dans des arbres et par terre malgré la pluie qui tombait. Nous étions assez mal pour notre première nuit. Nous sommes partis le lendemain matin pour le port où nous sommes embarqués le 10 à trois heures du soir à bord du Gange et aux cris mille fois répétés de vive l'Empereur

Il y avait à côté de nous un navire russe et un anglais nous leur avons joué leurs airs nationaux, aussitôt et avec beaucoup d'enthousiasme, ils nous délivrèrent des cris de vive la France et vive les Français. »

Pourquoi cette intervention française ? Au niveau des relations internationales Napoléon III espère pouvoir augmenter son influence au Proche-Orient dans l'Empire ottoman, face à la Russie et surtout à la Grande Bretagne. C'est l'époque de la construction du canal de Suez. Sur le plan intérieur l'empereur cherche à calmer les inquiétudes des catholiques français inquiets de sa politique italienne. Il espère retrouver leur soutien en prenant la défense des chrétiens d'Orient.

Mais cette action militaire et politique se double d'une intervention caritative et humanitaire ; l'attitude française est

désintéressée et s'oppose à l'action mercantile de la grande Bretagne.

Le jeune Arthur Bris, âgé de 22 ans, part donc pour un long voyage maritime.

II LE VOYAGE MARITIME D'ARTHUR BRIS

Le départ a lieu du camp de Mourmelon, camp créé par Napoléon III. Le 4 août une revue est passée par le Maréchal de Mac Mahon, et le 7 août par l'Empereur. Le 8 et 9 août il rejoint Marseille par le train, et découvre le port (Figure 6) « Port superbe par la quantité innombrable de ses bâtiments. On dirait une forêt. »



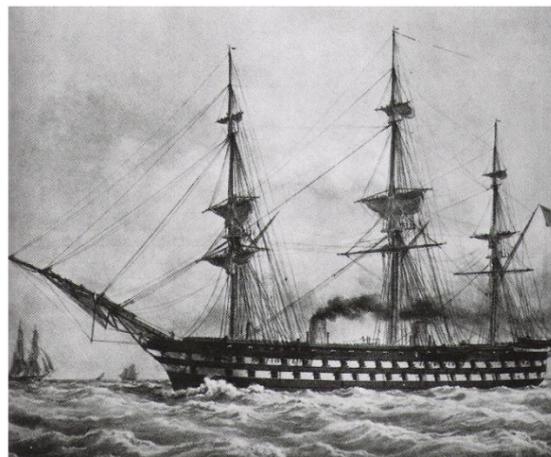
Figure 6. le port de Marseille

Il embarque à bord du Gange, navire à vapeur (Figure 7). « Nous avons vu le fameux château d'If dont on parle dans l'histoire de Monte Christo » (roman d'Alexandre Dumas paru en 1844) et il découvre le détroit de Bonifacio au large de la Sicile. Il évoque le personnage de Garibaldi et aperçoit l'île de Monte Christo et arrive le 13 août à Malte « fortifiée, presque inaccessible (Figure 8).

C'est alors que survient un accident.

« Quatorze août, temps calme, il fait une chaleur à ne pouvoir résister. A six heures du soir, au moment où nous allions faire musique, nous avons reçu une violente secousse

dont tout le monde ignorait la cause, puis une seconde, puis une troisième, alors tout le monde devint pâle et effrayé, s'attendant à voir le bâtiment s'ouvrir en deux, puis coulé au fond. Et il était facile de le croire au bruit que faisait la vapeur en sortant de la machine qui venait de se casser et qui fut tout près de faire sauter le



Pas de plus haute résolution disponible.

Napoleon(1850).jpg (675 x 552 pixels, taille du fichier : 289 Kio, type MIME : image/jpeg)

Figure 7. Le Napoléon en 1850



Figure 8. Malte

bâtiment. Mais fort heureusement l'accident n'eut pas de suite plus fâcheuse pour le moment. La musique fut aussitôt terminée ; on fit mettre les marins à la manœuvre qui déployèrent les voiles avec une dextérité étonnante [une agilité incroyable] et je puis dire que si l'émotion causée par l'accident fut triste en revanche la manœuvre était belle. Et à partir de ce moment nous ne marchons que avec les voiles. L'accident provenait de quelque chose de casser dans la machine dont j'ignore le nom, mais qui ne nous a pas moins fait une belle peur. »

Commence alors une dérive en mer.

« Seize août : nous sommes dans l'attente de quelques navires et il ne paraît rien, il fait une grande chaleur et un calme plat qui nous empêche complètement d'avancer. On ne découvre ni terre ni navires. »

Le 20 août il passe le Cap Matapan

« Vingt août, à notre réveil, nous apercevons la terre de la Grèce à dix heures du matin ; et à sept heures nous avons passé près du cap Matapan. A dix heures apparut un navire à vapeur. Aussitôt nous avons tiré le canon d'alarme pour que l'on vienne à notre secours. Car quoique près de la Grèce, c'était encore très difficile d'y entrer. Et s'il s'était levé un peu de vent, nous courions le risque de nous briser sur les côtes. Au premier coup de canon tiré dans la direction du navire, il n'y eut pas de réponse. On en tira encore deux qui furent également sans réponse. Alors voyant cela, le commandant du bord fait mettre une barque à la mer, y fit descendre un officier, y mettre des vivres et plusieurs hommes avec lui. Ils allèrent au devant du navire qu'ils atteignirent quelques temps après et sommèrent le commandant du navire de venir nous remorquer. Ce qu'il fut obligé de

faire. Il nous remorqua jusqu'à Navarin (Figure 9). »



Figure 9. La baie de Navarin

Il fait donc escale à Navarin. Puis c'est la Crète, Chypre et Beyrouth le 3 septembre. Le voyage a duré 26 jours. Leur cantonnement est situé au Camp des Pins.

Le voyage de retour sera plus rapide, en 15 jours, du 5 au 17 juin 1861 à Toulon, et le 18 juin il se retrouve à Blois.

Arthur Bris insiste dans son journal sur l'accident survenu en mer, sur la dérive du bateau, sur l'immobilisation à Navarin en attente d'un secours. Il fait part avec précision et sobriété de la première découverte d'un pays radicalement nouveau pour lui. Manifestement c'est quelqu'un qui sait écrire et qui s'exprime avec aisance.

Ce voyage a lieu au moment où la navigation en Méditerranée se transforme. Le milieu du 19^{ème} siècle est une période charnière. La navigation à voile est encore bien présente, mais les bateaux se modernisent sur le plan technique. La machine à vapeur va s'imposer, l'hélice va remplacer les roues à aubes et la coque devient métallique (Figure 10).

La sécurité de la navigation a été rétablie, par la fin du piratage et des hostilités entre grecs et turcs. La présence française en Méditerranée avec la colonisation de l'Algérie, les navires anglais qui croisent en mer et l'ouverture de la nouvelle route des Indes grâce au percement du canal de Suez (1859-1869) font que les liaisons régulières peuvent se multiplier. Un service postal régulier s'établit entre Marseille et les grands ports du Proche-Orient. « J'ai reçu une lettre de mon frère dans laquelle il m'envoie son portrait. » (le 27 novembre)

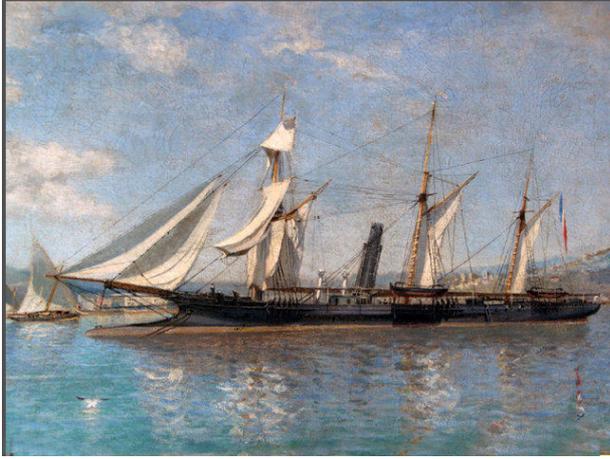


Figure 10. Un bateau à vapeur

Le voyage qui était périlleux, lent, hasardeux devient plus facile, rapide et programmable. C'est ainsi que Gérard de Nerval en 1843 a mis 15 jours, mais Edmond About en 1869 mettra seulement 6 jours de Marseille au Moyen Orient.

Cet Orient lointain devenu accessible va faire rêver une génération d'écrivains et d'artistes.

Le voyage en Orient est à la mode au milieu du 19^{ème} siècle.

L'orient fascine, permet de se dépayser, de se ressourcer, et les voyageurs écrivent leurs mémoires de voyage.

Un genre littéraire nouveau naît. L'orient avait été mis la mode dès le milieu du 18^{ème} siècle, comme cadre à de nombreux ouvrages, les Lettres persanes de Montesquieu, Zadig de Voltaire, mais un des premiers qui ait publié le récit de son voyage est Volney (voyage en Syrie et en Égypte 1787). Tout au long du 19^{ème} siècle ce seront Chateaubriand (1811), Lamartine (1851), Nerval (1851), la comtesse de Gasparin (1850). Dans la deuxième moitié du siècle Th. Gautier, G. Flaubert, E. Renan, P. Loti relateront aussi leur voyage au Moyen-Orient. Cette liste n'est pas exhaustive, mais déjà impressionnante.

L'influence des romantiques est décisive. Cet orient est rêvé, fantasmé, et influence toute une génération d'écrivains. On veut revenir aux sources : l'antiquité grecque et latine, la terre sainte et les origines du Christianisme, l'attraction du Moyen-Âge avec les croisades et les exploits des chevaliers. On découvre la civilisation musulmane avec ses bazars, ses mosquées, ses bains voluptueux, qui marqueront le courant orientaliste en peinture. Les voyageurs font le « grand tour ». Ainsi naît le mot touriste.

L'ambition d'Arthur Bris, lorsqu'il écrit la première page de son mémoire, est plus modeste.

« Camp des pins près de Beyrouth Le 16 octobre 1860 Syrie.

Mémoire des villes et différents pays que j'ai traversés pour aller en Syrie. »

On le sent fasciné par ce qu'il découvre. Il veut garder la mémoire d'une expérience unique dans la vie d'un habitant de Boynes, petite cité du Pithiverais. Un jeune rural, un artisan, un soldat engagé devient narrateur.

III LES RÉACTIONS D'ARTHUR BRIS SOLDAT FRANÇAIS EN SYRIE ET SES DÉCOUVERTES D'UN MONDE INCONNU.

Étienne Arthur Bris est né le 6 février 1838 à Brouilly et mort à Orléans le 15 décembre 1917 (Figures 11 et 12). Il est domicilié à Boynes chez ses parents, où il travaille comme passementier tisserand (Figure 13), dont le travail était très prisé sous le second empire.

Engagé volontaire en 1859, il embarque

pour la Syrie le 10 août 1860 dans le cinquième régiment d'infanterie de ligne sous le matricule 239. Cet engagement volontaire est peut-être lié à un chagrin d'amour qu'il évoque à la fin de son mémoire : « un amour comme en avait fait naître en moi une jeune fille que je m'efforce en vain d'oublier. »

Il reste très proche de sa famille malgré les distances et entretient une

ÉTAT CIVIL.		SIGNALEMENT.	
Dernier domicile à <u>Boynes</u>		Taille, 1 mètre <u>660</u> mill.	
canton d e <u>Pithiviers</u>		Taille rectifiée _____	
département d u <u>Souire</u>		visage <u>ovale</u>	
profession d e <u>Passementier</u>		front <u>couvert</u>	
Né le <u>6 Février</u> <u>1838</u>		yeux <u>gris bleu</u>	
à <u>Brouilly</u>		nez <u>moyen</u>	
canton d e <u>Nully</u>		bouche <u>moyenne</u>	
département d e <u>Seine-et-Oise</u>		menton <u>ronde</u>	
Fils d e <u>Joseph</u>		cheveux <u>cr</u>	
et d e <u>Marceline Hortense Benoist</u>		sourcils <u>blonds</u>	
domiciliés à <u>Boynes</u>			
département d u <u>Souire</u>			
Marié le _____			
à _____			
alors domiciliée à _____			
département d _____			
		MARQUES PARTICULIÈRES	

Figures 11. Livret militaire de A Bris

correspondance régulière avec elle. « J'ai reçu trois lettres de Boynes. Cela m'a fait grand plaisir. Il y avait quinze francs avec lesquels j'ai acheté une paire de pistolets pour aller à la chasse (Figure 14). »

Il est musicien et fait partie de la musique du 5^{ème} régiment. Il joue du saxhorn alto, de la famille des cuivres, adopté par l'armée française en 1845 (Figure 15). Il apprécie son statut de musicien. « Quand je les vois partir avec pelles et brouettes, que je suis content d'aller à la musique ! Il vaut mieux souffler quatre heures par jour... »

Il n'aime pas la musique locale. « J'ai été dans un café turc... Quatre musiciens chantaient et jouaient des instruments bizarres. Leur chant ressemblait à des cris sauvages. » Contrairement à Nerval qui écrit :

« L'accent guttural de leurs voix, la mélodie trainante d'un récitatif nasillard se succèdent chaque nuit au mépris des oreilles européennes. J'avouerai que cette musique primitive et biblique ne manque pas de charme pour qui sait se mettre au dessus des préjugés du solfège. »

Cette activité musicale le dispense de nombreuses expéditions militaires dans le Liban intérieur, l'éloigne de zones de combat qu'il ne connaît pas, mais lui permet de côtoyer les responsables militaires, politiques et religieux lors des cérémonies officielles. Il aura donc une vision parcellaire de la situation

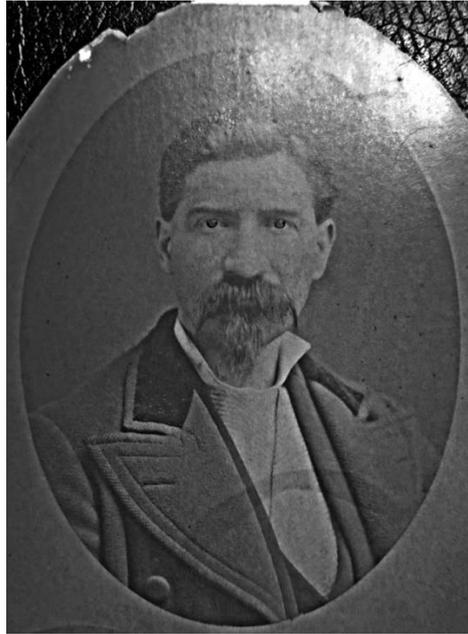


Figure 12. Portrait d'Arthur Bris



Figure 13. Métier de passementier



Figure 14. Les pistolets d'A. Bris



Figure 15. Musiciens

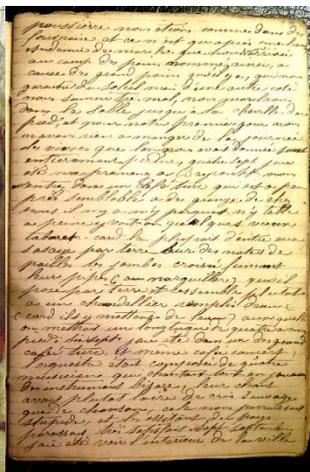


Figure 16. Manuscrit

au Liban.

C'est un homme instruit.

« Sait lire et écrire » dit son livret militaire. La loi Guizot de 1833 impose aux communes la création d'une école. Né en 1838 il a pu la fréquenter. Au milieu du siècle 60% des conscrits en France savent lire et écrire, surtout dans cette France du nord et de l'est où l'instruction s'est répandue précocement (Figure 16). Il reçoit et envoie régulièrement du courrier, il est en contact étroit avec le curé de Boynes dont l'influence lui a été bénéfique, favorisant son ouverture d'esprit et sa culture. Son écriture est claire, fluide et aisée, celle d'un homme qui a continué à écrire au-delà de ses années de scolarisation. Son vocabulaire est riche, précis, adapté aux descriptions. Arthur Bris a beaucoup lu avant son départ. Il connaît *Le Comte de Monte Christo*, best-seller de son époque. La syntaxe est très correcte, mais l'orthographe très défectueuse, tant pour les accords que pour les mots d'usage. Enfin il est au courant des événements contemporains (la bataille de Navarin, le débarquement de Garibaldi en Italie, les massacres des maronites.)

Lisait-il les journaux ? A-t-il rencontré le grand journaliste (journal *L'Univers*) et polémiste Louis Veuillot, natif de Boynes, qui continue à y séjourner ? Curieux, il s'entraîne à parler arabe « à la garde du camp j'apprends par les habitants. »

Quelques traits de caractère. Dans ses *Mémoires* il reste pudique et

discret, et ne livre ses sentiments qu'au détour des phrases. Il a des liens affectifs étroits avec sa famille, avec le curé de Boynes, son village. Il évoque, à la fin du Mémoire, une rencontre amoureuse avec une jeune libanaise Suzanne, et le début d'une idylle, son bonheur et la tristesse de la séparation. Il ne participe pas aux combats militaires, mais sait être courageux lors de rencontres dangereuses en pays druse dans le Chouf.

« [...] après avoir marché un peu, je n'entends plus mon camarade. Je me retourne pour savoir ce qu'il faisait et le voit tout pâle et tremblant et secoué un peu fortement par le Druse (car c'était un Druse...). Et mon camarade se défendait et ne savait ce que cela allait advenir. Voyant cela, je ressentis une vive émotion, je mis la main sur la poignée de mon sabre et je marchai vivement sur eux en sommant le Druse de lâcher Arnoux, mais il ne m'écoutait pas. Il le tenait toujours au collet en lui faisant des menaces et surtout des yeux emplis de haine impossible à décrire et regardant à droite et à gauche pour savoir si quelqu'un viendrait le seconder. Ce qui n'était pas rassurant pour nous et qui nous fit agir avec prudence. Je voulais le frapper pour qu'il lâche, mais la maison où on faisait tant de bruit pouvait bien être des Druzes et il était prudent de s'en débarrasser sans bruit. Je l'ai pris par la tête et je l'ai fait quitter. Alors nous avons cessé de suivre le même chemin. Ce qui était désagréable, c'est que nous ne savions pas très bien quel chemin nous devions prendre. Ne voulant pas perdre notre temps à réfléchir, nous avons pris à travers champs, mais nous ne courions pas pour cacher notre peur. Mais nous aurions donné quelque chose pour être loin de là, surtout que l'on ne voyait rien, ni du camp, ni de Babda. Ce n'est qu'après une heure de marche que nous avons aperçu Babda et entièrement délivrés des Druzes ; car autant qu'ils nous apercevaient, ils nous menaçaient. Et comme il n'y a aucune gloire à se faire égorger par ces gens là, nous n'étions pas fâchés d'en être retirés. »

Il est parti à la guerre, mais il ne l'a pas faite.

C'est un touriste avant l'heure. Arthur Bris est avide de découvertes. « Avec la santé revient le désir de refaire de petites excursions,

d'aller dans les montagnes, de voir, d'examiner... » Il s'émerveille devant une nature inconnue.

Ce terrien fils de la Beauce découvre la mer. « Nous sommes en pleine mer, on ne distingue que le ciel et l'eau. La mer est calme, unie comme une glace. [...] Pour la première fois de ma vie je me suis baigné dans la mer... »

Cet habitant de la plaine se retrouve face à la montagne : « Je suis arrivé sur la plus haute montagne de Navarin qui est d'une hauteur prodigieuse... Je découvrais le camp dont les tentes me paraissaient de petites niches. » Le climat méditerranéen et sa végétation l'étonnent ; « Il fait encore plus chaud en novembre qu'au mois de juin en France, que dans mon pays de Boynes... »

La végétation méditerranéenne l'enchanté. « Le soleil jetait ses derniers rayons sur de longues files d'oliviers et d'orangers... »

Il évoque très bien, mais ne sait pas décrire ni développer. Il est subjugué, et son admiration est omniprésente, malgré les inconvénients de son voyage outre-mer. Il subit des périodes de fièvres. Le camp des Pins où il réside est infesté par des puces, « il est certains endroits où il y en a autant que de grains de sable, on ne peut pas dormir. » L'installation des soldats sous les tentes est rudimentaire, « je n'ai que la terre pour lit et une couverture, contrairement à celle des officiers beaucoup plus confortable. Il n'y a de vraiment à leur aise que les officiers qui ont tout ce qui leur faut. Ils se font bâtir de petites maisons charmantes environnées de jardins dans lesquels les fleurs les plus recherchées sont en abondance. Ces messieurs se sont même fait faire un cercle où ils se réunissent pour causer et boire. Ce cercle est dans une grande tente que les soldats ont pavée avec une cheminée arrangée magnifiquement. Cela leur procure les plaisirs d'un café de Paris. Le cercle fut inauguré le dix-huit décembre. »

Il s'intéresse aux mœurs des populations locales.

Il admire les costumes. Son métier de passementier lui permet d'apprécier les tissus, les



Figure 17. Soldat grec **Figure 18. Cavaliers**

broderies et les habits qu'il décrit avec précision (Figure 17).

« ... nous avons à notre bord des soldats grecs de la garnison et des montagnes. Ces derniers sont très bien habillés ; ils portent de petites jupes qui vont à peine jusqu'aux genoux et n'ayant pas moins de vingt cinq à trente mètres de tour. Le reste de la jambe est, lui, recouvert d'une espèce de jambière dessinant parfaitement le bas de la jambe et recouvrant une bonne partie du pied. En plus ils portent un superbe corsage orné de passementeries formant toutes sortes de petits dessins charmants. Les manches sont ouvertes jusqu'aux épaules et pendent aux côtés ; le tout en rempli de broderies et de rubans. Leur ceinture est en cuir et garnie d'armes. »

Il décrit les costumes traditionnels libanais « qui rappellent le temps de Jésus-Christ. Ils ont des espèces de robes comme les apôtres en avaient jadis. » Il est étonné par la splendeur des costumes liturgiques des prêtres maronites. Ceux des cavaliers notamment le fascinent. Il décrit ainsi une cavalcade turque (Figure 18) :

« Déjà le soleil jetait ses derniers rayons sur les longues files d'orangers et d'oliviers et reflétait sur les petits monticules parsemés çà et là [...], j'étais en contemplation dans cette riche et pittoresque nature, lorsque nous entendîmes le bruit que fait une cavalcade dans ces pays, je regarde et j'aperçois de loin une escorte singulière au milieu de laquelle se trouvait le Pacha. En avant de lui, venaient des cavaliers du

pays habillés chacun à leur fantaisie et d'une bizarrerie étonnante, les uns rouges, d'autres verts, enfin de toutes sortes de couleurs, ayant tous à leurs ceintures, des pistolets, des sabres, des poignards, et une lance, d'une longueur démesurée. Ils sont très bons cavaliers, mais non bons soldats. Leur plus grand savoir faire consiste à courir tout d'un coup comme des fous en faisant tourner, au dessus de la tête de leurs chevaux, leurs fusils et leur lance, et de s'arrêter tout court quoique lancés au galop. A la suite de ses cavaliers, des espèces de volontaires appelés « bachibougous ». Puis des soldats de la cavalerie turque, qui sont tous très mal vêtus et sans uniformité, ayant tous chacun une lance au bout de laquelle s'adapte un drapeau rouge, le croissant et la queue de crin, symbole de Mahomet. Toute cette cohorte passa pendant que la musique du treizième jouait, ce qui contrastait d'une façon magique. Le Pacha venait après, puis d'autres cavaliers. Ceux qui voyaient venir toute cette cavalcade et la musique qui jouait des airs étourdissants, près de l'endroit où j'étais, devaient éprouver une singulière émotion. »

Il perçoit la situation secondaire de la femme dans la société libanaise : « Les femmes apparaissent très esclaves et se cachent continuellement. Les hommes vont à cheval, les femmes suivent derrière, à pied et chargées. » Il en rencontre allant à la fontaine, comme Lamartine « Je ne marche jamais une heure dans la campagne sans en rencontrer plusieurs allant à la fontaine avec leurs urnes étrusques sur l'épaule (Figure 19). »

Il se promène dans la ville de Beyrouth, mais n'en donne pas de description générale. « J'ai été dans l'intérieur de la ville. Ce n'est que voûtes et rues très étroites et mal pavées ; les toits sont plats, et quand on aperçoit une maison, on dirait plutôt des boîtes qu'autre chose. » Il y fréquente les cafés. Quatre septembre : « j'ai été me promener à Beyrouth. Nous sommes entrés dans un café turc qui est à peu près semblable à une grange de France. Il n'y a ni parquet, ni table ni chaise ; à peine y voit-on quelques vieux tabourets. Car la plupart d'entre eux s'assoient par terre sur des nattes de paille, les jambes croisées, fumant leur pipe ou narguilé qu'il pose par terre qui ressemble plutôt à un chandelier

rempli d'eau (car ils y mettent de l'eau !) auquel on mettrait un long tuyau de quatre à cinq pieds (Figure 20). » Il découvre des réalités inconnues et ses descriptions sont empreintes de naïveté.

Il fait quelques excursions dans les villages du Chouf dans la montagne, au pays des Druzes : Deir el Kamar, Beit ed Dine, l'ancienne résidence des



Taille de cet aperçu : 475 x 599 pixels. Autres résolutions : 191 x 240 pixels | 383 x 480 pix

Figure 19. E. Vernet, Figure 20. Narguilé Maronite à la fontaine



émirs. Il est invité à partager des repas chez les maronites : « le maître de maison nous fait tous asseoir et nous donna des coussins pour s'asseoir. Je me suis donc assis comme eux en tailleur. Une fois tout le monde assis, il donna à chacun selon son goût, soit des cigarettes, pipes, narguilés ou chibouks. Ensuite la conversation commence pendant un temps, il va chercher le café qu'il nous sert dans des petites tasses grandes environ comme la moitié d'un coquetier. Ensuite il nous donne le masticque, sorte de liqueur blonde un peu plus forte que de l'eau de vie, et cela sans discontinuer pendant au moins une heure, de telle sorte que ma tête inaccoutumée aux boissons orientales commence déjà à s'exalter, lorsque je vis paraître une femme portant une table d'environ trois mètres de circonférence dont les pieds n'avaient pas plus de six ou huit pouces de hauteur. Une seconde de même hauteur fut ajoutée à la première. En moins de cinq minutes, les deux tables furent couvertes de plus de vingt plats de différents mets dont voici à peu près la description. Il se trouvait pèle mêle des plats de riz, d'olives, de choux très bien arrangés dans lesquels se trouvait du riz. A côté se trouvait un plat de fromages à la crème, de galettes faites de poissons hachés et de riz et de salade, de fromage de chameau, du fromage coloré d'huile d'olive. Et pour pain des galettes faites de farine de seigle et n'ayant que les deux croûtes et au nombre d'environ soixante. Et pour boisson du bon vin blanc de montagne du Liban dans une petite bouteille tenant sept ou huit litres. Il n'y avait ni couteau ni cuillère, ni fourchette et pas même

d'assiettes. Lorsque tout fut ainsi préparé, on nous fit approcher de la table pour commencer le repas. »

Il assiste à des noces traditionnelles et cherche à les décrire et à en comprendre le déroulement. « Là c'est tout différent de chez nous. L'église a deux entrées. Elle est séparée en deux, les hommes se mettent d'un côté et les femmes de l'autre. On

ne voit que très peu les femmes, et à travers des grilles. La mariée est d'un côté de la grille avec les femmes et reste voilée tout le temps de la cérémonie. Le marié est du côté des hommes et porte sur sa tête une couronne à peu près semblable à celle de notre Seigneur. Lorsqu'ils ont été ainsi placés, on nous a donné à tous des petits cierges. Et le prêtre commença la cérémonie. Ce n'est qu'à travers la grille que les époux pouvaient se voir. Et quand il a fallu passer l'anneau au doigt de la fiancée, là seulement on a ouvert un petit guichet pour qu'ils se touchent la main. Et le prêtre continua ; quand ce fut vers la fin, moi et mon camarade et plusieurs officiers qui étaient là, nous avons été pris par les gens de la noce qui nous ont enlevés à bout de bras et à plusieurs reprises et sans notre consentement, ce qui nous étonnait beaucoup, nous ne savions pas ce que c'était. Ils nous ont dit après que c'était l'usage quand la cérémonie était terminée, d'enlever tous les étrangers qui étaient présents. Ensuite ils nous invitèrent à dîner avec eux, ce qui nous fit plaisir. »

Tous les voyageurs ont évoqué les cérémonies nuptiales. Lamartine raconte un mariage dans *Le Voyage en Orient* (Noces syriennes).

Ce monde nouveau, inconnu, si différent de son environnement de Boynes, le fascine, et on le comprend. Son récit écrit sur le vif, nous présente des images d'un pays qu'il découvre de façon très spontanée.

Un autre et dernier aspect de sa personnalité mérite d'être abordé, son rapport avec le christianisme.

C'est un chrétien. Le corps expéditionnaire français a été envoyé avec pour mission principale la protection des chrétiens. La dimension religieuse a sans doute joué dans sa décision de s'engager. À son arrivée il découvre les massacres et les destructions.

« De là les troupes allèrent à Deir-el-Kamar, ils arrivèrent dans cette ville dont les journaux se sont tant occupés. Elle est située au milieu d'un versant d'une très haute montagne et dominée par le château de Beit ed-dine ayant appartenu à un émir. Deir-el-Kamar qui pouvait bien avoir vingt cinq mille habitants n'est plus qu'un amas de maison brûlées. Mais de près il y avait des soldats qui certes ne sont pas tendres, mais qui se sauvaient d'horreur à la vue de ce spectacle qu'offraient les places et les rues et surtout les églises. Ceux qui ont été dans les rues virent des cadavres partout mutilés ; on trouvait des têtes, des bras, des jambes enveloppés dans des lambeaux de vêtements que portaient les victimes au moment du massacre. Certaines parties de ces corps avaient été dévorées par des chiens, des corbeaux ou des chacals. D'autres tenaient encore l'arme qui leur avait servi à se défendre. D'autres encore avaient eu à souffrir le supplice du pal et au lieu de la tige de fer que l'on employait jadis, les Druzes s'étaient servis de roseau. Enfin disait mon camarade, il fallait être courageux, car on y respirait une odeur insupportable. »

La rencontre avec les chrétiens est présentée tout au long du récit, jusqu'au moment de son départ. « Français ! Ne partez pas nous serons tous massacrés... » Il est conscient d'être en Terre Sainte « On parle que le général devrait aller à Jérusalem, puis à Bethléem pour la messe de minuit, avec une musique... Ce serait un des plus grands bonheurs que je pourrais éprouver en Syrie. » C'est un croyant et un pratiquant. Il a découvert une petite église maronite et assiste à l'office. Il décrit son déroulement et s'étonne. « Dans les églises maronites il n'y a pas de chaises, mais ils en trouvèrent pour nous ; et lorsque le service divin fut commencé ils nous donnèrent des coussins pour nous agenouiller. En un mot nous avons vu qu'ils étaient très heureux d'avoir des Français dans leur église.

Nous sommes restés environ deux heures. Ils disent tout en arabe ; les gestes sont à peu près comme les nôtres, mais les assistants sont plus dévots que nous, car j'étais à côté d'un homme qui faisait sa prière assez éloigné de moi, eh bien j'entendais qu'il se frappait la poitrine en disant c'est ma faute, et il se prosternait à plusieurs reprises. On voyait que c'était vraiment de tout cœur. Ensuite nous sommes retournés au camp pour nous changer. C'est ainsi que j'ai passé ma nuit à vingt cinq lieues tout au plus de distance de l'endroit où il y a mille huit cents soixante ans est né le sauveur du monde (Figure 21). »

Ses contacts avec les musulmans sont très restreints. Le monde de l'Islam reste pour lui très lointain et très dangereux. Les Druzes sont

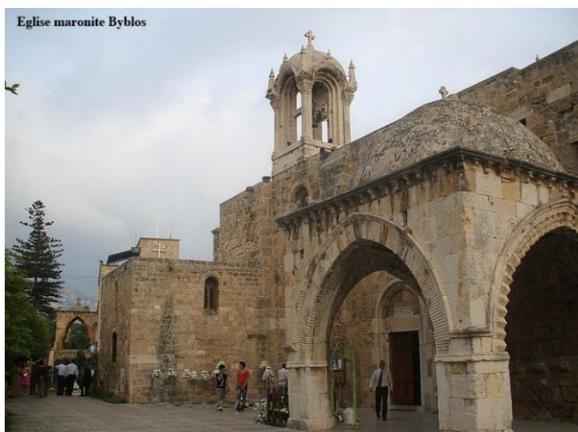


Figure 21. Eglise maronite

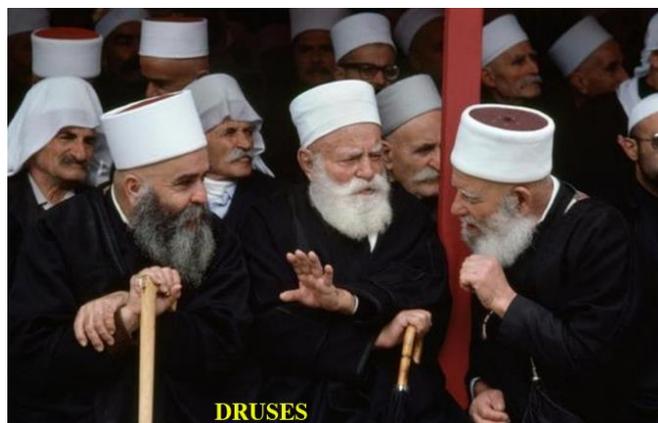


Figure 22. Druzes

considérés comme un peuple de brigands (Figure 22). Les Turcs ne sont pas épargnés. Ils sont officiellement alliés des Français, mais Arthur Bris souligne leur duplicité. « Quoi qu'étant nos alliés, nous aimerions mieux voir le diable que de les voir. Ils sont détestés de tout le monde. » La seule allusion religieuse concerne le Ramadan. « Le carême des Turcs est commencé. Ils suivent régulièrement leur religion et ne mangent pas de la journée. Le soir, on annonce leur repas par un coup de canon. Alors seulement ils mangent et font la noce jusqu'à deux heures du matin. Pendant cet intervalle désagréable, nous ne pouvons pas dormir car ils se promènent par tous les chemins en faisant des cris et en battant la caisse pas moins de quatre heures par nuit. »

Le texte est très riche de notations vivantes. Arthur Bris s'y révèle à travers les descriptions, les émotions, les rencontres humaines, et il nous livre ainsi un témoignage original sur l'expédition française au Liban elle-même.

IV L'INTÉRÊT HISTORIQUE

Le jugement d'Arthur Bris transparaît à travers ses *Mémoires*. Même s'il participe à l'action de façon marginale et subalterne, son analyse montre sa lucidité. Il met en relief les conséquences du départ des troupes françaises pour la sécurité des chrétiens du Liban. « Deux ou trois cents femmes au milieu desquelles se trouvaient quelques vieillards, encombraient la rue où se trouve la maison du Général de Beaufort, et l'assiégeaient de tous côtés, cherchant toutes les issues possibles pour entrer et lui demander à ce qu'il ne parte pas. Que c'était impossible ! Que beaucoup d'entre elles avaient perdu leurs maris et que si nous partions, elles ne tarderaient pas à voir égorger leurs enfants. Elles pleuraient, pauvres femmes ! et leurs pleurs allaient être inutiles ! Je continue ma route et parvient sur le bord de la mer à la nuit, où quelques instants après, ma chère Suzanne devait me rejoindre. Après un quart d'heure d'attente, je la vois s'avancer majestueusement, avec un air triste et la pâleur d'un mort. Je cours au-devant d'elle et lui demande la cause. Pour toute réponse, elle se jette dans mes bras, me presse contre son cœur avec une force qui semblait

défier l'univers de pouvoir me séparer d'elle. J'en était vraiment touché, car la pauvre fille pleurait à fendre le cœur. J'ai eu mille peines à la remonter en lui disant que ce n'était pas encore sûr que nous partions, qu'il y avait tout à croire que l'Empereur nous ferait rester et qu'alors nous ne cesserions pas de nous voir et que nous serions pour toujours des heureux mortels. »

Il est d'autant plus touché qu'il doit quitter sa chère Suzanne. « Nous avons passé la journée à nous préparer à partir et le soir j'ai été faire mes adieux à ma chère Suzanne. Jamais séparation ne fut plus triste. Jamais plus de larmes ne fut versé pour moi. La pauvre fille se tordait de désespoir dans mes bras et m'arrosait de ses larmes qu'elle versait par torrents. De mon côté j'ai peine à retenir les miennes. Je savais ce que l'on souffre quand on perd ce que l'on aime. »

Il comprend très vite la duplicité des Turcs, leur attitude sournoise. Il les accuse de double jeu, soutenant en cachette les Druzes. Il connaît la décision de nommer des gouverneurs chrétiens pour protéger les maronites, mais il met en doute l'efficacité de celle-ci. « Les zouaves et le Général de Beaufort en tête viennent de partir pour faire soit disant une dernière tournée dans le Liban et nommer des Gouverneurs chrétiens ayant sous leurs ordres des soldats turcs pour maintenir le bon ordre après notre départ. Mais ils ont si peu de confiance dans les soldats turcs qu'ils acceptent avec peine. » Arthur Bris a bien compris l'échec de l'intervention politique et militaire de la France.

« Toute l'armée de Syrie est dans la joie et les habitants dans les pleurs. On est heureux de rentrer en France et triste de voir la consternation des pauvres syriens, de laisser des gens qu'on est venu pour secourir. Comme la France les abandonne, ils n'ont plus foi en personne et se disent que les chrétiens n'ont plus maintenant qu'à se faire musulmans, ou mourir puisque la France n'a rien fait pour eux. En effet qu'a-t-elle fait ? Elle a repoussé les Druzes sans les atteindre, les a tenus en arrêt dans l'Anti Liban où ils attendent que les Français soient partis pour recommencer de massacrer leurs victimes. Car pendant notre séjour en Syrie, croyant que nous ne devions jamais partir, ils

marchaient la tête haute et menaçaient leurs meurtriers de se venger. Les Druzes ne pouvaient rien leur faire, gardaient leur haine qui ne faisait qu'augmenter chaque jour pour éclater avec plus de force. »

Il met l'accent sur la précarité des résultats et donne donc une analyse très pessimiste. Une seule note plus optimiste cependant : il est sensible à l'action humanitaire dont il témoigne.

« J'ai oublié de parler de la cérémonie qui a eu lieu à l'hôpital qui m'a fait éprouver une bien douce émotion. C'était la pose de la première pierre d'un établissement dit orphelinat, destiné à recevoir les jeunes orphelines dont les parents ont été tués par les Druzes. Elles seront sous la protection des bonnes Sœurs de St Vincent de Paul. Quelle était belle et imposante, cette cérémonie ! dont honoraient de leur présence les Généraux d'Hautepoul et Ducros suivis de leur État-Major. »

Ce jeune soldat sensible à la découverte du pays et de ses habitants reste donc lucide et son mémoire s'inscrit bien dans la ligne des analyses historiques postérieures.

Les études historiques actuelles.

Les travaux approfondis de recherche sur la question ne sont pas nombreux : quelques articles, et l'étude de la correspondance du général de Beaufort et de son adjoint le général Ducros, ainsi que les écrits des ministres de Napoléon III, comme le maréchal Randon, ministre de la guerre.

Le rôle de Napoléon III est capital.

L'empereur est intéressé par la question et de nombreux émissaires le tiennent au courant. Il est très ému par le récit des massacres. C'est lui qui décide l'envoi d'une mission militaire. Il veut apparaître comme le défenseur de la chrétienté aux yeux des catholiques français heurtés par sa politique italienne qui fragilise la papauté. Pour Napoléon III l'intervention est « une mission de police internationale au service de la souffrance humaine. »

Les Ottomans sont représentés par Fouad Pacha, (Figure 23) l'envoyé du Sultan. Il est à la manœuvre. Il rétablit l'ordre à Damas et au Liban

de façon brutale, et la situation redevenue calme lui permet de montrer l'inutilité de l'intervention française. Mais les massacres ont eu lieu : 20 000 morts chrétiens, 120 000 réfugiés, 2000 femmes vendues dans les harems, 150 villages détruits ou incendiés. Les communautés sont dressées les unes contre les autres. Comment assurer une paix durable ? Napoléon III obtient alors une nouvelle conférence internationale à Constantinople le 9 juin 1861 et une réorganisation territoriale de la province de Syrie. Le nord Liban, où les chrétiens sont largement majoritaires, devient un territoire autonome. Les puissances européennes en garantissent la pérennité. Ce n'est pas le grand Liban autonome rêvé par les catholiques français, mais le règlement intervenu va permettre le retour au calme jusqu'à la première guerre mondiale et le mandat français en 1922. La pacification militaire reste inachevée. **L'action humanitaire** apparaît plus originale et efficace.

Pendant leur présence au Liban les militaires français ont agi. Ils ont enterré les morts, relevé les maisons détruites, réinstallé les personnes déplacées, distribué des vivres, aidé les veuves et les orphelins...

Des secours sont envoyés de France. L'aide officielle de l'Empire est de quatre millions de francs or. Les dons récoltés par le père Lavigerie (Figure 24) au titre de l'Œuvre d'Orient créée en 1856 alimentés par la souscription lancée par les évêques français dans leurs diocèses sont largement distribués. Le père Lavigerie part en Syrie pour répartir les fonds collectés. Il va à Damas, rencontre Abd el-Kader qui a protégé les chrétiens. Il découvre la culture musulmane et les églises chrétiennes d'Orient. Cette ouverture nourrira son action future en Algérie. Une aide économique s'ajoute pour relancer l'activité du pays. Le port de Beyrouth va être aménagé et deviendra très actif. Les routes sont améliorées : Damas-Beyrouth ouverte en 1863. Des liens se tissent entre les producteurs de soie libanais et les industriels lyonnais.

Dans les textes étudiés les termes de bienfaisance, d'humanité, de charité sont employés régulièrement. Sommes-nous à propos de cette expédition en Syrie devant une



Figure 23. Fouad Pacha

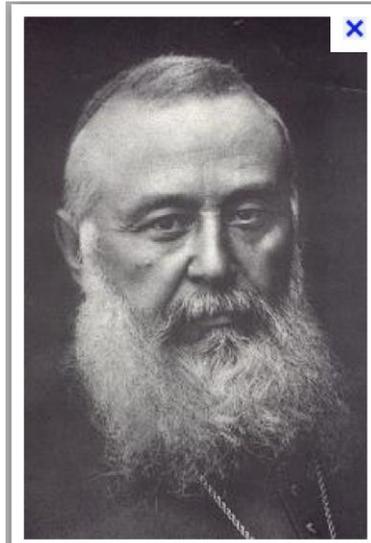


Figure 24. Mgr Lavigerie

intervention inédite ? Serait-ce une des premières manifestations de ce qu'on appelle aujourd'hui le droit d'ingérence à but humanitaire ?

Le droit d'ingérence est une doctrine qui permet d'envoyer des secours à des populations victimes de violation de droits de l'homme, sans l'assentiment de l'État concerné. Il est utilisé en 1967 à propos de l'affaire du Biafra. Une instance internationale l'ONU mandate une armée (les casques bleus) et des ONG (Médecins sans frontières) pour porter secours (Figure 25).



Figure 25. Les libanais face au GI de Beaufort.

En 1860 nous sommes dans une situation très proche et retrouvons trois éléments semblables : une conférence internationale qui donne mandat à la France, un corps expéditionnaire, certes réduit aux Français, une ONG l'œuvre d'Orient qui existe encore

aujourd'hui dirigée par Mgr Gollnisch. Ils interviennent sur le territoire d'un État jugé incapable de protéger les minorités chrétiennes.

Il ne faut pas faire d'anachronisme, mais nous devons constater l'originalité et la modernité de cette expédition. Actuellement le Moyen-Orient reste encore un triple lieu d'affrontement des grandes puissances (Europe, États-Unis et Chine), des pays de la région (Liban, Syrie, Irak, Iran, et de plus en plus Turquie), et dans chaque pays des différentes communautés (en

particulier religieuses) qui le peuplent. Après la guerre civile le Liban connaît toujours un équilibre instable. La persistance des conflits aboutit à la mise en cause des chrétiens sur la terre de leurs ancêtres.

Grâce à ce Mémoire, longtemps méconnu et qui mériterait d'être publié, bien modeste aux yeux de la grande histoire, nous avons un témoignage original, inédit, vivant d'un soldat français, d'un jeune rural, emporté dans une mission qui le dépasse, mais dont il saisit avec intelligence certains aspects.

Claude Baconnet

Membre titulaire de l'Académie d'Orléans

Section Belles Lettres et Arts

Communication du 20 février 2020

À Münster, notre ville jumelle, un évêque debout dans la tourmente, Mgr von Galen (16 mars 1878, Dinklage – 22 mars 1946, Münster)

Françoise L'Homer-Lebleu

Résumé

Le 22 mars 1946, une dizaine de jours après son retour de Rome où, en même temps que trente et un de ses confrères, il avait été élevé à la pourpre cardinalice par Pie XII, Mgr Clemens August von Galen s'éteignait à Münster qui venait de faire un accueil triomphal à celui qui, nommé évêque en septembre 1933, n'avait eu de cesse de lutter publiquement, pied à pied et au péril de sa vie, contre le national-socialisme dont très tôt déjà il avait pressenti et dénoncé les dangers. Devant lui, Hitler lui-même recula après les trois sermons de l'été 1941 qui portèrent son nom jusqu'au-delà des mers, en particulier celui sur « l'euthanasie » des handicapés mentaux. À sa mort, le maréchal Montgomery, commandant en chef des forces d'occupation britanniques, exprima au diocèse ses condoléances « pour la mort de ce grand prince de l'Église, qui, par son combat sans peur pour le droit, [avait] gagné la reconnaissance de toutes les confessions du monde ». Quant à la ville d'Orléans, elle lui rendit hommage par la voix de son maire Roger Secrétain qui, lors de la signature du serment de jumelage le 24 septembre 1960 à Münster déclarait : « En France, on reconnut très tôt l'importance du cardinal en tant que combattant pour la liberté de l'esprit. » Une des rues de notre ville porte son nom.

C'est la cohérence de cette vie toute donnée que nous avons tenté de mettre en relief dans cette communication qui par ailleurs ne fera pas l'impasse sur la controverse suscitée aujourd'hui encore par le « cas Galen ». Après avoir évoqué le milieu dans lequel grandit le futur cardinal, dans cette Westphalie peut-être alors plus catholique encore que la Bavière, en nous appuyant aussi sur des documents récemment découverts mais sans disposer encore des Archives Apostoliques du Vatican concernant le pontificat de Pie XII ouvertes aux chercheurs depuis le 2 mars 2020 seulement, nous retracerons son parcours de prêtre dans le Berlin de la Première Guerre et des années 20, puis à Münster où il revint en 1929 comme curé de la paroisse Saint-Lambert avant de devenir évêque avec pour devise *Nec laudibus, nec timore*. Béatifié en 2005 par le pape Benoît XVI, il est fêté le 22 mars, jour anniversaire de sa mort.

Abstract

In Münster, our twin-town in Germany, Mgr von Galen (1878-1946), a bishop standing upright in the storm

On 22nd March 1946, ten days after coming back from Rome where together with 31 other clergymen he had received the red hat from the hands of Pope Pius XII, cardinal Clemens August von Galen died in Münster which just a few days before had enthusiastically celebrated its bishop who during all his ministry had so fearlessly protested against the totalitarian and racial ideology of the Nazi regime. Hitler himself refrained from arresting him as he attacked the Gestapo and denounced the deportation and execution of mentally ill people in the famous sermons he delivered in July and August 1941 which made his name famous all over the world. When Mgr von Galen died, Marshal Montgomery, the commander-in-chief of the British Army on the Rhine, wrote about him, that "with his fearless fight for Justice this great prince of the Church had won the gratitude of all denominations in the world". And as in September 1960 the mayor of Orléans Roger Secrétain was in Münster for concluding the town-twinning agreement between both cities, he declared about him "we very early did recognize in France how important the cardinal was as a fighter for liberty of spirit." Orléans gave his name to one of its streets.

*In this paper – in which we will not forget to mention the still alive controversy aroused by the figure of Mgr von Galen – we will try to show how coherent his life was. We shall first evoke the circles and surroundings in which the future cardinal grew up, in Westphalia that was perhaps even more catholic than Bavaria itself! Then, on the ground of new documents which just have been discovered, but without having access to the Vatican's secret Archives from the papacy of Pope Pius XII which just were opened to research on 2nd march of 2020, we shall follow him as a priest in Berlin during and after the First World War and then in Münster as the parish priest of St Lambert's Church before being appointed bishop in 1933 with the motto *Nec laudibus, nec timore* ("Neither by flattery nor by fear"). He was beatified by Pope Benedict XVI in 2005. We celebrate him on March 22nd, the day he died.*



Lorsqu'en septembre 1960 le maire d'Orléans, Roger Secrétain, se trouvait à Münster pour signer l'accord de jumelage dont, en mai prochain, nous commémorerons le soixantième anniversaire¹, à l'issue du service religieux solennel célébré le dimanche 25 septembre en la cathédrale Saint-Paul tout juste reconstruite, il se rendit, accompagné de sa délégation, sur la tombe de Mgr le cardinal von Galen, mort le 22 mars 1946, pour y déposer une couronne ornée d'un ruban aux couleurs d'Orléans. Ainsi rendait-il hommage à celui qui, nommé évêque du diocèse de Münster en septembre 1933, avait durant tout le temps de son sacerdoce épiscopal défié le « Chancelier du Reich » – comme il appelait Hitler – jusqu'à le faire reculer et renoncer à son programme sur l'euthanasie des handicapés mentaux², à savoir l'Action T4³. Son sermon du 3 août 1941 a fait le tour du monde. La Chancellerie du Reich envisagea de le pendre sur le champ, mais, ses instances, sur le conseil de Goebbels, remirent leur vengeance à plus tard, par crainte que toute la Westphalie ne s'enflammât et ne fût irrécupérable pour la guerre. Peu après l'accord de jumelage, Roger Secrétain ouvrait dans le quartier Saint-Marceau une rue portant le nom de Monseigneur von Galen. C'est le parcours de cet évêque résistant

comme « l'enclume⁴ » que je voudrais aujourd'hui retracer devant vous, celui d'une des figures les plus emblématiques de la Résistance allemande, parfois critiquée, voire calomniée – et nous n'éviterons pas le sujet – mais qui resta jusqu'au bout fidèle à la devise qu'il s'était lui-même choisie lors de son intronisation : *Nec laudibus nec timore*, « *Nicht durch Lob und nicht durch Drohung* (« ni par les louanges ni par la crainte »). Et de préciser : « Ni par les louanges, ni par la crainte, je ne me laisserai entraîner loin des chemins de Dieu⁵. »

Il y a longtemps que je m'intéresse à Mgr von Galen ; depuis que, tout juste nommée en 1967 au lycée Pothier, j'y vis un jour arriver dans notre classe de Terminale deux lycéens de Münster venus avec l'échange de jeunes dans le cadre du jumelage. Afin d'honorer nos hôtes, à une époque où pesait encore sur l'Allemagne le poids de la culpabilité collective, je décidai de travailler avec mes élèves sur un extrait de ce sermon prononcé par Mgr von Galen le 3 août 1941 tel qu'il était proposé à l'étude dans le manuel de Terminales alors en usage⁶. Il s'agissait du troisième des trois grands sermons dans lesquels Mgr von Galen, revêtu de tous les ornements de sa charge, rappelait au monde

¹ En raison de la pandémie de covid-19, ces célébrations ont été reportées au printemps 2021.

² Paul Guillaume (M. l'abbé), *Le Prince-évêque de Münster Christophe-Bernhard de Galen, allié de Louis XIV*, Gien, 1962, p. 3. Document communiqué par le Lycée Hittorf de Münster. Cf. également les documents conservés aux Archives municipales d'Orléans, dossier : Naissance du jumelage 1960.

³ Ceci en référence au lieu où se trouvait le bureau central de l'opération (Berlin, *Tiergartenstraße n° 4*).

⁴ Mgr von Galen, sermon du 20 juillet 1941 en l'église d'*Überwasser*, dite aussi église Notre-Dame de Münster.

⁵ Clemens Heitmann, *Menschen um Clemens August Graf von Galen*, (« L'Entourage de Clemens August, comte de Galen »), Dinklage, 2004, p. 181.

⁶ Jacques Martin, *Die Deutschen im 20. Jahrhundert* (« Les Allemands au 20^e siècle »), Classes terminales des lycées, Classes préparatoires aux Grandes Écoles, Grandes Écoles, Propédeutique, Licence. Paris, Didier, 1964, page 151 pour les citations qui suivent.

l'article de loi du Code pénal qui stipulait : « Quiconque tue intentionnellement des êtres humains sera passible de la peine de mort pour assassinat s'il a accompli ce meurtre avec préméditation⁷. » Après avoir en vain alerté les autorités en place, il avertissait maintenant les fidèles tout en déclarant publiquement qu'il ne faisait là qu'obéir aux injonctions du Code pénal. S'attendant à être cueilli dès sa descente de chaire et jeté en prison – il n'aurait pas été le premier dans la famille – il avait avec lui, disait-on, une petite valise contenant quelques effets personnels de première nécessité⁸.

Cette Résistance allemande, à l'époque on en parlait peu en France. Sont connus l'épisode de la Rose blanche autour de Hans et Sophie Scholl à Munich en février 1942 ainsi que l'attentat perpétré le 20 juillet 1944 par le comte Claus von Stauffenberg auquel Hitler avait échappé de justesse ; et peut-être même celle de l'Église Confessante créée en septembre 1933 à Berlin par les pasteurs Martin Niemöller et Dietrich Bonhoeffer et par le théologien Karl Barth. Mais celle de l'Église catholique, très peu : la pièce de Rolf Hochhuth (1931-2020), *Le Vicaire, une tragédie chrétienne*, parue début 1963 et créée dès le 20 février de cette même année au *Theater am Kurfürstendamm* de Berlin-ouest par Erwin Piscator, fit effet, particulièrement en France où l'on était tout prêt à prendre pour argent comptant cette œuvre de fiction. Ce n'est que petit à petit que l'on y prit conscience de l'ampleur de cette résistance, dans cette Allemagne où dès la prise en main de l'État par les nazis, quasiment toute possibilité de protester avait été anéantie, non seulement par la loi des pleins pouvoirs votée au Reichstag le 24 mars 1933, mais aussi par des assassinats ou des internements en camp de concentration, celui de

Dachau en particulier, près de Munich, ouvert quelques jours plus tôt pour les opposants au régime dont Goering avait déjà établi la liste. Notre confrère Bernard Pradel, dans sa communication *La Résistance allemande à Hitler et au nazisme* qu'il présenta ici même en 1995, dressait un tableau très complet de cette résistance en nous rappelant que trois millions d'Allemands avaient été détenus pour des raisons politiques, et que nombre d'entre eux avaient été exécutés. Cependant il mettait surtout l'accent sur celle de l'armée qui venait d'être mise en lumière à l'occasion du 40^e anniversaire de l'attentat. Selon lui, « les protestations » venant de l'Église catholique « n'auraient trouvé que peu d'écho chez les catholiques allemands⁹ ». Ce n'est pas exact¹⁰. Et c'est justement cet aspect-là auquel j'entends aujourd'hui m'attacher, en faisant ressortir la résistance d'un évêque dont le courage fit reculer le pouvoir et, à travers son exemple, celle finalement de l'Église.

Nous commencerons par évoquer les années d'apprentissage du futur cardinal, cette longue période nécessaire à la compréhension de tout ce qui va suivre, et qui nous mènera jusqu'à son retour à Münster en 1929. Ensuite viendront les quatre années d'une ultime propédeutique en qualité de curé de Saint-Lambert, puis l'accession en septembre 1933 à la chaire épiscopale de Münster et la lutte acharnée, pied à pied, qu'il y mena contre le régime, et enfin les derniers mois que j'ai fortement envie d'appeler « le temps de l'entrée dans la gloire », en dépit des réticences qui se font aujourd'hui encore parfois entendre à son sujet. Pour mieux suivre, vous avez devant vous une feuille reprenant le plan avec toutes les indications chronologiques nécessaires¹¹.

I - Les années d'apprentissage

⁷ Article 211 dudit Code pénal.

⁸ Thierry Knecht, *Mgr von Galen, l'évêque qui a défié Hitler*, Paris et Les-Plans-sur-Bex (Suisse), éd. École cathédrale, coll. Paroles et silences, 2007, pp. 54-55.

⁹ *Mémoires de l'Académie d'Orléans 1995*, VI 6^e série, tome 4, page 151.

¹⁰ Cf. sur ce sujet entre autres l'article de Joachim Kuropka, *Der Löwe von Münster – Mythen – Legenden – Skandale* (« Le Lion de Münster, mythes, légendes, scandales »), in : Joachim Kuropka, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung* (« Galen, chemins et errements de la recherche »), Münster, Aschendorff Verlag, 2015, pp. 367-384.

¹¹ Cf. document en pièce jointe.

Mais disons d'abord quelques mots de cette Westphalie, tant moquée par Voltaire, où la famille du futur cardinal est implantée depuis des siècles, une terre de vieille culture pourtant (cf. carte de l'Allemagne). À Münster, « la ville des grandes écoles », il existe l'une des plus vieilles qui soit en Allemagne, le *Paulinum* fondé en 805, quatre siècles avant la Sorbonne. Au cours de l'histoire, la Westphalie a plusieurs fois changé de frontières et de régime, mais elle fut surtout jusqu'en 1803 une principauté épiscopale. Parmi ces princes-évêques, au XVII^e siècle, Mgr Christoph Bernhard von Galen, allié de Louis XIV durant la guerre contre la Hollande et qui avait auparavant représenté les catholiques lors des négociations de la paix de Westphalie signée en 1648. C'est dire si les von Galen ne craignaient pas de s'investir dans les choses de l'État. D'ailleurs, comme nous le verrons, la famille maternelle du jeune Clemens August, elle-même alliée à quelques-unes des plus grandes familles d'Europe, n'était pas en reste sur ce plan.

Devenue province de Prusse en 1815, avalée avec elle en 1871 par l'Empire allemand, la Westphalie est d'abord ce que l'on appelle *eine Kulturlandschaft*, « un paysage culturel », l'un des marqueurs principaux de cette culture étant sans aucun doute l'attachement au catholicisme. Convertie de force par Charlemagne après une guerre cruelle, la Westphalie devint officiellement chrétienne en 785 avec le baptême de Widukind¹², le chef des Saxons, ces « hommes aux longs couteaux¹³ » d'après l'étymologie du mot. Mais il fallut encore quelques années d'une guérilla menée sans pitié pour que fussent créés en 799 plusieurs sièges épiscopaux dont celui de Münster. Le premier évêque en fut un missionnaire venu de Frise, nommé saint Ludger (742 – 809). Sur les lieux de la future cité, Ludger

créait un monastère, *monasterium* - *Monasterium Westphaliae* - qui donna son nom à la ville. Le diocèse de Münster fut rattaché à l'archevêché de Cologne. Et il l'est toujours.

C'est pourtant hors de Westphalie que le jeune Clemens August vit le jour le 16 mars 1878, dans le grand-duché d'Oldenbourg, à environ 80 kilomètres au nord-est de Münster, au vieux château de Dinklage encore tout bruissant du souvenir des ancêtres. Le fief des von Galen est situé à environ 40 kilomètres au sud de Münster, à la lisière du Sauerland, mais au XVII^e siècle un membre de la famille avait été envoyé dans ces terres du nord devenues protestantes afin de les reconquérir¹⁴. Enclave catholique en terre luthérienne, tout comme celle de Cloppenburg toute proche, Dinklage est rattachée au diocèse de Münster (cf. carte du diocèse) et donc *de facto* à ce paysage culturel évoqué à l'instant.

Ce catholicisme marqueur de la Westphalie, le jeune Clemens August, onzième enfant d'une fratrie de treize nés du comte Ferdinand Héribert von Galen, cofondateur et député du *Zentrum* (« le parti du Centre ») au Reichstag, et de la comtesse d'Empire Élisabeth von Spee, le vivait quotidiennement au sein de sa famille dont tous les actes étaient éclairés par une foi exigeante et pourtant joyeuse : à Münster comme à Cologne on fête le Carnaval et c'est à Münster d'ailleurs que l'on passait les mois d'hiver. Une vie simple et frugale, rythmée par la liturgie scrupuleusement suivie, par la messe quotidienne dans la chapelle du château habilitée à garder le Saint-Sacrement auquel on pouvait donc rendre visite, comme ça, en passant ; mais aussi par les fêtes et par les pèlerinages comme au sanctuaire marial de Vechta tout proche, ou plus loin encore, jusqu'à Maria Laach en pays rhénan. Et enfin par l'examen de conscience, qui apprend à réfléchir et à discerner le bien du mal.

¹² Widukind fut baptisé à Attigny-sur-Aisne dans l'actuel département des Ardennes.

¹³ *Der Sachs*, l'épée courte, le couteau, le poignard. Arme des anciens Germains.

¹⁴ En 1871, sur les 316 640 habitants du grand-duché d'Oldenbourg, 242 950 étaient protestants, 71 205 catholiques. Le grand-duché comptait à l'époque 1 484 juifs. (Source : www.verwaltungsgeschichte.de, Promotion Michal Rademacher, université d'Osnabrück).

Bref, une vie où tout acte, même le plus banal, porte au-delà de lui-même quelque chose qui le dépasse et le transcende. Rien d'étonnant à ce que, sur les neuf enfants du couple qui atteignirent l'âge adulte, cinq d'entre eux embrassèrent la vie religieuse, au nombre desquels on compte un moine bénédictin parti à Prague, le père Augustinus von Galen, directeur de conscience de l'archiduc François-Ferdinand et fondateur de l'*Unio catholica* œuvrant en faveur des chrétiens d'Orient, et notre futur cardinal béatifié en 2005 par le pape Benoît XVI.

Ils furent légion ceux qui, au fil des siècles, dans sa famille tant paternelle que maternelle, se donnèrent à l'Église. Je n'en citerai que quelques-uns parce qu'ils furent importants pour lui : son grand-oncle maternel l'évêque de Mayence Wilhelm Emmanuel von Ketteler (1811-1877), dit « l'évêque des ouvriers » ou « l'évêque social », partisan de la séparation de l'Église et de l'État et promoteur du catholicisme social. Ce sont ses idées qui inspirèrent à Léon XIII son encyclique *Rerum Novarum* (1891)¹⁵, texte fondateur de la doctrine sociale de l'Église. Ou encore l'ancien archevêque de Cologne, Clemens August Droste zu Vischering, emprisonné en 1837 par la Prusse pour avoir refusé d'exécuter un ordre ; son oncle paternel Maximilien Géréon von Galen (1832-1907), évêque auxiliaire de Münster auprès duquel il fit son apprentissage ; sa tante paternelle Maria von Droste Vischering (Münster 1863 – Porto 1899), en religion sœur Marie du Divin Cœur béatifiée par Paul VI en 1975 pour avoir inspiré à Léon XIII la consécration du genre humain au Sacré-Cœur (proclamée le 25 mai 1899 avec l'encyclique *Annum Sacrum*). Son corps incorrompu repose en l'église-sanctuaire du Sacré-Cœur de Jésus à Ermesinde, au nord de Porto ; et puis, l'évêque de Berlin lui-même, son

cousin éloigné certes, mais cousin tout de même, Mgr von Preysing qui, devenu cardinal en même temps que lui, célébra sa messe de funérailles.

Il nous faut encore ajouter les liens qu'entretenaient les comtes von Galen avec Rome puisque, dans la famille, on était traditionnellement camérier secret du pape¹⁶, et cela jusqu'à son neveu Christoph Bernhard, lorsqu'il devint à son tour chef de la Maison von Galen, avant de décéder en 2002.

Ainsi grandit Clemens August, dans cette atmosphère familiale faite d'humilité et de grandeur où l'Église, la grande et la petite, avait décidément la première place.

Cependant, au cours du XIX^e siècle et plus particulièrement dans les années 1870, il n'était pas facile d'être catholique en Prusse, puisque, de fait, la Westphalie était désormais, paraît-il, bel et bien prussienne. La Prusse catholique, voilà un bel oxymore ! Il est vrai qu'avec l'industrialisation galopante elle avait vu affluer dans la capitale nombre d'ouvriers originaires de Silésie, puis de Rhénanie et de Westphalie. Il fallait agir ! Bismarck s'en chargea qui alla jusqu'à prétendre décider lui-même de l'enseignement à dispenser dans les séminaires. Les évêques qui protestèrent contre la mesure (la moitié du corps épiscopal) eurent droit à la prison, avec parmi eux Mgr von Ketteler – l'évêque social de Mayence évoqué ci-dessus – et celui de Münster. Déjà ! En 1878, année de naissance de Clemens August, nous sommes encore en plein *Kulturkampf*. L'Église romaine est alors déclarée « ennemi intérieur » à l'égal du socialisme. Dans le volume consacré aux années 1870-1918 de l'*Histoire franco-allemande*¹⁷ éditée en allemand par l'Institut historique allemand de Paris (volume sorti en juin 2019), il est expliqué

¹⁵ Dr Eugen Kaier, *Grundzüge der Geschichte* (« Traits fondamentaux de l'histoire ») à l'usage des lycées, t.3, *De la paix de Westphalie à l'année 1890*, Francfort-sur-le-Main, Berlin, Munich, éd. Diesterweg, 1974, page 240.

¹⁶ *Päpstlicher Geheimkämmerer di spada e capa*.

¹⁷ Marieke König/Élise Julien, *Deutsch-französische Geschichte 1870-1918*, volume VII de la *Deutsch-französische Geschichte* (« Histoire franco-allemande 1870-1918 ») publiée sous la direction de l'Institut historique allemand (Paris) et de Michael Werner, Darmstadt, éd. wbg, 2019, p. 80 et suivantes.

à propos des mesures anticléricales prises à quelques années d'intervalle dans l'Empire allemand et par notre troisième République encore bien fragile, qu'il s'agissait alors pour ces deux régimes de consolider autour d'eux l'unité nationale et donc d'affaiblir tout ce qui pouvait les menacer de l'extérieur. Dans ce Reich, né en 1871, comme l'expliquent les auteurs, ces « ennemis intérieurs » sont désignés par des couleurs devenus slogans. Les « rouges », les « noirs » ainsi que ceux que l'on qualifiait par la couleur de l'or (« *die goldenen* »), étaient respectivement les socialistes, les catholiques et les juifs. Ceux-là même qu'Hitler voudra éliminer : d'abord les bolcheviques, puis les juifs, puis les catholiques.

Nous passerons rapidement sur la suite : les premières années d'études au château familial de Dinklage avec son jeune frère Franz, puis leur départ à tous deux pour le lycée *Stella Matutina* à Feldkich (dans le Vorarlberg en Autriche) tenu par les jésuites chassés de Prusse, avant la fréquentation du lycée public catholique de Vechta tout proche de Dinklage. Et cela, afin d'y passer le baccalauréat puisque, même si avec l'élection de Léon XIII en 1878 et l'arrivée au pouvoir de Guillaume II en 1888 la situation est moins tendue, l'Empire allemand ne reconnaît que le seul diplôme passé sur ses terres. Après quoi ce seront l'université catholique de Fribourg, en Suisse, adonné aux études de philosophie, de droit, d'histoire et de littérature ; le séjour à Rome, début 1898, avec audience privée auprès de Léon XIII ; puis le temps de maturation et enfin la prise de décision : oui, il

deviendra prêtre. Son frère Franz continue seul son chemin de laïc : il sera député du *Zentrum* au *Landtag* de Prusse jusqu'en 1933. Ne votera pas la loi des pleins pouvoirs et démissionnera avant l'interdiction du parti par Hitler. Dès lors sur la liste rouge, il sera interné au camp de concentration de Sachsenhausen en 1944, après l'attentat¹⁸. Clemens August, lui, franchit fin 1898 les portes du séminaire international d'Innsbruck¹⁹ fondé par les jésuites. En 1903, pour sa dernière année d'études, il rejoint le séminaire Saint-Charles-Borromée de Münster. Ordonné prêtre le 28 mai 1904 en la cathédrale Saint-Paul, il reçoit sa première nomination. Mis à la disposition de son oncle Géréon, évêque auxiliaire du diocèse, en tant que secrétaire particulier, il parfait son apprentissage auprès de ce prélat d'une grande piété et d'une grande humilité. Dès 1906, cependant, il est appelé à Berlin comme vicaire de l'église Saint-Matthias²⁰, une église toujours desservie par des prêtres venant de Münster. Après un détour de quelques années par la toute nouvelle église Saint-Clément Hofbauer, créée à son initiative avec ses propres deniers pris sur sa part d'héritage paternel, il devient en 1919, et pour dix ans, curé de Saint-Matthias, autrement dit de la plus grande paroisse catholique de la capitale (800 fidèles vers 1870, 30 000 au tournant du siècle²¹). En 1929, l'évêque de Münster le rappelle en Westphalie : le père Clemens August von Galen devient curé de Saint-Lambert, l'église du centre-ville, celle-là même où il prononcera le fameux sermon évoqué en introduction.

¹⁸ Franz von Galen (Dinklage 1879 – 1961 au château de Darfeld, berceau de la famille Droste zu Vischering au sud de Münster). Cf. Clemens Heitmann, *Menschen um Clemens August Graf von Galen*, *op.cit.* pp. 28-29.

¹⁹ Appelé aujourd'hui le *Canisianum*, ce séminaire international fut fondé au XVI^e siècle par les jésuites et est aujourd'hui toujours dirigé par eux. Sa devise : *Cor unum et anima una*. Tout en étant au séminaire, les étudiants suivent les cours de l'université catholique d'Innsbruck (source : site du *Canisianum*). Il en va de même pour les étudiants du séminaire de Münster qui en parallèle suivent les cours de l'université. Dans les premiers temps, le jeune von Galen y fut seulement étudiant de jour.

²⁰ L'actuelle église Saint-Matthias située *Winterfeldtplatz* date de 1895. Elle remplace la première église Saint-Matthias située tout près de là, sur la *Potsdamer Straße*, construite pour sa part en 1868 grâce à un don d'un natif de Münster, Matthias Aulike, haut fonctionnaire au ministère de la Culture de Prusse. Devenue trop petite mais toujours rattachée à Saint-Matthias, cette première église prit alors le nom d'église Saint-Ludger, le premier évêque de Münster (source : site de la paroisse Saint-Matthias).

²¹ Heinrich Portmann, *Kardinal von Galen, ein Gottesmann seiner Zeit* (« Le Cardinal von Galen, un homme de Dieu de son temps »), Münster, Aschendorff Verlag, 1948, complétée en 1957, 20^e édition 2016, p. 49.

Bonne école pour un prêtre, amené à affronter le Troisième Reich, que d'exercer son ministère dans ce brûlot politique, social et culturel qu'était le Berlin de ces années-là : nouvelle Babylone dont le père von Galen ne cessera de dénoncer la débauche. « Une mission dont la grandeur et le poids [l'avaient] effrayé » écrivait-il le 25 janvier 1928 à son confrère et ami le Dr Heinrich Holstein²². Il y connut les riches demeures de la paroisse Saint-Matthias, au cœur de Schöneberg, faubourg rattaché au Grand-Berlin en 1920, mais aussi la misère ouvrière du quartier de Kreuzberg où s'entassaient alors dans des *Mietskasernen* (« casernes à louer ») aux arrière-cours lugubres les ouvriers venus des quatre coins de l'Empire. C'est pour adoucir cette misère et aussi ramener à la foi chrétienne des ouvriers déracinés qu'il sollicita de l'évêque de Breslau dont dépendait alors Berlin²³, l'autorisation d'édifier, non loin de ce qui devint plus tard Check-Point-Charlie, cette église Saint-Clément Hofbauer dont il fut le premier curé. Juste à côté de l'église, il fit aussi construire pour l'Union des compagnons dont il était l'aumônier ce qu'on appellerait aujourd'hui une « maison d'accueil pour migrants » pouvant héberger de 200 à 400 compagnons (ce sont les *Kolpinghäuser* dont le concept avait été inventé par Mgr von Ketteler). Lui-même partageait leur vie, une vie frugale à l'excès puisque jamais il ne rejetait quiconque sollicitait son aide. Il devint « le père des pauvres », « Papa Galen » comme l'appelaient parfois les hôtes de la Maison des compagnons.

À Berlin également, sans pour autant prendre part à des soirées mondaines qu'il fuyait, il suivait de près la vie politique. Plongé, de par sa naissance, dans un milieu où, à côté du

catholicisme, les affaires de l'État tenaient une grande place, il était membre du *Zentrum* depuis 1906, prenait part au débat public et publiait régulièrement des articles dans la presse, en particulier dans *Germania*, l'organe de presse du *Zentrum*, et dans les *Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland*²⁴. Outre des personnages politiques qu'il eut à Berlin maintes occasions de côtoyer, il rencontrait souvent Mgr Eugenio Pacelli, nonce apostolique en Prusse de 1925 à 1929 et futur pape Pie XII dont la nonciature était située à mi-chemin entre Saint-Matthias et la cathédrale Sainte-Hedwige²⁵. Rappelé à Rome en 1929 et nommé cardinal, Eugenio Pacelli devint le 25 février 1930 secrétaire d'État de Pie XI.

Et nous voici arrivés en 1929, année où, comme il a été dit précédemment, le curé de Saint-Matthias est rappelé à Münster pour y prendre en charge la fameuse paroisse Saint-Lambert. Quatre ans plus tard, le père von Galen devenait évêque du diocèse, et ces années d'apprentissage, qui l'avaient placé au cœur des bouleversements que dans une folle accélération de l'histoire l'Allemagne avait connus dans le premier après-guerre, permirent au futur cardinal de déployer la plénitude de son engagement épiscopal : *Nec laudibus, nec timore*, paroles qui ne sont autres que les derniers mots de la prière de consécration épiscopale que prononcera sur lui quatre ans plus tard l'archevêque de Cologne, le 28 octobre 1933²⁶.

II – Münster 1929-1945, les années de lutte

« L'église de la Ville et du Marché » comme on appelle parfois Saint-Lambert est pleine en ce dimanche 24 avril 1929 pour accueillir son nouveau curé le père Clemens

²² Joachim Kuroпка, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, *op.cit.* pp. 9 et 12.

²³ Le diocèse de Berlin a été érigé le 23 août 1930, Berlin étant auparavant rattaché au diocèse de Breslau (actuelle Wrocław). Jusqu'en 1974 il fit partie de la nouvelle province épiscopale de Breslau. Berlin est siège d'un archevêché depuis 1994. (Source : site du diocèse de Berlin).

²⁴ Joachim Kuroпка, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, *op.cit.* p. 252. Article: *Des principes qui ne changent pas au gré de l'opinion publique*.

²⁵ Plus exactement *Lilienthalstraße 3 A*.

²⁶ Heinrich Portmann, *Kardinal von Galen, ein Gottesmann seiner Zeit*, *op. cit.* p. 80.

August von Galen revenu au pays. Les notables de la cité sont tous présents avec à leur tête le maire Georg Sperlich, juriste de profession, arborant autour du cou l'imposante chaîne d'or, insigne de sa fonction. Et pourtant, c'est à une situation délicate que va être confronté le nouveau pasteur. En effet, depuis la fin de la guerre, la noblesse westphalienne connaît des turbulences. Noblesse westphalienne à qui le parti du *Zentrum* doit en grande partie sa création en 1870 et dont jusqu'en 1918 le père de Clemens August, co-fondateur, puis quasiment sans discontinuité son frère aîné, furent les élus avec des scores frôlant, voire dépassant les 90% quand dans l'ensemble du Reich ils atteignent en moyenne aux alentours de 20%²⁷. L'alliance avec les sociaux-démocrates déplaît à certains qui se rapprochent de la droite nationaliste, voire du NSDAP, au grand dam de leur évêque qui voyait clair dans les menaces que ce parti faisait peser sur l'Allemagne. C'est donc aux fins de ramener la noblesse westphalienne dans le droit chemin que Mgr Poggenburg avait fait revenir le curé de Saint-Matthias. Mgr von Galen s'y employa.

Il faut dire que ce parjure né qu'était le futur chancelier du Reich cachait bien son jeu, en proclamant à qui voulait l'entendre qu'il soutenait les Églises contre les assauts du bolchevisme comme le montra encore le discours cynique que, pour se concilier les voix du Centre, il prononça le 23 mars 1933 au Reichstag avant le vote de la loi des pleins pouvoirs, avec l'affirmation « qu'il protégerait les deux confessions religieuses tenues pour des facteurs importants de la conservation nationale²⁸ ». Il faut avoir lu son discours pour

comprendre à quel point le nouveau chancelier sut tromper son monde. De ce point de vue, la France d'ailleurs n'est pas en reste, ni l'Angleterre qui, elle aussi, se fit avoir. Les évêques d'Allemagne ce jour-là s'y laissèrent prendre également qui retirèrent l'interdiction préalablement faite aux catholiques d'adhérer au parti nazi et aux hommes en uniforme d'entrer dans les églises. Quelques semaines plus tard, le vote acquis et nombre de ses membres et de ses élus emprisonnés, le parti du Centre était interdit et la répression s'abattait sur l'Église.

Le père von Galen, tout comme nombre d'évêques, Pie XI et le futur Pie XII lui-même, avaient très tôt perçu les dangers du national-socialisme et son incompatibilité radicale avec le christianisme : dès le début des années 1920, affirment Mark Riebling dans son ouvrage *Le Vatican des espions*²⁹ ou encore Marie Levant et Frédéric Le Moal³⁰ dans leurs récents travaux. À cet égard, le point 24 du programme du Parti ouvrier allemand le DAP, futur NSDAP, publié le 24 février 1920 était suffisamment explicite :

« Nous exigeons la liberté de toutes les confessions religieuses au sein de l'État, dans la mesure où elles ne menacent pas la stabilité de ce dernier ou ne contreviennent pas au sentiment racial et moral de la race germanique. Le parti en tant que tel représente un **christianisme positif** [*sic*], sans pour autant se lier à une quelconque confession. Il combat l'esprit matérialiste et juif en nous et en dehors de nous et est convaincu qu'une régénération de notre peuple ne peut venir que de l'intérieur

²⁷ Un exemple, celui des élections au Reichstag de 1881, à la sortie du *Kulturkampf* : dans le Reich, le *Zentrum* obtient 23,2% ; dans le Grand-duché d'Oldenbourg 37,8% ; dans la 3^e circonscription, celle de Ferdinand von Galen : 94%. (Source : *Wahlen in Deutschland* (« Élections en Allemagne »), site officiel de la *Bundeszentrale für politische Bildung* (« Centrale fédérale pour l'éducation politique »). Aux élections de 1912, dans cette 3^e circonscription du Grand-duché le *Zentrum* obtenait encore 74,5 % de voix contre 22,1% dans le Grand-duché et 12,1 % dans le Reich.

²⁸ André François-Poncet, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin 1931-1938*, Paris, Flammarion, 1946. Édition de poche Paris, éd. Perrin, février 2018, p. 160.

²⁹ Mark Riebling, *Le Vatican des espions, la guerre secrète de Pie XII contre Hitler*, 2015 aux États-Unis, traduction française de Johan-Frédéric Hel Guedj, Paris, Tallandier, coll. texto, 2018, p. 105. Information confirmée sur le site *Pie XII.com*.

³⁰ Frédéric Le Moal, *Pie XII, un pape pour la France*, Paris, cerf, mai 2019. Marie Levant, *Pacelli à Berlin, le Vatican et l'Allemagne de Weimar à Hitler, 1929-1934*, Paris, puf, septembre 2019.

selon le principe : **L'intérêt général prime l'intérêt particulier**³¹. »

Un peu plus tard, dans *Mein Kampf*, Hitler écrivait : « Toute l'application d'esprit des nazis doit aller à la recherche de moyens propres à supprimer l'état de fait créé en Europe par le christianisme³². » Les choses sont dites.

Mais que faut-il entendre par cette notion de « christianisme positif » écrit en italiques et en gras dans le texte ? Pour une oreille non avertie, le terme peut tromper, et en effet, il trompa. Pourtant, l'adjectif est à prendre dans son sens premier. En France, pays d'Auguste Comte, on sait ce que cela signifie. En Allemagne à l'époque, en particulier dans le peuple : non. « Il nous a donné le concordat, c'est un christianisme positif » disait-on³³ ! L'adjectif a pris : il faut toujours se méfier des adjectifs ! Et pourtant, nous le savons : est positif « ce qui s'appuie sur les faits, sur l'expérience, et non sur un *a priori* relevant davantage de la théologie ou de la métaphysique » nous dit le *Litté*. Un christianisme, par conséquent, dont on garde la forme mais dont on a banni toute transcendance, *a fortiori* toute référence à un Dieu révélé, ce que théoriserait en 1930 Alfred Rosenberg dans son ouvrage *Le Mythe du XX^e siècle* où il promet un « christianisme aryen », ouvrage dont la lecture fut très vite déclarée obligatoire dans les écoles. Ainsi est-ce bien ce qui sera tout de suite mis en place par le régime : de nouveaux mythes sont inventés et d'anciens mythes germaniques ravivés, les fêtes chrétiennes sont détournées de leur sens ou bien remplacées par des fêtes

païennes, telle la fête de la moisson organisée pour la première fois le 1^{er} octobre 1933 sur le Bückeberg, près de Hamelin, la ville du célèbre preneur de rats, juste à la lisière de la Westphalie ; y sont présentés les produits de la terre. Désormais le 24 décembre au soir s'appelle *Volksweihnacht*, autrement dit la « nuit sacrée du peuple », le Mercredi des Cendres devient le Jour de Wotan et l'Ascension, la Fête du marteau de Thor³⁴. C'est finalement une nouvelle religion qui s'installe, une sorte de substitut de transcendance qui exalte la terre, le peuple et le sang. Quant à la croix, comme l'écrivit André François-Poncet dans ses *Souvenirs d'une ambassade à Berlin 1931-1938*, elle est remplacée par « la croix brisée, la croix gammée devenue emblème du parti [que] les nazis tracent sur les murs des églises³⁵ ».

Wladimir d'Ormesson, ambassadeur de France auprès du Saint-Siège de 1940 à 1941, écrivait en 1934 que « le nouveau régime était le régime le plus foncièrement antichrétien qui soit³⁶. » Nous y sommes.

Dès les élections de septembre 1930 qui avaient amené un raz-de-marée nazi au Reichstag, les évêques alertèrent. Celui de Mayence d'abord, Mgr Hugo³⁷, et bientôt celui de Rottenburg-Stuttgart Mgr Spoll. Au début de l'année 1931, les évêques de Bavière autour de son éminence le cardinal von Faulhaber, archevêque de Munich, puis ceux de la province épiscopale de Cologne sonnaient l'alarme. Ceux de Cologne, par exemple, écrivaient : « Nous, catholiques, ne connaissons aucune religion de la

³¹ Source : Documentarchiv.de. <http://www.documentarchiv.de/wr/1920/nsdap-programm.html> (8.01.2020).

³² Cité par le père Henri de Lubac sj., *Résistance chrétienne au nazisme*, Paris, cerf, 2006, p. 227.

³³ Lire à ce propos de Philippe Chenaux, *Aux origines de Mit brennender Sorge : un syllabus contre l'hérésie national-socialiste*, in : Marie Levant et Fabrice Bouthillon (sous la direction de), *Pie XI, un pape contre le nazisme ? L'encyclique Mit brennender Sorge*, Actes du colloque international de Brest des 4-6 juin 2015, Brest éd. dialogues, 2016, pp. 109-121.

³⁴ Mark Riebling, *Le Vatican des espions, la guerre secrète de Pie XII contre Hitler*, op. cit. Mark Riebling s'appuie sur des écrits de Mgr le cardinal Michael von Faulhaber, archevêque de Munich de 1917 à 1952.

³⁵ André François-Poncet, *Mémoires d'une ambassade à Berlin 1931-1938*, op. cit. p. 123.

³⁶ Henri de Lubac sj., *Les Fondements du nazisme et du communisme*, in : *Résistance chrétienne au nazisme*, op. cit. p. 227.

³⁷ Marie Levant, *Pie XI, Le Reichskonkordat : compromis ou carte forcée*, in : *Pie XI, un pape contre le nazisme ? L'encyclique « Mit brennender Sorge »*, op. cit. p. 58-59.

race³⁸. » Dans un petit opuscule d'avril 1932 *Le « Fléau du laïcisme » et de ses manifestations. Réflexions et soucis d'un pasteur concernant la situation religieuse et morale des catholiques allemands*, le curé de Saint-Lambert avait vu le danger. L'expression « *Pest des Laiçismus* », entre guillemets dans le titre, était reprise de l'encyclique *Quas Primas* publiée le 11 décembre 1925 par Pie XI qui instituait, face aux « hommes et aux États sans Dieu », la fête du Christ-Roi. Ce laïcisme critiqué par le curé de Saint-Lambert, ce n'est pas la laïcité à la française telle que nous l'entendons aujourd'hui, mais le processus de sécularisation de la société, ou plutôt, pour être fidèle au texte, le fait que tous les domaines de la vie et de la société soient de plus en plus « *entchristlicht*³⁹, avec ce préfixe « *ent* » qui fera florès sous le Troisième Reich et qui correspond à notre préfixe « dé », comme dans « dématérialisation ». Il s'agit d'ôter ce qui dérange, en l'occurrence, le Christ lui-même. Le père von Galen dénonce aussi le « culte païen du corps », « l'inexorable glissement du christianisme au paganisme d'une société pour laquelle seul existe l'ici-bas⁴⁰ ». Et tel est bien le programme que s'est fixé Hitler. Le NSDAP y est dénoncé nommément, ainsi d'ailleurs que le libéralisme et le socialisme qu'il renvoie dos à dos. Le futur évêque ne se contenta pas d'écrire ; très vite, il organisa « un programme de catéchèse spécifique contre le plan nazi de déchristianisation⁴¹ ». Pour bien prendre la mesure des choses, il faut savoir que dans la Ruhr toute proche, mais toujours en Westphalie, avec des villes comme Recklinghausen, Bochum ou Dortmund, on comptait environ un tiers de communistes et un tiers de sociaux-démocrates qui pour beaucoup étaient soit indifférents au christianisme, soit athées ou carrément hostiles.

³⁸ Jérôme Fehrenbach, *Von Galen, un évêque contre Hitler*, Paris, éd. du cerf, 2018, p. 153.

³⁹ Graf Clemens von Galen, *Die "Pest des Laiçismus" und ihre Erscheinungsformen* « La "Peste du laïcisme" et ses manifestations », Münster i. W., Aschendorffsche Verlagssbuchhandlung, 1932, p. 8.

⁴⁰ *Ibid.* p. 17 et 18.

⁴¹ *Osservatore Romano*, 22 mars 1996.

Comment ces âmes seraient-elles sauvées si on ne leur proposait pas le Salut ? Pour le futur évêque, il s'agissait avant tout d'un souci pastoral⁴². La correspondance que le père von Galen entretint avec son frère Franz apporte aussi témoignage de ce rejet du national-socialisme. Comme, par exemple, sa lettre du 6 novembre 1932, peu avant les élections, dans laquelle il lui confiait sa crainte que ces élections n'apportent :

« une majorité radicale qui, sans aucun égard pour les conséquences fatales, veut un renversement de l'ordre étatique et social, et qui [...] si elle venait à tenir entre ses mains les instruments du pouvoir de l'État, peut-être en préservant les apparences de légalité formelle, nous dirigerait par des voies constitutionnelles vers un régime autoritaire, qu'il soit d'inspiration communiste ou fasciste ; mais alors le sens de la constitution, la protection de l'ordre légal objectif inscrit dans la constitution ne seraient absolument plus garantis, et bien plus, mortellement⁴³. »

Le père von Galen voyait juste.

Si en dépit de l'énergie déployée il ne parvint pas à ramener à la raison la branche dissidente de la noblesse westphalienne et rompit avec elle, notons tout de même le résultat des élections du 5 mars 1933, les dernières avant les pleins pouvoirs. Pour l'ensemble du Reich, le NSDAP obtenait 43,9% et le *Zentrum* 11,1 % ; à Münster même, le *Zentrum* faisait 39,0% et le NSDAP 28,7⁴⁴. Dans le *Münsterland*, 54% pour le Centre contre 23% pour le parti d'Hitler, et dans l'ancienne troisième circonscription de l'Oldenbourg, celle dont les von Galen père et fils avaient si longtemps été les élus, le *Zentrum* obtenait 67%, le NSDAP 23%. C'est dans ces terres du diocèse de Münster que, de toute

⁴² Voir Joachim Kuroпка, professeur d'histoire, de germanistique et de sciences politique à l'université de Münster puis de Vechta, spécialiste de l'histoire du catholicisme, interview SWTN du 21 juillet 2011, en ligne.

⁴³ In : Jérôme Fehrenbach, *Von Galen, un évêque contre Hitler*, *op. cit.* pp. 164-165.

⁴⁴ *Internet-Portal Westfälische Geschichte, Stiftung Westfalen-Initiative* (« Portail Internet de l'Histoire de la Westphalie, Fondation Initiative-Westphalie »).

l'Allemagne, le NSDAP obtint les scores les plus faibles⁴⁵.

À Münster par ailleurs, le père von Galen, *der Mann der Caritas* (« L'homme de la Caritas ») comme on l'appelait maintenant⁴⁶, siégeait à la commission des affaires sociales de la Ville aux côtés du rabbin de Münster, le Dr Steintal, à qui il apportera aide et soutien lors de la destruction de la synagogue en novembre 1938, et du pasteur Martin Niemöller, futur cofondateur de l'Église Confessante⁴⁷, comme nous l'avons déjà dit. Dans son sermon du 13 juillet 1941, Mgr von Galen aura ces mots pour le pasteur arrêté en 1937 et transféré à Dachau en 1941 : « Nous avons tous présent à l'esprit le nom d'un pasteur protestant qui avait risqué sa vie pendant la Première Guerre mondiale comme officier allemand de sous-marin, qui a ensuite exercé son ministère entre autres à Münster et qui est depuis des années, privé de sa liberté. »

Et voilà que le 5 janvier 1933, Mgr Poggenburg, évêque de Münster depuis 1913, vient à décéder. Mauvaise heure pour laisser un diocèse sans pasteur. On ne le sait pas encore, mais à peine un mois plus tard, le 30 janvier, Hitler sera nommé chancelier. La dictature se met en place. Le 1^{er} février, le Reichstag est dissous ; le nouveau Reichstag est à peine élu le 5 mars que le lendemain, malgré les protestations unanimes des magistrats de la cité, maire en tête, le drapeau rouge à croix gammée est hissé au fronton de l'hôtel de ville, et le 3 avril, en dépit

des tentatives du père von Galen de les en empêcher, des uniformes nazis sont présents dans l'église Saint-Lambert. Dans son sermon, le père von Galen rappelle ce que sont « les fondements de toute vie en commun tels qu'ils sont enseignés par la sainte Église catholique : la justice et l'amour du prochain. L'amour du prochain qui honore en tout homme, son semblable, l'image de Dieu, et qui ne connaît ni la haine ni l'inimitié⁴⁸ ».

Le père von Galen est loin de s'imaginer que le choix se portera sur lui. Il n'était ni grand théologien, ni brillant prédicateur. « Ses prédications étaient chaleureuses et simples » écrit de lui son biographe et futur secrétaire épiscopal Heinrich Portmann. Imprégné des textes fondateurs du catholicisme social, il se montrait davantage attentif au petit peuple qu'aux grands de ce monde. En 1930 pourtant, il avait été inscrit par son évêque sur la liste des trois candidats possibles pour l'évêché d'Aix-la-Chapelle tout juste créé. Cette fois encore, pour Münster, il s'y trouvait⁴⁹. Certains lui reprochaient un ton parfois autoritaire, un manque de brio, mais, comme l'écrit Jérôme Fehrenbach dans sa biographie, pour Pie XI, « le père von Galen est un ecclésiastique aux convictions robustes, à la foi enracinée, à l'intelligence ferme. Il tiendra bon dans la tourmente⁵⁰ ». C'est lui qui sera choisi.

Si certains à Berlin pensaient qu'avec un évêque de son style, considéré comme conservateur, voire, comme on se plaisait à dire,

⁴⁵ Pour cette dernière remarque voir *Kathpedia, die freie katholische Enzyklopädie* consultée le 7.01.2020.

⁴⁶ Colloque de Cloppenburg, 10-11 mars 2006, *Streitfall Galen* (« La controverse Galen »), communication de Michael Höhle, de Berlin, in : *Kommunikation und Fachinformation für die Geschichtswissenschaften* (« Communication et information spécialisée du département des sciences historiques »), article de Peter Sieve, Archives de l'officialité diocésaine.

⁴⁷ Cf. Joachim Kuropka, *Dass für ihn die Juden heute noch das erwählte Volk Gottes sei* (« De ce que pour lui les Juifs sont aujourd'hui encore toujours le peuple élu de Dieu »), Actes du colloque de Cloppenburg *Streitfall Galen*, op. cit. pp. 151-152.

⁴⁸ Joachim Kuropka, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, op.cit. p. 172. Article *Clemens Augustus Graf von Galen und das Recht* (« Clemens August, comte von Galen, et le droit »), extrait du *Münsterischer Anzeiger* du 3 avril 1933.

⁴⁹ Joachim Kuropka, *ibid.* page 256, son nom avait été proposé par quatre des évêques de Prusse, les évêques d'Aix-la-Chapelle, de Berlin, de Cologne et de la Varmie (en allemand *Ermland, id est* États Teutoniques de Prusse orientale). Il le fut encore, et en première place, en 1935 pour l'évêché de Berlin.

⁵⁰ Jérôme Fehrenbach, *Von Galen, un évêque contre Hitler*, op.cit. p. 172.

nationaliste et dont on savait par ailleurs qu'il n'aimait pas le bolchevisme, il y aurait des accommodements possibles avec le nazisme, d'autres au contraire, sur place, furent plus lucides. Ainsi un membre éminent du NSDAP local, le Dr Adolf ten Hompel, avocat fraîchement converti au national-socialisme, écrivait-il le 22 octobre 1933 à Hitler, une semaine avant la consécration épiscopale : « C'est ici à Münster, et non pas à Cologne, à Munich ou à Breslau qu'est le bastion de Rome en Allemagne, ici avec Galen que tout se décide⁵¹. » En août 1933 déjà, le prévôt du chapitre de la cathédrale de Münster, Adolf Donders, avait envoyé au nonce apostolique de Berlin Mgr Orsenigo⁵² une lettre dans laquelle il faisait état de « difficultés rencontrées dans les cercles du NSDAP local quant à la nomination du curé de Saint-Lambert », convaincus qu'ils étaient que « l'élu défendrait bec et ongle les droits de l'Église⁵³ ».

Le 2 septembre 1933, après le refus des deux premiers candidats sollicités, le chapitre de la cathédrale portait son choix sur le curé de Saint-Lambert, choix confirmé le 5 septembre par Pie XI. La messe d'ordination épiscopale aura lieu le samedi 28 octobre, veille de la fête du Christ-Roi, mais auparavant le nouvel évêque doit se soumettre à un rituel d'un autre genre puisque le 20 juillet 1933, après celui qui avait été conclu avec la Prusse en 1929, a été signé le concordat aujourd'hui toujours en vigueur entre le Saint-Siège et le Reich allemand, ou plutôt, comme le dit la version latine du texte, entre le Saint-Siège et le président de la *Reipublicae Germanicae, id est* en fait l'État, quelle qu'en soit la

forme, et non pas le Troisième Reich ou encore Hitler comme on le lit parfois. L'article 16 prévoit en effet qu'avant que l'évêque « prenne possession de son diocèse, il prête serment de fidélité entre les mains du gouverneur du Land concerné », en l'occurrence la Prusse. La formule en est fixée par le texte :

« Devant Dieu et sur les saints Évangiles, comme cela convient à un évêque je jure et je promets fidélité au Reich allemand et au Land. Je jure et je promets de respecter le gouvernement formé de façon conforme à la constitution et de le faire respecter par mon clergé. Dans le souci conforme au devoir qui est le mien de veiller au bien et à l'intérêt de l'État allemand en tant que tel, j'essaierai dans l'exercice de la charge spirituelle qui m'a été confiée de prévenir tout dommage qui pourrait le menacer⁵⁴. »

C'est donc à Berlin, entre les mains de Hermann Göring, *Reichstatthalter* (gouverneur) de Prusse, que le nouvel évêque devra se soumettre à cette formalité. Il est prévu de prêter serment sur les Évangiles. Méfiant, Mgr von Galen a emporté son Nouveau Testament et sa croix pectorale, et en effet, le protocole avait « oublié » d'apporter une bible. Dès le déjeuner offert ensuite par Göring, la partie d'échecs commence. À Göring qui lui confie combien il est « nécessaire de gagner le clergé à la cause du national-socialisme » le tout nouvel évêque rétorque que « le concordat impose au clergé de se tenir éloigné de toute politique en faveur d'un parti⁵⁵ ». C'est en tout cas ce que stipule l'article 32 du concordat. Jusqu'au bout, et en particulier lors des grands sermons de 1941, Mgr von Galen s'appuiera sur le concordat et sur le droit pour

⁵¹ Joachim Kuropka, *Galen, Wege und Irrwege der Schöpfung*, *op.cit.* p. 257 et p. 412.

⁵² Nonce à Berlin de 1930 à 1945. Jusqu'en 1933, l'Allemagne comptait deux nonciatures, celle de Munich et celle de Berlin (Wikipedia).

⁵³ Joachim Kuropka, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, *op.cit.* p. 258 et p. 266 note 45, Lettre d'Adolf Donders au nonce du 27.8.1933, *Archivio Segreto Vaticano, Archivio Nunziatura Berlino*, N° 102.

⁵⁴ En allemand: *Vor Gott und auf die heiligen Evangelien schwöre und verspreche ich, wie es einem Bischof geziemt, dem Deutschen*

Reich und dem Lande Treue. Ich schwöre und verspreche, die verfassungsmäßig gebildete Regierung zu achten und von meinem Klerus achten zu lassen. In der pflichtmäßigen Sorge um das Wohl und das Interesse des deutschen Staatswesens werde ich in Ausübung des mir übertragenen geistlichen Amtes jeden Schaden zu verhüten trachten, der es bedrohen könnte.

⁵⁵ Heinrich Portmann, *Kardinal von Galen, ein Gottesmann seiner Zeit*, *op. cit.* p. 78.

lutter pied à pied contre toutes les entorses que le régime met de suite en place afin de liquider l'Église.

Animé par une foi qu'il a chevillée au corps, pourvu d'une solidité et d'une ténacité à toute épreuve, l'évêque a plusieurs armes à sa disposition : ses prédications, ses tournées pastorales à la faveur de telle ou telle fête patronale, ses tournées de confirmation, la gazette du diocèse bimensuelle qu'il rédige jusqu'à ce qu'elle soit interdite. Bref, son courage, son verbe et sa plume.

Certes, le concordat n'est pas remis en cause par le régime, la tentative de liquidation est plus subtile. Pour résumer la chose, je m'appuierai sur le texte écrit parfois en style télégraphique d'une conférence donnée au printemps 1942 par le père Henri de Lubac sj. lors d'une rencontre de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne de la région grenobloise et intitulée *Les Fondements religieux du nazisme et du communisme* (texte publié en 2006 aux éditions du cerf) : « En même temps que sont détournés les concepts et les symboles chrétiens, écrit Henri de Lubac, nombre de désignations arbitraires servent à discréditer et à proscrire le christianisme. [...] Ce mensonge des mots sert une politique de persécution hypocrite, qui double l'action de la propagande en faveur de la religion nouvelle. Il s'agit de "ne pas faire de martyrs". [...] Concordat existant toujours, quoique partout violé, et depuis le début avec préméditation. Pas de législation générale persécutrice, mais série de mesures en ordre dispersé : d'impôts, de police, de décrets locaux, prétextes nécessités de guerre, etc.⁵⁶ ». Ajoutons-y les propos infâmes, les grossièretés proférées en pleine rue par des gamins sans vergogne, les chants insultants envers les religieux et l'évêque lui-même, sa demeure qui reçoit des pierres, les exactions ou les procès souvent truqués intentés à des

⁵⁶ H. de Lubac sj., *Résistance chrétienne au nazisme*, op. cit. pp. 294-295.

⁵⁷ Joachim Kuropka, *Clemens August von Galen, Sein Leben und Wirken in Bildern und Dokumenten*, (« Clemens August

religieux comme ce fut le cas pour Mgr Sproll à Rottenburg-Stuttgart ou Mgr Legge à Meissen-Dresden, et le tableau sera complet. C'est donc à cette guerre à la fois larvée et ouverte qu'est, dès le début, confronté le nouvel évêque.

Nous ne pouvons décrire toutes les actions menées par Mgr von Galen contre le pouvoir : la documentation est énorme et tout n'est pas encore dépouillé. Nous nous contenterons de quelques exemples des réactions de l'évêque aux mesures qui, dans le diocèse de Münster, frappent en premier lieu la jeunesse selon le principe *Wer die Jugend hat, hat die Zukunft*, « Qui a la jeunesse a l'avenir », puis nous évoquerons quelques actions plus éclatantes dans lesquelles l'évêque dénonçait publiquement l'idéologie nazie et les crimes perpétrés en son nom.

Quelques exemples d'actions ponctuelles d'abord, en particulier concernant la jeunesse :

Dès juillet 33 : première tentative d'interdiction des organisations de jeunesse catholiques. Celui qui est encore curé de Saint-Lambert proteste auprès de la police et des autorités, comme cela est attesté dans la lettre pastorale du 28 novembre 1933 gardée dans les archives du diocèse de Münster. Suivra peu après l'interdiction *de facto* de certaines associations de jeunesse catholiques puisqu'il leur est interdit de proposer des activités sportives ou de partir en excursions, ces fameuses *Wanderungen* chères aux Romantiques, et que nous ne savons trop comment traduire en français.

24 octobre 1933, mise en route de nouveaux manuels scolaires et mesures à destination de toutes les écoles primaires décrétées par l'adjoint au maire en charge des écoles de la ville. Je cite⁵⁷ :

von Galen, sa vie et son œuvre en images et en documents », Cloppenburg, éd. Runge, 1997, p. 176.

« Après la Toussaint (mort et Résurrection), on donnera des cours sur la théorie de l'hérédité et la « science de la race ».

Religion : 5^e Commandement [Pour mémoire : « Tu ne tueras pas »], le peuple d'Israël au fil des âges. Pouvoir démoralisant auprès des peuples d'accueil.

Allemand : Le concept de juif et ce qu'il inclut. Nom de famille : juif. Décryptage de l'esprit juif. Notre littérature souillée.

Calcul : Du pouvoir funeste des banques et des bourses (masses d'argent).

Histoire : Les juifs en Allemagne (Moyen Âge, fournisseurs de devises pour les guerres).

Géographie : Dispersion des juifs dans les pays, en particulier en Allemagne, façon de vivre.

Biologie : Le judaïsme, agent de la décomposition du peuple [en allemand *Volksentmischung durch Judentum*, le mot « *Entmischung* » désignant le processus d'analyse chimique]. Corporation [*Körperschaft*] des juifs, descendance.

Sport : Peuples de héros et peuples d'esclaves, valeur du sport pour la régénérescence du peuple.

Dessin : Visages, masques.

Chant : Race et musique. Le romantisme allemand.

Signé : Glowsky. »

Suit, signé de ce même Glowsky, un second décret en date du 3 novembre, cette fois pour tous les établissements scolaires de la ville, avec comme ligne directrice à suivre partout : « Égalité des droits et confiance ». Pour la religion cela donne, pour l'égalité des droits : « L'égalité des droits des peuples égaux en droit, un acte créateur de Dieu. Chemins de vie des peuples au cours des millénaires. Des peuples tout en haut, d'autres tout en bas : une composante intégrante de la Création. Leur place par la suite. » Et pour la confiance : « La confiance, fondement de la famille et de l'État. Position du Christ vis-à-vis de l'État : choix positif. » Nous y sommes !

La réponse de celui qui est maintenant évêque ne se fait pas attendre : le 6 novembre part une lettre adressée, avec toutes les formes de politesse requises, au « très honoré Monsieur

le maire adjoint aux écoles ». Mgr von Galen écrit : « En vertu du concordat du Reich en date du 20 juillet 1933, "les programmes de l'enseignement religieux seront fixés en accord avec les instances supérieures de l'Église." [...] Glisser systématiquement des leçons sur le 5^e Commandement et en plus sur "le peuple d'Israël au cours des temps et le pouvoir démoralisant qu'il exercerait auprès des populations qui l'accueillent" ne fait en rien partie de l'enseignement religieux catholique. » Une affirmation que reprendra le point 19 de l'encyclique *Mit brennender Sorge* en 1937.

Dès l'automne 33, ce sont les mesures prises contre les bibliothèques Saint-Borromée ouvertes à tous dont étaient pourvues les paroisses du diocèse. Cela se fait un peu à la fois : ouverture de bibliothèques municipales, suppression des subventions, réquisition des locaux, contrôle des stocks, puis un décret local ordonnant leur fermeture au prétexte qu'elles refusaient de proposer l'ouvrage de Rosenberg. Mgr von Galen proteste auprès des autorités.

En 1936, c'est l'affaire dite « l'affaire des croix » : les nazis veulent supprimer les croix ainsi que les portraits de Luther dans les écoles de l'Oldenbourg et effacer tout insigne chrétien de l'espace public. Dans la foulée viendra en 1938 la déconfessionnalisation des écoles qui jusqu'ici en Prusse étaient soit catholiques, soit protestantes : sont créées des *Gemeinschaftsschulen*, des « écoles communautaires ». Cela touche particulièrement les écoles catholiques. En réponse, Mgr von Galen organise un vote à main levée dans toutes les églises du diocèse, un *Votum* dont il envoie le résultat à Hitler : 98,7 % de votes favorables au maintien des écoles confessionnelles. Dans la circonscription de Vechta, district d'Oldenbourg, 99,18 %⁵⁸. Bien sûr, il n'obtient pas de réponse, mais il garde les

⁵⁸ Cf. Joachim Kuropka, *Galen, Wege und Irrewege der Forschung, op. cit.* p. 32.

croix tandis que les écoles protestantes gardent les portraits de Luther⁵⁹.

Printemps 1937, par ordre du « Ministère de la propagande et de la *Volksaufklärung* » – et comment traduire cette chimère linguistique de la LTI⁶⁰ puisque l'*Aufklärung*, c'est le nom que depuis Kant l'on donne en allemand aux Lumières, donc « les Lumières données au peuple » ? – obligation faite aux diocèses de soumettre avant publication leurs textes au jugement de ses représentants. La gazette du diocèse cesse de paraître afin que ne soient pas publiés en son nom des textes falsifiés⁶¹. Plus tard viendra l'interdiction de la presse catholique : en temps de guerre, on manque de papier !

Parallèlement, et ce sera le second point, dans ses sermons, ses écrits et ses lettres pastorales, Mgr von Galen dénonce systématiquement le régime. Très vite en effet, à côté de ces réactions ponctuelles, Mgr von Galen saisit, voire crée toutes les occasions qui se présentent à lui pour dire publiquement ce qu'il pense des atteintes au droit dont le régime se rend coupable. Quelques exemples :

Dès le 29 janvier 1934, dans sa lettre pastorale de Carême, il fustige l'idéologie du sang et de la race. Il écrit : « Il est une autre parenté de sang, celle de la communauté née de la rédemption qui en Christ embrasse les hommes de tous les pays et de tous les temps⁶². »

Très tôt il prend des mesures pour contrer l'idéologie déversée par l'ouvrage de Rosenberg. C'est ainsi que, sans hésiter, il accepte en 1934 de préfacier l'ouvrage de deux intellectuels de Cologne qui mettent en pièces le

livre de ce « faussaire de l'histoire » qu'était à leurs yeux Rosenberg. En réponse aux « attaques des hommes en noir de notre temps » Rosenberg vient à Münster pour y « remonter⁶³ » ses troupes à l'occasion du congrès du parti qui se tient le 7 juillet 1935, veille d'une grande fête dont l'origine remonte à la Grande peste de 1383. Pour parachever la « déconfessionnalisation » de la société, il ravive dans son discours le culte de Widukind, le chef des « hommes aux longs couteaux » de tout à l'heure. Le lendemain, ce sont 20 000 fidèles qui acclament leur évêque lors de la Grande procession (*Die Brandprozession*). Un rapport de police en dit long sur l'état de tension qui règne : « Le discours de l'évêque annonçant le martyre à venir a fait son effet sur une grande partie de la population catholique, ce qui tend davantage encore la situation » est-il écrit⁶⁴.

Quelques mois auparavant, dans la lettre pastorale de Pâques 1934 en date du 26 mars 1934, il fustigeait le nouveau paganisme et les coups portés à la loi morale. Je cite : « La grande illusion de l'enfer est en marche [...] Il attaque les fondements de la religion et de la culture tout entière celui qui détruit la loi morale en l'homme. Et cela, c'est bien ce que font ceux qui déclarent que la morale n'a de valeur pour un peuple que dans la mesure où elle en promet la race. »

Viendront les sermons de Xanten en 1936, vieille cité romaine de la basse vallée du Rhin, lieu de naissance de Siegfried, le forgeron de la mythologie germanique, mais aussi cité de saint Victor, mort martyr sous Dioclétien. L'occasion pour l'évêque de dénoncer devant des milliers de fidèles les assassinats perpétrés lors de la nuit des Longs Couteaux ainsi que ceux

⁵⁹ Joachim Kuroпка, *ibid.* pp. 301 et 308.

⁶⁰ Victor Klemperer, *Lingua Tertii Imperii* (« La Langue du Troisième Reich »), 1947. Leipzig, Reclam Verlag, 1975 ; traduit de l'allemand par Elisabeth Guillot, Paris, Albin Michel, pocket, coll. Agora, 1996.

⁶¹ Graf von Galen, 6 janvier 1946, in : *Kirche und Leben* (« L'Église et la vie »), 1^{er} numéro du nouveau journal diocésain paru après la guerre le 17 mars 1946, in : Clemens

Heitmann, *Menschen um Clemens August von Galen*, *op. cit.* p. 165.

⁶² Gazette du diocèse de Münster, 31.1.1934, in : Joachim Kuroпка, *Wege und Irrwege der Forschung*, *op. cit.* p. 25 et 38.

⁶³ En allemand « *aufziehen* », un des verbes fétiches de la langue du Troisième Reich, cf. Victor Klemperer, *LTI*, *op.cit.* pp. 77-80.

⁶⁴ Jochim Kuroпка, *Clemens August Graf von Galen, Sein Leben und Wirken in Bildern und Dokumenten*, *op. cit.* p. 118.

qui suivirent, d'appeler les fidèles à une prise de conscience et à agir, quand ce serait au prix du martyre.

Il y eut un sermon qu'il regretta de n'avoir pas prononcé⁶⁵ : celui qu'il aurait dû/pu (?) prononcer juste après l'incendie de la synagogue de Münster. On a à présent les carnets dans lesquels le rabbin le Dr Steinthal, émigré à temps en Amérique du Sud, tenait son journal et que son fils a retrouvés. Il y écrit : « En ces temps de souffrance, Galen a gardé une véritable humanité, à l'instar de ce qu'il fit en bien d'autres occasions [...] Par ses exhortations et par son exemple intrépide, son action fut abondance de bénédictions. ». Parler en chaire, la communauté juive elle-même craignait que cela ne fit que durcir la répression, et l'évêque par ailleurs leur fournissait, outre parfois un certificat de baptême, le nécessaire pour survivre et aussi – cela arrivait – pris sur sa cassette personnelle, l'argent de l'exil. On sait par ailleurs, et c'est un fait attesté par un rapport du *Sicherheitsdienst* (« Service de sécurité ») adressé à la direction SS de Düsseldorf en date du 28 novembre 1938, que dans nombre de paroisses du diocèse, on a prié pour les Juifs comme le fit régulièrement à Berlin dès novembre 1938 en la cathédrale Sainte-Hedwige le père Bernard Lichtenberg, prévôt de la cathédrale, béatifié en 1996 par Jean-Paul II (« Dehors, la synagogue est en train de brûler, celle-là aussi est une maison de Dieu⁶⁶ »). En octobre 1944, Mgr von Galen confia cependant au vicaire général qu'il s'en voulait de n'avoir pas, comme pour l'euthanasie, parlé en chaire alors que c'était encore possible. Il avait

⁶⁵ Pour tout ce paragraphe, je me suis appuyée sur la communication citée plus haut que le Professeur Joachim Kuroпка présenta lors du colloque *Streifall Galen* (« La Controverse Galen ») des 10 et 11 mars 2006 à Cloppenburg et qui s'intitulait : « *Dass für ihn auch heute noch die Juden das auserwählte Volk seien.* » (« De ce que pour lui les Juifs sont aujourd'hui encore toujours le peuple élu de Dieu », formule reprise d'un discours prononcé par l'évêque en 1942 à Karlsruhe).

⁶⁶ Arrêté par la Gestapo le 23 octobre 1941, Bernhard Lichtenberg devait mourir en novembre 1943 lors de son transport à Dachau (Wikipedia, sites allemand et français consacrés à B. Lichtenberg).

suivi Pie XI qui conseillait la réserve afin de ne pas attiser davantage la crispation entraînée par l'encyclique sur laquelle il fondait quelque espoir de possible résipiscence⁶⁷. C'est le problème pour l'évêque ajoutait-t-il, de savoir « quand il doit parler et quand il vaut mieux se taire ».

Ses lettres pastorales et ses sermons sont recopiés par les fidèles et transmis. C'est ainsi que, le 15 décembre 1936, l'une de ces copies tombe entre les mains d'un pasteur de Ballenstedt dans le Harz, un certain Karl Windschild, membre de l'Église Confessante. Dans son Journal, après avoir dit son admiration pour l'action de l'évêque de Münster, « pour sa lettre pastorale pleine de force et son appel à la conscience des paroissiens⁶⁸ », il conclut : « Cela fait envie. Notre conseil ecclésial local est trop – lâche pour ce genre d'action ; on se réjouit de tout cœur bien qu'il s'agisse de l'Église catholique, mais enfin ce sont finalement aussi des témoignages de l'Église chrétienne et du Christ. »

Rien d'étonnant donc si en 1937, le pape Pie XI appelle à Rome, outre les cardinaux Mgr Faulhaber (Munich), Mgr Bertram (Breslau), président de la Conférence épiscopale, et Mgr Schulte (Cologne), deux évêques Mgr von Preysing, évêque de Berlin, et Mgr von Galen afin d'y rédiger avec le cardinal Eugenio Pacelli l'encyclique *Mit brennender Sorge*, une des rares encycliques non écrites en latin comme on le sait⁶⁹, dans laquelle Pie XI tentait d'éveiller les consciences et d'alerter le monde.

⁶⁷ Joachim Kuroпка, *Clemens August Graf von Galen, sein Leben und Wirken in Bildern und Dokumenten*, op. cit. p. 258, et Marie Levant, *Pie XI, un pape contre le nazisme ? L'encyclique Mit brennender Sorge*, op. cit. p. 5.

⁶⁸ Günther Windschild und Helmut Schmid, *Mit dem Finger vor dem Mund, Ballenstedter Tagebuch des Pfarrers Karl Fr. E. Windschild 1931-1944* (« Le doigt sur la bouche, journal de Ballenstedt du pasteur Karl Fr. E. Windschild 1931-1944 »), Dessau, 1999, page 395, cité par Joachim Kuroпка, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, op. cit. Article: « Un politique bienheureux ».

⁶⁹ Le 16 février 1892 était publiée en français l'encyclique de Léon XIII *Au milieu des sollicitudes*.

Datée du 14 mars 1937, introduite clandestinement en Allemagne par la valise diplomatique de la nonciature dont on a appris le 3 mars 2020 qu'elle arrivait parfois à Berlin avec les scellés brisés⁷⁰, aussitôt transmise aux paroisses, tenue cachée jusque dans les tabernacles, elle est lue en chaire dans toutes les églises d'Allemagne le 21 mars, dimanche des Rameaux. Le dimanche des Rameaux, cela a du sens. Goebbels, averti le dimanche soir par Heydrich, second des SS et directeur des Services de Sécurité, « furieux et plein de rage contenue » comme lui-même le dit, écrit alors dans son Journal : « Je ne transmets rien au Führer. Il ne va pas s'irriter là-dessus. Je dis à Heydrich qui veut frapper un grand coup : faisons les morts et les ignorants. C'est (provisoirement) la meilleure solution. Puis des pressions économiques plutôt que des arrestations. Saisies et interdictions des journaux confessionnels qui publient cette effronterie. Pour le reste, garder son sang-froid et attendre que vienne l'heure de se débarrasser de ces provocateurs. Discussion et débats jusqu'à 2 heures du matin⁷¹ ». Trop tard : aussitôt interdite en Allemagne, l'encyclique a déjà été recopiée, distribuée, imprimée. À Münster, l'imprimerie Regenbergh qui avait osé l'imprimer, est fermée sur le champ.

Avec la guerre cependant, voilà qu'arrive cette heure espérée par Goebbels pour frapper le second coup : la répression envers le catholicisme se fait plus rude, tout acte contraire au discours officiel étant considéré comme trahison envers la patrie. En attendant la troisième étape, l'anéantissement final programmé pour après la victoire, c'est une nouvelle vague de persécutions qui s'abat en juillet 1941 sur l'Église avec le *Klostersturm*, « l'assaut des couvents », en même temps que paraît au grand jour à Münster le programme de

suppression des « bouches inutiles », ces « vies qui ne valent pas la peine d'être vécues », discrètement mis en place dès le 1^{er} septembre 1939 par un décret signé d'Adolf Hitler, selon lequel des médecins dûment mandatés pourront administrer une « mort miséricordieuse » (« *Gnadentod* », « une mort que l'on vous donne par grâce ») aux malades mentaux déclarés incurables. Est repris en le détournant de son sens le vieux mot d'euthanasie qui jadis désignait une « mort heureuse ». Alors, tandis que les bombardements commencent à frapper l'Allemagne et que déjà Münster et sa cathédrale sont touchées, ce seront les trois grands sermons de l'été 1941 évoqués en introduction.

La décision de parler haut et fort est prise un peu plus tôt. Une lettre en date du 26 mai 1941 de Mgr von Galen à son confrère d'Osnabrück, Mgr Berning, en fait état⁷². Devant les atteintes au droit et la répression de plus en plus forte qui frappe l'Église, il écrit à son confrère qu'en dépit de la prudence manifestée en haut lieu vu l'état de guerre, en particulier par Mgr Bertram, président de la Conférence épiscopale, lucide certes mais depuis le début plutôt enclin à pratiquer une politique de réserve par crainte d'une rupture complète, il n'est plus de mise de se taire devant « la haine aveugle et l'arbitraire », mais qu'il convient, comme le firent en leur temps Thomas Beckett, Thomas More et Stanislas de Cracovie⁷³, de « parler ouvertement et librement pour la sauvegarde du droit et de la liberté. » Apparaît le mot de « résistance » qui est à prendre dans son sens propre, celui qu'il a en physique, et l'évêque d'annoncer « *die Flucht in die Öffentlichkeit* », littéralement la « fuite dans la sphère publique ». Ayant été grand chasseur en sa jeunesse, sans doute entendait-il par là non pas une simple fuite, mais plutôt comme pour le cerf aux abois, le « saut » dans la sphère publique. Reste à attendre le bon moment. Il viendra vite.

⁷⁰ *Zenit*, le monde vu de Rome, 3 mars 2020.

⁷¹ Actes du colloque international de Brest, 4-6 juin 2015, « Pie XI, un pape contre le nazisme ? L'encyclique *Mit brennender Sorge*, *op.cit.* texte d'ouverture.

⁷² Clemens Heitmann, *Menschen um Clemens August Graf von Galen*, *op. cit.* pp. 128-130.

⁷³ † 1079, égorgé au pied de l'autel où il célébrait la messe par son roi le cruel Boleslas dont il dénonçait la débauche.

Juillet 41 : l'État décide d'expulser les religieux de leurs locaux. Le samedi 12 juillet, les jésuites de Münster sont chassés de chez eux. L'évêque se rend sur place. Devant son impuissance à parer le mal, il prend la décision de frapper fort. La nuit même, il rédige le premier des trois grands sermons qui porteront son nom par-delà les frontières. Il sera prononcé le lendemain, dimanche 13 juillet, en l'église Saint-Lambert. Le texte en sera sur le champ recopié et diffusé avant que la Gestapo ne s'en empare. Le lundi, l'évêque envoie courriers et télégrammes aux autorités, Goering compris, pour se plaindre de ces atteintes au concordat. Les expulsions continuent de plus belle, suivies d'un nouveau sermon le dimanche 20 juillet en l'église Sainte-Marie, appelant cette fois à la résistance, avec cette image qui sera désormais associée à son nom : « Nous sommes l'enclume, pas le marteau ». Puis viendra le troisième sermon évoqué en introduction, le dimanche 3 août, de nouveau en l'église Saint-Lambert, contre la mise à mort avérée des malades mentaux, avec des exemples précis de ce qui se passe à deux pas de Münster. S'appuyant sur l'Évangile du jour, le passage dans lequel Luc évoque le Christ qui, pleurant sur Jérusalem, dit : « Ma maison est une maison de prière et vous en avez fait une caverne de voleurs » (Luc 19, 41-47), il développe les faits avérés dont il a eu connaissance, fait part des lettres de protestation qu'il a envoyées et termine par l'évocation des dix Commandements qu'il commente l'un après l'autre, le cinquième surtout, « Tu ne tueras pas » : « On se permet de tuer volontairement des innocents, des malades, uniquement parce qu'ils sont devenus « improductifs », « incapables de participer à la production de biens », déclare-t-il. Dans une envolée digne de Bossuet, il conclut par l'exhortation à « plutôt mourir que pécher », et c'est peut-être là le premier miracle pour celui dont on craignait jadis qu'il ne manquât de talent oratoire.

Ce qui force l'admiration, outre le courage qu'il fallut pour les dire, c'est la démonstration implacable de ces trois sermons, construits avec la logique d'une démonstration mathématique. D'abord l'énoncé des faits constatés, désignés par leur nom exact. Puis l'argument qui permet de faire avancer le raisonnement : « or, le droit nous dit que ». Et puis la conclusion qu'il en tire : « donc j'agis aujourd'hui devant vous et je vous invite à me suivre. »

Un exemple, le 13 juillet : « Hier, dit-il, le 12 juillet, la Gestapo a mis les scellés sur les deux maisons que l'ordre des jésuites possède dans notre ville [...] Les habitants ont été expulsés [...] contraints de quitter, non seulement leur maison mais aussi leur ville et leur pays. [...] Et pourquoi ? Pour des raisons d'État m'a-t-on répondu ». [...] « Plusieurs fois, la Gestapo a arrêté des citoyens allemands, respectables et considérés, puis, sans accusation ni possibilité de défense, les a privés de liberté, les expulsant de leur patrie ou les internant. » Ces faits, il les désigne par ce qu'ils sont : une « flagrante injustice ». Or continue-t-il, la vieille maxime est toujours valable qui affirme « que la Justice est le seul fondement des États » (*Justitia est fundamentum regnorum*). La stabilité de l'État est donc menacée. Or « mon devoir d'évêque [...], le devoir auquel m'oblige mon serment, prêté devant Dieu et le Gouvernement du Reich, [m'engage] à "empêcher, dans la mesure de mes forces, tout préjudice qui pourrait menacer le peuple allemand" ». Donc je suis contraint, « vu les agissements de la Gestapo, de mettre en garde devant ces faits [...]. C'est pourquoi je le proclame publiquement : "Nous exigeons la justice". Si cet appel demeure ignoré [...] alors notre patrie sombrera, victime de la corruption

interne, elle se putréfiera, malgré l'héroïsme de nos soldats et leurs victoires glorieuses⁷⁴. »

Dans le sermon du 20 juillet, il va un pas plus loin : la Gestapo est déclarée « ennemi intérieur ». C'est en vain qu'il a averti. Alors poursuit-il, « aucune communion de pensée ou de sentiment n'étant plus possible entre moi et eux, [...] nous ne ferons pas de révolution, nous continuerons à faire notre devoir dans l'obéissance à Dieu et pour notre patrie, mais pas pour ces gens-là qui, par leur comportement [...] blessent nos cœurs et déshonorent le nom d'Allemand devant Dieu et devant les hommes ». Vient maintenant l'appel à la résistance, à être l'enclume qui résiste et ne se déforme pas sous les coups du marteau : « Nous sommes l'enclume, pas le marteau ! ». Siegfried décidément a trouvé son maître. Et de terminer par l'appel à la conscience, rappelant aux fidèles la réponse que fit en son temps à Frédéric II, son roi, qui lui demandait de commettre une injustice, un certain Münchhausen, ministre de la justice de Prusse : « Ma tête est à la disposition de Votre Majesté, pas ma conscience. »

Le dernier de ces trois sermons, nous en avons déjà parlé.

Ces trois sermons font le tour du monde. Ils sont recopiés, dupliqués, ronéotypés, distribués à des milliers d'exemplaires en Allemagne, à l'étranger, et sur le front. Les alliés les déversent par avion sur les villes d'Allemagne, accompagnés d'un tract dans lequel les Britanniques décrivent le combat de

l'évêque⁷⁵. Radio-Londres lance un appel « à la population allemande⁷⁶ ». À Dresde et à Leipzig, des juifs sont incarcérés pour les avoir diffusés. Un article de la *France libre* paru en septembre 2016 et signé par son rédacteur en chef Sylvain Cornil-Frerrot nous apprend que « l'organe des Français Libres du Proche-Orient et des Balkans publia à Beyrouth en janvier 42 le texte du sermon de Mgr le Comte de Galen, évêque de Münster, et le texte de la correspondance échangée entre l'évêque Galen et le ministre nazi du Reich Hans Lammers⁷⁷. » À Munich, au début de l'année 1942, un jeune étudiant du nom de Hans Scholl découvre à plusieurs reprises dans sa boîte aux lettres des lettres dactylographiées contenant des passages de ces sermons qui « parlaient vrai et insufflaient du courage » : [...] « Enfin quelqu'un qui a le courage de parler », dit-il⁷⁸. On connaît la suite. Pour le pouvoir, Mgr von Galen est devenu le traître à abattre, le « saboteur du front intérieur » ; ses sermons, « des prédications incendiaires », en allemand « *Hetzpredigten* » : *hetzen*, c'est le verbe que l'on emploie pour le chasseur qui harcèle et poursuit le gibier. On craint la contagion, et d'abord auprès de la population protestante : « Voilà que quelqu'un ose torpiller la marche victorieuse du peuple allemand et de son Führer » proclame le *Kreisamtleiter* (chef de district⁷⁹) Dr Rible le 25 septembre 1941 à Kevelaer⁸⁰, et de poursuivre : « Ce quelqu'un, c'est l'évêque de Münster. Je le déclare publiquement par ce message : l'évêque Clemens August est un traître à son pays – *Landesverräter* – et à son peuple, *Volksverräter* ». Quant à monsieur le Chancelier du Reich, il

⁷⁴ Pour les citations des passages de ces trois sermons, nous avons repris les traductions faites à Münster par le Dr Arnold Arens, publiées par le Vicariat épiscopal de Münster. Date non indiquée sur le fascicule.

⁷⁵ *Widerstände gegen den Nationalsozialismus in Münster und im Münsterland* (« Les Résistances allemandes au nazisme à Münster et dans le Münsterland »), volume de l'exposition organisée en 2010 à Orléans à l'occasion du 50^e anniversaire du jumelage par l'Association Franco-Allemande en collaboration avec la villa ten Hompel de Münster et le CERCIL d'Orléans. Textes de Matthias Ester, historien de la Villa ten Hompel, traduction Française L'Homer-Lebleu, Münster, Villa ten Hompel, *Aktuell* 13, 2010, p. 16.

⁷⁶ Joachim Kuroпка, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, op. cit. p. 33.

⁷⁷ *La France Libre*, numéro 61, 15 septembre 2016, p. 8 (consultable en ligne).

⁷⁸ Inge Scholl à propos de son frère Hans, membre du mouvement de Résistance *Die weiße Rose*, exécuté le 22 février 1942. Cité par Joachim Kuroпка, in : *Clemens August von Galen, Sein Leben und Wirken in Bildern und Dokumenten*, op. cit. p. 241.

⁷⁹ L'Allemagne est divisée en régions (*Gau*), chaque région en districts (*Kreis*). Le district de Kevelaer dépend du *Gau* d'Essen.

⁸⁰ Kuroпка, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, op.cit. p. 229.

fulmine. Dans son Journal du 22 novembre 1941, Goebbels écrit à son propos : « Il a l'évêque Galen à l'œil et fait surveiller le moindre de ses actes. Il veut attendre le moment favorable pour frapper. Et alors, fini de rire pour le clergé catholique⁸¹ ! » Pie XII lui, dans la lettre qu'il envoie le 30 septembre 1941 à Mgr von Preysing, l'évêque de Berlin, écrit :

« Les trois sermons de l'évêque von Galen Nous procurent à Nous aussi une consolation et une satisfaction comme Nous n'en avons connu depuis longtemps sur ce chemin de douleur que Nous partageons avec les catholiques d'Allemagne. [...] Les trois sermons de l'évêque de Münster et la lettre pastorale de l'ensemble de l'épiscopat sont la preuve de tout ce que l'on peut encore obtenir à l'intérieur du Reich par une démonstration franche et courageuse [*offen und mannhaft*]⁸². »

Si, bien que surveillé de près depuis le début par la Gestapo, Mgr von Galen lui-même ne fut pas arrêté, les prêtres et les religieux du diocèse eux, payèrent un lourd tribut, à telle enseigne qu'« à Dachau », écrit Guillaume Zeller dans son livre *La baraque des prêtres, Dachau 1938-1945*, « à l'arrivée d'un nouveau pensionnaire on avait l'habitude de dire avec une pointe d'humour : "Voilà une nouvelle victime de l'évêque de Münster"⁸³. Lui-même en était conscient et très affecté. Tout en regrettant que lui ait été refusée la palme du martyr, dans l'allocution qu'il prononça le 16 mars 1946 lors de sa réception solennelle à Münster au retour de Rome, il remercia les fidèles de son diocèse qui par leur soutien lui avaient permis de continuer à parler⁸⁴. Et parler, il le fallait. La parole, c'était son arme. En décembre 1944, un certain Karl Leisner, arrêté à la veille de la guerre alors qu'il

se préparait à la prêtrise à Münster et était déjà diacre, recevait de son évêque ainsi que de l'archevêque de Munich, dont dépendait Dachau, l'autorisation d'être ordonné prêtre au camp. Celui qui officia fut Mgr Piguet, l'évêque de Clermont-Ferrand arrivé le 6 septembre. Au premier rang, les prêtres venus de Münster, et présents aussi, des pasteurs qui avaient contribué à l'« organisation » de la cérémonie – « l'organisation » dans le vocabulaire du Troisième Reich, c'est la « débrouille », trouver ce qui est introuvable (cf. Victor Klemperer, *LTI*). Dehors, un détenu juif joue du violon pour détourner les importuns⁸⁵. L'œcuménisme prend racine ici.

À partir de 1942, la guerre se déploie sur le sol allemand. Bientôt, ce sera la Guerre Totale. Les bombes alliées pleuvent sur l'Allemagne. Münster n'est pas épargnée. Bombardée une première fois en mai 1940, la ville connaîtra près de cent bombardements durant la guerre, mais c'est contre les appels à la vengeance diffusés par le pouvoir que l'évêque met en garde. À la jeunesse catholique de Münster venue à Telgte le 4 juillet 1943, le sanctuaire marial situé à une dizaine de kilomètres de Münster, où il a coutume une fois par mois de se rendre de bon matin, à pied, par tous les temps, il déclare : « Il me faut le déclarer publiquement : les appels à la vengeance [...] dont la presse allemande retentit, je ne peux, je ne veux pas les faire miens, et vous non plus vous ne devez pas les faire vôtres.[...] Est-ce vraiment une consolation pour une mère allemande dont l'enfant a péri sous les bombardements quand on lui assure que sous peu, nous aussi nous allons tuer l'enfant d'une mère anglaise ? En vérité, non, un tel désir de

⁸¹ Kuroпка, *Clemens August Graf von Galen, Sein Leben und Wirken in Bildern und Dokumenten*, op. cit. p. 214.

⁸² *Actes et Documents du Saint-Siège relatifs à la Seconde Guerre Mondiale* édités par Pierre Blet s.j., Angelo Martini et Burckhart Schneider, Città del Vaticano, Volume II, *Lettres de Pie XII aux évêques allemands 1939-1944*, Librairie éditrice du Vatican, 1993, p. 230. Ces lettres, au nombre de 124, consultables en ligne sur le site du Vatican, sont pour la plupart en allemand, d'autres en latin, l'appareil critique est en français.

⁸³ Guillaume Zeller, *La Baraque des prêtres, Dachau 1938-1945*, Paris, Tallandier, 2015, éd. de poche 2017, p. 41. Guillaume Zeller précise citer Thierry Knecht, auteur de *Mgr von Galen, l'évêque qui a défié Hitler*, op. cit. p. 64.

⁸⁴ Heinrich Portmann, *Kardinal von Galen, ein Gottesmann seiner Zeit*, op. cit. p. 309.

⁸⁵ Guillaume Zeller, *La Baraque des prêtres, Dachau*, op. cit. p. 207. Karl Leisner fut béatifié en 1996 en même temps que Bernhard Lichtenberg, le prévôt de la cathédrale de Berlin évoqué plus haut.

vengeance n'est en rien une consolation. Il n'a rien de chrétien, et en plus, il n'a rien d'allemand, parce qu'il manque de noblesse et d'esprit chevaleresque [...] De telles pensées, vous devez vous en défaire, en tant que chrétiens, et en tant qu'Allemands⁸⁶. »

De tous les bombardements, c'est celui du dimanche 10 octobre 1943 après-midi qui sera le plus meurtrier : en une heure, ce sont plus de 20 000 bombes alliées qui pleuvent sur la ville avec comme ligne de mire le portail ouest de la cathédrale. C'est le centre historique de la cité qui est visé : 670 morts, dont les quarante sœurs de l'hôpital Saint-Clément (*Clemenshospital*)⁸⁷ ; les belles façades Renaissance du *Prinzipalmarkt* sont en ruines, en ruines aussi le palais épiscopal avec les documents qu'il abritait depuis 1820⁸⁸. Un des beffrois de la cathédrale s'effondre sur la voûte où s'ouvre une double brèche béante, la toiture est la proie des flammes. L'évêque, qui se préparait pour les vêpres, réchappe de peu à la mort, mais il est là, debout, protégé dans l'embrasement d'une porte entre deux gouffres qui se sont ouverts à ses côtés. Il a eu le temps de sauver le Saint-Sacrement de sa chapelle privée, mais il a tout perdu. Il est là, « vêtu d'une vieille veste de peau, d'un caleçon et, de sa dignité épiscopale, il ne conserve que ses bas violets » écrit Jérôme Fehrenbach⁸⁹, mais il est debout. Mgr von Galen est contraint de se replier à Sendenhorst, à une vingtaine de kilomètres au sud de Münster. L'ultime attaque viendra parachever le travail le 25 mars 45, six jours avant l'entrée des armées anglo-américaines dans la ville. La capitale de la Westphalie ne compte plus que 25 000 habitants.

⁸⁶ Joachim Kuroпка, *Graf Clemens August von Galen, sein Leben und Wirken in Bildern und Dokumenten*, op. cit. p. 245.

⁸⁷ Toutes les données chiffrées indiquées dans ce paragraphe se trouvent sur le site de la cathédrale Saint-Paul : paulusdom.de/geschichte/im-weltkrieg-erlitt-er-die-schwersten-schäden-seiner-geschichte.

⁸⁸ Lettre de Mgr von Galen à Pie XII, 4 novembre 1943 (www.30giorni.it/articoli_id_5942_14.htm#).

⁸⁹ Jérôme Fehrenbach, *Von Galen, un évêque contre Hitler*, op. cit. p. 294. L'auteur précise en note 12 p. 403 s'appuyer

Le samedi 31 mars 1945, veille de Pâques, les armées américaines entrent dans Münster et s'attendent à être accueillies à bras ouverts par l'évêque : il n'en est rien. Il les reçoit courtoisement certes, mais l'Allemagne est toujours en guerre, et elle est « envahie » par « l'adversaire » : « Ce que les nazis n'ont pas réussi à faire, détruire Münster, les alliés l'ont fait ». Maintes fois il se rendra auprès des autorités alliées pour tenter d'apaiser les souffrances du peuple soumis aux représailles, aux viols, aux assassinats, affirmant par exemple : « Nous avons cru la radio anglaise qui avait dit qu'ils venaient pour rétablir le droit et la liberté en Allemagne et que la population des régions occupées serait bien traitée... ». Ou encore : « Vous savez comment j'ai combattu les crimes sacrilèges commis par les nazis. Eh bien, je combattrai de la même manière toute atteinte au droit, de quelque côté qu'elle vienne ». Même si par la suite la situation fut moins tendue avec les forces d'occupation britanniques, cela n'empêcha pas celles-ci de réquisitionner la voiture qu'elles avaient mise à la disposition de l'évêque⁹⁰.

Le 8 mai 1945, c'est la capitulation de l'Allemagne, mais les souffrances n'en sont pas pour autant terminées pour le peuple allemand. Lors des accords de Potsdam le 2 août 1945, en échange de la partie Ouest de Berlin confiée aux alliés occidentaux, l'URSS, en plus de ce qu'elle avait déjà, récupère la Thuringe, le cœur même de la vieille Allemagne. C'est « l'Allemagne année zéro », la faim, les viols organisés à Berlin, les soldats russes qui tuent des civils sans que les autorités agissent, le froid bientôt, le charbon dont est privée la population sur ordre des

« sur le récit du domestique personnel [de Mgr von Galen] Bernhard Rüsenberg, reproduit dans Löffler [Peter Löffler, *Clemens August Graf von Galen, Akten, Briefe und Predigten*, éd. Matthias Grünewald, 1988], tome II, p. 1003-1004 ».

⁹⁰ Pour tout ce paragraphe, je me suis appuyée sur les documents reproduits dans l'ouvrage de Clemens Heitmann, *Menschen um Clemens August Graf von Galen*, op. cit.

autorités britanniques à telle enseigne que Mgr Frings, l'archevêque de Cologne, donne à la population l'autorisation de voler du charbon. Cela a donné le verbe *fringsen*, « chiper du charbon, chaparder »⁹¹ ! Et puis, les expulsions des territoires de l'Est pour les Allemands installés là depuis des siècles : vingt minutes pour tout quitter et prendre la route, et ces millions de *Vertriebene*⁹² venus de Prusse orientale, de Mazurie, de Silésie, de Poméranie, du Mecklembourg et qui déferlent en Allemagne occidentale sur un peuple en perdition, qui en outre est accusé d'être collectivement « coupable ». C'est la fameuse *Schuldfrage*, la « Culpabilité allemande » lancée par les Britanniques dès le printemps 45, puis théorisée par Karl Jaspers durant l'hiver suivant à l'université de Heidelberg dans une série de cours qui seront édités dans un ouvrage éponyme⁹³. Soulignons au passage que, comme l'écrit Pierre Vidal-Naquet dans sa préface, bien que « ne s'étant jamais identifié avec l'hitlérisme [...] Jaspers n'avait jamais participé à la résistance intérieure⁹⁴ ». Cette théorie de la « faute collective », Mgr von Galen la dénonça publiquement dans son sermon du 1^{er} juillet 1945 à Telgte qui ne plut guère aux Britanniques. Il s'en ouvrit aussi dans une lettre qu'il adressa à Pie XII le 20 août 1945. Richard von Weizsäcker, président de la République fédérale d'Allemagne de 1984 à 1994, rejeta lui aussi cette théorie de la faute collective le 8 mai 1985 lors du discours empreint d'une grande dignité qu'il prononça devant le Bundestag à l'occasion du quarantième anniversaire du 8 mai 1945, alors que

l'Allemagne ne participait pas aux célébrations organisées par les Alliés. Il disait : « Un peuple tout entier ne peut être coupable ou innocent. La faute, comme l'innocence, n'est pas collective, elle est personnelle⁹⁵. »

III - Vient maintenant la dernière partie de notre exposé, celle de l'entrée dans la gloire

Et le 23 décembre 1945 à 20 heures, Radio-Londres annonce la nomination de trente-deux nouveaux cardinaux, parmi eux pour l'Allemagne Mgr Frings, archevêque de Cologne, Mgr von Preysing, évêque de Berlin, et Mgr von Galen, l'évêque de Münster qui recevra le titre cardinalice d'évêque de Saint-Bernard-des-Thermes. Saint-Bernard-des-Thermes, cela a du sens : située dans l'enceinte des Thermes de Dioclétien, l'empereur des Grands persécutions⁹⁶, l'église Saint-Bernard-des-Thermes est dédiée à Bernard de Clairvaux à qui l'Occident doit le développement du culte marial cher au cardinal et qui par ailleurs défendit en son temps les juifs de Germanie⁹⁷. Par cette élévation, dira Clemens August le 17 février 1946, « le pape a prouvé que tous les Allemands n'étaient pas condamnés à la malédiction que le monde prétendait prononcer sur eux ». La France elle aussi aura trois cardinaux, Mgrs Saliège, Petit de Julleville et Roques, respectivement archevêques de Toulouse, de Rouen et de Rennes⁹⁸.

Pour la suite, je n'évoquerai que l'essentiel en m'appuyant sur le Journal de bord retrouvé il y a peu que le secrétaire, et par ailleurs

⁹¹ Sermon du 31 décembre 1946 : Commentant le septième Commandement, « Tu ne voleras pas », Mgr Frings déclare : « Nous voici en des temps où, poussé par la misère, l'individu aura le droit de prendre ce dont il a besoin pour se maintenir en vie et en bonne santé s'il ne peut le faire par son travail ou par ses suppliques. »

⁹² Il s'agit des personnes déplacées d'office, à distinguer des *Flüchtlinge* qui sont les « réfugiés », ceux qui ont choisi de fuir, en particulier de la Zone d'occupation soviétique.

⁹³ Karl Jaspers, *La culpabilité allemande*, traduction française de Jeanne Hersch, Paris, éd. de Minuit, 1948/1990.

⁹⁴ *Ibid.*, préface de l'édition de 1990 rédigée par Pierre Vidal-Naquet, page 7.

⁹⁵ Traduction officielle du site de la présidence de la République fédérale d'Allemagne.

⁹⁶ Photo de la plaque en hommage à Mgr von Galen en l'église Saint-Bernard-des-Thermes sur le site *Mgr von Galen* Wikipedia en allemand.

⁹⁷ Wikipedia. (« Ne touchez pas au sang des Juifs, ils sont la chair et les os du Seigneur »).

⁹⁸ La liste complète est donnée dans *Le Monde* du 25 décembre 1945. Notons entre autres les nominations de Mgrs Spellman pour New York, de Jong pour Utrecht, Griffin pour Westminster et Mindszenty pour la Hongrie (évêque d'Esztergom).

premier biographe de Mgr von Galen, Heinrich Portmann, a tenu quasiment quotidiennement et dont la dernière partie (23 décembre 1945 – 16 juin 1946), la seule qui soit jusqu'ici disponible, a été publiée en 2016 à Münster⁹⁹. Mais pour l'instant, le problème est de pouvoir se rendre à Rome ! Pour Mgr Frings et Mgr von Galen, ce sont les forces d'occupation anglaises qui se chargent du transport mais on murmure qu'elles n'auraient guère été pressées qu'on apprit à Rome comment se passait l'occupation. De plus, il pleut à seaux, le pays est inondé, le Rhin déborde. Partis finalement le 8 février, ils se retrouvent coincés à Francfort. La France prend la relève : train pour Paris, départ le 11 au soir ; arrivée gare de l'Est le 12 au matin ; accueil par deux voitures du ministère des Affaires étrangères direction le Grand Hôtel place de la Concorde. Repas en terrain neutre à la nonciature autour du nonce Mgr Roncalli, futur Jean XXIII, avec les confrères français. « Glossolalie » note Heinrich Portmann dans son Journal. Le lendemain, tour dans Paris dans une voiture du ministère des Affaires étrangères, La Madeleine, Montmartre, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle... Ils n'ont pas un sou en poche, la France y pourvoit. Et puis le départ pour Rome, dans un wagon spécial en compagnie des nouveaux cardinaux français et du cardinal Liénard, dit « le cardinal rouge », l'évêque de Lille dont l'université sera à la fin des années 50 jumelée avec celle de Münster. Quelques contretemps encore, et enfin l'arrivée à Rome le 16 février ; pour les accueillir, Jacques Maritain, l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège et quelques amis du Vatican venus là pour le cas où ce serait enfin le bon train. Dans le sermon qu'il prononce au cours de sa messe en l'église nationale allemande, l'église Maria dell'Anima, le nouveau cardinal déclare : « Nous avons

terriblement souffert de ce renversement de l'ordre et parce que le droit a été soumis au pouvoir. Si la paix doit renaître, alors il faut que la Justice retrouve sa place au premier rang et que de nouveau le pouvoir ne soit plus qu'à son service. » Il poursuit en défendant « ces droits premiers et ces libertés qui sont promises à tout individu, ces droits devant lesquels conformément à la volonté divine toutes les prétentions humaines doivent reculer¹⁰⁰ ». Et puis c'est la cérémonie, grandiose, le jeudi 21 février : les trente-deux nouveaux cardinaux, le cortège d'entrée, en grands ornements, et la silhouette de Mgr von Galen qui se détache, imposante, 1,99 m ; l'ovation qu'il reçoit : « *Il Conte Galen* », « *Eroe della Fede* », « *Lione della Germania* », « le Lion de Münster » ; et les mots, non retransmis par les médias, que doucement Pie XII prononce à l'oreille du prélat agenouillé devant lui, quand vient son tour, et qu'il révéla après coup, à Münster : « Que Dieu bénisse l'Allemagne. »

Avant de regagner son diocèse, il en élargit le périmètre : le 27 février il descend dans les Pouilles pour une sorte de visite pastorale inédite aux prisonniers allemands parqués dans des camps, venus pour certains de Rhénanie et de Westphalie. Il y reconforte ses concitoyens, même s'il est plus facile de le faire pour ceux qui se sont laissé abuser ou fait enrôler de force que pour les SS détenus dans l'un des camps qu'il visite. Mais c'est comme prêtre qu'il vient à eux, non comme juge. Il aura ces mots pour eux : *Caritas ist noch mehr als Justitia*, « la Charité est plus encore que la Justice ». Et puis il reprend la route de Rome, les bras chargés de courrier. Un arrêt encore au Mont-Cassin, en hommage à saint Benoît dont le 24 octobre 1964 Paul VI fera le patron de l'Europe. Déjà des équipes de prisonniers allemands volontaires sont à l'œuvre

⁹⁹ Heinrich Portmann, *Die Tagebücher des Sekretärs von Bischof Clemens August Graf von Galen, 23. Dezember 1945 bis 12. Juni 1946 : Kardinalerhebung, Empfang und Tod* (« Le Journal du secrétaire de Mgr Clemens August, comte de Galen, du 23 décembre 1945 au 12 juin 1946 ; élévation au cardinalat, accueil et mort »), appareil critique d'Ingrid Lueb, Münster, dialogverlag, 2016.

¹⁰⁰ Joachim Kuropka, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, op. cit. Article *Clemens August Graf von Galen und das Recht* (« Clemens August comte von Galen et le droit »), page 169. Source : Peter Löffler, *Bischof Clemens August von Galen. Akten, Briefe und Predigten, 1933-1946* (« Mgr Clemens August von Galen, documents, lettres et sermons 1933-1946 »), Mayence 1988, pp. 1302-848.

pour relever les ruines du monastère anéanti sous les bombes. Le 7 mars, c'est le retour *via* Paris en avion américain cette fois et la rentrée au bercail le 10 mars. Douze jours plus tard, ce sera fini. La tâche est accomplie. Une halte de quelques jours encore chez son frère Franz¹⁰¹, sorti de Sachsenhausen et de son épouse Antonia qui dans la tourmente ont perdu trois fils et un gendre ; un arrêt au sanctuaire marial de Telgte, comme à l'habitude, et nous revoilà à Münster. Accueil triomphal par la Ville le 16 mars, messe pontificale solennelle le dimanche 17 en l'église Sainte-Croix. Le soir même il est pris de violentes douleurs abdominales.

Ce même dimanche 17 mars, paraît sous le titre *Kirche und Leben*, « l'Église et la Vie », le premier numéro de la nouvelle gazette du diocèse supprimée au printemps 1937. Dans ce qui sera finalement son dernier message donné de son vivant aux fidèles, Mgr von Galen appelle « la bénédiction divine sur ces nouveaux commencements¹⁰² ».

Le 19 mars, c'est l'admission à l'hôpital Saint-François, et son état qui empire ; les derniers sacrements qu'il reçoit et l'opération le soir même. Et puis, la fin trois jours plus tard, et ses derniers mots : *Ja, ja, wie Gott wolle*, « Oui, oui, comme Dieu le veut », *Gott lobne es Euch*, « Dieu vous le rendra ». *Gott schütze das liebe Vaterland. Für ihn weiterarbeiten, O mein Heiland*, et là, le traducteur doit être très attentif : il ne s'agit pas de traduire « *Vaterland* », qui est un neutre, par « pays », mot masculin en français à l'égal de « Dieu », mais bien par « patrie », qui est du féminin, faute de quoi on fait un contresens sur le pronom « lui » : « Que Dieu protège notre chère patrie [et non notre cher « pays »]. Continuer à travailler pour Lui, Oh mon

Sauveur », et il s'éteint. Nous sommes le 22 mars 1946, ce 22 mars qui deviendra le jour de sa fête.

Le 28 mars 1946 c'est la messe pontificale de Requiem. Mgr Frings dans son homélie, fait l'éloge de celui qui unissait en lui « le cœur d'un homme, la foi d'un enfant et la tendresse d'une mère¹⁰³ ». Son corps est déposé dans la chapelle Saint-Ludger épargnée comme par miracle et qu'avait fait construire au XVII^e siècle le Mgr von Galen, allié de Louis XIV, évoqué en introduction. Dans les premiers rangs du cortège funèbre le cardinal Griffin, archevêque de Westminster. Le *Zeit*, l'hebdomadaire humaniste fondé le 21 février 1946, titre : « Un combattant pour le droit¹⁰⁴ » et aux États-Unis le *New York Times* écrit : « Ce fut cela, la cohérence de sa vie : le combat toujours réaffirmé pour le droit, le droit dû à tout homme, inscrit, selon lui, dans le plan de la divine providence¹⁰⁵. » Quant au maréchal Montgomery, commandant en chef des forces d'occupation britanniques, il envoie un message de condoléances « pour la mort de ce grand prince de l'Église, qui par son combat sans peur pour le droit a gagné la reconnaissance de toutes les confessions du monde¹⁰⁶. »

Le 27 mars 1946, le président des communautés juives de la province de Rhénanie du nord écrit à l'archidiocèse de Cologne sis à Münster en Westphalie : « Les Juifs ressentent avec vous la lourde perte qui vous a frappés, car celui qui s'en est allé est un des rares hommes conscients de leurs devoirs à avoir en des temps difficiles entre tous mené le combat contre la folie du racisme¹⁰⁷. »

Très vite sera lancée l'instruction en béatification. Partie du sanctuaire marial de Telgte en 1956, elle sera prononcée le 9 octobre

¹⁰¹ En 1945, Franz von Galen participait à la création de la CDU dont Mgr von Galen d'ailleurs avait eu le temps d'approuver la référence au christianisme dans son ensemble et non plus au seul catholicisme.

¹⁰² Clemens Heitmann, *Menschen um Clemens August Graf von Galen*, op. cit. p. 165.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 181.

¹⁰⁴ Joachim Kuropka, *Clemens August Graf von Galen, sein Leben und Wirken in Bildern und Dokumenten*, op.cit. Document n° 220, p. 290.

¹⁰⁵ *New York Times*, 24 mars 1946.

¹⁰⁶ Joachim Kuropka, *supra*, document 217, p. 285.

¹⁰⁷ Joachim Kuropka, *supra*, document 221, p. 290.

2005 par le Pape Benoît XVI qui aura ces mots pour rendre hommage au cardinal : « Là réside le message toujours actuel du bienheureux von Galen : la foi ne se réduit pas à un sentiment privé qu'il faudrait peut-être cacher lorsqu'elle dérange, mais implique la cohérence et le témoignage également dans le domaine public en faveur de l'homme, de la justice et de la vérité¹⁰⁸. »

Ce ne fut pas sans mal pourtant car Mgr von Galen est, comme on dit en allemand, « *eine differenzierte Figur* », autrement dit, il ne fait pas l'unanimité. Même Thomas Mann depuis son exil californien lui décocha sa flèche¹⁰⁹. Il aurait été un catholique réactionnaire entêté, un monarchiste qui n'aurait pas pleuré la défunte République de Weimar, un nationaliste allemand. On lui reprocha d'avoir salué l'entrée en guerre contre l'Union soviétique et surtout de n'avoir pas défendu nommément les juifs, le même reproche qu'adressait encore en 2007 dans un article du *Spiegel* un Hochhuth vieillissant à Pie XII¹¹⁰ même si dans le contexte de l'époque, pour qui en Allemagne avait des oreilles, les mots, dont depuis le début le cardinal usait, désignaient clairement les crimes commis contre les juifs au nom de l'idéologie de la race. Un mois avant la cérémonie de béatification est présenté à Telgte un film produit par la *Landesmediensstelle des Landschaftsverbands Westfalen-Lippe*

(« Médiathèque de l'Association des pays de Westphalie-Lippe »), un film plein d'erreurs et d'insinuations à telle enseigne que les CDs déjà gravés durent être détruits¹¹¹. Et le 7 octobre, l'avant-veille donc, le journal communiste *Junge Welt*, ex organe de presse de la *Freie Deutsche Jugend* (« Jeunesse allemande libre ») de RDA, publie un article titré : « Un antisémite ami de la guerre, le cardinal von Galen est béatifié ce dimanche à Rome¹¹² ». Il est signé Beate Ranke-Heinemann¹¹³. Pourtant les prises de position de Mgr von Galen montrent qu'il n'en est rien. Sa lettre pastorale du 13 décembre 1942 suffit à le prouver. Mgr von Galen y écrivait : « Les exigences du droit sont éternelles et inviolables, valables pour tous les hommes, elles passent outre les frontières des peuples et des races. Elles valent aussi quand on vit avec des personnes qui appartiennent à d'autres races et à d'autres nations¹¹⁴. »

Et puis, il y a cette polémique des historiens survenue après-coup au sujet de ce que l'on est en droit d'appeler résistance ou non¹¹⁵. Sans doute en saurons-nous davantage quand les archives du Vatican concernant Pie XII ouvertes le 2 mars 2020 auront été étudiées par les historiens¹¹⁶. Déjà, un article de *Zenit*, le journal en ligne du Vatican publié le 3 mars et relatant les propos tenus par le professeur Napolitano après sa première journée d'études,

¹⁰⁸ Site de l'abbaye Saint-Joseph de Clairval, Flavigny-sur-Ozeron, <https://www.clairval.com>,

¹⁰⁹ Cf. Heinrich Portmann, *Die Tagebücher des Sekretärs von Bischof Clemens August Graf von Galen*, op.cit. 5 janvier 1946, p. 2 et note 46 pp. 62-63.

¹¹⁰ Cf. article du *Spiegel*, année 2007, n° 22.

¹¹¹ Joachim Kuroпка, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, op. cit. p. 10 et pp. 307-306.

¹¹² Article consultable en ligne sur le site du journal.

¹¹³ Née le 2 octobre 1927 à Essen, fille de Gustav Heinemann, président de la République fédérale d'Allemagne de 1969 à 1974, protestante passée au catholicisme ; docteur en théologie. Interdite d'enseignement en 1987 pour cause d'hérésie. Candidate apolitique à la présidence de la République en 1999.

¹¹⁴ Joachim Kuroпка, *Streitfall Galen, Studien und Dokumente*, op. cit. chapitre *Dass für ihn auch noch die Juden das auserwählte Volk Gottes seien, Bischof von Galen und die Juden*, « De ce que

pour lui les Juifs sont aujourd'hui encore toujours le peuple élu de Dieu, Mgr von Galen et les Juifs », p. 158.

¹¹⁵ Cf. l'article de Gilbert Merlio, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. Monde germanophone, Paris, 1998, publié sur Open Edition Books le 14 mars 2018, *La Résistance chrétienne à Hitler*, p. 55 à 72. « Pour que l'on puisse parler véritablement de résistance, il fallait que trois conditions soient réunies : que la résistance ait lieu au nom d'une certaine idée de l'homme et de sa dignité, et non pas au nom d'intérêt de la nation, de classe ou de pouvoir, [...] que les actes de résistance, si passifs soient-ils, impliquent une prise de risque, [...] et qu'enfin l'action de résistance ait une intention politique : la chute du régime, [...] chacune de ces conditions étant « nécessaire, mais pas suffisante. »

¹¹⁶ « Disponibles sous forme numérique, ces documents pourront être consultés par les chercheurs *via* Intranet dans les salles des Archives apostoliques vaticanes » (*in* : *Zenit, le monde vu de Rome*, 21 février 2020, en ligne).

fait état « d'un matériel d'archives qui prouve l'existence d'un réseau consolidé de relations pour sauver les personnes persécutées qui traverse les deux pontificats » de Pie XI et de Pie XII¹¹⁷. Pour ma part, je m'en tiendrai aux termes du discours que prononça Roger Secrétain à Münster le 24 septembre 1960 lors de la signature du serment de jumelage. « En France disait-il, on reconnut très tôt l'importance du cardinal en tant que combattant pour la liberté de l'esprit¹¹⁸. » Roger Secrétain s'étant présenté auprès du maire de Münster comme « représentant de l'Union Démocratique et Socialiste de la Résistance¹¹⁹ » devait savoir ce qu'il disait.

Le samedi 16 mars 1946, 50 000 Münsterois réservaient à leur cardinal revenu de Rome un accueil triomphal, et, tandis que Karl Zuhorn, l'ancien maire de Münster limogé le 19 mai 1933 puis rétabli par les Britanniques dans ses fonctions¹²⁰, remettait les insignes de citoyen d'honneur de la ville au nouveau cardinal dont la cathédre avait été placée sur une éminence faite des débris du portail principal de sa cathédrale¹²¹, il déclarait : « La municipalité est fière de voir en ses murs [...] un homme qui s'est tenu en première ligne pour défendre l'idéal de liberté de l'Église et de l'homme », un homme « qui avec l'approbation enthousiaste de tous ceux qui dans le monde pensent juste, a combattu la violence faite au droit et à la conscience et qui, ce faisant,

a sauvé l'honneur du nom de l'Allemagne¹²² ». Un modeste professeur de mathématique, lui-même protestant, note : « Au cours de sa longue histoire, la ville a connu peu de fêtes qui seraient comparables à celle-ci : peut-être la cérémonie de clôture de la Paix de Westphalie en 1648 ou le retour de l'évêque chassé de son diocèse lors du Kulturkampf¹²³. »

J'y ajouterai quelques mots écrits par le père Henri de Lubac sj. dans un texte longtemps resté secret qu'il avait promis fin 1944 à Jacques Maritain nommé par le général De Gaulle ambassadeur de France auprès du Saint-Siège et chargé par lui de faire un rapport non destiné à être rendu public sur l'attitude des évêques de France durant l'Occupation. Le mémoire du père de Lubac intitulé *La question des évêques sous l'Occupation* fut retrouvé dans les archives de Jacques Maritain à la mort de ce dernier et publié en 1992 dans la *Revue des Deux Mondes*¹²⁴. Après avoir précisé « qu'en parlant des évêques, on ne [parlait] pas indistinctement de tous, sans réserver bien des exceptions » et « qu'on ne méconnaissait pas non plus tant de gestes individuels qui prouvent que ceux même dont l'attitude [avait] déçu [avaient été] des pères et des pasteurs », Henri de Lubac écrivait : « Combien plus noble fut l'attitude de l'épiscopat allemand, qui n'a jamais pensé que la soumission due à l'État pût l'empêcher d'élever la voix sur aucun point ; qui n'a jamais pris prétexte du

¹¹⁷ *Zenit, le monde vu de Rome*, 3 mars 2020, « Archives de Pie XII, l'attention aux Juifs fut une constante de l'activité du Vatican ». Le professeur Napolitano (université de Molise) est consultant auprès du Comité pontifical des sciences historiques.

¹¹⁸ *Münsterischer Stadtanzeiger*, cahier Münster, p. 1, consulté aux Archives municipales d'Orléans le 30/01/2020.

¹¹⁹ Lettre de Roger Secrétain au Dr Busso Peus, bourgmestre de Münster, en date du 12 septembre 1960. Source : Archives municipales d'Orléans.

¹²⁰ Wikipedia, version allemande, article *Karl Zuhorn* consulté le 27 janvier 2020.

¹²¹ *Clemens August Kardinal von Galen, Bilder vom festlichen Empfang in der alten Bischofsstadt Münster, umjubelt von Zehntausenden, am 16. März 1946. Seine letzte Fahrt von der Kreuzkirche zum Dom. Die Beisetzung bei seinen Vorfahren in der Ludgeruskapelle im Dom am 28. März 1946* (« Clemens August, cardinal von Galen, Images de l'accueil festif qu'il

reçut dans la vieille cité épiscopale de Münster, acclamé par des dizaines de milliers de participants. Son dernier voyage vers la cathédrale. L'inhumation auprès de ses ancêtres dans la chapelle Saint-Ludger le 28 mars 1946, dans la cathédrale ») éd. Hülsbusch, Oelde, publié avec l'autorisation du gouvernement militaire donnée le 8 mai 1946. Je remercie Manfred Ossege, président de l'Orléans-team à Münster, de m'avoir remis ce document.

¹²² Joachim Kuropka, *Galen, Wege und Irrwege der Forschung*, *op cit.* p. 35, et note 92 p. 41.

¹²³ Joachim Kuropka, *ibid.*, p. 36 et p. 41 note 95. Source : Heinrich Behnke, *Semesterberichte. Ein Leben an deutschen Universitäten im Wandel der Zeit* (« Comptes rendus trimestriels. Une vie dans les universités allemandes au fil du temps »), Göttingen, 1978, p. 179.

¹²⁴ Je remercie notre confrère Éryck de Rubercy qui a bien voulu me communiquer ce document et par ailleurs relire mon tapuscrit avec tant d'attention.

concordat et des avantages matériels que, en dépit de bien des violations, ce concordat continue de lui assurer, pour laisser sans protestation tant de doctrines et tant d'actes contraires à la foi ou à la simple morale naturelle ! Jamais ils n'ont estimé qu'ils pourraient se taire, parce que les fidèles n'avaient point directement à en souffrir. Ils ne se sont pas considérés seulement comme les chefs et les défenseurs d'une corporation, mais comme les témoins dans le monde de Dieu et de sa justice¹²⁵. »

Le Bienheureux Mgr von Galen fut l'un de ceux-là.

Bibliographie

- Pierre Blet sj., Angelo Martin et Burckhardt Schneider : *Lettres de Pie XII aux évêques allemands*, volume II des *Actes et Documents du Saint-Siège relatifs à la Seconde Guerre mondiale 1939-1944*, Città del Vaticano, Librairie éditrice du Vatican, 1993, consultable en ligne sur le site du Vatican. Ces lettres (*lettere autografe*) au nombre de 124, écrites pour 103 d'entre elles en allemand et pour les autres en latin, sont précédées d'une longue introduction rédigée en français par les auteurs et annotées par eux. On lira avec profit une synthèse de ces textes dans l'ouvrage de Pierre Blet publié en édition de poche sous le titre *Pie XII et la Seconde Guerre mondiale d'après les archives du Vatican*, Paris, Perrin, éd. tempus, 1997 et 2005.
- Fabien Bouthillon et Marie Levant (Sous la direction de) : *Pie XI, un pape contre le nazisme ? L'encyclique Mit brennender Sorge*, Actes du colloque international de Brest, 4 au 6 juin 2015, Brest, éd. dialogues, 2016.
- Jérôme Fehrenbach, *Von Galen, un évêque contre Hitler*, Paris, cerf, 2018. On trouvera à la fin de cet ouvrage très documenté grâce également à des archives personnelles la traduction des sermons de Mgr von Galen des 13 juillet, 20 juillet et 3 août 1941.
- André François-Poncet : *Souvenirs d'une ambassade à Berlin 1931-1938*, présentation de Jean-Paul Bled, Paris, Flammarion, 1946 ; éd. de poche Perrin, coll. tempus, 2018.
- Clemens August Graf von Galen : *Die "Pest des Laizismus" und ihre Erscheinungsformen* (« Le "Fléau du laïcisme" et ses manifestations »), Münster i. W., Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1932. Le texte n'a jamais été réédité. Copie m'en a été gracieusement adressée par le professeur Joachim Kuroпка (cf. ci-dessous).
- Clemens August von Galen : *Sermons* des 13 juillet 1941, 20 juillet 1941, 3 août 1941, traduction du Dr Arnold Arens, Münster, édités par le *Bischöfliches Generalvikariat* (« Vicariat épiscopal ») du diocèse de Münster, date non précisée.
- Paul Guillaume (abbé) : *Le prince-évêque de Münster Christophe-Bernhard von Galen, allié de Louis XIV*, Gien, 1962. L'abbé Paul Guillaume avait en septembre 1960 accompagné la première délégation officielle d'Orléans qui s'était rendue à Münster pour la signature du serment de jumelage.
- Clemens Heitmann : *Menschen um Clemens August Graf von Galen* (« L'entourage de Clemens August, comte de Galen »), Dinklage, 2004. Ce volume qui fourmille de documents et de renseignements est resté à l'état de tapuscrit et ne se vend pas en librairie, mais il est référencé sur le site de la *Heimatverein Herrlichkeit Dinklage* (« Association Splendeur de Dinklage ») auprès de laquelle on peut en demander copie. Il m'a été remis en main propre en 2007 à Münster par le Dr Werner Hülsbusch (1929-2013), docteur en théologie, alors curé émérite des paroisses Saint-Martin et Sainte-Marie-des-eaux de Münster. Son auteur, Clemens Heitmann, est curé émérite d'une paroisse des proches environs de Dinklage.
- Karl Jaspers : *La culpabilité allemande*, traduit de l'allemand par Jeanne Hersch, préface de Pierre Vidal-Naquet, Paris, éditions de Minuit, coll. Arguments, 1948-1990.
- Eugen Kaier : *Grundzüge der Geschichte, Sekundarstufe 1 – Band 3, Vom Westfälischen Frieden bis zum Jahre 1890* (« Traits fondamentaux de l'histoire à l'usage des lycées, t.3, De la paix de Westphalie à l'année 1890 »), Francfort-sur-le-Main, Berlin, Munich, éd. Diesterweg, 1974.
- Victor Klemperer : *LTI, La langue du III^e Reich*, traduit de l'allemand et annoté par Élisabeth Guillot, présenté par Sonia Combe et Alain Brossat, Paris, Albin Michel, pocket, coll. Agora, 1996. Philologue, professeur de français et de latin à l'Université de Dresde, Victor Klemperer (1881-1960), fils de rabbin et cousin du chef d'orchestre Otto Klemperer, fut révoqué et assigné à résidence en 1935 par les nazis, mais continua son travail de recherche en solitaire, notant au jour le jour les manipulations langagières dont les nazis étaient coutumiers. Cela donna un ouvrage, *LTI – Lingua Tertii Imperii* publié en 1947 dans la zone d'occupation soviétique (future RDA) où après la guerre Victor Klemperer avait choisi de demeurer.
- Thierry Knecht : *Mgr von Galen, l'évêque qui a défié Hitler*, Paris et Les-Plans-sur-Bex (Suisse), éd. Paroles et Silence, coll. Cahiers de l'École cathédrale, 2007. Entre autres documents que contient l'ouvrage, trois lettres envoyées

¹²⁵ *Revue des Deux Mondes*, février 1992, p. 71-72, présentation par Jean-Luc Barré.

par Mgr von Galen à Pie XII (celles du 4 novembre 1943, après le bombardement d'octobre 43, du 20 août 1945 faisant état des sévices perpétrés par les forces d'occupation et du problème de la culpabilité allemande et du 6 janvier 1946 après l'élévation au cardinalat). Religieux de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, Thierry Knecht est professeur à la Faculté Notre-Dame de Paris (Collège des Bernardins).

Marieke König/Élise Julien : *Deutsch-französische Geschichte 1870-1918* (« Histoire franco-allemande 1870-1918 ») volume VII de la *Deutsch-französische Geschichte* (« Histoire franco-allemande ») publiée sous la direction de l'Institut historique allemand (Paris) et de Michael Werner, Darmstadt, éd. wbg, 2019. L'ouvrage fait partie d'une collection de onze volumes lancée en 2006 par l'Institut historique allemand (Paris) sous la direction de Werner Paravicini et Michael Werner. Manquent encore aujourd'hui les volumes VI (1815-1870) et IX (1933-1945).

Joachim Kuroпка : *Clemens August Graf von Galen, sein Leben und Wirken in Bildern und Dokumenten* (« Clemens August, comte de Galen, sa vie et son œuvre en images et en documents »), Cloppenburg, éd. Runge, 1992/1997 pour la troisième édition. Un ouvrage riche de 231 illustrations et documents rassemblés par l'auteur pour une exposition historique itinérante sur Mgr von Galen organisée en 1992 à Vechta, fruit de nombreuses années de recherche.

Joachim Kuroпка (Sous la direction de) : *Streitfall Galen, Studien und Dokumente* (« La controverse Galen, études et documents »), Münster, Aschendorff, 2007. L'ouvrage comporte, outre nombre de documents inédits, les textes des douze communications prononcées lors d'un colloque qui s'est tenu les 10 et 11 mars 2006, quelques mois après la béatification de Mgr von Galen et les controverses que celle-ci avait suscitées. Initié par le professeur Kuroпка, organisé par conjointement la Maison Cardinal-von-Galen d'Oldenburg-Stapelfeld et l'université de Vechta, ce colloque avait pour thème *Streitfall Galen, Anfragen, Kontroversen und Antworten* (« Le différend Galen, questions, controverses et réponses »).

Joachim Kuroпка : *Galen, Wege und Irrwege der Forschung* (« Galen, Chemins et errements de la recherche »), Münster, Aschendorff Verlag, 2015. L'ouvrage rassemble les textes abondamment annotés de vingt-six communications ou conférences sur Mgr von Galen données par le professeur Kuroпка au cours de sa carrière.

Frédéric Le Moal : *Pie XII, un pape pour la France*, Paris, cerf, mai 2019.

Marie Levant : *Pacelli à Berlin, le Vatican et l'Allemagne de Weimar à Hitler*, Paris, puf, 2019.

Henri de Lubac sj. : *La question des évêques sous l'occupation* in : *La Revue des Deux Mondes*, Paris, février 1992.

Henri de Lubac sj. : *Résistances chrétiennes au nazisme*, Œuvres complètes du cardinal Henri de Lubac, tome XXXIV, Paris, cerf, 2006. L'ouvrage rassemble les nombreux

articles et textes de conférences données par le cardinal de Lubac de 1939 à 1945 dont en particulier huit articles publiés anonymement dans les *Cahiers de Témoignage chrétien*.

Jacques Martin : *Die Deutschen im XX. Jahrhundert* (« Les Allemands au XX^e siècle »), *Classes terminales des lycées, Classes préparatoires aux Grandes Écoles, Grandes Écoles, Propédeutique, Licence*, Paris, Didier, 1964.

Gilbert Merlio : *La Résistance chrétienne à Hitler*, in *Exil et résistance au national-socialisme (1933-1945)* sous la direction de Gilbert Krebs et Gérard Schneilin, Paris, Presse Sorbonne nouvelle, coll. Monde germanique, 1998. Texte mis en ligne sur Open Edition Books le 14 mars 2018.

Heinrich Portmann : *Kardinal von Galen, ein Gottesmann seiner Zeit* (« Le cardinal von Galen, un homme de Dieu de son temps »), Münster, éd. Aschendorff, 20^e édition 2016. Heinrich Portmann (1905-1961), vicaire épiscopal et secrétaire général de Mgr von Galen de fin novembre 1938 à la mort de ce dernier, en fut aussi son tout premier biographe. Dès 1948 paraissait une première biographie chez Aschendorff. Complétée en 1957, elle en est à sa 20^e édition.

Heinrich Portmann : *Die Tagebücher des Sekretärs von Bischof Clemens August von Galen 23. Dezember 1945 bis 12. Juni 1946* (« Le Journal du secrétaire de Mgr Clemens August von Galen, 23 décembre 1945 au 12 juin 1946 »), Münster, dialog Verlag, 2016. C'est à la faveur de la béatification de Mgr von Galen que furent retrouvés les carnets dans lesquels Heinrich Portmann avait tenu son journal durant son ministère auprès de Mgr von Galen. Pour l'instant, seul est publié celui qui couvre les derniers mois de la vie du cardinal, de l'élévation au cardinalat à sa mort et à ses suites immédiates. L'ouvrage présenté et richement annoté par Ingrid Luek, historienne attachée à la Villa ten Hompel, est sorti le 22 mars 2016, pour le 70^e anniversaire de la mort du cardinal.

Bernard Pradel : *La Résistance allemande à Hitler et au nazisme, Mémoires de l'Académie d'Orléans, Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts 1995*, VI^e série, tome 4, 1995.

Mark Riebling : *Le Vatican des espions, la guerre secrète de Pie XII contre Hitler*, traduit de l'anglais par Johann-Frédéric Hel Guedj, Paris, Tallandier, 2016 et 2019 dans la collection texto. Ouvrage paru en 2015 aux États-Unis sous le titre *Church of spies. The pope's Secret War against Hitler*.

Christoph Spieker (Sous la direction de) : *Widerstände gegen den Nationalsozialismus in Münster und im Münsterland, deutsch-französische Dokumentation der Ausstellung in Orléans* (« Les Résistances allemandes au nazisme à Münster et dans le Münsterland »). Textes de Matthias Ester (Münster), traduction Françoise L'Homer-Lebleu avec la collaboration de Benoît Verny historien du CERCIL (Orléans), Münster, Villa ten Hompel, *Aktuell* 13, 2010. Ce fascicule contient les textes d'une exposition organisée conjointement par l'Association Franco-Allemande d'Orléans, le CERCIL (Centre d'Étude et de Recherche

sur les Camps d'Internement du Loiret) et la Villa ten Hompel, avec le soutien des villes d'Orléans et de Münster en mai 2010, à l'occasion du 50^e anniversaire du jumelage. La Villa ten Hompel à Münster est un lieu de recherche, de documentation et de pédagogie concernant le Troisième Reich.

Guillaume Zeller : *La Baraque des prêtres, Dachau 1938-1945*, Paris, Tallandier, 2015, éd. de poche 2017.

Remerciements

Je tiens à remercier Monsieur le professeur Joachim Kurořka, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université de Vechta (Oldenburger Münsterland), spécialiste de la résistance de l'Église catholique au nazisme et plus particulièrement de Mgr von Galen, de m'avoir gracieusement fourni nombre d'ouvrages et de documents qui m'ont permis de mieux étayer mon propos. Je remercie mes confrères Michel Pertué et Éryck de Rubercy, de l'Académie d'Orléans, ainsi que Jean-Pierre Diers et Michel Woronoff, respectivement présidents honoraires des Académies d'Arras et de Besançon, d'avoir bien voulu relire mon texte. Merci aussi à mon confrère Jean-Pierre Navailles qui a bien voulu relire le résumé en anglais.

Françoise L'Homer

**Membre titulaire de l'Académie d'Orléans
Section Belles-Lettres et Arts**

Communication du jeudi 5 mars 2020

Et vogue Jeanne d’Arc !

François Kergall

Résumé

Jeanne d’Arc est née à Domrémy le 6 janvier 1412. En 1429 son destin se précipite. À Vaucouleurs, Robert de Baudricourt lui donne une épée. Arrivée à Chinon le 13 février 1429, elle obtient du dauphin Charles VII le commandement des troupes françaises. Arrivée à Orléans assiégée par les Anglais, elle parvient à les en chasser et, continuant à guerroyer, à les bouter hors de France.

Traditionnellement, au début du mois de mai, Orléans se mobilise pour célébrer Jeanne d’Arc. Un détachement de l’équipage de « La Jeanne » était régulièrement invité. Ainsi, je vous propose une rétrospective sur les navires qui ont porté le nom de l’une des gloires les plus pures de l’histoire de France sur les mers du globe.



ABSTRACT

Joan of Arc was born in Domrémy on January 6, 1412. In 1429 her destiny begins. In Vaucouleurs, Robert de Baudricourt gives her a sword. When arriving in Chinon on February 13, 1429, she obtained command of the French troops from the Dauphin Charles VII. Once in Orleans besieged by the English, she manages to drive them out and, continuing to fight, to push them out of France.

Traditionally, at the beginning of May, Orleans mobilizes to celebrate Joan of Arc. A detachment of the crew of the aircraft-carrier "La Jeanne" was regularly invited. Thus, I would like to offer you to look back at the ships which bore the name of one of the purest glories in the history of France, and on the seas of the world.



PLAN

Nous naviguerons en trois étapes.

I Les navires de combat

II Les navires hôpitaux

III Le groupe Jeanne d'Arc sur les mers



Figure 1 - Alors parés pour monter à bord ?
Image : Poste des choufs)

I LES NAVIRES DE COMBAT

« La Jeanne » dont une délégation de l'équipage a été plusieurs fois reçue à Orléans le 8 mai était l'héritière d'une longue lignée de navires de la Marine Nationale.

Avant la Restauration, le nom de JEANNE D'ARC n'avait été inscrit sur aucun navire de combat de la marine française.

Le premier navire qui eut l'honneur de porter le nom de Jeanne d'Arc était une **frégate de 52 canons** mise sur cale à Brest en 1819 et lancée le 25 août 1820. Sa guibre et sa poupe s'enjolivaient d'ornements de sculptures dessinés par Yves Collet¹.

¹ Yves COLLET : Fils de Jacques Étienne Collet, sculpteur au port de Brest, entre à l'arsenal à l'âge de 9 ans, à treize il est apprenti comme ouvrier sculpteur, il sera nommé charpentier à l'âge de 16 ans, cinq mois plus tard il reçoit le titre de contremaître. Après avoir suivi les cours de l'Académie des beaux-arts, il réalise une de ses premières œuvres, *Esther aux pieds de Mardochee*, qui lui vaut le 1^{er} prix de l'Académie. Nommé à Brest en qualité d'aide-maître

Armée en 1821 elle fit campagne au Levant puis devint bâtiment amiral de la Division navale des Antilles. Elle participa en 1830 à l'expédition d'Alger. C'est à son bord qu'après la prise de la ville et la signature de la convention franco-algérienne du 5 juillet 1830, le Dey Hussein et sa suite furent conduits à Naples. Le 10 juillet 1830, le dey quitte Alger avec son harem, sa famille et une suite comprenant 118 personnes dont 58 femmes.

Rayée des listes de la flotte le 26 octobre 1833, elle est alors réutilisée comme bâtiment de servitude, avant d'être définitivement condamnée en 1834.



Figure 2 - Cette aquarelle représente l'Artémise, une frégate de 52 canons, comparable à la Jeanne d'Arc, construite en 1830.

Deuxième Jeanne d'arc: Une frégate de 42 canons.

Une frégate de 42 canons, dont la construction dura dix ans, lancée en 1847, succéda à la première Jeanne d'Arc. En 1852, durant la campagne de Chine, elle participa au

le 1^{er} mai 1784, il devient chef de l'atelier de sculpture où il restera 43 ans jusqu'à sa retraite, à l'âge de 79 ans. Maître de la sculpture sur bois, il contribua à l'ornementation des proues et galeries extérieures des vaisseaux de guerre (*Cornélie*, *Cassard*, etc...), La qualité de ses travaux lui vaut, le 19 août 1824, d'être fait chevalier de la Légion d'honneur.

bombardement de Shangai aux côtés du Colbert, puis aux expéditions de Crimée et de la Baltique de 1854 et 1855, ainsi qu'à celle de Casamance en 1859. Rayée le 22 novembre 1864, elle sert ensuite de Lazaret à Lorient. On la renomma La Prudence en 1865, nom sous lequel elle acheva son existence en 1898.

Troisième Jeanne d'Arc.: Une corvette cuirassée.

De type *Alma*, mise sur cale à Cherbourg en mai 1865, et mise à flot le 28 septembre 1867. Armée pour essais, l'année suivante, elle est mise en réserve à Brest. Elle est affectée successivement de l'escadre du Nord, puis de la Division du Levant. En juillet 1881, elle participe au bombardement de Sfax et de Gabès.

Déplaçant 3700 tonnes, elle portait six canons de 19 cm, dont deux en tourelle et quatre dans la batterie. Elle était munie d'un redoutable éperon en bronze qui en 1875, causa la perte du croiseur

Forfait abordé par la Jeanne-d'Arc au cours d'une évolution d'escadre. Elle fut déclassée en 1885.

Quatrième Jeanne d'arc : Un croiseur cuirassé.

En octobre 1896, soit 11 ans plus tard, est mis en chantier le plus grand et le plus puissant de nos croiseurs cuirassés. Mis à flot le 8 juin 1899 il fut achevé en 1901.

Ce bâtiment était long de 145 mètres, portait deux canons de 194 et quatorze canons de 138. Équipé de 48 chaudières et de 3 machines développant 28 500 chevaux, il devait filer 23 nœuds. Mais malgré une consommation de charbon élevée, il n'atteignit jamais la vitesse prévue. Avec ses six cheminées sa silhouette était caractéristique.

En 1912, la Jeanne d'arc remplaça le Duguay-Trouin comme navire école d'application. Elle avait accompli deux campagnes de formation lorsque la guerre de 14-18 éclata.



Figure 3 - Maquette de la corvette cuirassée Jeanne d'Arc

Pendant la Première Guerre mondiale, mobilisée dès 1914 la Jeanne d'Arc a croisé en Atlantique, puis en Méditerranée à Port-Saïd, pour effectuer les patrouilles du Déroit des Dardanelles, la défense des côtes de Syrie et du canal de Suez.

En 1918, elle sert d'escorte aux troupes américaines venant en France.

En 1919, elle a réintégré sa fonction de navire-école, en étant mise en réserve à Brest. Après neuf campagnes, elle est désarmée en 1928, et prend le nom de Jeanne d'Arc II. Elle fut démantelée en 1933.

Du 24 octobre 1896, date à laquelle fut posée la quille,



Figure 4 - Le croiseur cuirassé Jeanne d'Arc

au 15 février 1933, son retrait du service, la longévité de ce bâtiment reste exceptionnelle.

Au cours de la première guerre mondiale seront réquisitionnés plusieurs bâtiments du nom de Jeanne d'Arc, pour la plupart des bateaux de pêche. La plupart seront numérotés pour éviter toute confusion :

- Une mahonne à moteur (chaland portuaire turc), réquisitionné à Tunis du 6 octobre 1917 à janvier 1919.

- Un patrouilleur auxiliaire Jeanne d'Arc II (1915 - 1919), chalutier Jeanne d'Arc construit en 1904 à Boulogne-sur-Mer. Réquisitionné, il est rebaptisé Jeanne d'Arc II. Déréquisitionné le 13

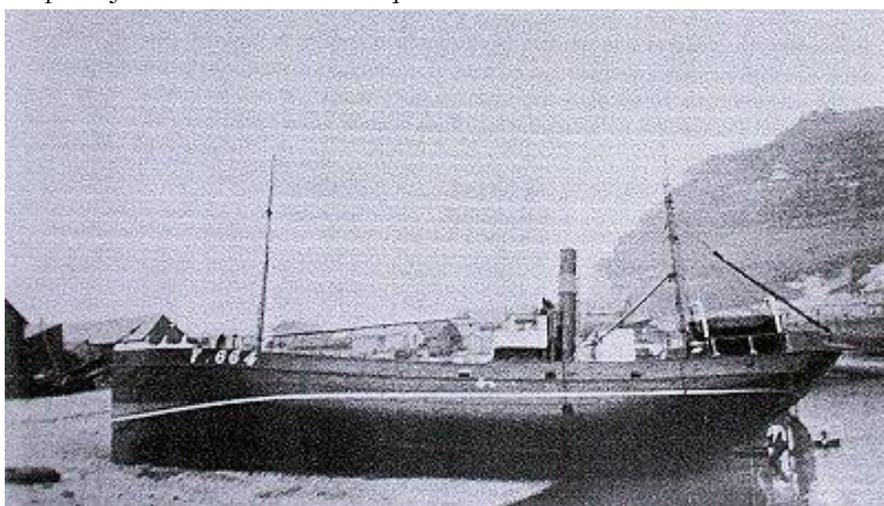


Figure 5 - Le chalutier Jeanne d'Arc de Boulogne-sur-Mer, qui deviendra le patrouilleur auxiliaire Jeanne d'Arc II

janvier 1919, il retourne à la vie civile. En il est démoli à Bremerhaven (Allemagne).

- Un arraisonneur Jeanne d'Arc III, remorqueur réquisitionné à Oran du 2 août 1914 au 3 janvier 1919.

- Un remorqueur Jeanne d'Arc IV, ex-remorqueur turc Seyhoum, capturé le 1er avril 1916, puis incorporé dans la Marine française sous le nom de Jeanne d'Arc IV. Il est rayé

des listes en 1920.

- Un dragueur auxiliaire Jeanne d'Arc V, vapeur réquisitionné à Alger le 25 février 1916. Il est en service à Marseille, jusqu'à sa dérégulation le 13 mars 1919.

- Un patrouilleur auxiliaire Jeanne d'Arc VI, vedette réquisitionnée à Saint-Valéry le 28 mai 1917, et qui sert au Havre jusqu'au 3 avril 1919.

- Un bateau piège Jeanne d'Arc VII, dundee réquisitionné à Concarneau le 23 juin 1917, il sert comme garde-pêche, avant d'être armé en cargo piège, maquillé en bateau de pêche pour la chasse aux sous-marins.

- Une péniche-canonnnière de l'Armée de Terre (1917 - 1919), armée par la Marine. En mars 1918, elle se distingue sur l'Oise, puis sur l'Aisne en juillet. A l'issue du conflit, elle sera affectée à la flottille du Rhin. Sa trace est perdue ensuite.

Cinquième Jeanne d'Arc : Un croiseur-école (1931-1964)

Ce fut le premier bâtiment spécialement construit pour

servir d'École d'application. Lancé en 1920 aux Chantiers de Penhoët à Saint-Nazaire et construit en un temps record, il entra en service en 1931. Le croiseur Jeanne d'Arc déplaçait 9 200 tonnes et filait 25 nœuds. Il était armé de 4 tourelles doubles de 155 mm, 4 pièces de 75 mm, 6 de 40 mm et 20 de 20 mm. Il pouvait recevoir 156 officiers-élèves, en douze postes, en plus des 28 officiers et 620 hommes d'équipage. C'était un bâtiment très réussi pour sa mission. Jusqu'à la guerre de 39-45 il effectua huit campagnes.

Au début de la guerre 1939-1940, le bâtiment fut affecté à la Division navale d'Atlantique-Ouest et participa au blocus des bâtiments de commerce allemands réfugiés dans les ports neutres. En juin 1940, il se trouvait aux Antilles où il resta jusqu'en juillet 1943. En septembre de la même année, il prit part aux opérations de Corse, puis au débarquement de Provence, le 15 août 1944. La Jeanne d'Arc fut citée à l'ordre de l'Armée pour les services rendus pendant les hostilités. Elle assura ensuite son rôle de croiseur-école jusqu'en 1964, accomplissant 27 campagnes autour du monde.



Figure 6 - Croiseur école Jeanne d'Arc (1931-1964)



Figure 7 - Le porte-hélicoptères Jeanne d'Arc



Figure 8 - Tappe de bouche d'un canon de 100 mm du PH Jeanne d'Arc

Brest de
emps La

La "Jeanne d'Arc" donna toute satisfaction au cours des croisières autour du monde qu'elle accomplit sans défaillance de 1931 à 1964, si l'on excepte l'interruption de 1939-1945 qui fut une

chance pour le croiseur immobilisé à la

Martinique jusqu'en 1943 avec un précieux chargement d'or. Trente-trois ans de bons et loyaux services, c'était exceptionnel, à cette époque, pour un navire de guerre, aussi bien construit fût-il.

Sixième Jeanne d'Arc : Un porte-hélicoptères (1964 - 2011).

Résolue, il est renommé Jeanne d'Arc en juillet 1964. Comme ses illustres prédécesseurs, ce bâtiment a servi d'école application des officiers de Marine, et effectué plus de quarante campagnes à travers le monde.

La TAPE DE BOUCHE, était à l'origine un bouchon de bois protégeant de l'humidité l'intérieur des canons en fonte. A la fin du 19^{ème} siècle, l'artillerie fut installée sur le pont supérieur. L'intérieur des canons fut protégé par des tapes circulaires en métal, (acier ou bronze) décorées aux armes du bâtiment.

QUARANTE-CINQ CAMPAGNES :

En quarante-cinq ans, ce porte-hélicoptères de 182 mètres de long, ce fleuron de la «Royale», a parcouru 3,2 millions de kilomètres. «C'est plusieurs fois la distance de la Terre à la Lune», rappelle un marin. Dans sa longue vie, cet énorme navire construit à Brest de 1959 à 1961, a formé 6.400 aspirants.

II LES NAVIRES HÔPITAUX

Depuis sa fondation en 1894, la Société des Œuvres de Mer (S.O.M.) s'était donné pour mission de porter secours aux marins qui se livraient à la grande pêche.

Pour atteindre ce but, elle armait des navires-hôpitaux qui croisaient aux époques convenables sur les lieux de pêches, bancs de Terre-Neuve et d'Islande. Un médecin et un aumônier étaient

embarqués sur chacun d'eux. Sept navires furent ainsi envoyés en missions d'assistance.

La S.O.M. vivait des dons qu'elle recevait. Une insigne libéralité permit de mettre en chantier, en 1913, un navire de fort tonnage et comportant des installations hospitalières très spacieuses, la **Sainte-Jeanne d'Arc**.

L'ordre de mobilisation mit fin prématurément à la campagne de 1914. Elle fut réquisitionnée.

La Sainte-Jeanne d'Arc devait trouver son affectation comme bâtiment amiral des patrouilles de défense du secteur Atlantique contre les sous-marins. La guerre terminée, la Société des Œuvres de Mer portait tout son effort sur la remise en état de la Sainte-Jeanne d'Arc, qui prenait ainsi armement pour la campagne de 1921.

Mais l'évolution de la pêche devenant de plus en plus rapide, il fallut se rendre à l'évidence. La mise en campagne d'un navire-hôpital de l'importance de la Sainte-Jeanne d'Arc ne se justifiait plus. L'année 1933 la vit pour la dernière fois sur les bancs de Terre-Neuve.

III LE GROUPE JEANNE D'ARC SUR LES MERS

Outil diplomatique véhiculant aussi, de par son nom, le patriotisme français, la JEANNE, tout en formant les jeunes officiers, s'est toujours rendue utile là où elle le pouvait en participant aux opérations, faisant grande impression avec ses hélicoptères, ses missiles Exocet et ses canons. Elle a ainsi été sollicitée, ces dernières années, pour soutenir les victimes du tsunami en 2004-2005 et aider à la libération des otages du Ponant en 2008 dans le golfe d'Aden, au large de la Somalie.

Et pourtant, la Jeanne d'Arc n'a pas été remplacée. Faute de moyens financiers, pour la première fois depuis 1912, la Marine a dû renoncer à avoir un navire dédié à la formation. Le concept «naviguer loin, longtemps et en équipage» demeurera. De même que le groupe-



Figure 9 - Le porte-hélicoptères Jeanne d'Arc au cours d'un exercice



Figure 10 - Au poste de garde, en attente de l'Amiral



Figure 11- Le Navire-Hospital Sainte-Jeanned'Arc

école continuera à s'appeler la Jeanne d'Arc, pour la force symbolique et historique du nom. Mais ce sont différents bâtiments qui se relayeront chaque année pendant six mois, en fonction de leur disponibilité, pour former les jeunes officiers sortant de l'École navale. Ce qui permettra au passage aux élèves officiers d'être instruits sur des navires ultramodernes, équipés des dernières technologies et dans un contexte opérationnel. Ainsi, depuis le retrait du service actif de la Jeanne, les missions qui étaient les siennes sont assurées par les trois porte-hélicoptères amphibies (PHA) autrefois appelés bâtiments de projection et de commandement (BPC) de la Marine, le «Mistral», le «Tonnerre» et le «Dixmude».

La Mission Jeanne d'Arc 2020 a largué les amarres et mis le cap vers la région Indopacifique.

En effet, le PHA « Mistral » et la frégate de type La Fayette « Guépratte » qui, désignés pour cette mission, ont appareillé de la base navale de Toulon le 26 février 2020, se déploieront en Méditerranée, puis en mer Rouge, avant de mettre le cap vers les océans Indien et Pacifique, puis les mers du Timor et de Chine. La voyage du retour passera ensuite par le golfe du Bengale.

La Mission Jeanne d'Arc 2020 concerne 84 enseignes de vaisseau de l'École navale, 40 officiers sous contrat long, 7 commissaires-élèves des armées d'ancrage Marine et 9 jeunes officiers étrangers, originaires d'Australie, du Brésil, de Belgique, d'Égypte, d'Éthiopie, du Maroc et d'Indonésie. Ils doivent être rejoints par 9 administrateurs des affaires maritimes, 6 médecins des armées appelés à servir dans les rangs de la Marine nationale, 12 sous-lieutenants de l'École de Saint-Cyr Coëtquidan, 10 stagiaires-ingénieurs de la Direction générale de l'armement [DGA] et 15 stagiaires de l'EDHEC, au titre de l'«Advanced Management Program».

«Les élèves seront encadrés par un détachement de l'École d'application des officiers de Marine [EAOM], composé de 39 officiers et officiers mariniers et de 8 conférenciers universitaires», précise la Marine nationale. Changement de cap, car depuis la mise en place

de l'Opération Résilience ? Face à la pandémie de covid-19, le groupe-école Jeanne d'Arc a désormais changé de mission pour assister les opérations dans le sud de l'océan Indien. Le Mistral qui a débarqué à Mayotte 67 militaires de la 9ème brigade d'infanterie de marine et leurs 30 véhicules, assure une patrouille dans le canal du Mozambique, avant de rallier l'île de La Réunion.

À l'heure où nous écrivons, il n'y a aucun cas de covid-19 à bord du Guépratte et du Mistral. Le capitaine de vaisseau commandant le Mistral a donné des ordres très précis pour conserver l'intégrité sanitaire des deux navires.

Les frégates de type La Fayette (FLF) ont été conçues principalement pour faire respecter les intérêts maritimes de l'État Français dans les espaces d'outre-mer, mais elles peuvent aussi assurer d'autres missions telles que l'intégration à une force d'intervention, la protection du trafic maritime, l'accompagnement d'un groupe aéronaval et réaliser des missions spéciales ou humanitaires. Remarquez le caractère furtif de la coque.

Le PHA Mistral accueillera un détachement de l'armée de Terre à son bord. Des exercices interarmées sont prévus.

Conclusion

Ainsi La Jeanne n'est pas morte. Tout en étant le gardien des traditions patriotiques et en assurant avec excellence la formation de ses cadres, la Marine Nationale remplit sa mission diplomatique.

Jeanne d'Arc continue de voguer sur les océans et les mers du globe. La bergère de Domrémy l'aurait-elle imaginé ?

Sources

Björn Lansdström, *Bateaux*, Paris, éditions du Compas, 1963.
 Raymond Frémy, (sous la dir.), *Des Noms sur la Mer*, Paris, éditions ACORAM, 1990.
 Jean Randier, *La Royale*, Brest La Cité, 1973
 MER ET MARINE Toute l'actualité maritime.
 Wikipédia, L'encyclopédie libre.
 Dr. Gilles Barnichon, *Les Navires hôpitaux français, Maîtres du Vent*, Chiré, Editions Babouji.
 Le poste des Choufs, *Guide du nouvel embarqué*.



Figure 12 - Porte-hélicoptères amphibie (PHA) Mistral



Figure 13 - Frégate (FLF) Guépratte

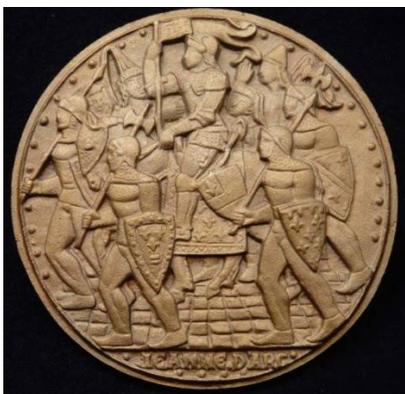


Figure 14 - Tape de bouche :
Jeanne d'Arc et ses compagnons

François Kergall

Membre titulaire de l'Académie d'Orléans :
Agriculture, Sciences et Belles-Lettres, section
Sciences

Conférence du jeudi 4 Mai 2020

Arts et sciences, regards croisés sur l'histoire de la vie

André Brack

Résumé

Les scientifiques utilisent souvent des "vues d'artiste" pour étayer leurs démonstrations tandis que les peintres s'inspirent quelques fois des avancées scientifiques. Le parallèle entre la science et les arts apparaît dans les grands événements qui ont jalonné l'histoire de la vie depuis le big bang jusqu'à l'émergence d'homo sapiens. Les étapes de cette histoire passent par l'origine de la Terre, l'origine de la vie, la sortie des eaux et l'origine de l'homme. La rigueur reste cependant une ligne de démarcation entre le scientifique et l'artiste. Les deux se rejoignent finalement pour alerter sur les dangers qui menacent la Terre.

Le mémoire est dédié aux cabinets de curiosités (Fig. 1) où étaient rassemblés tout à la fois des objets scientifiques (herbiers, fossiles, instruments de mesure, etc.) et des œuvres d'art. Ces cabinets disparurent au cours du XIX^e siècle.



Figure 1. Hierominus Francken II, peintre flamand (1578 – 1623)

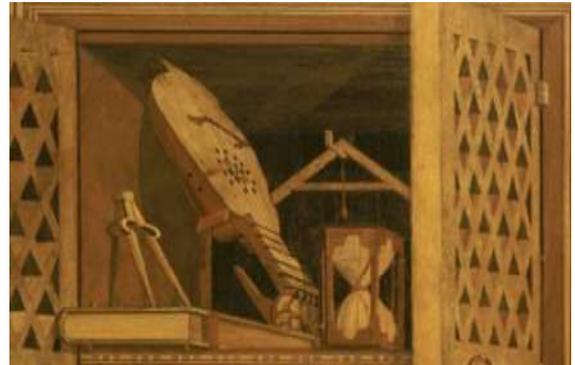


Figure 2. Metropolitan Museum of Arts à New-York



Figure 3. Académie d'Orléans



Figure 4. Salk Institute for biological studies, La Jolla, CA, USA

Le rapprochement entre les arts et les sciences se retrouve dans maints endroits comme dans le *studiolo* du Palais Ducal de Gubbio (Fig. 2) exposé au *Metropolitan Museum of Arts* à New-York et sur un chapiteau qui coiffe l'une des pilastres de la façade de l'Académie d'Orléans, rue Antoine Petit (Fig. 3).

J'ai été sensibilisé à ce rapprochement au cours d'une année sabbatique passée au *Salk Institute for biological studies*, à La Jolla, près de San Diego, au sud de la Californie (Fig. 4). Jonas Salk, découvreur d'une inoculation contre la poliomyélite en 1953 et fondateur du laboratoire, avait engagé un philosophe pour réconcilier arts et sciences. Nous nous réunissions toutes les semaines pour jeter les bases de cette réconciliation, notamment en biologie. Les échanges furent fructueux même si quelques fois il fut difficile d'harmoniser discours scientifique et discours philosophique. Personnellement, ces échanges me sensibilisèrent aux vertus de la vulgarisation scientifique et du rapprochement entre arts et sciences.

Qualités partagées

Les scientifiques partagent un certain nombre de qualités propres aux artistes, peintres, sculpteurs, écrivains ou acteurs. Tout d'abord l'esprit créatif. Claude Bernard écrivait : « *L'invention scientifique réside dans la création d'une*



Figure 5. Les couleurs

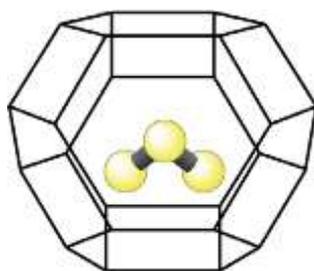


Figure 6. Trois atomes de soufre dans une cage

hypothèse heureuse et féconde ; elle est donnée par le génie même du savant qui l'a créée ». Mais cette création ne peut se faire que dans la liberté, ainsi promue par Bakounine « *Encore une fois, la mission de la science est d'éclairer la route. Mais la vie seule, délivrée de toutes les entraves gouvernementales et doctrinaires et rendue à la plénitude de son action spontanée, peut créer* ». En second lieu, le scientifique est souvent amené à effectuer un travail manuel, les fameuses « manip », pour étayer l'hypothèse de départ. Le résultat en mains, il va alors rédiger un article qu'il va soumettre à une revue scientifique. Finalement, en

bon acteur, il va présenter ses résultats à ses pairs au cours de congrès internationaux, voire même devant un large public s'il est animé par le souci de partager les sciences.

La couleur (Fig. 5) est le plus beau trait d'union entre la chimie et l'art. À en croire Marcelin Berthelot « *La chimie crée son objet. Cette faculté créatrice, semblable à celle de l'art lui-même, la distingue essentiellement des sciences naturelles et historiques* ». L'exemple du bleu outremer en apporte la preuve. Jusqu'au XIX^e siècle, on extrayait le pigment bleu outremer à grand frais d'une pierre semi-précieuse : le lapis-lazuli. Cette pierre était importée d'Afghanistan - d'où le nom d'outremer - et son procédé d'extraction était long, difficile et onéreux. Son prix était plus élevé que celui de l'or. Contrairement à la plupart des pigments minéraux, la couleur du bleu outremer n'est pas due à une substance métallique, mais au soufre. C'est l'anion radical $S_3^{\bullet-}$, constitué de trois atomes de soufre et emprisonné dans une cage (Fig. 6) d'aluminosilicate, qui est à l'origine de la couleur. La synthèse chimique fut réalisée en 1826, réduisant considérablement son coût.

En 1514, Albrecht Dürer (Fig. 7) avait de solides connaissances en mathématiques lorsqu'il peint « *Melancholia* » (*de melas, noir et cholée, humeur*) puisqu'on y trouve le carré magique dans lequel toutes les additions, horizontales, verticales et diagonales, totalisent 34 ainsi qu'un rhomboèdre tronqué.



Figure 7. Albrecht Dürer. The Metropolitan Museum of Art, New York



Figure 8. Big Bang Boum, Musée Marcel Figas, Coaraze



Figure 9. Le temps du Rêve

L'histoire de l'Univers

L'histoire du monde commence il y a 13 milliards 819 millions d'années avec le Big Bang (fig. 8) . Mais le big bang n'était pas une explosion à proprement parler. Le terme big bang fut proposé en 1948, par l'astrophysicien britannique Fred Hoyle par dérision lors d'une émission de la BBC. Et avant le Big Bang? En réponse à cette difficile question, les aborigènes australiens évoquent le Temps du Rêve (Fig 9) qui précède le temps, une ère où tout n'était que spirituel et immatériel.

L'âge de l'Univers. Environ 380 000 ans après le Big Bang, l'Univers initialement très petit, dense et chaud, devient transparent. Un rayonnement peut enfin s'échapper (Fig. 10). Dilué et refroidi par l'expansion de l'Univers, le rayonnement fossile possède aujourd'hui une température très basse de $-270,425^{\circ}$ mesurée avec une grande précision par le satellite spatial européen Planck (Fig 11). L'amplitude du refroidissement a permis d'estimer l'âge de l'Univers à 13 milliards 819 millions d'années.

Formation du système solaire et de la Terre

Il y a 4,567 milliards d'années, un nuage moléculaire de gaz et de poussières alimenté par une supernova (implosion d'une étoile en fin de vie) se met à tourner en s'aplatissant comme une



Figure 10. La séparation de la lumière et de l'obscurité. Michel-Ange, Chapelle Sixtine. Dieu se lance dans l'espace infini permettant à des spirales de lumière de chasser l'obscurité.

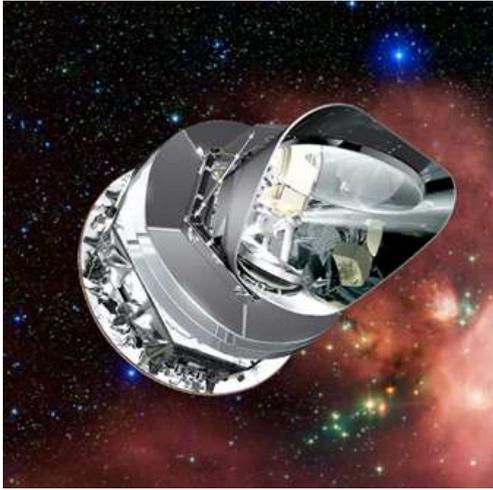


Figure 11. Le satellite européen Planck

vivantes, c'est-à-dire capables de s'auto-reproduire et d'évoluer. La vie était née (Fig. 14). L'eau fut le véritable berceau de la vie. Elle fut présente très tôt à la surface de la Terre, cette dernière n'étant ni trop grosse, ni trop petite. Trop grosse, elle aurait été gazeuse comme Jupiter et Saturne, trop petite, elle n'aurait pas pu retenir l'atmosphère qui, par sa pression, maintient l'eau à la surface. La distance de la Terre au Soleil lui permettait également d'avoir une température clémente. Trop chaude, l'eau serait évaporée, trop froide, l'eau aurait gelé.

L'eau terrestre est probablement d'origine cométaire (Fig.15) en provenant des deux grands réservoirs de comètes que sont le Nuage d'Oort

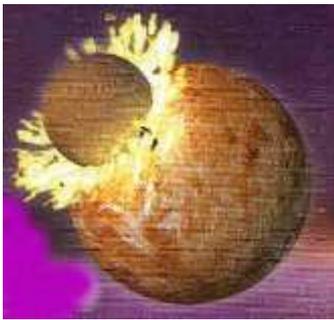


Figure 12. La formation de la lune



Figure 13 Molécules faites de carbone, hydrogène, oxygène, azote



Figure 14. L'origine de la vie. Chu-Yin-Chen 1998

galette. La plus grande partie de la masse du disque proto-planétaire initial s'effondre au centre pour former le Soleil. Les restes épars forment les planètes. Du fait du disque originel, les planètes se trouvent dans un même plan.

A ses débuts, la Terre est une masse en fusion chauffée par la gravitation, la radioactivité et les impacts de météorites, un environnement inhospitalier avec d'innombrables éruptions volcaniques.

A peine vieille de près de 100 millions d'années, la Terre se voit percutée (Fig. 12) par une proto-planète de la taille de Mars. Un disque contenant les matériaux éjectés se forme autour de la Terre et se condense rapidement en un seul corps, la Lune qui à l'époque, orbite plus rapidement et se trouve 15 fois plus proche de la Terre qu'aujourd'hui.

L'origine de la vie

Il y a environ 4 milliards d'années, des molécules à base de carbone se rassemblent dans l'eau et réagissent entre elles (Fig. 13) pour générer les premières entités qualifiées de

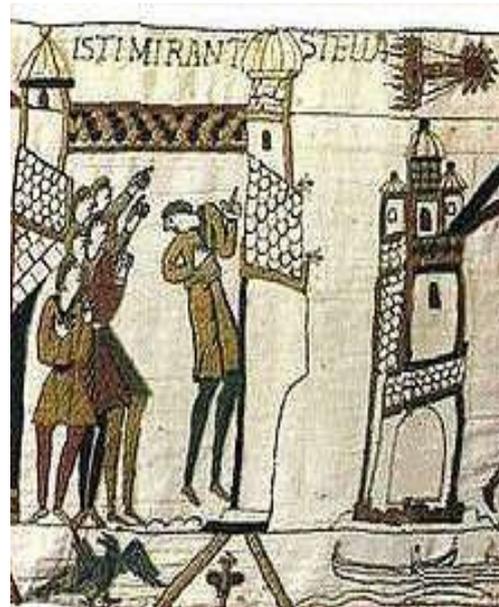


Figure 15. Tapisserie de Bayeux. Bataille d'Hastings. Comète Halley vue en avril 1066 : « ISTI MIRANT STELLA »

et la Ceinture De Kuiper (Fig. 16).

Certaines des molécules carbonées qui ont participé au départ de la vie dans les océans ont

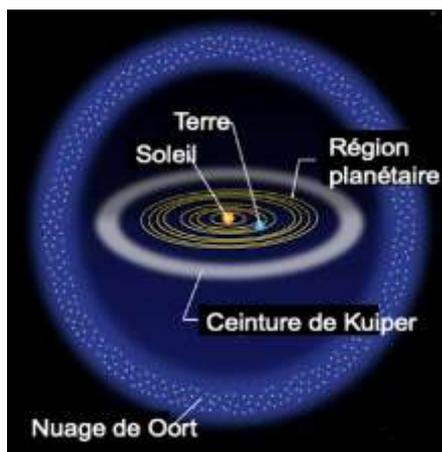


Figure 16. Nuage de Oort et ceinture de Kuiper

pu se former dans l'atmosphère bombardée par des éclairs (Fig. 17) ainsi que dans les sources hydrothermales sous-marines.



Figure 17. Molécules et éclairs

Le peintre surréaliste Yves Tanguy a peint « Extinction des lumières inutiles » (Fig. 18) en 1927, soit exactement 50 ans avant la découverte des premiers fumeurs sous-marins !



Figure 18. Yves Tanguy a peint « Extinction des lumières inutiles »

La plupart des molécules carbonées qui ont démarré la vie furent probablement apportées par les météorites, comètes (Fig. 19) et micrométéorites. Les météorites ont peut-être même apporté la rupture de symétrie du vivant terrestre. Par exemple, les acides aminés qui constituent les protéines existent sous deux formes, gauche et droite, (Fig. 20) images dans un miroir, comme nos deux mains (Fig 21). La nature n'utilise que la forme gauche.



Figure 19. La comète 67P/Churyumov-Gerasimenko

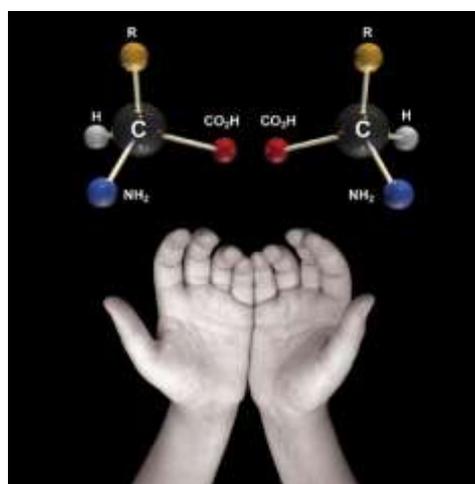


Figure 20. acides aminés



Figure 21.

Depuis près de 70 ans, de nombreux chimistes ont tenté de créer en laboratoire une vie simple dans les conditions des océans primitifs à partir de molécules carbonées. Force est de constater qu'ils n'y sont pas encore parvenus. A priori, la chimie devait être relativement simple et robuste car la Terre primitive était inhospitalière, soumise au bombardement et au volcanisme. Il reste donc à découvrir maintenant une chimie qui soit à la fois

simple et complexe, à l'image de la toile de Kandinski (fig.22).



Figure 22. Kandinski

La sortie des eaux

Il y a 400 millions d'années la vie gagne la Terre ferme, après avoir passé des milliards d'années dans l'eau. Certaines espèces y prirent racine, pendant que d'autres partaient à l'aventure (Fig. 23) et se diversifiaient grâce à leur mobilité. Ce sont nos très lointains ancêtres

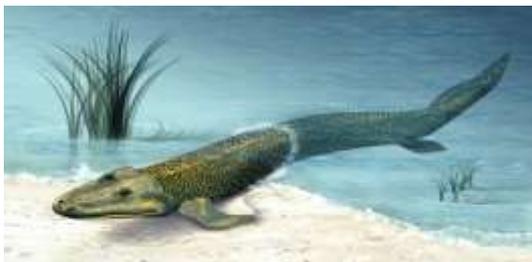


Figure 23. La sortie des eaux

L'origine de l'homme.

D'où vient-il ? Qui est-il ? Où va-t-il.

L'origine de l'homme a inspiré de nombreuses mythologies et de nombreux artistes (Fig. 24 à 28).

Les humains ne descendent pas des singes. Au vu de leur comportement si humain, les grands singes pourraient passer pour d'excellents ancêtres mais ils ne sont pas nos ancêtres. Bien que le singe soit représenté tenu en laisse par

l'homme dans l'iconographie des chapiteaux romans, notamment auvergnats, pour représenter la part bestiale de l'homme, nous partageons avec les chimpanzés et les bonobos un ancêtre commun, vivant quelque part en Afrique, il y a environ 8 millions d'années.

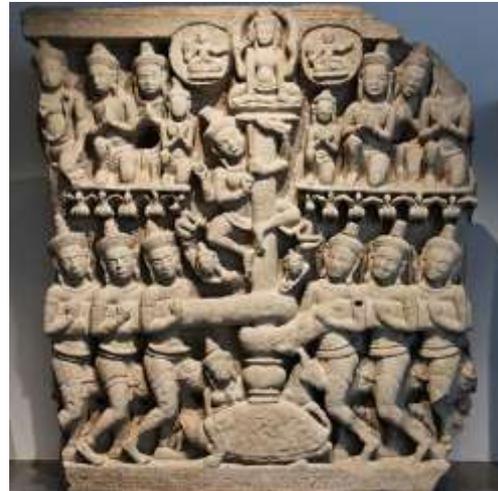


Figure 24. Mythe cosmologique de l'hindouisme. Barattage de la mer de lait, d'où naissent les apsaras, et Lakshmi (Angkor Vat).

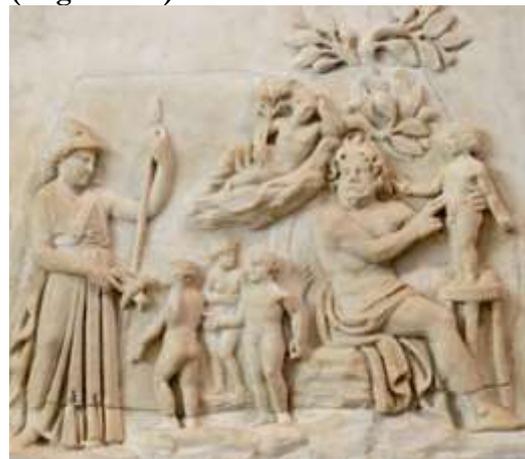


Figure 25. Mythologie grecque, Création de l'homme par Prométhée, bas-relief en marbre du 3^e s. Musée du Louvre



Figure 26. La naissance d'Adam, Botticelli, 1485.

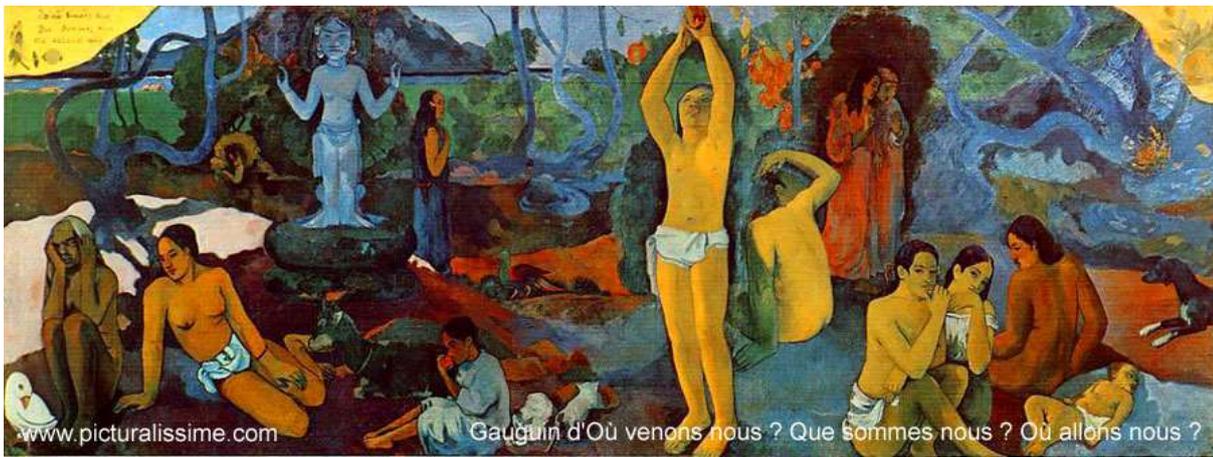


Figure 27. L'origine de l'Homme



Figure 28. La création de Vénus, Michel-Ange, Chapelle Sixtine.



Figure 29. Chapiteau auvergnat

La plus ancienne espèce de la lignée humaine a été découverte au Tchad, *Sabelanthropus tchadensis*, alias Tumaï. Son l'âge est estimé à 7 millions d'années, très proche donc de la séparation chimpanzés-homininés.

D'importants fossiles jalonnent ensuite l'histoire des homininés. Cependant, les filiations restent inconnues de sorte qu'il n'est pas possible de dresser arbre généalogique *d'homo sapiens*.

Que disent les anthropologues ?

Les humains ne descendent pas des singes. Au vu de leur comportement si humain, les grands singes pourraient passer pour d'excellents ancêtres mais ils ne sont pas nos ancêtres. Bien que le singe soit représenté tenu en laisse par l'homme dans l'iconographie des chapiteaux romans, notamment auvergnats (Fig. 29), pour représenter la part bestiale de l'homme, nous partageons avec les chimpanzés et les bonobos

un ancêtre commun, vivant quelque part en Afrique, il y a environ 8 millions d'années

La plus ancienne espèce de la lignée humaine a été découverte au Tchad, *Sabelanthropus tchadensis*, alias Tumaï (Figure 30). Son l'âge est estimé à 7 millions d'années, très proche donc de la séparation chimpanzés-homininés.



Figure 30. Tumaï, il y a 7 millions d'années

D'importants fossiles jalonnent ensuite l'histoire des hominés (Figure 31) . Cependant, les filiations restent inconnues de sorte qu'il n'est pas possible de dresser arbre généalogique d'*homo sapiens*.

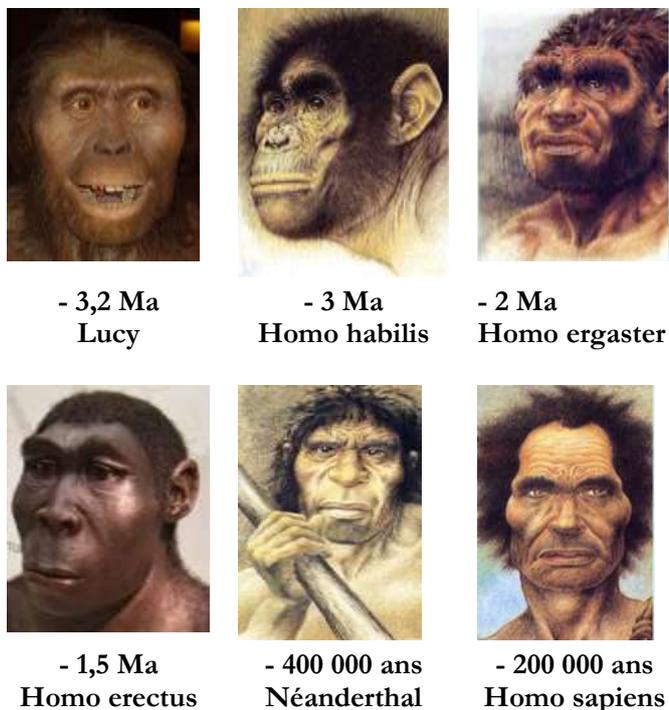


Figure 31. Résumé de l'histoire des hominés.

Par contre, la France possède de très riches témoignages de l'art pariétal de nos proches ancêtres dans les grottes Chauvet, Cosquer et Lascaux (Figure 31).

La rigueur, ligne de démarcation entre science et art

Les scientifiques sont tenus à la plus extrême rigueur. Christian de Duve (1917- 2013) lauréat du Prix Nobel de physiologie en 1974, écrivait

dans l'Envoi à la fin de son livre *A l'écoute du vivant* paru en 2002 : « J'ai connu la joie d'apprendre, le plaisir presque voluptueux de comprendre, le rare éclair d'illumination, l'austère satisfaction d'observer les règles du jeu scientifique, fondées sur la rigueur et l'intégrité intellectuelles. Ces émotions et ces impératifs, je les ai partagés avec d'autres scientifiques. Et j'ai aussi vibré dans d'autres registres, en résonance avec des poètes, des écrivains, des artistes et des musiciens qui m'ont ému par leurs œuvres et leurs interprétations ».

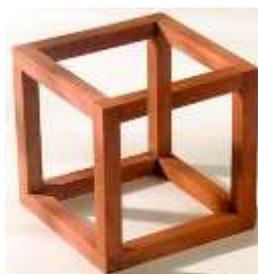


Figure 32. Maurits Cornelis Escher

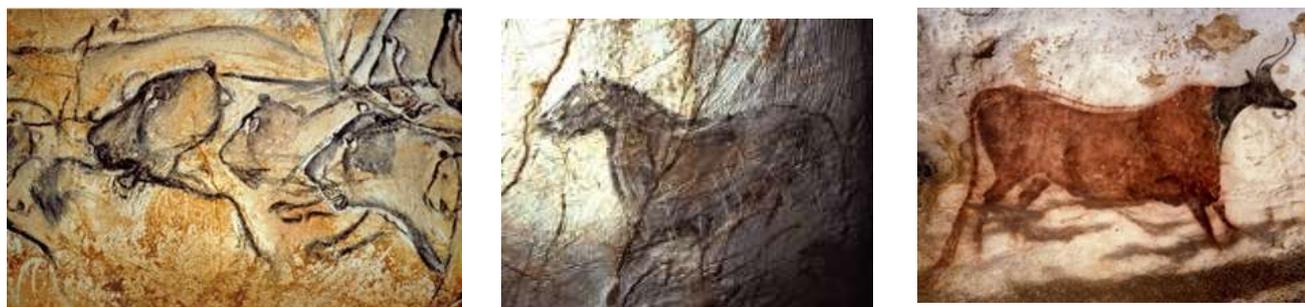
Les artistes ne sont nullement tenus de respecter des règles rigoureuses. Maurits Cornelis Escher, (1898-1972) peut se jouer de la réalité physique dans sa représentation du cube (Figure 32).

Ils peuvent également mettre deux mains droites à certains personnages de l'Égypte ancienne, peut-être pour symboliser une gestuelle active.



Figure 33. Une égyptienne aux deux mains droites

Et pourquoi Lucas Cranach dote-t-il Adam et Ève de nombrils (Figure 34) alors qu'ils sont issus d'un bloc de glaise et d'une côte ? La symbolique ici vise à leur donner une réelle contemporanéité.



Grotte Chauvet (- 31 000 ans) Figure 31. Diverses grottes françaises Grotte Cosquer (-27 000 ans) Grotte de Lascaux (-17 000 ans)

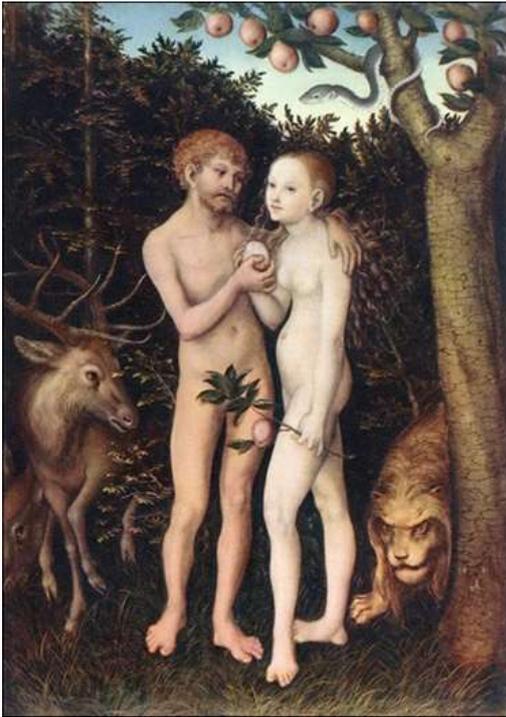


Figure 34. Lucas Cranach

Symbolisme moins flatteur pour Ève, qui, à l'inverse d'Adam, est accompagnée d'un animal menaçant. La culpabilité de la femme ne sera vraiment levée qu'avec la glorification de la Vierge, peinte notamment par Raphaël.

Art et science, entre pessimisme et optimisme

Les peintres flamands, ici Jan Van Kessel dans sa nature morte aux fruits et crustacés (Figure 38) peinte en 1653, avaient coutume de placer un verre d'eau dans leur toile. A moitié vide, il semble nous alerter sur les dangers que fait courir le réchauffement climatique.



Figure 38. Jan Van Kessel (1653)



Figure 35. la Vierge, Raphaël.

A moitié plein, il rappelle ce qu'écrivait Saint Exupéry dans Terre des Hommes : “ D'une lave en fusion, d'une pâte d'étoile, d'une cellule vivante germée par miracle nous sommes issus, et, peu à peu, nous nous sommes élevés jusqu'à écrire des cantates et à peser des voies lactées”.



Figure 39. Olga Kisseleva, changement climatique

André Brack
Membre titulaire de l'Académie d'Orléans
Section Sciences

Communication du vendredi 5 juin 2020

La Carrière politique du Montargois Eugène Frot

Jean-Louis RIZZO

Résumé

Député du Loiret et de Montargis de 1924 à 1940, Eugène Frot, d'abord socialiste, évolue vers des positions plus modérées et devient ministre dans plusieurs gouvernements entre 1932 et 1934. Ministre de l'Intérieur, il vit douloureusement l'émeute du 6 février 1934 et ses nombreuses victimes. À partir de cette date, il s'oriente vers des positions révisionnistes et autoritaires qui l'éloignent du camp républicain.

Abstract

Deputy of the Loiret and Montargis from 1924 to 1940, Eugène Frot, first socialist, evolves towards more moderate positions and becomes minister in several governments between 1932 and 1934. Minister of the Interior, he lives painfully the riot of 6 February 1934 and its many victims. From this date, he is moving towards revisionist and authoritarian positions, that distance him from the Republican family.



Député du Loiret de 1924 à 1940 et plus précisément de la circonscription de Montargis de 1928 à 1940¹, Eugène Frot demeure l'élus montargois qui a atteint les plus hauts degrés de la hiérarchie gouvernementale. De décembre 1932 à février 1934, il appartient à tous les ministères et connaît une ascension rapide. Sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil de décembre 1932 à janvier 1933 (cabinet Paul-Boncour), ministre de la Marine marchande de janvier à octobre 1933 (cabinet Daladier), puis de novembre 1933 à janvier 1934 (cabinet Chautemps), ministre du Travail et de la Prévoyance sociale d'octobre à novembre 1933 (cabinet Sarraut), puis du 9 au 30 janvier 1934 (cabinet Chautemps), il accède le 30 janvier 1934 au ministère de l'Intérieur, alors qu'il n'est âgé que de 40 ans. Mais les 15 morts du 6 février 1934, dont il est rendu responsable, brisent sa carrière politique, même si celle-ci se poursuit jusqu'à la guerre.



Eugène Frot en 1932

Après avoir échoué dans la conquête du canton de Lorris, Eugène Frot refuse de se porter candidat

¹ En 1924, l'élection à la Chambre des députés repose sur un scrutin de liste départemental. À partir de 1928, la France revient à un scrutin majoritaire de circonscription, en vigueur de 1889 à 1914.

à tout mandat local, même à celui de conseiller municipal. Adeptes du non-cumul des mandats à une époque où cette attitude demeure exceptionnelle, Frot se contente de son rôle de député, sans oublier pour autant de se faire l'interprète des intérêts locaux. Sa seule carrière nationale sera donc étudiée dans cet article. Élu député dans le sillage du socialisme, Eugène Frot se détache peu à peu de sa mouvance d'origine, ce qui favorise sa fulgurante ascension. Le drame du 6 février 1934 l'affecte profondément et renforce sa pensée révisionniste qui ne s'atténuera qu'avec la dérive du gouvernement de Vichy.²

Une ascension rapide

Eugène Frot naît à Montargis le 2 octobre 1893. La famille est originaire de Château-Landon, mais le père d'Eugène s'est installé à Montargis pour tenir le café de la Terrasse place du Pâtis. Le canal de Briare passant à côté du café, M. Frot père gère aussi l'important secteur des assurances fluviales. Même si la pauvreté de la famille, souvent évoquée par Frot, ne correspond en rien à la réalité, les revenus des Frot demeurent modestes. D'ailleurs, le cafetier souhaite simplement que son fils lui succède à la tête du commerce et, si Eugène ne se montre pas séduit par cette perspective, c'est simplement pour envisager de devenir coiffeur. Le jeune homme doit son salut à une tante qui remarque ses aptitudes intellectuelles et le pousse à passer son baccalauréat qu'il réussit sans grandes difficultés (1910). Eugène Frot s'inscrit alors à la Sorbonne pour suivre des études d'Histoire. La modicité de ses moyens financiers l'oblige en même temps à exercer des fonctions de surveillant dans plusieurs lycées. Il obtiendra sa licence à la veille de l'entrée en guerre.

Le milieu des mariniers de Loire que le jeune Eugène fréquente au café de la Terrasse apparaît très tenté par le socialisme. Montargis élit toujours à l'époque un maire de gauche, mais de tendance

² Sur Eugène Frot, il n'existe qu'un seul ouvrage de référence : Roland VOUETTE, *Eugène Frot, l'homme du 6 février 1934*, Châtillon-Coligny, Editions de l'Ecluse, 2012.

radicale socialiste et non S.F.I.O. Le jeune Eugène admire Jaurès et là réside sans doute l'explication de l'adhésion à la S.F.I.O en 1911. Militant obscur de cette formation politique de 1911 à 1914, Eugène Frot est mobilisé en 1914 et combat courageusement sur l'ensemble des fronts durant deux années. Grièvement blessé en 1916, il est réformé et accepte un poste d'enseignant en Histoire au lycée de Tlemcen en Algérie. Sans doute perçoit-il que son bonheur et son avenir ne résident pas dans la transmission d'un savoir à de jeunes lycéens. Il abandonne donc le professorat, rentre en métropole en 1919, envisage de devenir avocat et donne ses premiers articles dans les journaux socialistes nationaux, d'abord *L'Humanité* (1919-1920), puis *Le Populaire*.³

Le 16 novembre 1919, alors que Clemenceau occupe encore la présidence du Conseil, les Français renouvellent la Chambre des députés élue en 1914. Le Loiret constitue une circonscription unique avec cinq députés à élire. Il n'y a qu'un seul tour et les électeurs du département ont le choix entre quatre listes, avec possibilité de panachage⁴. La liste de concentration républicaine, regroupant les modérés, arrive en tête et obtient trois sièges. La liste radicale socialiste parvient à faire élire deux députés, Pierre Dézarnaulds et Charles Roux. Eugène Frot, à la tête de la liste S.F.I.O, approche les 12% des suffrages exprimés. Il n'est évidemment pas élu, mais il réalise le meilleur résultat des socialistes dans le Loiret depuis la création de la S.F.I.O. En outre, ayant obtenu davantage de voix que ses colistiers, il bénéficie d'un réel succès d'estime. Certes, Eugène Frot a conduit une campagne appuyée à gauche, avec le soutien à la révolution russe et aux mutins de la mer Noire, mais lors des législatives, il élabore une liste incomplète (trois candidats au lieu de cinq) afin que l'électeur

socialiste puisse voter également pour deux radicaux.

En 1920, Eugène Frot entre au cabinet d'avocats dirigé par Joseph Paul-Boncour. Ce dernier, ami de Jaurès et ancien ministre du Travail (1911) vient de reprendre sa carte à la S.F.I.O, mais il ne se situe pas dans l'aile orthodoxe du parti. Il en incarne plutôt la tendance la plus modérée. L'influence de Paul-Boncour sur Eugène Frot est importante. Alors que la majorité de la S.F.I.O considère que les radicaux ne constituent qu'une émanation de la bourgeoisie et que toute collaboration avec eux s'avère impossible, Paul-Boncour pense que la politique du pire demeure mauvaise conseillère et qu'une politique de progrès peut unir socialistes et radicaux. Eugène Frot adopte facilement ce point de vue, confirmant ainsi son attitude vis-à-vis des radicaux lors du scrutin législatif. Par ailleurs, Paul-Boncour ne veut pas du pacifisme à tout prix, doctrine professée par son parti. Il estime que la France ne peut pas désarmer unilatéralement et que les menaces extérieures constituent une réalité. Ainsi juge-t-il que les socialistes doivent voter les crédits militaires, parce que le patriotisme n'a rien de commun avec le nationalisme et ses dérivés. Là encore, Eugène Frot adopte les vues de son mentor et devient le défenseur d'un socialisme davantage réaliste qu'idéologue. Il n'éprouve donc aucune difficulté à s'allier en 1924 avec les radicaux lors du scrutin législatif. Le mode de scrutin est identique à celui de 1919. La liste commune comporte cinq noms, quatre radicaux, plus Eugène Frot en dernière position. La gauche bénéficie du rejet par l'opinion des modérés au pouvoir depuis 1919. Tous les membres de la liste obtiennent la majorité absolue des suffrages. Pierre Dézarnaulds, député sortant, dispose du meilleur résultat avec 48 319 voix et Eugène Frot arrive logiquement en dernière position avec 46 909 suffrages. C'est malgré tout

³ Avec la scission de la S.F.I.O à Tours en décembre 1920, les majoritaires communistes conservent *L'Humanité* et les minoritaires qui conservent la vieille S.F.I.O disposent du *Populaire* pour diffuser leurs idées.

⁴ Tout candidat ayant obtenu sur son nom la majorité absolue des voix est déclaré élu. Les sièges non pourvus à la majorité absolue sont répartis entre les listes à la proportionnelle.

pour lui un excellent résultat qui lui permet d'accéder au Palais-Bourbon.



Joseph Paul-Boncour

Eugène Frot se montre un député assidu et travailleur. Il rédige de nombreuses propositions de lois souvent vouées à l'échec comme l'élargissement des possibilités de divorcer ou encore l'institution du suffrage féminin. Il n'oublie jamais sa circonscription, notamment lorsqu'il propose des tarifs douaniers plus élevés sur les importations de caoutchouc, pensant sans doute à défendre les activités de l'usine Hutchinson de Châlette-sur-Loing. En 1926, Eugène Frot est reçu à la loge Etienne Dolet d'Orléans, loge qui relève de l'obédience du Grand Orient de France (G.O.D.F). Quelques années plus tard, il fondera à Montargis un autre atelier du G.O.D.F, Les Fervents du Travail. Les orientations laïques et républicaines du Grand Orient lui siéent parfaitement. Frot apparaît également comme un bon élu de terrain, allant fréquemment au contact de l'électeur sans pour autant faire des promesses démagogiques. Les Montargis lui en sont reconnaissants. En 1928 en effet, la France revient au scrutin d'arrondissement et Frot opte pour la circonscription de Montargis. Les radicaux le soutiennent et il est élu dès le premier tour avec 55% des suffrages.

La discipline de vote imposée par la S.F.I.O lui pèse. Le parti lui semble de plus en plus sectaire. En novembre 1929, il vote pour le maintien du onzième cabinet Briand, alors que la S.F.I.O a appelé ses députés à se prononcer contre le ministère. Frot reçoit un blâme de la part de la direction du parti. C'est l'occasion pour lui de partir. Il le fait dans la plus grande discrétion, affirme qu'il demeure socialiste, mais qu'il entend collaborer au Parlement avec les républicains-socialistes et les radicaux. Cette fois-ci, il précède Paul-Boncour qui quitte la S.F.I.O en 1931. Si Paul-Boncour rejoint les républicains-socialistes, Eugène Frot n'adhère à aucun parti. Il devient membre d'un petit groupe d'une douzaine de députés de gauche non affiliés à un parti. Faible numériquement, ce groupe pèse politiquement, car, dans une Chambre émietée en une quinzaine de groupes parlementaires, ces députés peuvent représenter un appoint important lors de la constitution de la majorité. Frot entre donc de plain-pied dans le « système ». Sa réelle ambition rejoint ses convictions profondes. Réélu triomphalement député de Montargis au premier tour des élections générales du printemps 1932, il peut désormais prétendre à entrer au gouvernement. La nouvelle Chambre compte seize groupes parlementaires pour 608 députés au total. Eugène Frot siège à la Gauche indépendante, faible en effectifs (15 inscrits), mais indispensable pour constituer une majorité viable au sein de ce kaléidoscope parlementaire.

Sous-secrétaire d'État dans le gouvernement de son ami Paul-Boncour, Eugène Frot s'occupe surtout des relations avec le Parlement et de l'introduction de la législation laïque en Alsace-Moselle. Il ne demeure que cinq semaines à ce poste (17 décembre 1932 au 27 janvier 1933), mais sa jeunesse, son dynamisme et sa propension à vouloir rationaliser le travail parlementaire sont remarqués par l'opinion publique. Il est rare qu'un sous-secrétaire d'État fasse la une d'un grand quotidien d'information. C'est pourtant ce qui arrive à Eugène Frot le 10 janvier 1933 avec un entretien donné au *Petit Journal*. Le ministre précise que sa politique vise à « la restauration et la modernisation de l'État ».

Frot adopte le langage des néo-socialistes du type Marcel Déat ou Adrien Marquet, toujours membres de la S.F.I.O, mais qui reprochent à leur parti de rester figé dans la vulgate marxiste au lieu de rechercher le soutien des classes moyennes et de promouvoir un État fort. Le mot d'ordre des néo-socialistes, que Frot ne désavouerait pas, « Ordre-Autorité-Nation » constitue bien une rupture avec le crédo marxiste.

Du 30 janvier au 24 octobre 1933, Eugène Frot siège dans le cabinet Daladier comme ministre de la Marine marchande (portefeuille qui inclut en fait tous les aspects liés à la mer, à l'exception des questions relatives à la flotte de guerre). Il met en action tout son savoir-faire dans la résolution de plusieurs conflits comme celui des sardiniers et celui de la construction du *Normandie*. Entre les difficultés financières de la Compagnie générale transatlantique et les grèves des ouvriers à Saint-Nazaire, le chantier du plus beau paquebot du monde prenait beaucoup de retard. Moyennant quelques concessions salariales, le travail reprend, alors que la Compagnie reçoit une aide financière substantielle contre un contrôle plus étroit de l'Etat.

Entre le 24 octobre 1933 et le 30 janvier 1934, soit moins de 100 jours, Eugène Frot occupe trois portefeuilles ministériels, ce qui ne lui permet pas d'imprimer une politique, notamment au ministère du Travail et de la Prévoyance sociale. Politiquement, il n'adhère toujours à aucun parti et lorsque les néo-socialistes fondent le Parti socialiste de France après avoir quitté la S.F.I.O en novembre 1933, il ne les rejoint pas, goûtant pleinement son indépendance. Frot, de plus en plus connu du grand public et jugé peu partisan, voit son nom circuler de plus en plus pour occuper des ministères régaliens, voire la présidence du Conseil.

Eugène Frot et le 6 février 1934

À la fin de l'année 1933, la conjonction des crises économique, sociale et morale déstabilisent la République. L'instabilité ministérielle chronique aggrave la situation. Les ligues d'extrême-droite, très influentes dans la capitale, manifestent

quotidiennement en vilipendant le régime et ses dirigeants. L'affaire Stavisky qui se développe en décembre 1933 et janvier 1934 abîme un peu plus l'image de la classe politique dans le pays. Partiellement compromis dans ce scandale, le ministère Chautemps démissionne le 30 janvier 1934. Le président Albert Lebrun demande au radical Édouard Daladier, déjà président du Conseil en 1933, de constituer le nouveau gouvernement. À la différence de Chautemps, Daladier jouit d'une réputation d'homme intègre (justifiée) et énergique (plus discutable). L'équipe ministérielle est connue le 31. Elle comprend 23 ministres et sous-secrétaires d'État. Les radicaux sont au nombre de 17, flanqués sur leur droite par quatre ministres modérés et sur leur gauche par deux dissidents socialistes. L'un d'eux, Maxence Bibié, détient un modeste sous-secrétariat d'État à la présidence du Conseil, mais le deuxième, Eugène Frot, occupe le ministère stratégique de l'Intérieur et la troisième place dans l'ordre protocolaire. Il vient à peine d'atteindre ses quarante ans.



Édouard Daladier

Malgré la participation de quelques modérés, le centre et la droite ne soutiennent pas le gouvernement Daladier. Pour exister, ce dernier doit donc faire appel à la S.F.I.O. Cette dernière

exige en retour le limogeage du préfet de police Jean Chiappe, suspecté à juste titre de pactiser avec les ligues. Daladier consent à « républicaniser » la préfecture de police. Frot émet des objections. Il estime que Chiappe sait maintenir l'ordre et que son départ provoquerait d'importants remous politiques. Le président du Conseil campe sur sa position afin de ne pas se couper des socialistes, mais il décide d'offrir à Chiappe la Résidence générale au Maroc, ce qui constitue de fait une promotion. Le chef du gouvernement informe Chiappe le 3 février. Les réactions sont conformes aux prévisions d'Eugène Frot : Chiappe refuse de devenir Résident au Maroc, les quatre ministres modérés démissionnent en se disant solidaires du préfet de police, les ligues d'extrême-droite crient au coup de force et à l'épuration avant d'appeler leurs partisans à manifester devant la Chambre des députés le 6 février au soir, au moment où Daladier présentera son programme devant les parlementaires. Le journal monarchiste *L'Action française*, comme les ligues de la Solidarité française, des Jeunesses Patriotes et du Francisme, en appellent quasiment au coup de force. Les Croix de Feu du colonel de la Rocque semblent plus mesurées, mais leur puissance de mobilisation est considérable. Le conseil municipal de Paris, la Ligue des contribuables et les associations d'anciens combattants décident également de manifester contre les « voleurs ». Même les communistes auront leur cortège, distinct évidemment des groupes d'extrême-droite, mais très critique envers le gouvernement en place. Il appartient à Frot de prendre les mesures de sécurité qui s'imposent afin que la situation ne dégénère pas.

Rassemblés place de la Concorde, à l'exception des Croix de Feu qui défilent rive gauche, les manifestants des ligues tentent de forcer les barrages de police. Veulent-ils prendre d'assaut le Palais-Bourbon ou simplement en découdre avec les forces de l'ordre ? La commission d'enquête n'a jamais tranché clairement cette question. Toujours est-il que de 19 h à 24 h, les échauffourées se succèdent. Les affrontements s'avèrent très violents. Finalement, les forces de l'ordre ouvrent le

feu. Le bilan est très lourd : plus de 2000 blessés (certains décèderont dans les semaines qui suivent) et 15 morts, un garde mobile et 14 manifestants parmi lesquels quatre de l'Action française et deux des Jeunesses patriotes. Le lendemain, la presse d'extrême-droite et les journaux modérés se déchaînent contre le gouvernement des « fusilleurs ». Daladier et Frot se voient cloués au pilori par des propos d'une grande violence. Ministre de l'Intérieur, Frot devient un « assassin ». Le ministre s'en trouve ébranlé.

Le gouvernement se réunit aux premières heures de la matinée du 7 février. Certains ministres plaident pour la démission collective du ministère en raison du sang versé. D'autres refusent cette éventualité, en estimant que dans une République démocratique, c'est le Parlement et non la rue qui met un terme à l'existence d'un gouvernement. Frot plaide, non seulement pour le maintien du gouvernement, mais aussi pour des mesures énergiques : proclamation de l'état de siège, arrestations préventives, ouverture d'une information judiciaire pour complot contre la sécurité de l'Etat. L'allié socialiste Léon Blum approuve les propositions de Frot, mais le garde des Sceaux Penancier met en garde contre des mesures « extraordinaires », contraires à la tradition républicaine et peut-être au Droit. Les propositions d'Eugène Frot ne sont finalement pas retenues. Les ministres décident de se retrouver en fin de matinée pour un deuxième conseil. Pour des raisons encore mal éclaircies, Frot change de position et défend la démission du ministère Daladier. Ce dernier, abandonné par la plupart de ses alliés, décide donc de quitter le pouvoir. Certains historiens ont fait état des ambitions de Frot qui, débarrassé de Daladier, pourrait accéder à la présidence du Conseil. Mais, plutôt que de s'adonner à une politique-fiction hasardeuse qui ne repose sur aucun document tangible, gageons que le rapport reçu par Frot dans la matinée, faisant état d'une opinion publique très hostile au gouvernement et de militaires prêts à intervenir contre le « système », ait motivé son revirement.



Manifestants du 6 février 1934

Dans les jours qui suivent les événements dramatiques du 6 février, les attaques contre Frot se multiplient. Le journal *Gringoire* le qualifie même le 21 février de « rat pestueux ». Les communistes ne le ménagent pas non plus et ne se gênent pas, comme l'extrême-droite, pour le traiter d'assassin. Au Palais de justice de Paris, un groupe d'avocats brûle publiquement une robe représentant la profession, afin de témoigner de la honte ressentie après qu'un des leurs ait ordonné de tirer sur les manifestants. Face à toutes ces dérives, Frot attend beaucoup de la commission parlementaire d'enquête qui se met en place pour comprendre le 6 février. Cette commission est présidée par Laurent Bonnevay, député du Rhône et homme d'une indiscutable probité.

Eugène Frot dépose devant la commission d'enquête au printemps 1934. La première question qui lui est posée concerne l'ordre de tirer sur les manifestants. Il s'en défend, précisant qu'il a simplement demandé de « défendre le Parlement à tout prix » et qu'il a fait son devoir. Les autres témoins interrogés confirment la version du ministre. Lorsque la commission rend son rapport à l'automne 1934, Frot se trouve blanchi de l'accusation portée contre lui. D'ailleurs, en 1935, Léon Daudet, polémiste de l'Action française et très virulent contre Frot en 1934, reconnaît que les accusations portées contre le ministre manquaient de consistance et de crédibilité. Pourtant, le mythe d'un Frot fusilleur se perpétue au fil des décennies.

En 1970, le communiste Jacques Duclos publie ses Mémoires et accuse Frot d'avoir ordonné de tirer sur les manifestants. L'ancien ministre défère Duclos devant le tribunal et obtient gain de cause avec la suppression du passage concerné. La Justice a une nouvelle fois rendu son verdict. Cela n'empêchera pas en 1991 l'académicienne Hélène Carrère d'Encausse d'affirmer dans une de ses conférences que Frot a donné l'ordre de tirer.

La deuxième question relative à Eugène Frot apparaît saugrenue au premier abord. Le ministre a-t-il orchestré le 6 février pour profiter du désordre, s'emparer du pouvoir et établir un régime autoritaire ? Deux dépositions gênantes viennent étayer cette accusation. Jean Chiappe, l'ancien préfet de police, rappelle qu'il connaissait bien Frot avant le passage de ce dernier à l'Intérieur et que tous les deux fréquentaient la Brasserie de l'Acacia, rue de la Grange Batelière. Le « groupe de l'Acacia » réunissait des politiques, des militaires et des intellectuels, aussi bien de gauche que de droite, mais partageant en commun le rejet du régime tel qu'il fonctionnait. Beaucoup de néo-socialistes du type Marquet ou Déat discutaient librement avec des monarchistes comme Pierre Gaxotte et le commandant de Lattre de Tassigny, comme avec des gens proches des ligues comme Xavier Vallat. Pour Chiappe, Frot se comportait quelque peu comme le chef de file, le fédérateur du groupe. Quand on sait que l'acacia est un des symboles majeurs de la Franc-maçonnerie, le thème du complot maçonnique vient s'ajouter au dossier. Frot, franc-maçon actif, n'éprouve guère de difficultés à dissiper la dernière accusation en montrant que la majorité des participants à l'Acacia frayait plutôt avec l'anti-maçonnerie, puisque c'est le régime lui-même qui se trouvait assimilé à l'ordre maçonnique. En ce qui concerne sa participation à l'Acacia, Frot ne la nie pas, mais parvient à prouver qu'il a quitté le groupe en décembre 1933 et qu'il ne pouvait donc pas y comploter pour profiter de la crise du 6 février. La deuxième déposition émane de Pierre Nicolle, un industriel conservateur, membre de l'Acacia lui aussi, qui arrive devant la commission d'enquête avec un document rédigé et signé par

Frot. Il s'agit de l'ébauche d'un gouvernement idéal présidé par Frot, avec une liste de ministres relevant tous du camp révisionniste, qu'ils soient néo-socialistes ou de droite extrême. Frot ne peut nier la véracité du document. Il ne peut que se défendre, assez maladroitement au demeurant, en parlant de simple jeu, de ce que l'on nommerait aujourd'hui de la politique-fiction. Pour les membres de la commission, ce document interpelle et inquiète. Mais il n'est en rien suffisant pour justifier l'existence d'un quelconque complot. Finalement, la commission d'enquête répond de manière négative sur la participation d'Eugène Frot à un complot contre la République.

Un rôle désormais marginal

Devenu un personnage sulfureux, voire douteux, Eugène Frot se trouve désormais écarté de toutes les combinaisons ministérielles et sa carrière paraît stoppée. Néanmoins, les citoyens de Montargis lui restent fidèles et les communistes locaux prennent même sa défense, alors que le Parti communiste vilipende Frot au plan national. Le 10 février 1934, soit quatre jours après le drame parisien, ce sont les militants communistes Montargois qui empêchent les Jeunesses Patriotes locales de prendre d'assaut la maison du député, rue Dom Pèdre. Le lendemain, dans les rues de la ville, se déroule une des premières manifestations unitaires de la gauche en soutien à Frot, autour des radicaux, des socialistes et des communistes. Cela préfigure le futur Front populaire. Le 4 mars, la Ligue des Droits de l'Homme décide de faire de Montargis le lieu d'une grande manifestation nationale. Théoriquement, la manifestation garde pour objectif de dénoncer la menace fasciste en France, mais le choix de Montargis s'explique par le fait que Frot en est le député. Environ 4000 personnes défilent dans la cité. Enfin, le 15 mai, les Jeunesses Patriotes tiennent à Châlette-sur-Loing une réunion publique pour dénoncer Frot. Une contre-manifestation communiste prend de fait la défense de l'ancien ministre. Les heurts entre les deux cortèges sont violents et l'ouvrier communiste Jean Lamy décèdera le 10 juin après avoir été grièvement blessé

lors des échauffourées. À partir de septembre 1934, l'agitation anti-Frot commence à s'apaiser. Moins d'une année plus tard, trois partis révisionnistes issus du socialisme décident de s'unir pour constituer une nouvelle force politique, l'Union socialiste républicaine (U.S.R.). Eugène Frot, orphelin de parti depuis 1929, y adhère. L'U.S.R. devient le quatrième parti du Front populaire aux côtés des radicaux, des socialistes et des communistes. C'est sous l'étiquette U.S.R. que Frot retrouve dès le premier tour des élections générales le 26 avril 1936, son siège de député avec 53% des suffrages.

Mais, au sein de l'U.S.R., Frot appartient à la cohorte de députés qui doutent du succès de l'expérience Blum, qui jugent que les réformes sociales sont trop rapides et trop hardies, qui estiment que le communisme effraie les classes moyennes et qui pensent que la priorité reste de réviser les institutions dans un sens plus autoritaire. Dès le 25 mai 1934 à Nancy, Frot plaide pour un gouvernement « autoritaire et national », deux notions qui relèvent davantage de la droite extrême que du Front populaire. Aussi, les années qui précèdent la guerre marquent-elles une « dérive » d'Eugène Frot. Certes, il n'est pas le seul parlementaire à accepter le 30 septembre 1938 les accords de Munich que Léon Blum qualifie de « lâche soulagement ». Il n'est pas le seul parlementaire non plus à voter le 10 juillet 1940 les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain, puisque ce dernier obtient 569 voix contre 80 et que d'authentiques républicains ont voté de bonne foi pour le vieux soldat. Mais ne peut-on être troublé par l'adhésion de Frot en 1937 au comité France-Allemagne, animé par le pronazi Fernand de Brinon et comptant nombre d'admirateurs français du maître du Reich ? Cette adhésion entraîne la rupture entre Frot et la Ligue contre l'anti-sémitisme, cette dernière souhaitant ne plus avoir de rapports avec le député du Loiret. De même, la position de Frot en septembre 1939, dans le sillage des socialistes révisionnistes Déat et Paul Faure, de marteler ne pas vouloir « mourir pour Dantzig », constitue un engagement qui préfigure la future collaboration.

Frot reprend d'ailleurs dès l'automne 1939 sa robe d'avocat pour défendre les pacifistes traduits devant les tribunaux au nom du défaitisme. La naissance du régime de Vichy est donc bien accueillie par Eugène Frot. Mais très vite il le juge trop réactionnaire sur le plan intérieur et pas assez ouvert sur la collaboration. Il se sent toujours proche de Marcel Déat qui critique souvent le Maréchal. Aussi, Frot refuse-t-il le ministère de l'Information en décembre 1940 et n'accepte-t-il pas en janvier 1941 de siéger au « Conseil national » de Vichy, sorte de Parlement croupion. Il préfère exercer son métier d'avocat à Château-Landon et panser les plaies des montargois auxquels il vient souvent rendre visite. Eugène Frot ne trouve pas contradictoire d'écrire des articles dans des journaux collaborateurs de gauche (*La France socialiste* de René Château) et *L'Œuvre* de Marcel Déat), tout en aidant des personnes menacées par les Allemands. Il accepte même de servir de prête-nom à une entreprise dont les propriétaires sont juifs, afin que cette dernière ne soit pas confisquée. Il est vrai que lorsque la collaboration dérape en 1943 et que Vichy se transforme en État milicien, Frot ne suit plus et demeure sur la réserve. Il ne réapparaît qu'en août 1944 pour aider, vainement au demeurant, Pierre Laval dans sa tentative de rétablir la Troisième République. Condamné à cinq ans d'inéligibilité à la Libération, Eugène Frot est rapidement amnistié et recevra même la Légion d'Honneur en 1951. Après avoir exercé à nouveau la profession d'avocat entre 1946 et 1948, il devient conseil pour de grandes entreprises ou banques, comme Péchiney ou Worms. La politique ne l'attire plus, mais sa haine du général de Gaulle, déjà viscérale au temps de la France Libre, le poussera toujours à intervenir contre ce dernier, qu'il soit dirigeant du R.P.F ou président de la Cinquième République.

En conclusion, il semble possible d'écrire qu'Eugène Frot relève dans l'entre-deux guerres du courant révisionniste de gauche. Les membres de cette mouvance souhaitaient dépasser le marxisme, en renonçant notamment au dogme de l'internationalisme pour privilégier l'esprit national.

Des années 1920 à 1933, Frot nous apparaît donc comme l'archétype du socialiste révisionniste. Mais, après le 6 février 1934, face à la montée du nationalisme et à la concurrence des régimes autoritaires, Frot estime que ce n'est plus le seul socialisme qui mérite d'être révisé, mais le système républicain dans son ensemble. Ce révisionnisme républicain le conduit sur le chemin de la défense de l'autoritarisme et sur celui de la collaboration. S'apercevant, un peu tard il est vrai, des conséquences funestes de ses propres dérives, Frot devient après la guerre un des laudateurs les plus zélés de la Troisième République, régime qui pour lui « a assuré la grandeur de l'Empire, ainsi que la sécurité des libertés individuelles et collectives ».

Références

Outre l'ouvrage de Roland VOUETTE déjà cité, la bibliographie peut inclure :

Dictionnaire de la franc-maçonnerie, sous la direction de Pierre-Yves BEAUREPAIRE, Paris, A Colin, 2014
PELLISSIER Pierre, *6 février 1934, la République en flammes*, Paris, Perrin, 2000

WINOCK Michel, *La Gauche en France*, Paris, Perrin, 2006

Remerciements

L'auteur remercie chaleureusement ses consoeurs et confrères de l'Académie d'Orléans, Madame Jacqueline Suttin et Monsieur Jean-Pierre Vittu, pour le soin qu'ils ont apporté à la relecture de ce texte.

Jean Louis Rizzo

Membre correspondant de l'Académie d'Orléans

Communication du 18 juin 2020

Sedan 1870

Jean-Michel de Widerspach-Thor

Résumé

Tout au long du règne de l'Empereur Napoléon III (1848-1870), la France a connu de profonds changements

En politique intérieure son règne s'est caractérisé par une indéniable prospérité économique : on peut retenir l'élévation du niveau de vie, la hausse du progrès social, l'extension du réseau de chemin de fer, la diminution du chômage, le développement de l'industrie, du secteur bancaire, de l'urbanisme, et la mise en place d'une politique de libre échange qui sera stimulée par les 2 expositions universelles de 1855 et 1867 et l'inauguration du canal de Suez en novembre 1869.

En politique extérieure son action est en revanche plus contrastée. L'intervention en Crimée a contribué au renouveau de la gloire militaire et la politique coloniale a été poursuivie, avec des idées en avance sur celles de ses contemporains. Au Mexique il a voulu s'opposer à la politique expansionniste de Etats-Unis, sans y parvenir. En Europe il a eu la volonté de remettre en question les inégalités issues du Congrès de Vienne. Bien qu'il ait fortement contribué à l'extension de l'unité nationale en Italie et en Allemagne, il n'en a été que faiblement récompensé et la guerre contre la Prusse en 1870 s'achèvera tristement par la capitulation consécutive à la défaite de Sedan.

Abstract

During the reign of Emperor Napoleon III (1848-1870), France underwent profound changes.

In domestic politics, his reign was characterized by an undeniable economic prosperity: we may retain the increase in social progress, the extension of the railway network, the decrease in unemployment, the developments of industry, of the banking sector, of town planning, and the establishment of a free trade policy which will be stimulated by the 2 world exhibitions of 1855 and 1867 and the inauguration of the Suez Canal in November 1869.

In foreign policy, however, its action is more mixed. The intervention in Crimea contributed to the revival of military glory and colonial policies was continued, with ideas ahead of those of his contemporaries. In Mexico, he wanted to oppose the expansionist policy of the United States but did not succeed. In Europe, he was determined to question the inequalities resulting from the Congress of Vienna. Although he greatly contributed to the extension of national unity in Italy and Germany, he was only slightly rewarded and the war against Prussia in 1870 sadly ended in the surrender following defeat from Sedan.



Lorsque j'ai indiqué que j'envisageais de présenter une communication sur le second empire, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la bataille de Sedan en 1870, un de nos confrères m'a répondu « J'espère que tu en profiteras pour réhabiliter Napoléon III ». C'est donc à un exercice délicat que je vais me livrer devant vous car comme vous le savez son règne a été marqué par de réels succès, mais aussi, comme souvent, par quelques échecs qui ont durablement marqué les esprits ! Louis Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, est né en 1808. C'est le troisième fils de Louis Bonaparte frère de Napoléon 1^{er} qui fut roi de Hollande entre 1806 et 1810. Il fut emmené en exil par sa mère, Hortense de Beauharnais, en 1815, De ce fait il passa sa jeunesse en Hollande et en Suisse --à Arenenberg--, fit ses études en Allemagne dans un collège près d'Augsbourg, puis il rejoignit son père et son frère à Rome à partir de 1823. Très tôt il manifesta son désaccord avec les décisions prises à l'issue du Congrès de Vienne. Voir Figure 1. Selon lui ces décisions s'étaient faites au bénéfice des grandes puissances, permettant certes d'établir un

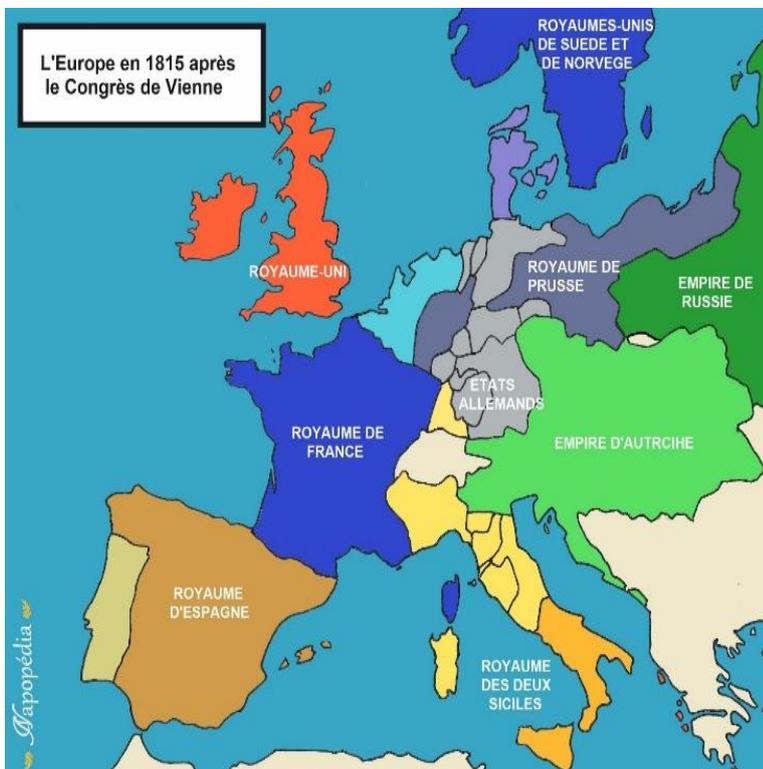


Figure 1 - Congrès de Vienne

équilibre européen, mais pas de prendre en compte l'aspiration des peuples à parvenir à da-

vantage d'unité nationale. A partir de 1830 il prit une part active en Italie au mouvement des carbonari contre l'Autriche et le Saint Siège. A la mort du duc de Reichstadt, en 1832, il devint l'espoir du parti bonapartiste. C'est dans cet espoir qu'il fomentera deux tentatives de coups d'Etat.

Première tentative en 1836 il essaie de soulever la garnison de Strasbourg mais échoue. Il est exilé au Brésil d'où il passe aux Etats-Unis, puis en Angleterre en 1837.

Deuxième tentative en 1840, profitant du regain de ferveur bonapartiste suscité en France par l'annonce du retour des cendres de Napoléon 1^{er}, il tente à Boulogne-sur-Mer un nouveau coup d'Etat qui échoue lamentablement. Traduit devant la Cour des pairs, il est condamné à la prison à perpétuité et enfermé au fort de Ham dans la Somme. Il profite de cette situation pour approfondir ses connaissances politiques et rédige même un livre sur « l'extinction du paupérisme ». Il réussit à s'enfuir du fort où il était incarcéré et rejoint à nouveau l'Angleterre.

En 1848, à la faveur d'élections législatives en France il est élu à l'Assemblée, puis, candidat à la Présidence de la République, il est élu avec plus de 5 millions de voix en décembre 1848. De là il prépare le coup d'Etat du 2 décembre 1851 qu'il fait ensuite approuver par un plébiscite. Plus tard il fera adopter une constitution. Celle-ci rétablit le suffrage universel et lui donne la présidence pour 10 ans avec tous les pouvoirs. Un peu plus tard il se fait proclamer Empereur par un nouveau plébiscite en novembre 1852. Le 29 janvier 1853 il épousera Eugénie de

Montijo, fervente catholique, qui exercera sur son mari une réelle influence.

En politique intérieure son règne se caractérise par une indéniable prospérité économique, une hausse du progrès social, une diminution du chômage, une extension du réseau de chemin de fer, un développement de l'industrie, du secteur bancaire, de l'urbanisme, et la mise en place d'une politique de libre échange qui sera stimulée par les 2 expositions universelles de 1855 et 1867. Enfin le Canal de Suez sera inauguré en novembre 1869.

En politique extérieure son action est en revanche plus contrastée. L'intervention en Crimée contribue au renouveau de la gloire militaire et la politique coloniale est poursuivie avec des idées en avance sur celles de ses contemporains. Trois épisodes différents vont en revanche marquer les limites de ses interventions : en Italie, au Mexique et en Prusse. C'est ce que je vais maintenant développer.

1 Premier épisode l'Italie

Comme nous l'avons vu, son grand projet fut la remise en cause du Traité de Vienne de 1815. Au terme de ce traité la France et l'Autriche forment deux blocs importants, en revanche l'Allemagne et l'Italie sont extrêmement morcelées en de nombreux petits Etats. En Italie l'Autriche est très présente. L'Italie est divisée entre plusieurs Etats : le Piémont-Sardaigne, les Etats Pontificaux et le Royaume des Deux-Siciles. Voir Figure 2.

L'Autriche contrôle directement la Lombardie et la Vénétie et, par des princes interposés, exerce son influence sur Parme, Modène et la Toscane. Napoléon III souhaite aider à l'unification italienne à laquelle Victor-Emmanuel, Roi du Piémont-Sardaigne, est très attaché.

Lors d'une entrevue qui s'est déroulée à Plombières en 1858 l'Empereur rencontre en secret Camille Cavour le chef du Gouvernement du Royaume de Piémont-Sardaigne. Pour pouvoir l'aider à affronter l'Autriche, il lui promet l'appui d'une armée

française d'environ 200 000 hommes. En contrepartie il demande le rattachement à la France de la Savoie et de Nice. Toutefois, si Napoléon veut contribuer à réaliser une confédération italienne, il ne veut pas aller jusqu'à la formation d'un Etat italien.

En effet, s'il s'engage pour la cause italienne contre l'Empire d'Autriche, il doit cependant limiter l'ampleur de son intervention compte tenu de l'importance de son propre électorat catholique, qui s'inquiète des menaces que l'unification pourrait causer aux intérêts du Pape. En particulier il craint que les Italiens ne réclament d'avoir Rome pour capitale.

Un traité franco-sarde est signé en janvier 1859. La France fournissant 200 000 hommes et Victor-Emmanuel, 100 000. En fait c'est l'Autriche qui, devant la mobilisation des forces italiennes au Piémont, prit les devants et donc la responsabilité de la guerre. Le 23 avril 1859, elle exige le désarmement du Piémont dans les 8 jours mais elle de heurte au refus du Piémont. La guerre a été très courte. Ce qui a conduit aux premiers succès c'est la lenteur avec laquelle les généraux autrichiens ont conduit les opérations. Les Français et les Italiens n'avaient pas vraiment de concept stratégique. Les généraux étaient



Figure 2 - L'Italie issue du Congrès de Vienne

divisés et, contrairement à Napoléon 1^{er}, Napoléon III, pas plus que Victor-Emmanuel, n'avaient de réelles compétences militaires et n'étaient donc pas en mesure d'arbitrer. Malgré tout, du fait des lenteurs autrichiennes, plusieurs victoires décisives ont été obtenues. A Magenta le 4 juin où Mac-Mahon s'illustra. A l'issue l'Empereur l'éleva à la dignité de Maréchal et lui conféra le titre de Duc de Magenta. Solférino ensuite le 24 juin, victoire acquise au prix de lourdes pertes de part et d'autre. Mais aussitôt l'Empereur d'Autriche François-Joseph ordonna la retraite de ses troupes.

Immédiatement après Solférino, Napoléon III prit contact avec l'empereur d'Autriche pour lui proposer un armistice. Deux raisons l'ont conduit à précipiter les choses : l'importance des pertes humaines survenues dans les différents combats et aussi la crainte de voir la Prusse venir soutenir l'Autriche. La Prusse avait en effet mobilisé 6 corps d'armée sur le Rhin. Napoléon III signe avec l'Autriche l'armistice de Villafranca le 11 juillet 1859 qui libère la Lombardie, mais pas la Vénétie ce qui causa une profonde déception aux Italiens. Malgré tout Cavour accorda comme promis à Napoléon III la Savoie et Nice, sous réserve qu'un plébiscite y soit organisé. Progressivement, Cavour va réussir à former l'unité italienne entre 1859 et 1864. Il espère que Napoléon III va continuer à le soutenir mais il lui en voudra car celui-ci ne voulait pas intervenir en Vénétie et ne voulait pas non plus se mettre à dos les Catholiques de France. Cavour organisa des plébiscites sauf à Rome et partout les Italiens votèrent pour le rattachement à l'unité italienne. Au début de 1864, l'unité italienne était réalisée. Seule demeurait autrichienne la Vénétie. Napoléon III ne s'était opposé que faiblement à l'annexion des États Pontificaux, mais il restait ferme sur Rome. Les Italiens voulaient que cette ville prestigieuse soit leur capitale, mais ils ne pouvaient pas s'opposer à Napoléon III. Pour protéger le Pape, menacé par les troupes de Garibaldi, Napoléon III avait envoyé des troupes à Rome. L'Italie attendit la fin du règne de Napoléon III pour fixer Rome comme capitale. Depuis, le pouvoir temporel du Pape se limite à l'Etat du Vatican

2 Deuxième épisode : le Mexique

Très tôt l'Empereur avait découvert l'ampleur des velléités expansionnistes des Américains. Il avait été particulièrement choqué de constater que les Etats-Unis qui avaient acquis le Texas en 1845, avaient, à la suite d'une guerre victorieuse en 1848, annexé d'immenses territoires mexicains qui ont donné naissance aux Etats de la Californie et du Nouveau Mexique. Parallèlement des membres exilés et influents du lobby mexicain opposés à Benito Juarez, Président du Mexique, vont contribuer à éveiller auprès de Napoléon III et d'Eugénie l'idée de s'intéresser au Mexique. L'Empereur, ne va pas se rendre compte que ces Mexicains exilés vont lui donner une vision très déformée de la réalité mexicaine. Il va donc se laisser convaincre que les Américains n'ont pas vocation à exercer seuls une influence sur toute l'Amérique centrale. Il s'intéresse donc au rôle que la France pourrait jouer au Mexique. Progressivement il va imaginer d'y installer un empire catholique sous l'autorité d'un souverain européen.

Dans les années 1861 deux circonstances vont lui offrir l'occasion d'une intervention. En premier lieu les Etats-Unis étaient mobilisés par la guerre de Sécession. Par ailleurs depuis un certain temps Benito Juarez se refusait à rembourser les dettes de son pays.

Ses 3 créanciers étaient la France pour 135 millions de francs, l'Angleterre, 80 millions et l'Espagne, 40 millions. Ce n'était pas la première fois que le Mexique rechignait à payer ses dettes. Le nouveau refus de payer pouvait être le prétexte de remplacer Suarez par un souverain européen, afin d'empêcher la poursuite de l'expansion américaine vers le sud. Il propose alors aux Anglais et aux Espagnols de monter une expédition militaire afin d'obtenir le remboursement des créances et l'éventuel renversement de Juarez. Il leur parle de son intention de choisir comme un possible empereur l'Archiduc Maximilien, frère cadet de l'Empereur autrichien François-Joseph. L'opération est donc décidée et le corps expéditionnaire va débarquer à Veracruz en

janvier 1862. Les Français comptent 2 500 hommes, les Anglais 900 et les Espagnols 6 500. En fait ils se rendent compte que la ville est encerclée par l'armée mexicaine et que, par ailleurs, une épidémie de fièvre jaune sévit sur la côte. Les Anglais et les Espagnols acceptent alors de négocier sur le remboursement de leur dette. Ils signent une convention avec les Mexicains et, face à l'épidémie, s'empressent de rembarquer leur contingent le 9 avril 1862.

Les Français vont donc se retrouver seuls. Assez vite ils vont se rendre compte que Juarez possède de nombreux partisans et que la population ne va pas accueillir favorablement les soi-disant « libérateurs ». Bien que Napoléon III ait renforcé le corps expéditionnaire par 4 500 hommes, la conquête de Mexico va prendre du temps. Les troupes françaises furent en particulier arrêtées à Puebla, où la Légion Etrangère s'illustra par une glorieuse résistance dans le village de Camerone défendu toute la journée du 30 avril 1863 par 60 légionnaires contre 2 000 mexicains. Par la suite Napoléon décida l'envoi d'un important renfort de 23 000 hommes. Ce n'est qu'après une année que le Général Forey, vainqueur de Solférino, commandant en chef des forces, obtint la capitulation de Mexico. Juarez se replia avec ses partisans au nord-ouest du Mexique. Sans prendre le temps de procéder à un plébiscite les Généraux Forey et Saligny qui représentaient l'Empereur, firent appel à une assemblée de notables rapidement constituée. Celle-ci prit la décision de destituer Juarez et proclama Maximilien Empereur du Mexique. En fait ce dernier n'acceptera le trône qu'un an plus tard en juin 1864. Entre-temps c'est Bazaine, nommé Maréchal suite à la prise de Puebla et Mexico, qui exercera le pouvoir et se comportera comme un vice-roi. Simultanément avait été signée une convention financière obligeant le Mexique à rembourser la dette due à la France. Napoléon III avait promis à Maximilien de maintenir un corps expéditionnaire jusqu'en 1867. Mais Bazaine, malgré un contingent de 50 000 hommes, ne parvenait pas à venir à bout des forces mexicaines fidèles à Juarez. Celles-ci connaissaient bien le terrain et étaient rompues

aux techniques de guérilla. Dès l'installation de Maximilien, on s'aperçut qu'il était maladroit et ne s'entendait pas avec Bazaine.

Aux Etats-Unis, la fin de la guerre de sécession en 1865 modifia très vite le rapport de forces. Les Américains ne reconnurent pas Maximilien et exigèrent le retrait des forces françaises. A l'heure où en Europe se précisait la menace prussienne la France ne pouvait pas se permettre de faire la guerre aux Etats-Unis. En 1865 Napoléon III prit la décision de retirer progressivement ses troupes. L'Empereur conseilla vivement à Maximilien d'abdiquer, ce qu'il refusa. Quelques mois après la fin du rapatriement des troupes françaises, Maximilien fut capturé à Querétaro, jugé sommairement et fusillé le 19 juin 1867.

Le bilan de ce triste épisode est lourd : Il a coûté la mort de 6 000 soldats, coûté 336 millions de francs, brouillé la France avec l'Amérique, et mécontenté François Joseph, l'Empereur d'Autriche. De plus il a longtemps détourné l'attention de Napoléon III de la scène européenne, au moment où Bismarck engageait le processus qui devait aboutir à l'affrontement franco-prussien de 1870.

3 Troisième épisode : les relations avec la Prusse

Depuis 1858 Guillaume 1^{er} est à la tête du Royaume de Prusse. En 1862, Bismarck est nommé Président du Conseil. Tous deux veulent réaliser l'unité nationale de l'Allemagne autour de la Prusse. A cette date la Confédération Germanique se compose d'une multitude d'Etats. Progressivement la Prusse va devenir de plus en plus puissante. L'Empereur ne se rendait pas compte que son souci de favoriser l'unification des Etats allemands pourrait un jour se retourner contre lui. C'est pourtant ce qui va se passer à la faveur des 3 conflits :

- = En 1863 contre le Danemark
- = En 1866 contre l'Autriche
- = En 1870 contre la France

Le Conflit contre le Danemark

Au lendemain du Congrès de Vienne la Confédération Germanique était morcelée en un grand nombre d'Etats de taille variable. Au nord se trouvaient 3 duchés danois, le Schleswig, le Holstein et le Lauenburg. Frédéric VII, roi du Danemark, les possédait à titre personnel et il faut noter que les minorités allemandes bénéficiaient d'une certaine autonomie. A sa mort, son neveu Christian IX décide de rattacher ces duchés au Danemark. Ceux-ci se soulèvent contre cette décision et obtiennent le soutien de la Prusse et de l'Autriche qui entrèrent en conflit avec le Danemark. Après une rapide victoire une convention signée à Gastein accorde à la Prusse le Schleswig et le Lauenburg et à l'Autriche le Holstein.

Le Conflit contre l'Autriche

Cette convention de Gastein ne suffit pourtant pas à mettre fin à l'antagonisme entre l'Autriche et la Prusse. Progressivement Bismarck va vouloir éliminer l'influence de l'Autriche sur les Etats allemands. Cette influence tenait au fait que l'Autriche était à la tête de la Confédération Germanique. Bismarck estime que seul un conflit pourrait écarter l'Autriche de cette influence.

Dès lors il va rechercher des alliances car les troupes autrichiennes étaient plus nombreuses.

Il va se rapprocher de l'Italie qui, sur le conseil de la France, acceptera de participer à une coalition avec la Prusse.

Vis-à-vis de la France, ce sera plus compliqué. En octobre 1865, lors de l'entrevue de Biarritz entre Bismarck et Napoléon III, la « bienveillance » de la France sera évoquée. Dans l'esprit de Napoléon III, cette neutralité bienveillante devait s'accompagner de « contreparties territoriales ». La difficulté est qu'il y a peu d'écrits. Bismarck revient avec la conviction qu'une alliance entre la France et l'Autriche lui paraissait peu probable.

Fort de cette « bienveillance », Bismarck propose alors une réforme de la Confédération Germanique avec un parlement élu. L'Autriche s'y oppose, convoque la Diète et dénonce la convention de Gastein le 1^{er} juin 1866. La Prusse répond alors à cette décision en occupant le Holstein et en sortant de la Confédération. Bien que les Etats allemands du sud se rangent aux cotés de l'Autriche, la Prusse les élimine

rapidement, puis remporte une victoire face à l'Autriche à Sadowa le 3 juillet 1866. Grâce à la médiation française, la paix est signée le 23 août 1866. L'Autriche est exclue d'Allemagne et perd le Holstein. L'Italie récupère la Vénétie. Désormais les Etats allemands du Nord forment avec la Prusse la Confédération d'Allemagne du Nord avec Guillaume 1^{er} comme Président.

Dans ce contexte Napoléon III a favorisé la politique de la Prusse au nom du principe des nationalités. A l'issue il réclamera le prix de sa neutralité bienveillante c'est-à-dire des compensations territoriales. Bismarck refuse en particulier pour le Luxembourg. Napoléon III réclame alors la Belgique. Bismarck tergiverse et fera part discrètement du projet français au souverain belge et à la Grande-Bretagne qui prendront alors leurs distances avec Paris.

Le Conflit contre la France

Après Sadowa, l'Empereur est pleinement conscient des dangers que la France pourrait courir. Il faut donc disposer des moyens pour s'opposer aux intentions belliqueuses de la Prusse. Il va tenter de remédier aux insuffisances militaires en créant un système d'alliance avec l'Autriche et l'Italie, des plans de campagne sont étudiés mais aucun traité ne sera signé. Quant à la Russie, elle est très favorable à la Prusse. Il a la conviction qu'une réorganisation de l'armée est nécessaire. La Prusse pays de 22 millions d'habitants avait réussi en 1866 à mettre sur pied 700 000 hommes. La même année la France qui comptait 36 millions d'habitants ne disposait que d'une armée de 385 000 hommes dont 100 000 en Algérie, au Mexique et à Rome. Chaque année c'est le Corps Législatif qui fixe les chiffres du contingent : 100 000 en temps de paix et 140 000 en cas de conflit. Par ailleurs le système de tirage au sort est toujours en vigueur. Les mauvais numéros sont enrôlés pour 7 ans. Le remplacement par une contribution financière est autorisé. Ce système était assez injuste. Pourtant l'opinion publique en était satisfaite.

En 1867 l'Empereur va charger le Maréchal Niel de lui présenter une réforme pour renforcer l'armée. Napoléon III veut arriver à un système universel astreignant au service tous les conscrits. Par ailleurs il veut constituer une garde

mobile de 400 000 hommes. Le système de remplacement serait conservé mais les remplacés affectés dans la garde mobile. A partir de 1860 le régime qui était auparavant marqué par son caractère autoritaire, était devenu plus libéral. Le projet présenté par le Maréchal Niel va très vite connaître une très forte opposition. Les milieux d'affaires craignent une diminution de la main d'œuvre et s'inquiètent du coût de la réforme et des impôts qu'elle engendrera. A son tour le Corps Législatif manifesta son opposition et la loi votée en janvier 1868 sera très en retrait du projet Niel. Malheureusement le Maréchal Niel décèdera en août 1869. Il sera remplacé au Ministère de la Guerre par le Maréchal Le Bœuf. Celui-ci ne cherchera pas à s'opposer au Corps Législatif et ne s'occupera pas de la montée en puissance de la garde nationale.

Comme souvent, et paradoxalement, les mêmes qui s'étaient opposés à la réforme de l'armée vont faire preuve d'une grande fermeté à l'encontre du projet de candidature de Léopold de Hohenzollern à la succession vacante du trône d'Espagne. En effet, renversée par une révolution, la Reine Isabelle II fut contrainte d'abandonner son trône en 1868. Cette candidature Hohenzollern est perçue par le gouvernement de Napoléon III comme une menace d'encerclement diplomatique. En février 1870, les négociations avec le Roi de Prusse permirent de retirer cette candidature. Mais le 2 juillet, Bismarck la réactive publiquement et l'annonce dans une déclaration en profitant de l'absence du Roi de Prusse. L'Ambassadeur de France, le Comte Benedetti reçoit l'ordre de se rendre à Ems le 9 juillet, où Guillaume 1^{er}, le Roi de Prusse, suit une cure thermale. Il le prie de parler au prince Léopold de Hohenzollern, afin qu'il retire officiellement sa candidature. Le Roi soutient que l'affaire ne dépend pas de lui, mais sur les instances amicales des grandes puissances, le Prince Antoine fait savoir qu'au nom de son fils Léopold il renonce à la couronne d'Espagne. C'est une victoire diplomatique de la France mais à Paris les partisans de la guerre ne sont pas satisfaits. Adolphe de Gramont, Ministre des Affaires Etrangères, obtient de l'Empereur l'envoi d'un nouveau télégramme

demandant à Benedetti d'exiger des garanties de la part de Guillaume 1^{er}. Ce dernier refuse de recevoir Benedetti, mais il lui fait savoir par son aide de camp, qu'il donne son approbation au désistement du Prince de Hohenzollern. Le roi de Prusse fait envoyer, le jour même, un télégramme à Bismarck par son conseiller diplomatique. C'est un résumé de ce qui s'est dit. Par égard pour Bismarck, le conseiller diplomatique lui laisse en faire lui-même l'annonce officielle. Il en fera une version totalement différente indiquant que le roi avait congédié sèchement le représentant de l'Empereur. A Paris cette version mit la classe politique en colère et la France déclara la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870.

Etat des forces côté français

Très vite l'Empereur va se rendre compte que l'armée française n'est pas préparée à faire cette guerre. Les forces ayant été engagées en Crimée, en Indochine, en Italie ou au Mexique étaient aguerries et elles étaient pour la plupart encadrées par des officiers de valeur. Mais, comme nous l'avons vu lors de l'affrontement en Italie contre les forces autrichiennes, la victoire avait été obtenue principalement du fait de la lenteur mise par les forces autrichiennes à rejoindre le théâtre d'opération. Par ailleurs, la sélection des généraux était fondée pour l'essentiel sur leur bravoure au combat plus que par leur aptitude à manœuvrer de grandes unités. Enfin il avait manqué aux grands commandements de conduire des réflexions sur des hypothèses d'engagements, relayés par des exercices sur le terrain. En 1870 ils ne sont pas formés à la manœuvre complexe d'une guerre européenne. En dépit de la dégradation de sa santé, l'Empereur a décidé de prendre personnellement le commandement en chef des armées. Il désigne le Maréchal Le Bœuf comme Major-Général. Un plan offensif avait été envisagé visant le centre de l'Allemagne pour tenter de couper la Prusse des Etats d'Allemagne du sud, en espérant une intervention de l'Autriche. Les Français alignent huit corps d'armée, 265 000 hommes, articulés en 2 groupes : Alsace aux ordres du Maréchal MacMahon, Lorraine aux ordres de Bazaine et un corps de réserve avec Canrobert et Bourbaki.

Nous le verrons, ce dispositif ne réalise pas une concentration suffisante de nos forces qui, de ce fait, se trouvent dispersées sur 250 kilomètres de Thionville à Bâle.

Etat des forces côté prussien

Guillaume 1^{er} a également le titre de commandant en chef, mais il délègue totalement la conduite des opérations au Maréchal von Moltke, qui avait constitué un état-major compétent. L'armée prussienne était formée de conscrits disciplinés, instruits, bien entraînés. Les effectifs atteignaient 500 000 hommes (soit près du double des forces françaises), avec une expérience récente du feu : contre le Danemark (1864) et contre l'Autriche (1866). L'armée prussienne disposait, en outre, d'une excellente artillerie lourde (le canon Krupp). Les armées de la Confédération de l'Allemagne du Nord, des États de Bavière, de Wurtemberg, de Bade et de Hesse sont organisées selon le modèle prussien. Les réserves sont constituées de longue date et

Paris. Le 8 août Guillaume 1^{er}, Moltke et Bismarck rejoignent le Quartier Général de Mayence.

Déclenchement de l'affrontement franco-prussien :

Napoléon III dans son premier conseil de guerre voit se confirmer l'impréparation des armées. Il décide alors de renoncer à son projet d'offensive, toutefois il donne son accord pour s'emparer des hauteurs de Sarrebruck, opération facile réalisée le 2 août. Mais très vite les Allemands attaquent le corps d'armée de Mac-Mahon, qui en raison des effectifs inférieurs, aurait dû être renforcé par des unités de Bazaine. Mais celui-ci considérant que les Allemands avaient face à lui une supériorité de 4 contre 1, renonce à accorder ces renforts.

Mac-Mahon va donc subir deux défaites. Voir Figure 3. Il est battu une première fois à Wissembourg le 4 août. Il connaîtra ensuite un

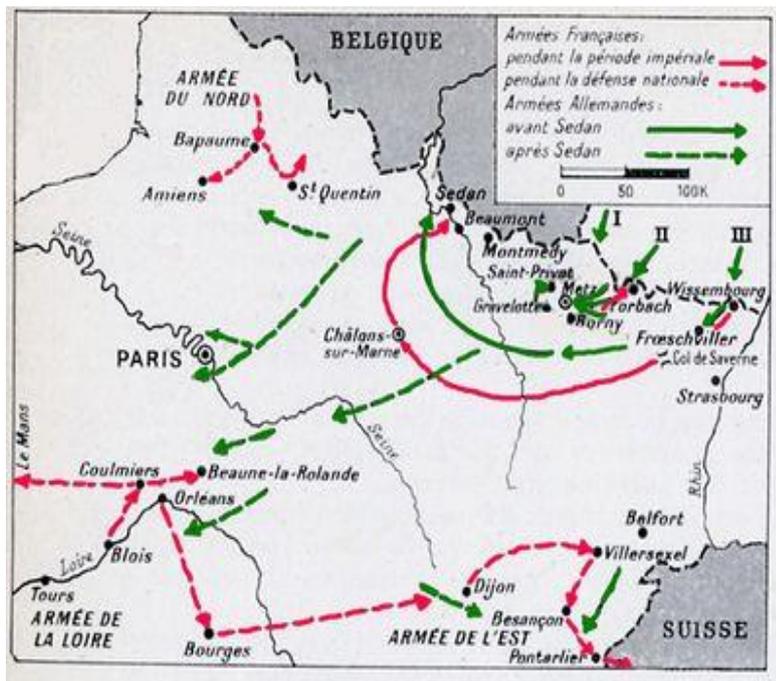


Figure 3 - La campagne de France

le commandement est formé de généraux et d'états-majors entraînés au cours d'exercices réguliers. L'idée de manœuvre de Moltke est de concentrer des troupes sur des points précis, appuyées sur une ligne de fortification, puis de mener une bataille décisive à l'ouest du Rhin ou au nord de la Lorraine et enfin de marcher sur

second revers à Frœschwiller, appelée souvent bataille de Reichshoffen en raison des deux très courageuses charges de la cavalerie lourde française. Suite à ces défaites, Mac-Mahon doit abandonner l'Alsace le 6 août. Napoléon lui ordonne de repasser le col de Saverne et de replier l'Armée d'Alsace sur le camp de Châlons situé à 250 km. L'objectif initial est de protéger Paris. La troupe est rassemblée à Châlons le 17 août et Mac-Mahon y accueille Napoléon. De son côté Bazaine ne s'est pas engagé dans une action décisive et décide de se replier sur Verdun. Mais face aux Allemands à Gravelotte puis à Saint Privat, il se laisse enfermer sur Metz par la II^e armée prussienne, alors commandée par le Prince Frédéric Charles de Prusse, neveu du roi Guillaume 1^{er}. L'Empereur possède très peu d'informations sur l'Armée de Bazaine.

Il fait savoir à son Gouvernement et à Eugénie son intention de rejoindre lui-même Paris, mais ceux-ci lui intimement l'ordre de demeurer avec l'Armée de Châlons, son retour

sur Paris étant susceptible d'être interprété comme une déroute. Mac-Mahon reçoit ensuite l'ordre de remonter vers le Nord pour venir renforcer les forces de Bazaine dont on pense alors que celui-ci se trouve aux environs de Verdun. Or comme nous l'avons vu Bazaine demeure bloqué sur Metz. Son inaction va alors permettre aux Allemands d'empêcher la jonction des corps d'armées de Mac-Mahon et de Bazaine, puis d'encercler l'Armée française qui se trouve ainsi assiégée à Sedan.

L'Empereur qui a rejoint incognito Sedan est épuisé par une fatigue causée par la maladie de la pierre. De plus il est profondément découragé. Le 31 juillet les Allemands attaquent les Français à Sedan. Les troupes vont se défendre avec un très grand courage. Ceci est illustré par les combats autour du village de Bazeilles défendu avec une grande détermination par la Division des Troupes de Marine commandées par le Général de Wassoigne. C'est là que ces troupes devinrent célèbres en se battant jusqu'à la dernière cartouche. Au cours de cette bataille, Mac-Mahon est blessé par un éclat d'obus et remplacé par le général Wimpffen. De tous côtés les Prussiens prennent l'ascendant sur les Français et les pertes sont très élevées. Napoléon III se rend compte que la poursuite du combat ne conduirait qu'à d'inutiles tueries et prend la décision de faire hisser le drapeau blanc au sommet de la forteresse. Il convie Moltke et Bismarck et leur remet son épée. Les Allemands exigent une capitulation que Wimpffen refuse. Moltke donne un court délai de réflexion en accordant un armistice jusqu'au lendemain 2 août à 9 heures. Wimpffen est découragé et la capitulation devient effective. Par miracle le Général Vincy réussit à s'exfiltrer de Sedan avec 35 000 hommes et parviendra à rejoindre Paris. Le lendemain Napoléon III est fait prisonnier.

Le désastre militaire entraîne aussitôt la chute du régime. Le 4 septembre Thiers nomme un gouvernement provisoire et prévoit de convoquer une Assemblée Constituante. Finalement la foule parisienne impatiente envahit le Corps législatif et Gambetta fait proclamer la déchéance de Napoléon III. Le même jour la République est proclamée et l'Impératrice Eugénie s'exile pour l'Angleterre. La capitulation de l'armée de Mac-Mahon à

Sedan, et la chute de l'Empire, vont sonner le glas des espoirs messins. Fin octobre 1870, le moral y est au plus bas. Enfermé dans la place forte de Metz, privé de renfort, Bazaine choisit de se rendre le 28 octobre, livrant à l'ennemi près de 173 000 prisonniers, 1 600 canons et 200 000 fusils. Le 29 octobre 1870, vers 16 heures, les troupes prussiennes du général von Kammen entrent triomphalement dans la ville. Le pays recherchera des coupables à cette défaite incompréhensible. Le Maréchal Bazaine est très vite accusé de mollesse devant l'ennemi, voire de trahison. Bazaine sera finalement condamné à mort pour trahison. Plus tard sa peine sera commuée à vingt ans de prison.

Le gouvernement décide de continuer la lutte. Paris est menacé et Gambetta quitte la capitale pour Tours le 3 octobre. De là il sera l'animateur de la résistance à l'ennemi et réunit sous son autorité les ministères de l'Intérieur et de la Guerre. Il ordonne la mobilisation de tous les hommes jusqu'à l'âge de 25 ans et décrète que ceux ayant entre 25 et 40 ans serviront dans la garde nationale. En 4 mois, 700 000 hommes sont ainsi enrôlés. Ils sont certes mal formés, insuffisamment armés, mais on le verra seront animés par un grand courage. Après la chute de Metz, le prince Frédéric-Charles et la seconde armée allemande peuvent rejoindre la vallée de la Loire avec pour objectif de vaincre le 15^e Corps d'Armée français, baptisé « l'Armée de la Loire ». Celle-ci, composée de 100 000 hommes a été créée dans l'urgence à partir de troupes rappelées d'Algérie. C'est elle qui jouera le rôle le plus important. Des combats retardateurs vont se dérouler début novembre à Artenay, Orléans, Salbris, Coulmiers ou encore Châteaudun. Simultanément une armée s'organise dans le nord sous l'autorité des généraux Faidherbe et Chanzy. Elle arrivera à tenir jusqu'au 8 janvier. Quant à l'Armée de l'Est créée en novembre 1870 elle sera confiée au Général Bourbaki et tiendra jusqu'au 19 janvier.

Le 28 janvier 1871 l'armistice conclu entre Jules Favre, Ministre des affaires étrangères, et Bismarck, Chancelier du nouvel empire allemand, met un terme aux combats entre la France et l'Allemagne. Le 16 février 1871 après 5 jours de négociations, les préliminaires de paix sont signés à Versailles. La France doit dans les

3 ans payer une indemnité de 5 milliards de francs or (25% du PIB). Jusqu'à la fin des paiements, les départements de l'est resteront occupés par les Allemands. Condition particulièrement humiliante, la France dut autoriser le défilé des troupes allemandes sur les Champs Elysées ! La France devra céder l'Alsace (sauf Belfort) et le nord de la Lorraine. Ce triste épisode marquera profondément les esprits. Il sera très mal accepté et créera un large courant revanchard qui sera en grande partie à l'origine du déclenchement de la Première Guerre Mondiale.

Conclusion

Au terme du récit de ce désastre, quel jugement porter sur Napoléon III ?

Nous l'avons vu en politique intérieure son règne a incontestablement été marqué par une réelle prospérité économique. En politique extérieure, il a efficacement contribué à l'unification nationale de l'Italie et de l'Allemagne. Pour autant il n'en a été que faiblement récompensé. Il n'a pas non plus bénéficié du soutien de l'Autriche et la France, sans alliance, s'est retrouvée seule face à la Prusse, qui était bien préparée à ce conflit. Par ailleurs il s'est trouvé confronté avec Bismarck, Chancelier dont, on l'a vu, la détermination n'a jamais faibli. Le bilan est donc contrasté ! Sans doute ne faut-il pas oublier que l'Empereur dans ses dernières années était épuisé par la maladie, ce qui a fait qu'il n'a pas réussi à imposer à temps les réformes nécessaires pour doter notre pays de l'armée dont il avait besoin face aux menaces de la Prusse.

Je vous laisse juges !

Bibliographie

- Roth François, *La guerre de 70*, Paris, Pluriel, 1993
 Milza Pierre, *Napoléon III*, Paris, Ed Perrin, 2012
 Séguin Philippe, *Louis Napoléon le Grand*, Paris, Ed Grasset, 2016
 Bentégeat Henri, *Chefs d'Etat en guerre*, Lonrai, Ed Perrin, 2018

Discussion

Le Président remercie le conférencier pour son exposé qui donne un éclairage différent sur ce que l'on pense aujourd'hui de Napoléon III dont la politique extérieure a été assez désastreuse. Il demande ensuite qui souhaite intervenir.

Joël Mirloup pose la question sur les rôles respectifs de Napoléon III et de l'Assemblée sur la déclaration de guerre par la France.

Jean Michel de Widerspach précise que les dirigeants français ont considéré que la version que Bismarck avait faite de l'entrevue du Roi de Prusse et de l'Ambassadeur Benedetti à Ems constituait un camouflet insupportable. La mobilisation a été approuvée par le Corps Législatif et décidée par le Gouvernement d'Emile Ollivier. L'Empereur s'est laissé entraîner bien qu'il se rendait compte que l'armée était mal préparée. La question est de savoir si l'on aurait pu accepter la candidature de Hohenzollern alors que le Roi de Prusse avait été très agacé par la 2^o intervention de la France.

Jean Pierre Vittu indique que les journaux républicains, particulièrement à Paris, qui avaient pris parti contre l'Empire, ont fait campagne pour la guerre. Il s'interroge par ailleurs sur le rôle qu'aurait pu jouer dans l'intervention mexicaine la volonté de contrôler les mines d'argent. Il s'interroge enfin sur le rôle joué par la hausse du progrès social.

Le conférencier en réponse confirme le rôle joué par la presse. Ce sont les mêmes qui étaient opposés à la réforme de l'armée qui étaient les plus partisans de la guerre. Enfin il ne faut pas oublier que Napoléon III était déjà fatigué à cette époque. Morny était très lié aux banques suisses qui poussaient à l'intervention au Mexique. Quant à l'élévation du niveau de vie, elle est globalement réelle.

Daniel Locker revient sur la capitulation de Bazaine à Metz.

Le conférencier rappelle que l'Etat Major français était mal informé des intentions de l'ennemi. Bazaine s'est replié sur Metz car il était entouré de toutes parts. C'est principalement la raison pour laquelle il a refusé de détacher des troupes à Mac Mahon.

Bazaine était considéré comme timoré et il a clairement manqué d'initiative et de courage.

Michel Bordry évoque la phrase prononcée par Bazaine devant la Conseil de Guerre présidé par le Duc d'Aumale « il ne restait plus rien », il lui aurait été répondu « Monsieur, il reste la France ».

Le conférencier indique que Bazaine, condamné à mort, a par la suite vu sa peine commuée à 20 ans de réclusion par Mac Mahon.

Jean Pierre Navailles, indique que contrairement à Napoléon le Grand, Napoléon III n'était pas spécialement anglophobe. L'Angleterre a été l'alliée de la France au Mexique et lors de la guerre de Crimée. Par ailleurs Napoléon III a été exilé en Angleterre où il est mort. Jean Pierre Navailles signale par ailleurs l'influence de l'urbanisme londonien, particulièrement de Régent Street, sur le baron Hausmann et l'urbanisme parisien.

Le conférencier rappelle que la tradition constante des Anglais est de privilégier avant tout les intérêts des Britanniques. Au Mexique ceux-ci ont vite abandonné la France. Par ailleurs Napoléon III ne s'est pas rendu compte que les Anglais n'avaient aucun intérêt à soutenir la France pour réunifier l'Italie et la Prusse.

Joël Mirloup s'interroge sur le rôle d'Ollivier dans la déclaration de guerre.

André Brack estime que le motif pour déclarer la guerre n'était pas si dramatique.

Le conférencier en est bien d'accord mais la population s'était habituée à ce que tout allait bien, et réformer l'armée s'est heurté à une forte opposition.

Françoise L'Homer estime pour sa part que l'on ne s'était pas rendu compte de l'état d'esprit de la Prusse et de sa volonté de revanche sur Iéna en 1806, ce qui a joué un grand rôle en 1870. L'Allemagne a tout fait pour que cette guerre existe.

Françoise L'Homer se souvient par ailleurs avoir jadis appris en classe de terminale que si les troupes allemandes avaient défilé dans Paris, c'était en compensation du maintien de Belfort à la France, et aimerait savoir si ses souvenirs ne la trompaient pas. Vérification faite par F. L'Homer elle précise que lors des négociations qui menèrent à la Paix de Francfort signée le 10 mai 1871, Thiers, qui aurait aimé garder les deux places-fortes de Metz et de Belfort n'obtint qu'une concession : la France garderait Belfort en Alsace, mais que Bismarck en échange imposa l'entrée des troupes allemandes dans Paris. Par ailleurs le traité comportait en faveur des Alsaciens-Lorrains une clause d'option : jusqu'au 1er octobre 1872 les habitants des territoires annexés eurent le droit d'opter pour la nationalité française à condition d'émigrer en France. Sacrifiant à la patrie intérêts et affections, environ 60 000 Alsaciens-Lorrains émigrèrent.

Jean Pierre Vittu rappelle qu'il existait côté français, notamment chez les Républicains, un fort sentiment nationaliste, opposé à toute négociation, souvenir de l'occupation de 1815.

Le Président après avoir confirmé l'attitude de Bismarck et la volonté allemande de revanche remercie Jean Michel de Widerspach pour sa conférence très intéressante.

Jean-Michel Widerspach-Thor

Membre titulaire de l'Académie d'Orléans,
Agriculture, Sciences et Belles-Lettres

Le jeudi 15 octobre

Remerciements

Je tiens à remercier Patrick Brun qui a aimablement relu et corrigé ce manuscrit.

Charles Desvergnès (1860-1928), sculpteur académique natif de Bellegarde

Gilles Blicek

Résumé

Charles Desvergnès est un pur produit de l'art dit « académique », c'est-à-dire de l'art officiel de son époque, dont les principes sont dictés par l'Académie des Beaux-Arts, membre de l'Institut de France et héritière directe de l'Académie royale de peinture et de sculpture fondée en 1648. Garante du respect de la tradition, elle règne sur le milieu artistique durant tout le XIX^e siècle, dirigeant l'École des Beaux-Arts, les concours, les expositions et les salons officiels. Un artiste qui veut faire carrière n'a pas d'autre choix que de recevoir son enseignement et de se conformer à ses règles de représentation et de style, imprégnées de classicisme. L'œuvre de Desvergnès qui, durant toute sa période d'activité, a privilégié les sujets allégoriques et patriotiques, en témoigne abondamment. S'il demeure de nos jours un parfait inconnu pour le grand public, cet artiste a entretenu des liens privilégiés avec Orléans et, plus généralement, le département du Loiret. Le classement au titre des Monuments historiques d'une collection de plâtres originaux conservée à Bellegarde a conduit à effectuer des recherches qui permettent de retracer les étapes de sa carrière et d'illustrer les différentes facettes de son art.

Abstract

Charles Desvergnès is a pure product of the so-called "academic" art, that is to say of the official art in his time, the principles of which are dictated by the Académie des Beaux-Arts, member of the Institut de France and direct heir to the Académie Royale de peinture et de sculpture founded in 1648. Guarantor of respect for tradition, it reigned over the artistic milieu throughout the 19th century, directing the École des Beaux-Arts, competitions, official exhibitions and fairs. An artist who wants to make a career has no other choice than to receive his teaching and to conform to his rules of representation and style, steeped in classicism. The work of Desvergnès, who throughout his period of activity focused on allegorical and patriotic subjects, bears witness to this, abundantly. Although he remains a complete stranger to the general public today, this artist has maintained special ties with Orléans and, more generally, the Loiret department. The classification as Historical Monuments of a collection of original plasters kept at Bellegarde has led to research which allows the stages of his career to be retraced and the different facets of his art to be illustrated.



Un jeune artiste prometteur

Desvergnès est né en 1860 à Bellegarde, petite ville du département du Loiret, où son nom a été donné à une place et un collège. Fils d'un pâtissier, il manifeste très tôt des dispositions pour la sculpture en modelant des figurines dans la pâte pétrie par son père ou dans de l'argile de tuilier. Le châtelain de Bellegarde, Charles Jean-Baptiste Galopin (né à Paris en 1819), ancien juge de paix et notaire, le remarque à l'âge de treize ans. Pratiquant la peinture en amateur, il donne à l'enfant des cours de dessin et de modelage, puis le présente à Eudoxe Marcille, conservateur du Musée des Beaux-Arts d'Orléans.

Cette rencontre permet à Desvergnès d'exposer en 1874 ses premiers essais de sculpture au Salon de la Société orléanaise des amis des arts, dont Marcille est le président. Afin de lui manifester sa reconnaissance, l'artiste en herbe offre par la suite au musée six des treize sculptures de sa main qui y sont actuellement conservées en réserve¹. Peut-être a-t-il un temps envisagé d'y créer une collection de ses modèles en plâtre, avec l'espoir d'asseoir ainsi sa notoriété.

Une étape décisive dans la formation de son jeune protégé est franchie en janvier 1875 par Galopin qui, par l'entremise du peintre Léon Bonnat, parvient à le faire admettre dans l'atelier d'Henri Chapu à Paris (fig. 1). Comme cela est fréquent à l'époque, la commune et le département accordent une bourse à l'élève, renouvelée, chaque année, durant toute la durée de son long apprentissage. Ayant reçu une éducation religieuse, Desvergnès est logé à Paris dans un pensionnat catholique.

Comme Desvergnès, Chapu est issu d'un milieu modeste. Grand prix de Rome en 1855, membre de l'Académie des Beaux-Arts, il est l'un des sculpteurs les plus en vue de sa génération. Sa *Jeanne d'Arc écoutant ses voix* (1872), aujourd'hui au Musée d'Orsay, le révèle au grand public (fig. 2).



Figure 2 : H. Chapu, *Jeanne d'Arc écoutant ses voix*, marbre, 1872 (Paris, Musée d'Orsay).

Maîtrisant l'art de la médaille et du portrait en buste, il contribue à la décoration de nombreux édifices publics parisiens et honore des commandes privées pour des monuments funéraires. Chapu est notamment l'auteur du monument au peintre Henri Regnault à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris (1876).



Figure 1 : Henri Chapu dans son atelier (*Le Monde illustré*, 1879).

L'allégorie intitulée *La Jeunesse* qui en orne le piédestal (fig. 3) connaît un grand succès et acquiert une valeur de modèle pour toute une génération de sculpteurs. Chapu réalise, à la même époque, le gisant de la duchesse d'Orléans, l'épouse de Ferdinand, le fils aîné de Louis-Philippe, à la chapelle royale de Dreux. Plus près de nous, on lui doit le tombeau monumental de M^{gr} Dupanloup à la cathédrale d'Orléans (1888). Toujours dans le Loiret, il est l'auteur du buste du monument élevé en 1897 à Briare en l'honneur de l'industriel Jean-Félix Bapterosses. Chapu exerce une forte influence sur son élève Desvergnès, qui reprendra par la suite à son compte une bonne partie des formules apprises de son maître.

¹. Réalisées en plâtre, les œuvres de jeunesse offertes par Desvergnès au Musée des Beaux-Arts d'Orléans portent les titres suivants : *Moissonneur nu aiguisant sa faux* (don en 1878) ; *Saint Aignan, évêque d'Orléans, sollicite d'Attila la levée du siège d'Orléans* (don en 1879) ; *Saint*

Sébastien, La mort de Diagoras de Rhodes et Tyrtée chantant ses Messéniennes (trois dons en 1882) ; *Le corps d'un soldat spartiate rapporté à sa mère* (don en 1885). Elles sont pour la plupart endommagées et nécessiteraient des restaurations.



Figure 3 : H. Chapu, Monument à Henri Regnault (Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts), détail : *La Jeunesse* (1876).



Figure 4 : Ch. Desvergnès, *Le sacrifice d'Abraham*, plâtre, 1875 (Bellegarde, collection Desvergnès).

La première œuvre exécutée par le jeune Desvergnès à son arrivée à Paris en 1875 est un

bas-relief en plâtre représentant *Le sacrifice d'Abraham*. Alors âgé de quinze ans, il a fièrement signé son travail. Sa prédilection pour les sujets religieux s'affirme dès cette époque. Le patriarche s'apprête à sacrifier son fils sur le commandement de Dieu afin de lui prouver sa Foi. Un ange arrête sa main avant qu'il ne commette l'irréparable (fig. 4). La référence à l'Antiquité est évidente. L'élève est manifestement prêt à recevoir l'enseignement académique qui va bientôt lui être dispensé.

L'École des Beaux-Arts et le Grand prix de Rome

Peu après son admission dans l'atelier de Chapu, Desvergnès franchit une nouvelle étape en juin 1875 en étant reçu premier au concours d'entrée à l'École nationale des Beaux-Arts. Il y bénéficie des enseignements des sculpteurs Gabriel Thomas (1824-1905), François Jouffroy (1806-1882) et Alexandre Falguière (1831-1900), parfaits tenants de l'art académique, aux parcours semblables à celui de Chapu et honorés, comme lui, par des distinctions et des commandes prestigieuses.

Excellent élève, travailleur assidu, Desvergnès reçoit en 1877 et 1879 des médailles aux concours d'ateliers de l'école (composition en bas-relief, ronde-bosse et archéologie). Outre l'importance accordée au dessin, l'apprentissage passe par la copie « d'après la bosse », c'est-à-dire d'après des moulages d'antiques (fig. 5), et par la représentation du modèle vivant, le nu académique (fig. 6), qui prépare les élèves à la maîtrise des postures du corps humain. Les progrès accomplis par Desvergnès en matière de composition et d'expression des volumes renforcent sa motivation. Désireux de parfaire sa formation et d'accéder à la reconnaissance suprême, à l'instar de tous les aspirants sculpteurs, il n'a plus, dès lors, qu'un objectif en tête : remporter le concours du Prix de Rome organisé par l'Académie, qui lui permettrait de séjourner durant quatre ans à la Villa Médicis à Rome.

Après plusieurs tentatives, il obtient le Premier second grand prix en 1887 avec *Thésée ramenant à Édipe ses filles Antigone et Ismène* (fig. 7). Deux ans plus tard, il décroche enfin le Premier grand prix (fig. 8). Le concours avait cette fois pour sujet *Le retour de l'enfant prodigue* (fig. 9). On sait que ce sujet biblique et non mythologique, cas de loin le



Figure 5 : *Sophocle*, copie d'après l'antique, plâtre, 1876 (Bellegarde, coll. Desvergues).



Figure 6 : *Académie d'homme nu de dos*, plâtre, entre 1877 et 1889 (Bellegarde, coll. Desvergues).

plus fréquent, a été proposé par Chapu. A-t-il voulu favoriser son élève, qu'il apprécie beaucoup et dont il connaît la prédisposition pour la religion ? Ce n'est pas exclu, d'autant que Desvergues a alors 29 ans : un an plus tard, il aurait dépassé la limite d'âge pour se présenter au concours, qui était alors fixée à 30 ans.

Le séjour à la Villa Médicis et les premiers envois de Rome

Desvergues demeure de janvier 1890 à 1893 à Rome où il effectue ses quatre années obligatoires, ainsi qu'une année supplémentaire en 1894, celle-ci à ses frais exclusifs. Il a en effet accumulé du

retard dans son travail en raison de sa mère, veuve depuis 1867, qu'il a emmenée avec lui à Rome et dont la santé fragile requiert des soins constants.

Le lauréat du Grand prix de sculpture ne manque pas de poser à son arrivée avec les autres pensionnaires pour la traditionnelle photographie de groupe (fig. 10). L'enfant de Bellegarde est profondément marqué par son séjour romain et le contact de l'Italie antique et des chefs d'œuvre des grands maîtres.

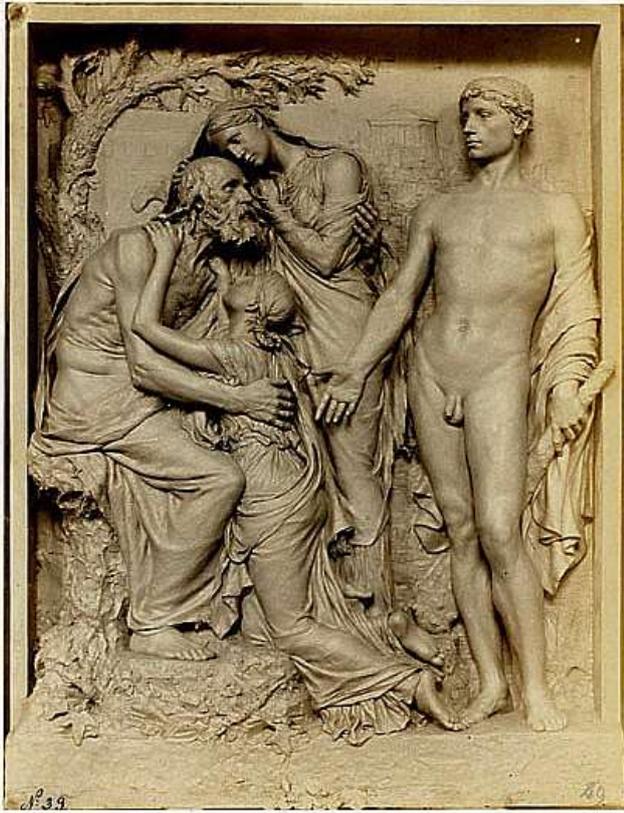


Figure 7 : *Thésée ramenant à Œdipe ses filles Antigone et Ismène*, plâtre, 1887 (Paris, ENSBA).

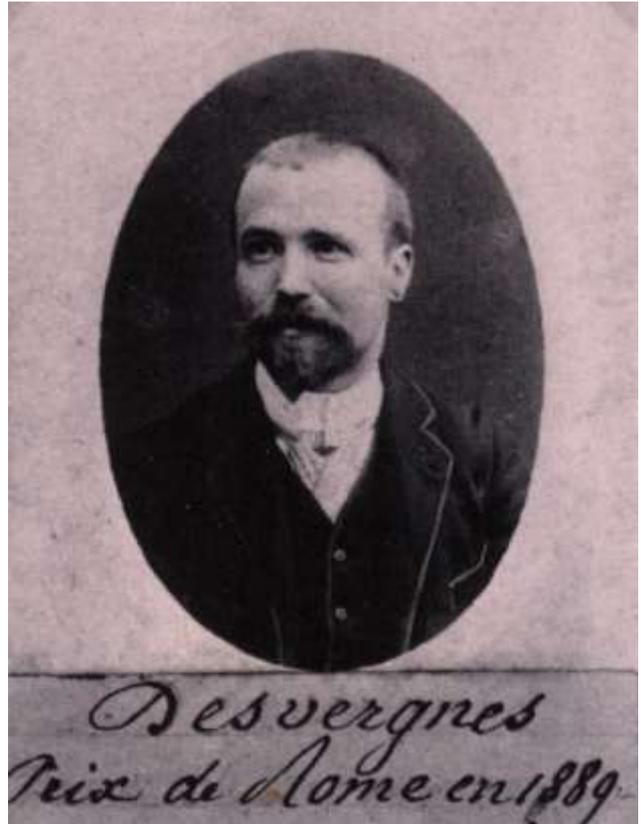


Figure 8 : Charles Desvergnès vers 1889 (Orléans, Musée des Beaux-Arts).



Figure 9 : *Le retour de l'enfant prodigue*, plâtre, 1889 (Paris, ENSBA).

La chapelle Sixtine et les chambres de Raphaël au Vatican, qu'il visite plusieurs fois en 1890, lui font très forte impression. Ne se cantonnant pas à



Figure 10 : Académie de France à Rome, promotion 1890-1893, détail : Ch. Desvergnès est en haut à droite (Paris, Musée d'Orsay).

la Ville éternelle, il se rend en 1890 et 1892 à Florence, où les chefs-d'œuvre de la Renaissance l'émerveillent, et enfin à Carrare en 1893, cette fois pour se procurer du marbre.

Comme pour tous ses camarades, son temps se partage entre des leçons et des exercices pratiques. Conformément au règlement, le pensionnaire doit envoyer chaque année à l'Académie une œuvre témoignant des progrès de sa formation. Parmi les

travaux entrepris à Rome, figure en premier lieu *La Musique sacrée* (fig. 11). Dans cette allégorie monumentale en relief, l'une des plus grandes martyres de Rome, sainte Cécile, patronne des musiciens, joue de l'orgue, son attribut, au milieu d'un concert d'anges. Quelque vingt ans plus tard, cette composition est reproduite, en grès, sur la façade d'une modeste chapelle du quartier ouvrier du Petit-Charonne, dans la proche banlieue de Paris, avant d'être déposée, puis remontée dans l'église Saint-Gabriel du 20^e arrondissement, vers 1935.



Figure 11 : Académie de France à Rome, Ch. Desvergnès travaillant à sa sculpture *La Musique sacrée*, 1891 (Paris, Bibliothèque historique de la ville de Paris).

La maquette en plâtre de cette œuvre est présentée en 1892 au Salon, grande manifestation au succès tant populaire que critique, qui se tient tous les ans à Paris. Désireux de se faire connaître

et de décrocher des commandes comme tous les artistes de son époque, Desvergnès y expose dès 1880 et jusqu'en 1926. L'admission au Salon est soumise à l'approbation d'un jury composé en majorité de membres de l'Académie des Beaux-Arts, qui privilégie naturellement les œuvres mettant ses principes en application. Il décide de récompenser *La Musique sacrée* en attribuant une mention honorable à son auteur. Cependant, les critiques du Salon n'en font pas mention. D'une manière générale, ceux-ci ne s'attardent guère sur les sculptures régulièrement présentées par Desvergnès ; ne suscitant, au mieux, que des banalités, elles peinent visiblement à se distinguer de celles de ses contemporains.

Le plâtre de *La Musique sacrée* a également les honneurs de *La France illustrée*, hebdomadaire catholique où elle est reproduite en première page le 19 novembre 1892. Publié sans interruption entre 1874 et 1929, ce magazine à grand tirage apporte un soutien sans faille à Desvergnès à partir de cette date et jusqu'en 1913, en illustrant à une dizaine de reprises sa première page avec l'une de ses œuvres marquantes².

Contraint en 1891 de reconduire sa mère malade en France, Desvergnès ne parvient pas à joindre à son premier envoi de Rome la copie d'un antique, exercice exigé, à ce stade, de tous les élèves sculpteurs. Entamée en 1890, sa copie en marbre rouge (*rosso antico*) du *Faune du Capitole* (fig. 12), célèbre statue du II^e siècle après J.-C. conservée au musée du même nom, n'est achevée qu'en 1892 (Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts).

Le deuxième envoi, effectué lui aussi en 1892, est une statue allégorique intitulée *Le Courage*. Figuré dans la nudité héroïque, un personnage masculin, d'allure juvénile, porte sur l'avant-bras

². Parmi les numéros de *La France illustrée* où une œuvre de Desvergnès a eu les honneurs de la une, figurent les suivants : n° 938, 19 novembre 1892 (*Sainte Cécile, Musique sacrée*) ; n° 1127, 4 juillet 1896 (*La Jeunesse éplorée*) ; n° 1147, 1^{er} janvier 1896 (*Sainte Cécile*) ; n° 1153, 2 janvier 1897 (*Buste de femme vu de profil, dessin*) ; n° 1256, 24 décembre 1898 (*Le sommeil de*

l'Enfant Jésus) ; n° 1275, 1^{er} janvier 1899 (*Monument de la défense d'Orléans aux Aydes*) ; n° 1277, 20 mai 1899 (*L'Amitié, mausolée de F. Wells*) ; n° 1382, 25 mai 1901 (*Monument des enfants de Seine-et-Marne morts pour la patrie*) ; n° 1408, 1^{er} janvier 1901 (*Sainte Cécile*) ; n° 1804, 24 juin 1909 (*Bienheureuse Jeanne d'Arc*) ; n° 2011, 1^{er} janvier 1913 (*Sainte Cécile à la nouvelle église du Petit-Charonne*).



Figure 12 : *Faune du Capitole*, copie en marbre rouge, 1890-1892 (Paris, ENSBA).



Figure 13 : Académie de France à Rome, Ch. Desvergnès travaillant à sa sculpture *L'Inspiration*, 1893 (Paris, BHVP).



Figure 14 : *Vase des douze mois de l'année*, plâtre, 1893 (Bellegarde, coll. Desvergnès).

gauche ce qui s'apparente à une peau de lion ; il pourrait donc s'agir d'Hercule (Orléans, Musée des Beaux-Arts).

Les derniers envois de Rome et les honneurs du Salon

Desvergnès travaille ensuite en 1893, pour son envoi de troisième année, à une statue monumentale, *L'Inspiration* (fig. 13), également dénommée *Le poète inspiré*, dont le modèle au 1/3 d'exécution est conservé à Bellegarde. Bien dans le goût académique, le sujet fait référence à

Orphée, figure du « poète inspiré » dans l'Antiquité, à la fois homme et proche des dieux.

Toutefois, le plâtre n'est pas envoyé à Paris, car il sert de modèle à la version définitive, exécutée avec le marbre que le sculpteur est allé lui-même chercher à Carrare et qui doit constituer son envoi de quatrième année. Témoinant de l'expérience et de la maîtrise acquises à l'issue du séjour à la Villa Médicis, la statue de marbre qui en résulte sera exposée au Salon en 1895. L'envoi du pensionnaire pour 1893 se limite finalement à un vase en plâtre orné sur tout son pourtour de scènes en relief illustrant chacune un mois de l'année (fig. 14). Il en reprendra le principe dans une maquette en terre cuite à destination de la Manufacture de Sèvres.

Enfin, en 1894, durant son année supplémentaire, mais hors envoi réglementaire, le pensionnaire met au point la maquette en plâtre d'un monument intitulé *L'Humanité consolée*, inspiré, dans sa conception, des tombeaux muraux italiens de la Renaissance. Il figure en haut-relief une femme éplorée, allégorie de la douleur, se tenant agenouillée et les mains jointes face à l'Ange de la Résurrection, qui lui désigne du doigt le Ciel éternel (fig. 15).

Cette composition monumentale à caractère funéraire est réalisée en marbre pour la chapelle des Morts de l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Paris. Desvergnès doit probablement cette commande à sa prédisposition marquée pour les sujets religieux et aux relations privilégiées qu'il entretient, dès cette époque, avec le clergé. La version en marbre de *L'Humanité consolée* est présentée au Salon de 1895, avec *L'Inspiration*. Les deux œuvres retiennent l'attention du jury qui décerne une médaille de troisième classe à l'artiste.

Rencontres romaines et premiers portraits

Lieu de découverte des grands maîtres et de perfectionnement des métiers, le séjour à la Villa Médicis est aussi l'occasion de nouer des liens solides entre pensionnaires de différentes disciplines artistiques. Desvergnès se lie ainsi



Figure 15 : *L'Humanité consolée*, maquette au 1/3 d'exécution du monument érigé à la chapelle des Morts de l'église de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Paris, plâtre, 1894 (Bellegarde, coll. Desvergnès).

d'amitié avec Louis Sortais (1860-1911), Grand prix de Rome d'architecture en 1890 avec *Un monument à Jeanne d'Arc* et pensionnaire à l'Académie de France de 1891 à 1894. Les deux hommes garderont le contact et collaboreront à des projets communs après leur retour en France.

La profonde amitié qui unit Desvergnès au peintre Gaston Thys, né en 1863 et Grand prix de Rome en 1889, connaît en revanche une issue tragique. Malade depuis plusieurs années, celui-ci meurt le 9 août 1893 à la Villa Médicis. Afin d'honorer sa mémoire, le sculpteur reprend en



Figure 16 : Modèle de la plaque commémorative à la mémoire du peintre Gaston Thys de l'église Saint-Louis-des-Français à Rome, plâtre, 1896 (Bellegarde, coll. Desvergnès).

1896 (fig. 16) un portrait de profil du peintre qu'il a exécuté sur une plaquette de plâtre, quatre ans plus tôt, pour la réalisation d'une plaque murale de bronze destinée à l'église Saint-Louis-des-Français à Rome³.

En vue d'établir, à moindres frais, sa réputation de portraitiste, Desvergnès réalise durant ses années romaines d'autres plaquettes en bas-relief représentant divers modèles de profil, parmi lesquels on peut citer le compositeur Camille Erlanger (1863-1919), Grand prix de Rome de musique en 1888, l'archéologue André de Ridder (1868-1921), futur conservateur des antiquités grecques et romaines au Louvre, ou encore le

³. Portant la mention « A mon bon ami Thys, souvenir affectueux, *Roma*, 1892, Charles Desvergnès », la plaquette originale du portrait de Gaston Thys est conservée, avec d'autres réalisées à la même époque (dont celui de la mère de Desvergnès), au château-musée de Nemours. Le Musée d'Angers en possède un tirage en bronze. Le modèle en plâtre de la plaque

murale apposée à Rome se trouve à Bellegarde. Sur cette plaque, voir A. Le Normand, « Un siècle de monuments funéraires à Saint-Louis-des-Français », dans *Les fondations nationales dans la Rome pontificale. Actes du colloque de Rome (16-19 mai 1978)*, Rome, 1981, p. 237 (Publications de l'École française de Rome, 51).

docteur Leopoldo Taussig, alors médecin en chef de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome.

À ces plaquettes en nombre important et qui appartiennent toutes au Musée de Nemours, s'ajoute un médaillon, également conservé à Nemours et représentant Jérôme Napoléon dit « Plon-Plon » (1822-1891), cousin germain de Napoléon III. Daté de 1891, ce portrait, commandé à Desvergnès par sa sœur, la princesse Mathilde Bonaparte (1820-1904), vaut à notre sculpteur de rencontrer cet illustre personnage très peu de temps avant sa mort. En revanche, il est peu probable que Desvergnès ait approché le pape Pie X (1835-1914), dont il a laissé, à la même époque, une plaquette de plâtre où celui-ci apparaît trônant et bénissant, attitude conventionnelle sans doute reprise d'une photographie.

Le retour en France du « maître statuaire »

Revenu de Rome en 1895, Desvergnès habite avec sa mère dans une maison louée au 28, rue des Jardies à Bellevue, commune où il a élu domicile dès 1889 et qui a été intégrée depuis à celle de Meudon (Hauts-de-Seine). En souvenir de l'artiste, qui demeura à la même adresse jusqu'à la fin de sa vie, la rue des Jardies devient la rue Charles-Desvergnès le 7 août 1928. Son nom est encore donné, plus tard, à une école maternelle de sa commune d'adoption.

Coïncidence fortuite, s'installe la même année 1895 à Meudon, dans la villa dite des Brillants, un illustre confrère, considéré, par beaucoup, comme le plus grand sculpteur de tous les temps : Auguste Rodin. Si Desvergnès ne fait assurément pas partie de son cercle d'amis artistes, tels les sculpteurs Jules Desbois et Antoine Bourdelle, a-t-il au moins compté parmi les innombrables visiteurs que celui-ci a reçus à son domicile ? Rien n'est moins sûr, car son nom n'apparaît pas une seule fois dans l'abondante correspondance (inventoriée dans le fichier dit « des scripteurs ») que conserve, à Paris, le Musée Rodin. Novateur et épris de liberté, Rodin se démarque radicalement de l'académisme en vigueur à l'époque. Ses conceptions se situent par conséquent à l'opposé de celles qui ont été inculquées à Desvergnès et que ce dernier met en application jusqu'à la fin de sa carrière, sans jamais les remettre en question. Aussi, en définitive, ne

faudrait-il pas s'étonner que Desvergnès n'ait, à aucun moment, tenté de l'approcher.

S'il fait le choix de résider à l'écart de la capitale, Desvergnès ouvre néanmoins son atelier à Paris, dans le quinzième arrondissement, au 131 de la rue de Vaugirard. Il n'en reste plus rien. On en possède une photo (fig. 17), prise vers 1912. L'artiste, alors au sommet de sa carrière, y emploie des ouvriers et y forme des élèves. À l'intérieur sont entreposés des plâtres qui témoignent des étapes de sa formation et des divers aspects de sa production. Desvergnès reçoit en effet de nombreuses commandes, tant privées que publiques, tout au long de sa carrière, qui offre, comme nous le verrons, de multiples points de



Figure 17 : L'atelier de Charles Desvergnès à Paris vers 1912 ; l'artiste est au premier plan à gauche (livret d'exposition du musée Desvergnès édité par Marcel Marron, h.-t.).

comparaison avec celle de son maître Chapu.

Comme Chapu, il exécute en effet des bustes et des monuments funéraires allégoriques, œuvre à des monuments aux « grands hommes » et décore des façades d'édifices publics. Il s'illustre en particulier dans la création de monuments commémoratifs à caractère militaire et patriotique. Profondément croyant, il est apprécié du clergé qui favorise la diffusion de ses créations à caractère religieux et lui obtient des commandes prestigieuses pour des édifices emblématiques.

Pour reprendre la dénomination en usage à son époque, Desvergnès est un « maître statuaire », c'est-à-dire un artiste à part entière dont le rôle est de concevoir des modèles, le plus souvent en plâtre. Il ne lui appartient pas de les réaliser dans le matériau définitif, la pierre ou le marbre par exemple, tâche confiée à ce qu'on appelle des « praticiens ». Desvergnès est un modelleur, et non

un tailleur de pierre. La plupart des œuvres conservées de nos jours à Bellegarde sont en majorité des « premiers jets », directement sortis des mains du maître.

Les commandes privées : les portraits

Dès 1881, Desvergnès montre des prédispositions pour les portraits en buste en réalisant celui de Jean-François Galopin, le père de son protecteur, alors âgé de 92 ans (fig. 18). C'est en effet par les bustes exposés durant ses premières années de

Les bustes de Desvergnès traduisent, dès cette époque, les choix esthétiques qui seront continuellement les siens, entre vérité de la figuration et idéalisation. Le sculpteur se borne, la plupart du temps, à retranscrire la physionomie de ses modèles pour la rendre fidèlement, dans une attitude posée, sans effets particuliers, ni recherche d'une quelconque « vérité psychologique ». L'analogie au modèle, dont il s'agit d'assurer la notoriété, est, à l'évidence, l'objectif poursuivi en priorité.



Figure 18 : Portrait en buste de Jean-François Galopin, plâtre, 1881 (Bellegarde, coll. Desvergnès).



Figure 19 : Portrait en buste d'Alfred Mascuraud, plâtre, vers 1908 (Bellegarde, coll. Desvergnès).



Figure 20 : Portrait en buste d'Ernestine Machard, plâtre, 1896 (Bellegarde, coll. Desvergnès).

participation au Salon qu'il se fait d'abord connaître du grand public. Il y est présent à neuf reprises entre 1880 et 1889, année de l'obtention du Grand prix de Rome. Or, sur les quatorze œuvres admises par le jury dans cet intervalle, onze sont des portraits en buste. Ce qui lui permet non seulement de gagner un peu d'argent, mais aussi de s'attirer la faveur d'hommes influents qui, pour certains, contribuent au lancement de sa carrière en lui obtenant de nouvelles commandes. Au XIX^e siècle, la recherche de protections mondaines ou politiques demeure en effet une nécessité incontournable pour l'artiste qui ambitionne d'accéder à une reconnaissance élargie, puis à la consécration des commandes officielles.

Parmi les quelques portraits en buste dont l'identité nous est connue, on peut citer ceux du peintre et sculpteur Paul Guibé (1841-1922), collaborateur régulier d'Henri Chapu (Salon de 1882), du diamantaire François Wells (1846-1922) (Salon de 1886), des docteurs Octave Terrillon⁴ (1844-1895) et Alix Joffroy (1844-1908) (Salon de 1887), du général Joseph Brugère (1841-1918) (Salon de 1889), puis, plus tard, ceux d'Abel Barré, architecte installé à Paris (actif entre 1884 et 1898) (Salon de 1903), d'Alfred Mascuraud (1848-1926) (fig. 19), industriel dans la bijouterie fantaisie et sénateur (Salon de 1908), des docteurs Frédéric Latouche (1858-1910) et Henri Poirot-Delpech (1854-1908) (Salon de 1909). Un seul buste féminin est actuellement connu (fig. 20), celui de

⁴. Datée de 1888, la version en bronze du buste du docteur Octave Terrillon, chirurgien de la Salpêtrière

de 1883 à 1895, est conservée au Musée de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris.

l'épouse et muse du peintre Jules Machard⁵ (1839-1900), née Ernestine Aléo (Salon de 1897). La dernière œuvre exposée par Desvergnès au Salon, deux ans avant sa mort, en 1926, est à nouveau et de manière significative, un buste, celui du député et ancien ministre Lucien Dior (1867-1932). À toutes ces œuvres présentées au Salon, s'ajoutent encore la commande officielle, en 1890, du buste posthume du chanteur Pierre Jelyotte (1713-1797) pour l'Opéra Garnier et, en 1902, cette fois pour le Louvre, celle du buste de Thomy-Thiéry (1823-1902), collectionneur mauricien établi en France et qui légua sa collection au musée (Paris, Musée d'Orsay).

La maîtrise plastique dont témoignent les bustes qui nous sont parvenus est manifeste. Mais si notre statuaire fait preuve d'une grande minutie dans le rendu des détails physiques, il donne, le plus souvent, une expression conventionnelle aux personnages représentés, presque tous masculins. La volonté de créer des portraits d'apparat inscrit pleinement sa démarche artistique dans la tradition académique.

Deux rares portraits en pied sont actuellement recensés, dont une statue d'Henry Brugère enfant (plâtre exposé au Salon de 1885). Il s'agit du fils du général dont Desvergnès exécutera par la suite le buste et avec lequel il entretient, dès cette époque, des relations privilégiées. Son fils Henry, né à Orléans, fera carrière dans la magistrature. On sait que le général Brugère possédait le marbre de cette œuvre. Son réalisme et le raffinement de certains détails (fig. 21) la rapprochent de la statue de Chapu intitulée *Le*



Figure 21 :
Modèle de la statue d'Henry Brugère, plâtre, 1885 (Bellegarde, coll. Desvergnès).



Figure 22 : *La Ranée*, modèle de la statue de l'épouse du radjah du Kurupam, plâtre, vers 1900 ? (Bellegarde, coll. Desvergnès).

œuvre, où ne se décèle aucune autre marque d'intérêt pour l'orientalisme, pourtant très prisé à l'époque.

Médailles et objets divers

Comme Chapu, Desvergnès a pratiqué l'art de la médaille. On connaît ainsi de lui un médaillon en étain à l'effigie de François Wells (fig. 23) dont il a fait le portrait en buste et dont il a aussi,



Figure 23 : Médaillon à l'effigie de François Wells, étain, vers 1900 ? (Bellegarde, coll. Desvergnès).

jeune Robert Desmarres (1879), conservée au Musée d'Orsay à Paris.

Le second portrait en pied figure l'épouse du radjah du Kurupam, aux Indes anglaises, dénommée « la Ranée » par Desvergnès (fig. 22). Il faudrait plutôt parler de « Rani », terme qui désigne ordinairement l'épouse d'un prince hindou. On ignore les circonstances dans lesquelles Desvergnès a été amené à faire ce portrait, réalisé en marbre sur commande du radjah. Peut-être le contact a-t-il été noué à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, à laquelle, comme nous le verrons, notre artiste a contribué. Quoiqu'il en soit, il constitue un unicum dans son

œuvre, où ne se décèle aucune autre marque d'intérêt pour l'orientalisme, pourtant très prisé à l'époque. comme nous le verrons, décoré le mausolée. Un autre est consacré aux roi et reine du Royaume-Uni, Edouard VII et Alexandra, sans doute à l'occasion de leur couronnement en 1902. Portant la mention « *Victorieux des éléments* », une médaille, frappée en 1910, commémore la première traversée de la Manche par Louis Blériot en 1909.

Cependant, la médaille de Desvergnès ayant connu la plus large diffusion est assurément celle qu'il réalise dès 1901 pour le compte de la

⁵ Jules Machard résidait à Bellevue à l'époque où Desvergnès a réalisé le buste de son épouse. Sans doute les deux artistes qui demeuraient dans la même

commune ont-ils eu l'occasion de s'y rencontrer. Sur le peintre, voir *Jules Machard. Le culte de la ligne*, catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Dole, 2003.

Fédération gymnastique et sportive des patronages de France (fig. 24). L'identité de cette organisation de jeunesse de masse, officiellement créée le 14 décembre 1903, peut se résumer à ses deux causes sacrées : la patrie et la foi. Les concours nationaux et internationaux qu'elle organise tous les ans atteignent leur plein développement au cours des années 1920, époque où la médaille signée de l'artiste ne cesse d'être décernée aux vainqueurs des compétitions sportives et à leurs suivants.



Figure 24 : Médaille de la Fédération gymnastique et sportive des patronages de France, argent, 1901 (vente Comptoir des Monnaies).



Figure 25 : Plat à l'effigie de Napoléon, bronze patiné avec rehauts d'or (vente Expertissim).



Figure 26 : Plat à l'effigie de Napoléon, étain (vente ebay).



Figure 27 : Plat à l'effigie de Napoléon, biscuit de porcelaine (vente ebay).

Desvergnès réalise également des médailles ou plaquettes de forme rectangulaire, dont l'une à l'initiative de la ville d'Orléans, exceptionnellement reproduite en or. Elle est offerte à Paul Fourché (1840-1922), négociant bordelais natif d'Orléans, pour le remercier d'avoir légué à la municipalité ses riches collections d'œuvres d'art. Grand amateur de peinture, Fourché est représenté, en buste et de profil, en train d'examiner à la loupe un tableau sur le modèle en plâtre de la plaquette qui, seul, subsiste⁶ ; celui-ci porte en titre ce qui, sans doute, était sa devise : *PAULATIM ET LABORE* (PEU À PEU, PAR LE TRAVAIL.)

⁶. Une annexe du Musée des Beaux-Arts est construite en 1922 pour abriter la majeure partie de la collection léguée par Fourché, dont les tableaux les plus importants. Elle est pillée en juin 1940. La plaquette de Desvergnès reproduite en or et offerte par la Ville à Fourché a disparu des collections du musée, probablement dans les mêmes circonstances.

D'autre part, des objets décoratifs portant des motifs créés par Desvergnès sont diffusés, en grand nombre, par des éditeurs. C'est par exemple le cas de la maison Chaumette à Paris, pour des médailles commémoratives, des plaquettes et des plats en étain, ou de la Manufacture de Sèvres, pour des plaquettes et des plats en biscuit de porcelaine. Il arrive qu'un même motif soit reproduit sur des objets de matériaux différents, comme en témoignent un plat à l'effigie de Napoléon, reproduit en bronze (fig. 25), en étain (fig. 26) et en biscuit (fig. 27), et une plaquette ornée d'un buste en profil de sainte Cécile, commercialisée en étain et en biscuit⁷.

Fontaines d'intérieur

Dans un autre registre et à une tout autre échelle, Desvergnès a créé plusieurs fontaines d'intérieur à sujet mythologique. Ces fontaines monumentales étaient destinées à décorer des salles à manger, où elles devaient probablement servir, à l'occasion, de rafraîchissoirs. Deux d'entre elles, dont le sculpteur a obtenu la commande par l'intermédiaire des Grands magasins du Louvre, sont successivement exposées aux Salons de 1904 et 1905.

La première, intitulée *La roche curieuse*, est exécutée en marbre à la demande de l'industriel Julius Maggi (1846-1912), l'inventeur du bouillon KUB. On en connaît le modèle en plâtre, qui

⁷. Desvergnès a collaboré de manière ponctuelle avec la Manufacture nationale de Sèvres, notamment en 1897 (pour une coupelle vide-poche ou *vendrier des Saisons*) et entre 1902 et 1910 (plaquette de Sainte-Cécile). Je remercie Sonia Banting, du Musée national de Céramique de Sèvres, pour les renseignements qu'elle m'a aimablement communiqués.

permet de s'en faire une idée précise. La partie supérieure montre des nymphes s'ébattant ou conversant dans des cavités rocheuses, sous des stalactites ; la vasque, en forme de coquille, est supportée par des Atlantes. La seconde, dénommée *Jeune femme à la coquille*, est cette fois fabriquée en étain pour un certain M. Desprès.

Un autre modèle en plâtre de fontaine est conçu, sans doute à la même époque, à l'attention de « la princesse X ». Il figure un triton, à cheval sur un dauphin, en train d'enlever une naïade. La vasque, toujours en forme de coquille, est cette fois supportée par trois dauphins (fig. 28). D'autres fontaines du même type ont été produites à la même époque. On peut citer, parmi celles-ci, un modèle en terre cuite au sujet évocateur : *La naissance de Vénus*, appartenant aux collections du Musée de Nemours.



Figure 28 : Fontaine, projet grandeur d'exécution pour la salle à manger de la princesse X..., plâtre, vers 1900 ? (Bellegarde, coll. Desvergues).



Figure 29 : Buste de jeune femme, terre cuite, vers 1900 ? (vente AnticStore/Marc Menzoyan).



Figure 30 : Figure allégorique ornant la tombe de Marie-Émilie Vallet, bronze, 1914 (Paris, cimetière du Père-Lachaise).

La volupté qui se dégage de cette production spécifique la rapproche d'un courant de la sculpture de l'époque, que l'on a appelé le « néo-baroque français ». Afin de satisfaire les goûts d'une riche clientèle, Desvergues use ici d'une sensualité discrète, pour ne pas dire d'un érotisme convenu, que l'on retrouve dans d'autres œuvres de taille beaucoup plus réduite, dont une série de bustes en terre cuite de conception semblable et figurant chacun une jeune fille à la poitrine plus ou moins dénudée (fig. 29).

La sculpture funéraire

Autre facette, bien différente, de sa production, Desvergues honore des commandes de particuliers pour des monuments funéraires, et cela sous diverses formes. Dans certains cas, sa contribution se limite à l'exécution du buste du défunt qui domine la tombe, comme pour celle du docteur Henri Poirot-Delpech (1854-1908), ancien maire de la commune, au cimetière de Sèvres (Hauts-de-Seine). Dans d'autres, il fait appel à l'allégorie, en usage dans la sculpture funéraire depuis la Renaissance et qui reste très présente dans les cimetières de l'époque. Un haut-relief sur le thème de *La Jeunesse éplorée* est ainsi utilisé au cimetière du Père-Lachaise à Paris pour le tombeau en marbre d'une jeune fille décédée à l'âge de 15 ans.

Un autre modèle, formé d'une simple figure

féminine à la tête renversée qui s'agrippe de désespoir à une stèle en forme de croix (fig. 30), est exécuté peu avant 1914 pour une autre sépulture du même cimetière, celle de Marie-Émilie Vallet. Comme la précédente, cette allégorie s'inspire des créations de Chapu et en particulier de *La Jeunesse*, sculptée en 1875 pour le



Figure 31 : Tombe de François Wells ornée d'une allégorie de *L'Amitié* en bronze (Chantilly, cimetière Bourillon).



Figure 32 : Modèle (non retenu) de la statue du monument à Lazare Carnot à Nolay (Côte-d'Or), plâtre, 1882 (Bellegarde, coll. Desvergnès).

monument au peintre Henri Regnault de l'École des Beaux-Arts à Paris. Une allégorie, cette fois de *L'Amitié*, est également réalisée pour l'imposant mausolée en granit rose de style néo-grec édifié au cimetière Bourillon de Chantilly en mémoire de François Wells, diamantaire parisien (1846-1922). Elle prend place sur le sarcophage, à l'intérieur de ce qui s'apparente à une cella, et se complète, sur le soubassement, d'un buste féminin marquant l'entrée du caveau (fig. 31). Comme le choix du sujet de l'allégorie incite à le penser, l'artiste s'est manifestement lié à ce richissime personnage, dont il a aussi laissé un portrait en buste (exposé au Salon de 1886) et un profil en médaille (cf. *supra*).

Les commandes publiques : les monuments aux « grands hommes »

Des tombes monumentales de cimetières aux monuments à la mémoire des grands hommes, il n'y a qu'un pas que franchit naturellement notre artiste. Érigés la plupart du temps par souscription et sur concours, ceux-ci connaissent, durant la majeure partie du XIX^e siècle et le début du suivant, une vogue sans précédent, dont Desvergnès s'efforce, très tôt, de tirer parti. Dès 1882, soit bien avant son départ pour Rome, il participe au concours du monument à la mémoire de Lazare Carnot à Nolay (Côte-d'Or), son village natal. Il représente le général révolutionnaire

debout, pointant du doigt sur une carte la commune de Wattignies dans le Nord (fig. 32), lieu d'une célèbre victoire remportée en 1793. C'est cependant le projet du sculpteur Jules Roulleau (1855-1895), proche, dans sa conception, de celui de Desvergnès, qui remporte le concours. Toutefois, c'est à Desvergnès que la commune s'adresse, quelques années plus tard, pour réaliser un buste de grande taille du même personnage. Elle se contente du modèle en plâtre, installé dans une salle de la mairie après son exposition au Salon de 1888 ; celui-ci est néanmoins traduit, peu après, dans la pierre, pour être placé dans la cour d'honneur de l'École militaire de l'artillerie et du génie, créée à Versailles en 1884.

Élu président de la République en 1887, Sadi Carnot, le petit-fils de Lazare, meurt assassiné à Lyon le 25 juin 1894. On décide d'élever dans la ville un monument à sa mémoire, qui fait l'objet d'un concours en 1896. Desvergnès se porte candidat et élabore, avec son ami l'architecte Louis Sortais, un projet particulièrement ambitieux, pour ne pas dire pharaonique, qui s'étage sur différents niveaux. Le défunt est figuré sur son lit de mort, au sommet d'une composition pyramidale (fig. 33). Penchée vers lui, la Renommée ailée s'apprête à le couronner de lauriers. Un relief met en scène l'assassinat sur le socle. Régulièrement réparties sur des piédestaux, des statues allégoriques symbolisent les vertus du défunt. Le projet de Desvergnès, non retenu, lui vaut néanmoins les félicitations du jury.

Desvergnès reçoit commande d'un monument à Jehan de Meung, la même année 1896. Né à Meung-sur-Loire en 1240, Jehan de Meung est réputé avoir achevé *Le Roman de la Rose* commencé par Guillaume de Lorris. Desvergnès réalise à la fois le buste du poète et le socle sur lequel il repose. Ce dernier est orné d'une jeune femme qui offre au poète un bouquet de roses (fig. 34). Son attitude rappelle celle de la figure allégorique dénommée *Le Regret*, qui orne la tombe du peintre Alexandre Cabanel (1823-1889) au cimetière Saint-Lazare de Montpellier ; œuvre du peintre et sculpteur Antonin Mercié (1845-1916), elle est exposée au Salon de 1892 auquel Desvergnès a



Figure 33 : Maquette (non retenue) du monument à la mémoire de Sadi Carnot à Lyon (Rhône), plâtre, 1896 (Bellegarde, coll. Desvergnès).



Figure 34 : Monument à Jehan de Meung (Meung-sur-Loire, Loiret, carte postale ancienne).

buste en bronze et d'un socle en pierre, le monument de Meung-sur-Loire est inauguré en 1908, soit douze ans après la commande. En 1943, on décide d'envoyer le buste à la fonte, mais il est finalement épargné⁸.



Figure 35 : Modèle du buste du monument à la mémoire du docteur Denance à Varennes (Loiret), plâtre, 1908 (Bellegarde, coll. Desvergnès).

participé et où il a donc pu l'admirer. Composé d'un

Nouvelle preuve de sa prédilection pour les personnalités issues du milieu médical, Desvergnès reçoit aussi commande à Varennes (Loiret, aujourd'hui Varennes-Changy) d'un monument à la mémoire du docteur Camille Denance (1852-1907), ancien maire de la commune, qui s'est illustré dans la lutte contre la tuberculose. Le sculpteur conçoit le buste du disparu d'après des photographies (fig. 35). Le monument est également inauguré en 1908, devant une assistance nombreuse. Le buste, en bronze, est déposé en 1942 et envoyé à la fonte. Une copie en pierre lui est substituée en 1949.

Desvergnès a également représenté le docteur Guillaume Duchenne (1806-1875), dit Duchenne de Boulogne. Médecin à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris, fondateur de la neurologie, celui-ci s'est

fait connaître par ses travaux sur l'utilisation thérapeutique de l'électricité. Desvergnès exécute en 1897 un monument à sa mémoire pour l'hôpital où il a exercé. Il s'orne d'un médaillon et d'un relief en bronze montrant Duchenne en train de se livrer à un examen « électro-physiologique ». Seul le relief en bronze (fig. 36) se trouve encore de nos jours à la Salpêtrière (Institut de myologie).

Un autre monument est élevé en 1899 en l'honneur du docteur Duchenne, cette fois à Boulogne-sur-Mer, sa ville natale. Desvergnès conçoit le buste du médecin⁹ et la figure de la jeune femme assise sur le piédestal, qui porte le costume traditionnel des matelotes boulonnaises. Selon une formule maintes fois appliquée à la fin du XIX^e siècle, elle est représentée en train de graver le cartouche du monument.

En 1905, le statuaire est pleinement investi dans un projet de monument à la gloire d'un Montargois nommé Gaillardin, qui se serait illustré lors du siège de la ville en 1427, l'un des nombreux épisodes de la guerre de Cent Ans. Commandée par Jean d'Orléans, dit Dunois ou « le bâtard d'Orléans », l'armée royale vient au secours des habitants et met en déroute les Anglais et leur chef, le fameux Warwick. Gaillardin, promu

⁸. Le monument de Meung-sur-Loire, qui n'est pas mis en valeur, se dégrade à une vitesse accélérée. Victime d'un acte de vandalisme, la jeune femme du socle a été récemment décapitée.

⁹. Le buste en bronze reposant sur le piédestal de pierre a été dérobé en septembre 2018. Il a été remplacé en septembre 2020 par un nouveau buste en résine patinée qui en reprend les caractéristiques, œuvre de l'artiste Sonia Queija.



Figure 36 : Bas-relief du monument élevé à la mémoire du docteur Duchenne à Paris (hôpital de la Salpêtrière), bronze, 1897.

héros de la délivrance, serait alors parvenu à s'emparer de la bannière de ce dernier, selon une légende qui paraît bien avoir été créée de toutes pièces.

Desvergnès le met en scène sur un volumineux piédestal (fig. 37). Le pied posé sur un ennemi à terre et armé d'une hache, Gaillardin brandit l'étendard ravi sur le champ de bataille. Contre toute attente, le modèle proposé ne reçoit pas, dans un premier temps, l'agrément de la municipalité de Montargis. L'artiste doit revoir le projet en y intégrant un hommage aux morts de la guerre de 1870 et des expéditions coloniales. En conséquence, le socle est complété par un haut-relief montrant un groupe de soldats en train de défiler. Leur regard est tourné vers une figure féminine, casquée et armée d'une épée. Personnifiant la France glorieuse, celle-ci les salue en levant la main vers Gaillardin, dont elle prône l'exemple. La nouvelle version du modèle est enfin validée à la fin de l'année de 1908. Le 12 décembre, Desvergnès reçoit officiellement commande de cette œuvre d'apparence hybride, tenant à la fois du monument « au grand homme » et du monument aux morts. Toutefois, l'exécution se heurte à de nombreuses difficultés. Les retards s'accumulent et finissent par exaspérer le maire de la commune. Le sculpteur est contraint d'abandonner le projet remanié et de revenir à la version primitive. Durablement repoussée par le déclenchement de la Première Guerre mondiale,



Figure 37 : Monument à Gaillardin détruit en 1941 (Montargis, Loiret, CPA).

l'érection du monument, place Bichet-Rondeau, est menée à bien en 1920, mais cette installation est de courte durée. Moins de deux ans plus tard, le groupe sculpté est transféré place de la République, où a lieu l'inauguration en 1924. Il n'y demeure qu'un temps limité : l'Occupation est fatale au monument Gaillardin, dont le bronze part à la fonte en 1941.

Les monuments aux morts de la guerre de 1870

Desvergnès réalise de nombreux monuments aux morts. Répondant aux attentes de ses clients, ses créations glorifient les soldats tués au combat, sans la moindre intention pacifiste. A commencer par les monuments aux morts de la guerre de 1870, qui connaissent un regain d'intérêt dans les années 1890.



Figure 38 : Monument à la mémoire des enfants de Seine-et-Marne morts pour la patrie, 1901 (Melun, Seine-et-Marne).

Un concours est lancé en 1893 à Melun, afin d'élever un monument « à la mémoire des enfants de Seine-et-Marne morts pour la Patrie ». Associé, en la circonstance, à l'architecte Étienne Bezault-Bernard (1867-1936), Desvergnès est choisi parmi 39 candidats. Quatre ans de travail lui sont nécessaires pour mener à bien son projet, imprégné de l'esprit de la Revanche. Au sommet d'un socle imposant, des soldats armés, dont certains sont en train de succomber aux coups de l'ennemi, défendent avec fermeté l'approche d'une figure féminine brandissant un drapeau, allégorie de la Patrie (fig. 38). Sur le socle, à mi-hauteur, une femme du

peuple remet un fusil Chassepot modèle 1866 à un

adolescent. Inaugurée le 2 juin 1901, cette réalisation lui vaut d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1903. La décoration lui est remise par le général Brugère.

Desvergnès remporte également le concours lancé en 1897 à Orléans pour un monument aux morts de 1870. Comme celui de Melun, il est le fruit d'une souscription. Toutefois, sa conception est tout autre. Il commémore en effet un fait d'armes local qui s'est déroulé le 11 octobre 1870 dans le faubourg des Aydes. 5000 soldats français résistent une demi-journée face à 40 000 Prussiens. Âgé de 37 ans, leur chef, le commandant Victor Arago, est tué. Desvergnès choisit de mettre en scène un soldat debout, le fusil tourné vers la position des Prussiens. Il protège son camarade blessé, tombé à terre et qui essaie de se relever. Sur le socle, en médaillon, figure le portrait d'Arago (fig. 39). Le monument est inauguré le 30 avril 1899. Une foule considérable assiste à l'événement.

Les monuments aux morts de la guerre 14-18

Après 1900, Desvergnès tire des revenus substantiels de l'édition de ses sculptures. De nouvelles recherches techniques entreprises au XIX^e siècle, telles que l'invention du moule en gélatine, l'exploitation de la fonte au sable ou encore la création de la machine à mettre-aux-points, offrent en effet à l'artiste la possibilité de faire connaître et de diffuser ses œuvres à une très

large échelle. Desvergnès s'allie à cette fin à un éditeur orléanais, Marcel Marron, qui duplique ses créations à la demande. Stimulée par la loi du 25 octobre 1919 qui ouvre droit à subvention, l'érection de monuments aux morts de la Grande Guerre dans l'espace public est mise à profit par le sculpteur et son éditeur, qui proposent différents modèles aux communes désireuses d'honorer la mémoire de leurs enfants disparus.

Parmi les monuments réalisés en série, *L'héroïque poilu de France* connaît un grand succès. Il peut être reproduit soit en pierre, comme à Nibelle (fig. 40), soit en fonte, comme à Boynes. Les types proposés comprennent aussi *Le hardi grenadier*, comme à Beaune-la-Rolande et Gien (exceptionnellement associé dans ce dernier cas à une allégorie de la France combattante et victorieuse), ou encore la jeune femme écrivant les noms des disparus sur une stèle, comme à Puiseaux (fig. 41), pour ne limiter les exemples qu'au seul département du Loiret.

Si la plupart des monuments élevés sont de simples formes architecturées dont le rôle se borne à porter la figure du poilu, quelques municipalités font le choix d'une création originale, confiée à un artiste reconnu. C'est le cas de celle de Vincennes, qui ouvre un concours à cette fin le 1^{er} mars 1921. Le jury constitué pour l'occasion sélectionne le projet de Desvergnès parmi des dizaines d'autres. Associé à l'architecte André Sill (1893-1959), le statuaire conçoit un monument en pierre très ambitieux où il



Figure 39 : Monument des Aydes à Orléans, 1899 (aujourd'hui Saran, Loiret, CPA).



Figure 40 : Inauguration en 1921 du monument aux morts de Nibelle (Loiret, CPA).



Figure 41 : Monument aux morts de Puiseaux (Loiret), 1923.

s'applique à illustrer, par une vaste composition, un poème d'Édouard Franklin intitulé *Le Présent, fils du Passé*. Seize figures en haut-relief¹⁰ forment une colonne continue qui fait le tour du socle pour en atteindre le sommet, où campe fièrement un poilu piétinant l'aigle impérial allemand (fig. 42). Le monument est inauguré le 28 juin 1925. Son caractère antigermanique lui vaut d'être dynamité par l'Occupant le 26 juillet 1940.

La commune de Saint-Dié (Vosges) entreprend une semblable démarche le 24 août de la même année 1921, en lançant un concours afin de commémorer par un monument le sacrifice de ses

hommage. Sur le reste du monument, la ville, personnifiée par une femme à la tête couronnée, accueille des soldats américains en armes venant lui prêter secours sous la conduite d'une figure féminine coiffée de plumes, allégorie de l'Amérique¹¹. L'inauguration a lieu le 26 août 1928, peu après la mort de l'artiste. Le monument ne lui survit pas durablement et connaît un sort semblable à celui de Vincennes. Les sculptures réalisées en bronze sont déboulonnées par l'armée allemande en septembre 1940 et envoyées à la fonte. Seul subsiste de nos jours leur support de granit, laissé depuis en l'état, à titre mémoriel.



Figure 42 : Monument aux morts de Vincennes (Val-de-Marne), détruit en 1940 (CPA).



Figure 43 : Monument aux morts de Saint-Dié (Vosges), partiellement détruit en 1940 (CPA).



Figure 44 : Monument aux morts de l'église de Saint-Pryvé-Saint-Mesmin (Loiret).

enfants morts pour la France au cours de la Première Guerre mondiale. Desvergnès, qui a concouru seul, remporte le concours avec un projet d'une conception proche de celle du précédent (fig. 43). Le poilu terrassant l'aigle allemand surmonte cette fois trois figures de l'histoire locale : un Gaulois, saint Déodat, évêque de Nevers au VII^e siècle, fondateur et saint patron de la cité, et le général Nicolas Haxo (1749-1794), commandant de la garde citoyenne de Saint-Dié durant la Révolution, qui tous lui rendent

Les œuvres religieuses

À ces monuments commémoratifs publics s'ajoutent ceux à caractère religieux, commandés par les paroisses pour honorer, à l'intérieur des églises, leurs défunts morts pour la Patrie. La maison Marron propose ainsi divers modèles en plâtre créés par Desvergnès, du plus sophistiqué, où l'ange de la Reconnaissance couronne de lauriers le soldat de la Grande Guerre en appui

¹⁰. Parmi lesquelles on reconnaît, de bas en haut, les rois Philippe-Auguste, Saint Louis, Charles V et Henri IV, puis le comte de Rantzau, le prince de Condé, Mazarin, Colbert, La Fayette, Mirabeau, Daumesnil, le duc d'Aumale, et enfin des

polytechniciens de 1814-1815, un artilleur et un chasseur.

¹¹. Des troupes américaines combattirent en effet dans le secteur de Saint-Dié en 1918.



Figure 45 : Monument aux morts de l'église de Chilleurs-aux-Bois (Loiret).

contre la stèle portant les noms des disparus, comme à Ladon, Ervaucville ou Saint-Pryvé-Saint-Mesmin (fig. 44), au plus économique, réduit à une simple plaque, comme à Chilleurs-aux-Bois (fig. 45). Nombreuses sont les églises du Loiret qui ont été destinataires de ces produits largement



Figure 46 : Statue de saint Michel (livret d'exposition du musée Desvergnès édité par Marcel Marron, h.-t.).



Figure 47 : Statue de Notre-Dame-du-Sacrement (livret d'exposition du musée Desvergnès édité par Marcel Marron, h.-t.).

diffusés dans toute la France. Bien que le caractère religieux du type à l'ange de la Reconnaissance ne fasse aucun doute, il a parfois fait fonction de monument public, comme par exemple à Liart (Ardennes) et Bahus-Soubiran (Landes). Exécuté dans ce cas en bronze ou fonte de fer peinte, il est implanté à l'extérieur, à proximité de l'église, ou entre la mairie et l'église.

Dans l'intention de satisfaire, à moindre coût, les besoins des paroisses, Marcel Marron reproduit également en plâtre des statues religieuses de Desvergnès, parmi lesquelles figurent saint Michel (fig. 46), saint Joseph, sainte Thérèse et différents types de Vierges à l'Enfant (fig. 47).

Par ailleurs, un grand nombre d'articles religieux portant la signature de Desvergnès sont mis en vente par la maison Marron à l'attention des fidèles, principalement des bénitiers et des médailles pieuses, ornés de portraits en buste du Christ ou de la Vierge (fig. 48).

À côté des œuvres destinées à la fabrication en série, l'artiste conçoit des sculptures originales pour des commandes spécifiques. C'est notamment le cas d'un délicat groupe sculpté achevé en 1898 et dénommé *Le sommeil de l'Enfant Jésus*. La Vierge, assise, tient l'Enfant endormi dans ses bras, avec, à ses côtés, un ange jouant du luth (fig. 49). Exposée au Salon de 1899, la version en marbre¹² a appartenu à Marie-Émilie Vallet, dont le sculpteur a décoré la tombe au Père-Lachaise (cf. *supra*). Son inspiration rattache cette œuvre à un courant de la sculpture que l'on a baptisé « néo-florentin ». Alexandre Falguière, dont Desvergnès a suivi les cours à l'École des Beaux-Arts, est l'un de ses représentants.

Desvergnès a aussi figuré, à plusieurs reprises, la Pucelle d'Orléans, dont il invente plusieurs



Figure 48 : Médaille figurant la Vierge Marie, argent (vente charmantiques.net).

¹² Le groupe a également été commercialisé en terre cuite (vente Drouot, 1993).

effigies entre 1900 et 1914. Il la montre en armure, en buste et de profil, semble-t-il pour la première fois, sur un médaillon en étain daté de 1900. Puis une *Jeanne d'Arc au bûcher* est exposée sous la forme d'une statuette en étain au Salon de 1902. Cette représentation fait cependant figure d'exception dans la production du sculpteur, qui consacre ensuite exclusivement les ressources de son art à la Jeanne « guerrière ». En 1910, il crée, pour l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours à Trouville, le modèle d'une *Jeanne d'Arc victorieuse*, dont une transcription en marbre est officiellement inaugurée dans cet édifice, le 22 août 1913. Intitulée *Jeanne d'Arc s'élevant à la gloire céleste*, une autre version de conception proche, mais où la Pucelle est cette fois tête nue, voit le jour à la même époque (fig. 50). En 1912, elle apparaît de nouveau en buste et de profil sur une plaquette reproduite en résine par Marcel Marron ; l'auréole qui entoure sa tête porte la mention « *Bienheureuse Jeanne d'Arc priez pour nous* ». L'éditeur orléanais a également commercialisé des Jeanne de plâtre en buste ou limitées à la seule tête.

Cependant, le modèle dit « universel », qui connaît la plus vaste diffusion, est celui de la *Bienheureuse Jeanne d'Arc*. Après avoir été déclarée « vénérable », par l'Église en 1894, suite à la demande formulée en 1869 par M^{gr} Dupanloup, évêque d'Orléans, Jeanne est béatifiée et proclamée « bienheureuse » en 1909. C'est l'année choisie par Desvergnès pour créer le modèle du même nom (fig. 51). Jeanne y apparaît en armure, tenant l'oriflamme, les mains jointes et regardant le ciel. Peut-être l'artiste s'est-il inspiré, pour l'attitude de l'héroïne, de la statue allégorique de la Savoie élevée en 1892 sur une place de Chambéry, œuvre d'Alexandre Falguière dont, rappelons-le à



Figure 49 : Le sommeil de l'Enfant Jésus, plâtre, 1896 (Bellegarde, coll. Desvergnès).



Figure 50 : Statue de Jeanne d'Arc s'élevant à la gloire céleste (livret d'exposition du musée Desvergnès édité par Marcel Marron, h.-t.).



Figure 51 : Charles Desvergnès posant en 1909 devant le modèle en plâtre de sa statue de la Bienheureuse Jeanne d'Arc (*La France illustrée*, n° 1804, 24 juin 1909).

nouveau, il a suivi un temps l'enseignement à l'École des Beaux-Arts.

La reproduction à grande échelle de la statue est lancée en 1910. Elle est précédée par une cérémonie religieuse : le 17 mars, l'évêque d'Orléans, M^{gr} Touchet, à l'origine de la béatification de Jeanne puis de sa canonisation en 1920, se rend chez Marcel Marron afin de bénir les ateliers de fabrication. *La Bienheureuse Jeanne d'Arc* de Desvergnès orne la couverture d'un catalogue édité par Marron, *L'Encyclopédie johannique*. La statue est proposée

dans toutes les tailles et dans tous les matériaux : marbre de Carrare (le plus coûteux), bronze, fonte, « plâtre stuc », « carton romain », et pour les statuettes seulement, plastique, biscuit « genre Sèvres » ou « bronzé lithé ».

Marcel Marron étant à l'origine un libraire-éditeur, la photographie de la statue est imprimée sur des affichettes à encadrer et des cartes postales. Elle apparaît en gravure sur des vignettes de couleurs différentes que l'on pouvait coller sur les enveloppes de son courrier. Des encarts



Figure 52 : Statue de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, marbre (Orléans, église Saint-Marc)



Figure 53 : Statue de sainte Jeanne d'Arc, marbre, 1920 (Paris, cathédrale Notre-Dame).

publicitaires publiés dans la presse, tant locale que nationale, achèvent d'assurer sa promotion.

Bénéficiant ainsi d'un très large écho, la Jeanne de Desvergnès connaît d'emblée un immense succès, amplifié, dans les années qui suivent, par la ferveur dont jouit l'héroïne durant la Grande Guerre et après sa canonisation en 1920. Si elle est bien représentée dans les églises du Loiret, ce qui n'est guère étonnant, des exemplaires de la statue se dénombrent dans la France entière. Fréquemment associées aux monuments aux morts de la paroisse à l'intérieur des églises, les reproductions recensées sont le plus souvent en plâtre peint et doré, ou couvertes d'un simple badigeon blanc. Nettement plus rares, des versions en marbre ornent des édifices de rang supérieur tels que les cathédrales de Nevers, Nancy et Auch, ou encore l'église Saint-Roch à Paris. Plus près de nous, l'église Saint-Marc d'Orléans possède également une *Bienheureuse Jeanne d'Arc* de Desvergnès en marbre (fig. 52).

Toujours à Orléans, la tour Saint-Paul en conserve aussi un exemplaire mutilé, brisé lors de l'incendie de l'église du même nom en 1940.

L'artiste connaît la consécration avec la statue de marbre de la sainte qu'il est chargé d'exécuter en 1920 pour la cathédrale Notre-Dame de Paris, lieu de son procès en réhabilitation. Inaugurée le 7 mai 1921, elle exalte à nouveau la Jeanne guerrière, en armure et en prière, intensément recueillie et n'esquissant pas, cette fois, le moindre mouvement (fig. 53), à la différence du type de la Bienheureuse élaboré onze ans plus tôt.

Une autre commande religieuse prestigieuse échoit à l'artiste en 1924 : celle de la statue de sainte Marie-Madeleine destinée à l'ancienne abbatale de Vézelay, placée sous son vocable et érigée en basilique en 1920.



Figure 54 : *Les Sciences*, modèle au 1/3 d'exécution pour la façade principale du palais de l'Éducation, des Lettres, Sciences et Arts de l'Exposition universelle de 1900, plâtre (Bellegarde, coll. Desvergnès).

La sculpture ornementale

Desvergnès contribue, plus modestement, à la décoration d'un certain nombre de bâtiments au début de sa carrière. Lui sont ainsi commandées par l'État la création de quatre cariatides dites des Saisons pour l'École normale supérieure des arts et industries textiles de Roubaix, alors en construction (1886-1890) et, à Paris, la réfection complète des figures décoratives de l'arcade reliant la mairie du 1^{er} arrondissement à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Plus marquante est ensuite son implication dans la décoration du palais de l'Éducation, des Lettres, Sciences et Arts, bâti par Louis Sortais pour l'Exposition universelle de 1900 à Paris. Sans doute à l'invitation de son ami, Desvergnès compose, pour la façade principale, une allégorie symbolisant *les Arts*, dont Apollon est le personnage central. Elle prend place à la clef de l'arc en plein-cintre qui surmonte l'entrée. Desvergnès est également l'auteur d'une autre allégorie en ronde-bosse pour le même bâtiment. Elle est placée à gauche de l'entrée, sur un

socle, et représente cette fois *les Sciences* (fig. 54). Rien ne subsiste de la construction.

L'architecte Charles Girault (1851-1932), élu à l'Académie des Beaux-Arts en 1910, fait quant à lui appel à l'artiste pour la décoration du Petit Palais, bâti lui aussi à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900 et qui a survécu jusqu'à nos jours, à la différence de l'édifice précédent. Desvergnès conçoit pour le fronton de la façade postérieure deux autres allégories, *l'Histoire* et *l'Archéologie* (fig. 55). Le jury de l'Exposition universelle lui accorde une médaille d'argent pour l'ensemble de ces réalisations.



Figure 55 : *L'Histoire et l'Archéologie*, maquette au 1/10^e d'exécution du fronton de la façade postérieure du Petit-Palais construit à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, plâtre (Bellegarde, coll. Desvergnès).

La reconnaissance et la postérité

La notoriété grandissante de Desvergnès à l'époque de l'Exposition universelle lui vaut d'obtenir la reconnaissance de ses pairs : il est nommé membre du jury du concours d'entrée à l'École nationale des Beaux-Arts à trois reprises,



Figure 56 : Château de Bellegarde, pavillon de la Salamandre, ancienne salle du conseil municipal ornée vers 1900 de deux œuvres en plâtre de Desvergnès : à gauche, *Le retour de l'enfant prodigue* et à droite, *Tobie tirant le poisson de l'eau* (CPA).

en 1899, 1900 et 1901. Toujours à l'École des Beaux-Arts, il enseigne à la même époque la sculpture et le dessin dans l'atelier d'architecture dirigé par Gustave Rolin (1837-1910), Grand prix à l'Exposition universelle de 1900, et son adjoint Louis Sortais, qui n'est sans doute pas étranger à l'obtention de cette charge honorifique.

Parvenu au faite de sa carrière, Desvergnès décide d'offrir une importante sélection de modèles et de maquettes en plâtre et terre cuite à sa commune natale, en remerciement de l'aide qu'elle lui a apportée à ses débuts. Celle-ci possède déjà et depuis longtemps deux œuvres de jeunesse du sculpteur, exposées en bonne place dans la salle des séances du conseil municipal (aujourd'hui salle des mariages) : *Tobie retirant le poisson de l'eau*, une ronde-bosse originale réalisée pour le concours de Rome de 1886 et donnée peu après par l'artiste (qui la considérait, selon ses propres termes, comme « ce qu'il a fait de mieux à l'École des Beaux-Arts »), ainsi qu'une épreuve du *Retour de l'enfant prodigue* (fig. 56). Un musée est aménagé par la commune au château, dans le pavillon de la Salamandre qui lui appartient, afin d'accueillir la volumineuse collection dont elle a hérité à bon



Figure 57 : Inauguration du musée Desvergnès le 12 août 1912 (CPA).



Figure 58 : Vue extérieure du musée Desvergnès ; au centre : statue de la *Bienheureuse Jeanne d'Arc* (CPA).

compte. Le reste du pavillon est occupé par la mairie.

Le musée est inauguré du vivant du sculpteur, le 18 août 1912 (fig. 57). Une statue de la *Bienheureuse Jeanne d'Arc* en signale la présence à l'extérieur (fig. 58). Les plâtres et quelques terres cuites y sont présentés, un peu à l'étroit, contre les murs et sur des socles en bois peint (fig. 59). Le catalogue du musée, édité par Marcel Marron sous la forme d'un livret, comprend un total de 120 numéros. Il renferme de nombreux détails sur la carrière de Desvergnès et constitue, à ce titre, une source capitale pour la connaissance de l'artiste et de son œuvre.



Figure 59 : Vue intérieure du musée Desvergnès (CPA).

Desvergnès, arrivé à la fin de sa vie, songe aussi à assurer sa postérité dans sa commune d'adoption et manifeste l'intention de lui léguer l'une de ses sculptures. Effectué après la mort de l'artiste, le choix de la municipalité de Meudon se porte sur la maquette d'une fontaine. Elle se compose, en son faite, d'un vase monumental aux parois illustrant les travaux des champs ; celui-ci s'appuie sur un socle orné de têtes de béliers et flanqué de statuette symbolisant les quatre saisons, l'ensemble reposant sur une vasque. Le modèle en plâtre est réceptionné par la mairie, charge à elle de trouver les moyens de le faire reproduire dans la pierre, ce qu'elle ne parvient à faire, suite à un don, qu'en 1933. Elle passe alors commande, pour l'exécution, à d'anciens élèves de Desvergnès, dont Marc Jacquin (1901-1974) et Gabriel Chauvin (1895-1967), ceux-ci ayant préalablement offert de ne facturer que le seul matériau. Installée primitivement dans un bassin, la fontaine dite des Quatre-Saisons subsiste, privée de ses quatre statuette, au centre d'un bac à sable, square Rabelais.

Desvergnès meurt en 1928. Conformément à son souhait, il est enterré au cimetière de

Bellegarde. Ses amis lancent une souscription afin d'élever un monument sur sa tombe, qui est exécuté peu après (fig. 60). Un piédestal Art Déco supporte une statue en bronze de sa Jeanne d'Arc la plus emblématique ; peut-être occupait-elle précédemment le jardin de sa maison de Bellevue, qui s'ornait de son vivant d'une semblable figure de l'héroïne. Un médaillon de bronze reproduit le portrait de l'artiste sur le piédestal. Il est signé de l'un de ses élèves, le sculpteur Marc Jacquin.

Aucun représentant de la commune n'assiste aux obsèques, ce que ne manque pas de relever la presse de l'époque. Des plâtres de Desvergnès demeurés dans son atelier sont proposés, à titre gracieux, à la mairie afin de compléter le musée, mais celle-ci en refuse le don, arguant de l'absence d'un bâtiment susceptible de les accueillir.

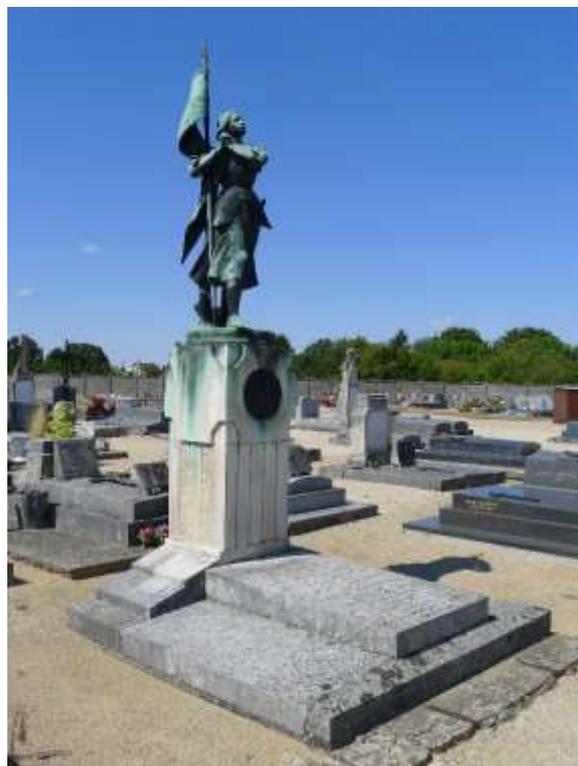


Figure 60 : Tombe de Charles Desvergnès au cimetière de Bellegarde.

Le démantèlement du musée

Le désamour entre Bellegarde et l'enfant du pays s'amplifie dans les années qui suivent. La municipalité hérite vers 1930 du donjon du château, qui est alors en piteux état. Voulant disposer en totalité du pavillon de la Salamandre pour agrandir la mairie, elle décide d'évacuer le musée. Les collections, démenagées dans le donjon, y passent par un long purgatoire, qui se prolonge jusqu'aux années 1990.

Le sort réservé au musée quelques années seulement après la disparition de son généreux donateur, suscite aujourd'hui l'incompréhension. Sans que l'on en connaisse précisément les raisons, plusieurs hypothèses convergentes peuvent être avancées pour expliquer le désintérêt manifeste dont l'œuvre de l'artiste commence à subir les terribles effets. Desvergues étant demeuré jusqu'à sa mort célibataire et sans descendance, aucun héritier n'est alors en mesure de veiller au maintien de l'intégrité de sa donation. Le musée n'ayant pas été pourvu d'un conservateur, aucune personne compétente en charge de la collection ne peut arguer en faveur de son maintien auprès du corps municipal, dont la composition s'est probablement renouvelée depuis 1912. Enfin, plus généralement, le démantèlement du musée apparaît significatif du profond mépris dans lequel on tient la sculpture académique du XIX^e siècle (pris au sens large) et plus particulièrement les plâtres, durant la majeure partie du XX^e siècle. En effet, les plâtres originaux qui sont, avec les modelages en terre, l'expression la plus spontanée de l'art du sculpteur du XIX^e siècle, sont alors confondus, comme c'est encore souvent le cas de nos jours, avec les moulages en série, d'intérêt moindre. Il faut attendre 1986 et l'exposition rétrospective sur la sculpture du XIX^e siècle tenue au Grand Palais pour que s'amorce la réhabilitation de la sculpture académique, longtemps mal aimée.



Figure 61 : Plâtres de Desvergues entreposés au donjon du château de Bellegarde, 1995 (cl. M. Dziekonski).

Preuve de ce manque total d'intérêt, le donjon du château de Bellegarde est ouvert à tous vents pendant plusieurs décennies, ce qui favorise les

vols et les dégradations. Les gamins du quartier viennent s'y défouler et l'on remise dans le lieu toutes sortes de matériels sans aucune précaution pour les sculptures, posées à même le sol (fig. 61). Soumis à la poussière, au vandalisme et au vol, les plâtres y sont entreposés dans de très mauvaises conditions.

En témoignent des clichés pris en 1995 par M^{me} Micheline Dziekonski-Demonchy. Habitante Meudon et férue d'histoire locale, elle a entamé une recherche sur la fontaine des Quatre-Saisons. L'intérêt porté à son auteur la conduit à Bellegarde et au donjon, où elle découvre la situation. Entrée en contact avec Éric Moinet, conservateur du Musée des Beaux-Arts d'Orléans, elle le sensibilise au sort des sculptures, ce qui incite celui-ci à se rendre à Bellegarde avec sa consœur Anne Pingeot, en charge de la sculpture du XIX^e siècle au Musée d'Orsay. La spécialiste fait forte impression sur la municipalité qui se résout enfin à agir.

Le sauvetage de la collection

Au tournant des années 2000, la mairie décide de réinstaller la collection dans une partie du pavillon d'Antin, autre bâtiment du château dont elle est devenue propriétaire. Sa restauration et la présentation des sculptures sont confiées à l'architecte en chef des Monuments historiques Jacques Moulin. Les travaux s'achèvent en 2003. Depuis cette date, des visites guidées sont régulièrement organisées.

On ne dispose que de très peu d'informations sur la manière dont les œuvres ont été traitées à l'époque. On sait seulement qu'une entreprise de nettoyage a été mise à contribution pour le dépoussiérage des œuvres. N'ayant pas été conduite par de véritables professionnels de la conservation-restauration, cette intervention inadaptée a parfois gravement atténué le détail de certaines sculptures¹³. Leur transfert du donjon à leur nouveau lieu de présentation n'a pas non plus été effectué par une entreprise spécialisée dans le transport d'œuvres d'art.

Par ailleurs, les anciennes pièces d'habitation du pavillon converties en salles d'exposition conviennent mal à des œuvres qui sont, pour certaines, de grandes dimensions. Les sculptures ont d'abord été installées, sur deux niveaux, en

¹³. Ainsi, le buste de la maquette en plâtre du monument à Jehan de Meung a été mis en couleur lors de cette intervention, sans raison aucune.

fonction de la place disponible, sans qu'une quelconque cohérence puisse être relevée dans le parcours emprunté par les visiteurs où les œuvres de jeunesse se mêlent aux réalisations majeures. Les socles les supportant sont disproportionnés et les cartels se rapportant aux œuvres contiennent des erreurs. Toutes ces critiques formulées, il faut néanmoins reconnaître que cette présentation constitue un énorme progrès par rapport à la situation antérieure (fig. 62).

Sur les 120 numéros que comptait le musée en 1912, il n'en reste plus que 46. A peine plus d'un tiers des œuvres léguées a survécu. Les 46 sculptures qui subsistent du legs de 1912 ont



Figure 62 : Château de Bellegarde, pavillon d'Antin, présentation actuelle de la collection Desvergnès.

été classées au titre des Monuments historiques, comme ensemble mobilier, le 10 mars 2020. Après avoir subi bien des turpitudes, la collection léguée par le sculpteur à sa ville natale est désormais reconnue comme partie intégrante du patrimoine national.

Conclusion : un artiste représentatif de son époque ?

Se montrant totalement insensible au mouvement artistique de son temps, Desvergnès reste fidèle jusqu'à la fin de sa vie à l'enseignement académique reçu à ses débuts. Alors que la sculpture connaît en France un profond bouleversement à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, dû notamment à l'influence de la peinture et de l'architecture, le statuaire demeure constamment attaché à sa manière et à ses thèmes de prédilection. Très marqué par son éducation religieuse, il use à l'envi d'un art conventionnel

dénué de dynamisme et de spontanéité. Il n'est pas un novateur et n'a en rien contribué à révolutionner la sculpture, à la différence de certains de ses contemporains. Si sa production se place résolument en marge de la modernité, elle n'en offre pas moins un intérêt certain pour l'histoire de l'art. Elle témoigne notamment de l'engouement persistant pour la sculpture commémorative et allégorique dans l'espace public de l'époque considérée et plus encore, de l'exceptionnel développement alors atteint par la sculpture d'édition. Rarement les créations d'un sculpteur auront connu pareille diffusion, sous une telle diversité de formes. S'il ne fait pas preuve d'une grande originalité, Desvergnès est, de ce point de vue, parfaitement en phase avec son temps¹⁴.

Gilles Blieck
Membre correspondant
de l'Académie d'Orléans

Communication du 19 novembre 2020

Sources

Orléans, Musée des Beaux-Arts : dossier Desvergnès.
Paris, Musée d'Orsay : dossier Desvergnès.
Archives départementales du Loiret.
Archives de la Manufacture nationale de Sèvres.

Bases de données

Agorha (Institut national d'histoire de l'art) : <https://agorha.inha.fr/> (envois de Rome en peinture et sculpture 1804-1914)
Catz'Arts (œuvres des collections de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts) : <http://www.ensba.fr/ow2/catzarts/index.xsp>
À nos grands hommes (statuaire publique de la Renaissance à 1945) : <https://anosgrandshommes.musee-orsay.fr/>
E-monumen (recense les monuments publics et le décor urbain créés au XIX^e siècle principalement, utilisant le métal : bronze, fonte, plomb...) : <https://e-monumen.net/>
Arcade (ministère de la Culture) : <http://www2.culture.gouv.fr/documentation/arcade/> (acquisitions d'œuvres d'art par l'État de 1800 à 1969)

¹⁴. Je tiens à remercier Claude et Marc Baconnet qui m'ont fait bénéficier de leur relecture attentive. Sauf

mention contraire, les clichés et reproductions sont de l'auteur.

<http://www.salons.musee-orsay.fr/> (salons et expositions de groupes 1673-1914)
<http://www2.culture.gouv.fr/documentation/leonore/> (titulaires de la Légion d'honneur décédés avant 1977)
<https://monumentsmorts.univ-lille.fr/> (inventaire des monuments aux morts pour la France et la Belgique)
https://www.monumentsauxmorts.fr/cariboost1/crbst_0.html (monuments aux morts sculptés de la Première Guerre mondiale en France)

Bibliographie

M. Chambrion, *Statues dans la ville. Un musée à ciel ouvert en Centre-Val de Loire*, Lyon, 2015.
 A. et M. Dziekonski-Demonchy, *Charles-Desvergues, 1860-1928. Le statuaire et ses œuvres*, dactylographié, 2 vol., S.I. (Nemours), S.d. (2000).
 G. Fontaine, *Visages de marbre et d'airain. La collection de bustes du palais Garnier*, Paris, 2003.
 A. Le Normand-Romain, *Mémoire de marbre. La sculpture funéraire en France, 1804-1914*, Paris, 1995.
 G. Peigné, *Dictionnaire des sculpteurs néo-baroques français (1870-1914)*, Paris, 2012.
 A. Pinget, A. Le Normand-Romain, L. de Margerie, *Musée d'Orsay : catalogue sommaire illustré des sculptures*, Paris, 1987.
 E. Schwartz, *Les sculptures de l'École des Beaux-Arts de Paris. Histoire, doctrines, catalogue*, Paris, 2003.

Catalogues d'exposition :

F. Maison *et al.*, *De Carpeaux à Matisse. La sculpture française de 1850 à 1914 dans les musées du nord de la France*, catalogue d'exposition, Lille, 1982.
 A. Pinget dir., *La sculpture française au XIX^e siècle*, catalogue d'exposition, galeries nationales du Grand Palais, Paris, 1986.
 A. Valdenaire *et al.*, *Etre Prix de Rome de sculpture au XIX^e siècle*, livret d'exposition, château-musée de Nemours, 2019.
 A.-M. Royer-Pantin, *Redécouvrir Charles Desvergues (Bellegarde 1860-Bellevue 1928). Un sculpteur entre Académisme et Art Nouveau*, livret d'exposition, service culturel de la ville de Bellegarde, 2019.
Le musée Desvergues à Bellegarde-du-Loiret. Son inauguration. Son catalogue, livret d'exposition, Orléans, Marcel Marron, S.d. [1912].

Gilles Blicck

**Membre correspondant
de l'Académie d'Orléans**

Communication du jeudi 19 novembre 2020

Captifs des Barbaresques. Quelques destins singuliers.

Michel Bordry

Résumé

Intrigué par la lecture d'une biographie un peu romancée de Davia Franceschini, dite « Impératrice du Maroc », je me suis intéressé à son histoire puis à celle des Barbaresques et de leurs captifs.

Je vous propose d'étudier rapidement l'organisation de la traite au 16ème siècle sous la férule de Khaïr ed Din Barberousse, puis de vous raconter les histoires de quatre personnages au destin particulier.

** Curugiano, né en 1536 (?), enlevé très jeune, devenu pirate, revenu malgré lui en pays chrétien.

** Pierre Paolo Tavera, né en 1518, enlevé à 5 ans, devenu Raïs algérois, mort dans des conditions effroyables.

** Davia Franceschini, née à Tunis en 1756, enlevée par des corsaires marocains, élevée au sérail du Sultan du Maroc dont elle deviendra l'épouse.

** Virginie Lanternier, née dans le Jura en 1820, enlevée en Algérie, elle aussi emmenée au Maroc et mariée au Sultan Mohamed IV.

Je finirai en essayant de chiffrer la traite des captifs chrétiens chez les Barbaresques et je rappellerai les principales traites ayant touché l'Afrique.

Abstract

Captives of the Barbarians. Some special destinies.

Intrigued by reading a somewhat fictionalized biography of Davia Franceschini, known as the "Empress of Morocco", I became interested in her story and then that of the Barbarians and their captives.

I propose to have a glance about the organization of the slave trade in the 16th century under the rule of Khaïr ed Din Barbarossa, then tell you the stories of four characters with special fates.

*** Curugiano, born in 1536 (?), kidnapped when he was 7, became a pirate, he was caught by the Portuguese Navy and returned in spite of himself to Christian country.*

*** Pierre Paolo Tavera, born in 1518, kidnapped at 5, became Raïs from Algiers, died in appalling conditions.*

*** Davia Franceschini, born in Tunis in 1756, kidnapped by Moroccan corsairs, raised in the seraglio of the Sultan of Morocco, whose wife she would become.*

*** Virginie Lanternier, born in the Jura (France) in 1820, was kidnapped in Algeria, also taken to Morocco and married to Sultan Mohamed IV.*

I will end by trying to quantify the trade in Christian captives among the Barbarians and I will recall the main trades that affected Africa.



Il peut paraître étonnant qu'un médecin orléanais vienne à parler des Barbaresques et de leurs captifs. Cela tient à mes relations étroites avec la Corse.

Pendant des années, j'ai passé, avec ma famille, des vacances de rêve dans un site exceptionnel, la Marine de Davia, sur la commune de Corbara en Balagne. Davia Franceschini, dont la famille est originaire de ce village, est très connue dans toute l'île. Davia n'est pas un prénom Corse. C'est la déformation de l'arabe marocain « DAWIYA », « la Lumineuse ». A Corbara, on l'appelle « l'Impératrice du Maroc ». Il y aurait dans le village une « Casa dei Turchi » qui aurait appartenu à sa famille. Alors que, dans son « Histoire de la Corse » parue en 1971, Paul Arrighi considère son histoire comme une pure légende, Jacques Caillé, historien du Maroc, a pu écrire sa biographie à partir de documents irréfutables. De fil en aiguille, je me suis lancé dans une étude un peu plus approfondie, bien que très incomplète, de la traite barbaresque et j'y ai rencontré des gens aux histoires extraordinaires.

En premier lieu, je vous parlerai de la traite musulmane à sa haute époque, le corso, organisé par Kheir ed-Dîn Barberousse à Alger au début du XVI^e siècle. Puis je vous raconterai les histoires de trois Corses dont le destin est particulier.

- Curugiano, né en 1536 à Lumio, près de Calvi.
- Pierre Paolo Tavera, dit Hassan Corso, né en 1518 près d'Ajaccio.
- Davia Franceschini, née en 1756 à Tunis de parents Corses.

- Virginie Lanternier, née en 1820 dont le destin peu connu est proche de celui de Davia.

Depuis la conquête du Maghreb par les Musulmans, il y a une véritable guerre entre les deux rives de la Méditerranée. Alger y tient la première place. La mise en captivité des Chrétiens a commencé très peu de temps après la conquête du Maghreb et de l'Espagne dans le cadre du djihad. Rome a été pillée en 846, Gènes en 934. A cette date, les Génois étaient partis guerroyer ailleurs, aussi les pirates ont-ils emmené toutes les femmes et les enfants en captivité. Malgré tout, le commerce continue. Marseillais, Pisans, Génois et Vénitiens échangent avec les Musulmans des céréales contre de la laine, des cuirs, de l'alun et de la cire. On sait qu'en 1236, il y a un fondouk Marseillais à Ceuta. La mise en esclavage par la guerre ou par la piraterie maritime est largement pratiquée des deux côtés de la Méditerranée. Au début du XIII^e siècle, Ibn Hawkal écrit : « Les plus beaux articles importés d'Espagne sont les esclaves, des filles et de beaux garçons qui ont été enlevés dans le pays des Francs et dans la Galice ».

Chacun cherche du butin sonnante et trébuchant, mais particulièrement des esclaves employés comme domestiques, ou aux gros travaux. Mais surtout ils forment la masse des galériens, indispensable à la manœuvre des navires à voile et à rame, seuls utilisés en Méditerranée, la chiourme.

Les choses changent au début de la Reconquista. Les Chrétiens relèvent la tête. Jusqu'au 15^e siècle, si les Chrétiens disent lutter contre « les Sarrasins », plus tard les voyageurs et les marchands utilisent le

terme de « Barbarie » pour nommer l'Afrique du Nord, région habitée par les « Barbaresques ».

A la fin du 15^e siècle, le Maghreb central est en pleine décomposition. De Tripoli jusqu'au Maroc, chaque port devient une sorte de république corsaire autonome. Les corsaires musulmans ne sont pas seulement des pillards. Ils pratiquent la guerre sainte contre les Chrétiens, haine attisée par les Morisques chassés d'Espagne.

Au cours du 16^e siècle, la Corse comme les côtes Italiennes et Espagnoles a subi de multiples raids barbaresques, au point qu'un chroniqueur écrit en 1560 : « Dans le Nebbio (région de Saint Florent) il n'est guère de village qui n'ait pas été attaqué par les Turcs et même plusieurs fois ».

En 1508, une armada espagnole commandée par Pedro Navarro prend le Penon de Velez dans le Rif, Mers el Kébir, Oran, Tripoli. Presque toutes les cités maritimes acceptent de payer tribut. Alger livre le principal des îlots qui contrôlent l'entrée du port. Navarro y construit une forteresse : le Penon d'Alger.

Mais les Algérois, qui souffrent, disent-ils, « d'une épine placée dans leur cœur », font appel au corsaire turc Arroudj. C'est l'ainé des quatre frères Barberousse, fils d'un potier albanais de Mytilène. Arroudj a commencé la piraterie dans la Mer Egée. Pris par les Chevaliers de Rhodes, il est racheté au Grand Maître Pierre d'Aubusson. Le Sultan Sélim l'envoie à la tête de 2000 janissaires turcs au Maghreb combattre les Chrétiens et les Maures indigènes. Je passe sur ses multiples faits d'armes.

En 1516, le Roi d'Alger le reçoit en ami, mais Barberousse le fait rapidement assassiner. La ville est mise à sac. Ensuite, il part à Tlemcen, mais en est chassé la même année. Poursuivi par les Espagnols venus d'Oran, il est décapité. Sa tête est exposée sur la grande porte d'Oran. Son corps est cloué au mur de Tlemcen.

A Alger, il reste son frère Kheir ed-Dîn. En position difficile, celui-ci s'empresse de prêter hommage au Sultan Sélim qui le nomme Beylerbey (émir des émirs) et lui envoie 2000 janissaires. Avec eux, il peut défaire l'armée espagnole envoyée à l'assaut d'Alger en 1518.

En 1529, il détruit le Penon sous les bombes et massacre la garnison. Aussitôt, il envoie les esclaves chrétiens récupérer les pierres pour construire une digue protégeant le port.

C'est un grand marin, un grand politique, un corsaire redoutable qui va organiser une course, disons, « industrielle ». On ne peut, ici, retracer ses campagnes. Au cours de l'hiver 1543-44, à cause de son alliance avec le Grand Turc, François I^{er} l'autorise à hiverner à Toulon. Les habitants sont évacués. La ville est pillée, la cathédrale devient une mosquée. Enfin, ayant reçu 800 000 écus d'or de François I^{er}, ainsi que des quintaux de farine et de biscuits, il part en obligeant la flotte française, commandée par Antoine Escalin des Aimars dit « le Capitaine Paulin », baron de Saint-Blancard, à l'accompagner. Il leur faudra cinquante jours pour gagner Reggio de Calabre après avoir ravagé les côtes italiennes, raflant hommes, femmes et enfants enchaînés à fond de cale. Ce fut un épisode honteux pour les Français. On dit que Kheir ed-Dîn

est reparti à Constantinople avec des bateaux tellement chargés de butin qu'il fit jeter à la mer des centaines ou des milliers de captifs.

C'est lui qui a organisé « l'Etat Algérien » devenu une province ottomane, la Régence d'Alger.

On y trouve d'abord l'Odjaq, ou milice des janissaires. Recrutée parmi la pouillierie anatolienne, on les appelle avec mépris « les bœufs d'Anatolie ». Ils jouissent d'un traitement de faveur et ne relèvent d'aucune juridiction normale.

Ensuite, la Taïfa des Raïs (corporation des capitaines corsaires). Ce sont eux qui pratiquent « le corso ». Cette Taïfa est essentiellement composée de renégats issus des provinces méditerranéennes chrétiennes razziiées. Ce sont souvent des aventuriers. Capturés par la course ottomane mais parfois volontaires, ils s'aperçoivent qu'au prix d'un reniement, ils obtiennent des avantages conséquents et deviennent « Turcs de profession ». Ils sont très bien vus. « A leur retour, tout Alger est content parce que les négociants achètent des esclaves et des marchandises qu'ils rapportent. On ne fait que boire et manger » (Diego de Haedo). L'Amiral Monson écrit à cette époque : « Ce sont des sortes de hors-la-loi, des scélérats vivant dans l'inimitié du monde entier, qui veulent bien reconnaître le Grand Turc comme leur souverain, mais pas plus qu'il ne leur plaît ».

En 1558, on compte à Alger 35 galères, 25 brigantins ou frégates ainsi que de nombreuses barques de tous les types, armées en course. A cette époque, c'est l'activité exclusive de la ville. Il y a environ

60 000 habitants, sans compter 25 000 captifs chrétiens.

Enfin, les esclaves. Au temps d'Arroudj, de Euldj Ali (renégat calabrais) ou de Dragut (peut-être d'origine grecque), ils sont pris lors de véritables razzias comme celles dont nous avons déjà parlé. Elles ne se reproduiront plus après la bataille de Lépante en 1571 qui s'est déroulée en l'absence des Français. A noter que des Corses y ont participé. A Maccinaggio, une inscription rappelle que 4 felouques Capcorsines sont allées combattre à Lépante. Passée cette époque, les corsaires opèrent par surprise une descente sur une région côtière. Ils s'emparent au plus vite des hommes et des femmes, n'insistent pas s'il y a une résistance et repartent au plus vite. Parfois, hissant le « pavillon de rescate », ils proposent le rachat immédiat des otages. Très souvent, la rançon demandée est trop élevée pour une population pauvre et l'affaire ne se conclut pas. Enfin, c'est l'attaque de navires de commerce ou de pêche, en pleine mer, qui permet la mise en esclavage de l'équipage et des voyageurs. L'effet de surprise et la terreur induite par les pirates paralysent l'équipage.

Si, au début, la course musulmane était une guerre sainte contre les chrétiens, plus tard, les esclaves deviennent un objet de négoce. Arrivés à Alger, ils sont déversés sur le marché, le Batistan, examinés comme bétail sur le champ de foire et sélectionnés. Les jeunes filles, les femmes sont promises au harem. Les jeunes garçons, souvent circoncis sur le bateau, sont convertis d'office. Ils ne reviendront guère en pays chrétien. Les ouvriers spécialisés dans la navigation sont envoyés dans les arsenaux

La plupart des esclaves sont employés comme galériens. Ils sont les plus à plaindre. Charles-André Julien prétend qu'ils sont moins malheureux que les galériens de Louis XIV car ils ne sont pas marqués au fer rouge. Ils vivent dans des conditions épouvantables enchaînés à leurs bancs. D'autres, à terre, participent aux travaux des champs ou des carrières au pourtour d'Alger. La nuit, ils sont enfermés dans les bagnes, sortes de prison d'état. « Bagne » de l'italien « bagno » car les prisonniers musulmans à Livourne étaient confinés dans une prison construite sur d'anciens bains romains. Il y en a six à Alger. L'un d'entre eux peut contenir 2 000 captifs. Venus de nombreux pays, ils parlent entre eux « la lingua franca », mélange des langues méditerranéennes. Molière l'utilisera dans « le Bourgeois Gentilhomme ».

Certains otages sont libérés après paiement d'une rançon, s'ils viennent d'une famille riche ou s'ils appartiennent à l'Eglise, après un délai variable selon les négociations. Diégo de Haedo, Bénédictin espagnol parti en Sicile, est prisonnier à Alger de 1578 à 1581. Emmanuel d'Aranda, soldat espagnol captif en 1540, est racheté en 1542. Il écrira une longue relation de sa captivité.

D'autres sont rachetés par des Ordres religieux attachés à la rédemption des captifs. Il y en a deux : les Trinitaires, fondés par Saint-Jean de Matha en 1198. A Paris, on les appelle « Mathurins » ou « Frères aux ânes », et les Mercédaires, créés par Saint Pierre Nolasque en 1218. Ils sont, dit-on, « passés experts en l'art du rachat ». Ils recherchent des fonds en pays chrétien pour négocier le rachat des otages avec des

espèces sonnantes et trébuchantes, ou par des échanges contre des prisonniers musulmans retenus en Chrétienté. Si certains sont vite libérés, d'autres restent captifs pendant des années. On cite des libérations au bout de 12, 19, voire 38 ans. Nombreux sont les esclaves qui meurent en Barbarie. Mourir loin de leur pays, sans le secours de la religion, est un drame pour ces captifs.

D'autres encore, pour des motifs variables, apostasient et se font musulmans pour échapper à leur statut. Cela ne fait pas l'affaire des propriétaires car le musulman ne peut être esclave. Le renégat italien Piccini, devenu Ali Bitchin, mort en 1545, s'est vanté d'avoir remis beaucoup de chrétiens dans le christianisme à grand coup de bâton. Mais certains propriétaires harcèlent ou battent leurs captifs pour qu'ils apostasient.

Après ce rapide aperçu, nous allons parler de Curugiano.

Son histoire commence en Corse pour se terminer à Lisbonne. C'est Bartholomé Bennassar qui raconte son histoire dans son livre passionnant : « Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats ».

Curugiano est originaire de Lumio, village dominant la baie de Calvi, à peu de distance de la mer, à flanc de montagne. Laetitia Casta y a des attaches.

Il est probablement né en 1536. Un jour, alors que sa mère aère les lits, elle voit arriver les corsaires débarqués sur la plage. Elle pousse ses deux fils aînés vers les bois car ils couraient vite. Lui, il a 7 ans. Elle

préfère le cacher sous un lit. Hélas ! Il est vite capturé.

Les corsaires qui l'ont enlevé partent piller Nice, puis hiverner à Toulon. Nous sommes en 1543. Il a été pris par l'escadre de Kheir ed-Dîn Barberousse. Belle campagne maritime dont j'ai parlé plus haut.

Plus tard, à Alger, où il a dû devenir musulman comme tous les enfants enlevés par les Barbaresques, il est vendu à un soldat qu'il suit à Fès. Il est palefrenier et participe à l'entretien de la maison.

Puis on perd sa trace. On ne sait pas quand commencent ses actions de course. Mais elles se terminent le 4 mai 1555 quand il est pris par les Portugais.

Revenons un peu en arrière. Quelques semaines auparavant, il a embarqué à bord d'une fuste qui part du Penon de Velez sur la côte du Rif. Avec deux autres fustes turques, les corsaires filent vers l'Algarve et s'emparent de quelques Espagnols et de deux Portugais.

Au retour vers Arsilah, port marocain, ils prennent deux caravelles qui allaient ravitailler Larache, préside espagnol. Ils repartent vers le Portugal. Par une nuit de grand vent, les quatre fustes accostent mais elles sont reçues à coup d'arquebuses. Aussitôt, les corsaires reprennent le large et vont jeter l'ancre un peu plus loin pour se reposer.

Cependant les Portugais ont pu prévenir l'Amiral des galères. L'escadre prend les fustes en chasse. L'une s'enfuit. La deuxième coule avec à son bord 35 Maures et 4 chrétiens. Les deux autres se battent mais sont vite mises en déroute. A bord

d'une des fustes on va trouver 7 renégats. L'un meurt très vite. Les autres sont : Simon Gonzalès, mulâtre portugais, Marcos alias Mami Mamelucco, grec de Tinos, Bastien, sarde, Antonio, calabrais, Vicente de Raguse et Curugiano.

Quand un renégat est pris par la course chrétienne, il est livré à l'Inquisition. Curugiano est traduit devant le Tribunal le plus proche. Ce sera donc celui de Lisbonne.

Le tribunal pense que le prévenu a 20 ans, qu'il vient d'Afrique du Nord où il était esclave. Curieusement, on le dit originaire d'Ecosse (confusion entre Scottia et Corsica ?).

Devant les juges, Curugiano se rappelle que sa mère lui mettait de l'eau bénite sur la tête, qu'avec elle il priait devant l'image d'une belle dame, mère de Notre Seigneur, crucifié par les Juifs.

Finalement, il est condamné à l'abjuration au cours d'une cérémonie pénitentielle, l'autodafé. C'est une procession à laquelle participe l'accusé, vêtu du « sanbenito », sorte de poncho assorti d'un chapeau pointu, « le corozza », avant d'être « réconcilié » avec l'Eglise. Il doit, bien entendu, être instruit dans la religion catholique et, enfin, aller en prison.

On n'en sait pas plus. Simple emprisonnement ? Combien de temps ? Rameur sur les galères ? Les archives de l'Inquisition ne le disent pas.

Après cette histoire un peu banale, voici la très différente carrière de Pierre Paolo Tavera. On la connaît grâce à Diego de

Haedo. Ce moine bénédictin, abbé de Fromesta en Sicile, a été captif en Alger de 1578 à 1581. Libéré après paiement d'une rançon, il a écrit « Histoire des Rois d'Alger ». Il ne s'agit pas des Rois, mais des chefs de la Taïfa des raïs, histoire qu'il tient de témoins de première main.

Né à Tavera (Corse du Sud) en 1518, Pierre Paolo Tavera est enlevé à l'âge de 5 ans par les Barbaresques. On l'envoie aussitôt à Istamboul où il est converti d'office à l'islam. Il devient Hassan Saïd, puis Hassan Corso. Admis chez les janissaires comme beaucoup de jeunes otages chrétiens, il se fait remarquer par ses qualités militaires et rapidement il est envoyé à Alger.

En 1549, il devient Caïd d'Alger sous la coupe de son mentor, Salah Raïs, représentant du Sultan. Certains affirment qu'il a fait un raid en Corse. Il aurait ramené 60 otages du village de Lucciana près de Bastia.

En 1550, il commande une armée qui attaque Tlemcen, ville tenue par les Sultans Saadiens. C'est un échec. Plus tard, il attaque avec succès les villes de Touggourt et de Ouargla, têtes de pont du trafic transsaharien, et revient chargé de richesses.

En 1556, il repart pour Tlemcen, mais le Comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran, l'oblige à se retirer. Cependant, il envoie un contingent turc au Maroc. Le Sultan Saadien, Mohamed eich Cheik, est rattrapé et décapité. Sa tête est envoyée à Istamboul.

En juin 1556, Hassan Corso repart attaquer Oran avec une forte armée et toute sa flotte. Mais le Sultan a besoin de ses

bateaux en Méditerranée orientale. Il ordonne d'interrompre les opérations.

A son retour à Alger, Hassan apprend la mort de Salah Raïs, son mentor. Aussitôt, les janissaires le placent à la tête de la Régence. Selon Diego de Haedo, Hassan Corso est un homme bon, affable, libéral, nullement ennemi des chrétiens.

Mais le Sultan Sélim II envoie à Alger son représentant personnel nanti de tous les pouvoirs, Mohamed Tekelerli. Les janissaires, artillerie à l'appui, l'empêchent de débarquer. En revanche, les Raïs vont le chercher au Cap Matifou. Dès son retour à Alger, Tekelerli fait emprisonner Hassan et le condamne au supplice des ganches. Il mourra au bout de trois jours.

A ce moment, son ami, Ali Sardo, caïd de Bougie, est arrêté et envoyé au supplice. On commence par lui planter des roseaux aiguisés sous les ongles et on lui met un casque de fer rougi sur le crâne pour lui faire avouer un prétendu trésor caché. Pour finir, il est empalé vif « comme une grive » selon Diego de Haedo. Il meurt dans la journée.

Huit jours plus tard, Mustapha, renégat grec, caïd de Bone, est arrêté alors qu'il s'enfuit avec une mule chargée d'argent. Lui aussi est empalé.

Mais Yousouf, renégat calabrais affranchi par Hassan, s'associe aux janissaires d'Alger, très mécontents de Tekelerli, homme vénal et cruel. A cette époque, il y a une épidémie de peste à Alger. Pour y échapper, le représentant du Sultan s'installe à 5 milles à l'ouest de la ville. Yousouf s'y rend avec ses janissaires. Alors que Tekelerli s'enfuit, il le tue de plusieurs coups de lance.

Plus tard, il fera construire une kouba pour enterrer Hassan Corso.

Ces deux hommes appartiennent à la haute époque de la piraterie algérienne. Elle dure à peu près jusqu'à la fin du 17^e siècle, avec des hauts et des bas, profitant d'un relatif affaiblissement des marines chrétiennes. Alger est une ville riche d'environ 100 000 habitants et 25 000 à 50 000 esclaves. Régulièrement, les nations chrétiennes vont, soit négocier avec le Dey, soit bombarder la ville comme le feront les Anglais et les Français. Duquesne réussit à libérer quelques compatriotes en 1682.

Au cours du 18^e siècle, la piraterie continue. Il n'y a plus les grandes expéditions pillant des régions entières. Ce sont surtout des navires isolés qui effectuent de rapides razzias ou qui abordent en pleine mer des navires de commerce, réalisant ce qu'un Consul britannique à Tripoli a appelé « le vol de Chrétiens ». Naviguer en Méditerranée est toujours dangereux.

C'est le moment de nous intéresser à Davia. C'est à son sujet que nous avons le plus de renseignements.

Si, en Corse, vous parlez de Davia, on vous racontera de très belles histoires si bien qu'un auteur a pu écrire que l'aventure de cette jeune fille était un véritable conte des mille et une nuits.

Le père de Davia, Jacques-Marie Franceschini, est originaire de Corbara où sa famille est bien connue. Les dates de sa naissance et de sa mort sont inconnues. La

mère, Maria-Sylvia Monchi, est née en Sardaigne. Où ? Quand ?

A l'occasion d'une traversée dont on ignore le motif, le couple est enlevé par des corsaires. Ils sont conduits à Tunis et mis en esclavage. C'est là que va naître Marthe qui deviendra Davia.

L'historien du Maroc Jacques Caillé a découvert un document en latin, copie de son acte de baptême établi par un membre de la Mission Franciscaine à Tunis :

« Je soussigné, Frère Stephanus-Antonus, capucin de Gènes, atteste que dans le second livre des baptêmes de cette mission on trouve ce qui suit : l'an du Seigneur 17..., le 25 avril, Marthe, fille de Jacques-Marie de l'île de Corse et de Marie de l'île de Sardaigne, époux Franceschini, a été baptisée car elle était en danger de mort par l'accoucheuse et le 29 du même mois, par moi, Frère Stephanus-Antonus »

L'année du document est illisible, mais Jacques Caillé a pu établir que le Frère Stephanus-Antonus, Franciscain du couvent de Gènes, a séjourné à Tunis de novembre 1755 à juin 1756. On peut donc retenir cette année.

Certains auteurs affirment que Jacques-Marie Franceschini serait devenu le surveillant des esclaves du Dey. Il aurait appris qu'un complot se tramait contre son maître et lui aurait tout révélé. En remerciement, le Dey l'aurait affranchi, lui et sa famille. Après l'avoir comblé de cadeaux, il l'aurait autorisé à retourner en Corse.

Malheureusement, des corsaires marocains les capturent et les conduisent dans l'Empire Chérifien. On sait par une lettre de Guillet, Consul de France au

Maroc, écrite en 1799, que Davia a été « dans sa plus tendre jeunesse faite esclave sous pavillon génois et élevée dans le sérail de Sidi Mohamed...et devint sa sultane favorite ». N'anticipons pas.

On dit qu'à Marrakech, Jacques-Marie aurait fait valoir auprès du Sultan qu'il était sujet du Bey de Tunis. On l'aurait invité à se rendre au palais avec sa famille. Le souverain aurait été frappé par « la ravissante beauté, la grâce et l'esprit de la jeune Marthe, âgée de 7 ou 8 ans et il ordonna qu'elle fût immédiatement emmenée pour faire l'ornement de son sérail ».

Jacques-Marie devient jardinier en chef des jardins royaux. Le 29 novembre 1759 naît Vincent, baptisé le jour même par un Père franciscain résidant à Marrakech. Plus tard, Jacques-Marie demande la permission de rentrer en Corse. Le Sultan l'y autorise à condition qu'on laisse la petite Marthe au sérail.

Il est certain que les 3 autres membres de la famille sont revenus à Corbara. C'est là qu'en 1772 naît Augustin Franceschini. Cependant, rongé par le remords d'avoir abandonné sa fille, après avoir demandé conseil à Paoli (dit-on), Jacques-Marie aurait armé un navire pour le Maroc. Il serait mort de la peste à Safi à une date indéterminée.

On dit aussi que Davia, convertie à l'islam, serait devenue en 1786 (?) la première Sultane. Aussi l'appelle-t-on en Corse « l'Impératrice du Maroc ». On assure qu'elle a étudié la théologie, les belles lettres, qu'elle communiquait avec la Reine d'Espagne et qu'elle aurait été admise au

conseil privé de sa Majesté. Il n'y a aucun document pour étayer ces assertions.

Mais en 1789, un médecin militaire anglais résidant à Gibraltar, William Lemprière (1763-1834), est mandé à Marrakech pour soigner la maladie oculaire de Moulay Abdeslem, fils du Sultan Mohamed ben Abdallah. Il raconte ses aventures dans un livre : « *Voyage dans l'Empire du Maroc et le Royaume de Fez. Un médecin anglais pénètre dans le harem* », publié pour la première fois en français en 1801.

Il donne une description très vivante de son voyage, long périple jusqu'à Agadir par la côte, puis traversée de l'Atlas pour gagner Marrakech.

Après quelques semaines, sans doute grâce à l'efficacité du traitement administré au Prince, il a la surprise de recevoir l'ordre d'aller, séance tenante, examiner une des Sultanes du harem, et même d'y retourner vérifier les résultats du traitement.

Un serviteur l'amène, ainsi que son interprète, à la première porte du harem, gardée par une quinzaine d'eunuques commandés par un alcade. Celui-ci, ayant lu l'ordre du Sultan, fait ouvrir la seconde porte et le fait conduire par un des eunuques. Après un moment d'affolement, les femmes comprennent qu'il s'agit d'un médecin chrétien. Aussitôt, il est entouré d'une foule de belles houris qui le pressent tellement qu'il ne peut avancer. Chacune cherche à attirer son attention. « *Elles n'hésitaient pas à découvrir devant moi quelques-uns des charmes que la pudeur fait cacher ailleurs avec soin* ». Paradoxalement, elles refusaient de montrer leur langue. Finalement, il demande à l'eunuque de l'extraire de cette foule. On l'amène alors à l'appartement de

Lalla Zohra, la première des épouses. Il la trouve entourée d'une douzaine de servantes. Il constate qu'elle a dû être très belle, mais qu'elle est devenue une vieille femme très affaiblie, au teint jaune, aux dents gâtées.

Lemprière suspecte un empoisonnement sournois par l'arsenic. Il lui semble qu'il s'agit d'un crime organisé par les autres femmes du harem, sans doute par jalousie.

A peine sorti de la pièce, on l'entraîne chez Lalla Dawiya, en français « la lumineuse ». Il écrit : « *Il n'y a pas de pays dans le monde où elle n'eût pas passé pour une jolie femme* ». Il s'étonne de trouver tant de charmes chez une « africaine ». Aussi, elle lui raconte qu'elle est d'origine génoise (la Corse a été achetée à Gènes en 1768 par le Traité de Versailles), qu'elle a été capturée avec sa mère à l'âge de 8 ans à la suite d'un naufrage sur les côtes de Barbarie alors qu'elles se rendaient en Sicile.

Très rapidement, elle a été séparée de sa mère et elle se souvient très peu de son arrivée au harem. Elle a dû se convertir à l'islam, Mohamed ben Abdallah lui ayant déclaré « *Abjure tes erreurs ou je te ferai arracher tous les cheveux jusqu'à la racine* ».

Lemprière indique qu'elle parle et écrit l'arabe, qu'elle lui pose mille questions sur les coutumes européennes. Aussi apprécie-t-il « *la finesse de son esprit et la supériorité de ses talents* ».

Elle le reçoit chaque fois qu'il va examiner Lalla Zohra. A l'annonce de son départ pour Gibraltar, elle lui passe commande d'une table à thé en acajou, de petites tasses en porcelaine de Chine et de

parfums. Lemprière n'est jamais revenu au Maroc et n'a pas honoré ses commandes.

Dans son livre, il décrit le harem marocain jamais visité par un chrétien, la beauté de son architecture, sa population féminine. « *Le harem était composé de 160 femmes, sans compter toutes les esclaves qui servaient les sultanes. Les concubines sont des négresses ou des esclaves européennes* ». Quant aux femmes marocaines, « *elles sont sans grâce. Il est rare qu'elles soient grandes, mais en revanche, elles sont remarquablement grasses* ». Il écrit : « *Les Maures croient comme tous les Musulmans que les femmes n'ont été créées que pour le plaisir des hommes et qu'elles n'auront point de part à la félicité des élus* ». Et, « *si elles se rendaient à la mosquée, elles distrairaient les fidèles croyants de la véritable dévotion* » ... Quel beau statut de la femme musulmane !

Par la suite, on perd la trace de Davia. Le Sultan Mohamed ben Abdallah meurt à Salé le 11 avril 1790. Peu avant, Maria-Sylvia Franceschini et ses deux fils sont revenus au Maroc et se sont installés à Larache. Mille histoires apocryphes courent sur leur retour. Veuve, Davia serait, elle aussi, partie vivre à Larache où elle serait morte de la peste en 1799 (le 2 ou le 15 juin selon certains). Une grave épidémie se répandait au Maroc à cette époque. A noter que le Consul Guillet, dans sa lettre du 15 avril 1799, parle d'une intervention qu'elle aurait faite au profit de son frère Vincent. Dans les lettres suivantes, il n'est plus jamais question de la Sultane.

Maria-Sylvia Franceschini est morte à Larache en janvier 1811 comme en témoigne un inventaire de ses biens établi par le Consul de France après son décès.

Vincent Franceschini, recommandé au Premier Consul par son « beau-frère » le Sultan, a vécu au Maroc, en Corse, à Paris. Il serait mort en 1808 ou 1809 à Cadix.

Augustin Franceschini a résidé au Maroc puis en Corse, à Corbara. En 1828, on lui donne un passeport pour Porto-Rico où vit un de ses neveux.

Ce sont les frères qui ont raconté l'histoire de Davia à Corbara, histoire embellie par la légende. Certains affirment que, sous l'aspect de Sainte Cécile, le portrait de Davia décore le buffet d'orgue de l'église.

Signalons qu'en 1767, une Française figurait parmi les femmes de Mohamed ben Abdallah. C'était la fille d'une chapelière capturée avec sa mère alors qu'elle se rendait à Saint-Domingue pour recueillir un héritage.

Certains ont exalté l'histoire de Davia. Pour Jacques Caillé, « *C'est la triste histoire d'une petite Chrétienne, enlevée par les pirates, devenue esclave et livrée à un souverain musulman... Aux siècles passés, trop de familles méditerranéennes eurent à déplorer des malheurs analogues.* »

A la fin du 18^e siècle, la course barbaresque s'est beaucoup atténuée sans disparaître. En 1790, il n'y aurait eu que 500 esclaves à Alger. Le Dey d'Alger, qui a besoin d'argent, reprend cette activité dans les années 1802-1815 pour récupérer des captifs soumis à rançon. Ils auraient été 1 600 en 1816. Les Américains, lassés de payer pour récupérer leurs marins, créent une marine de guerre. En 1804, ils attaquent

Tripoli et font sauter un de leurs navires arraisonné dans le port.

Devant la persistance des exactions, ils vont, en 1815, intimider Alger. Le Commodore Decatur obtient la libération de 10 marins américains et de nombreux Européens en échange de 500 Algériens.

En 1816, les Britanniques obtiennent la fin de la piraterie à Tripoli et Tunis et obtiennent la libération de 30 000 Chrétiens. Le Dey d'Alger signe à contre-cœur et dès le lendemain, massacre 200 pêcheurs prisonniers, siciliens, corses et sardes alors qu'ils étaient sous protection britannique. Grande indignation en Angleterre.

L'Amiral Exmouth, accompagné d'une escadre néerlandaise, revient à Alger. Il bombarde Alger pendant 9 heures, détruisant navires et batteries. Le Dey renâcle. Exmouth menace de recommencer le bombardement. Le Dey capitule sans se douter qu'Exmouth a épuisé toutes ses munitions. Le 24 septembre 1816, le Consul britannique est libéré ainsi que 1 083 esclaves chrétiens, dont Pierre-Joseph Dumont, libéré après 38 ans de captivité.

Même si le Dey s'est vu interdire la piraterie, les Français trouveront encore 120 captifs dans les bagnes d'Alger en 1830.

Est-ce fini, me direz-vous ? Eh bien non. J'ai une dernière histoire à vous raconter : celle de Jeanne Lanternier.

Elle est née le 20 novembre 1820 à Chatelay, village du Jura. Elle est la fille de Jean Lanternier, tisseur de chanvre ambulancier, et de Sophie. La vie de cette

famille pauvre est très difficile. Comme elle lit avec passion « *Paul et Virginie* », paru en 1788, sa mère la surnomme Virginie, prénom qui lui restera.

En 1832, grand malheur. Un incendie détruit leur maison. La famille est ruinée. Or à ce moment, l'Etat propose aux Francs-Comtois des concessions de terre en Algérie et des subventions. La famille Lanternier décide de partir. Ils embarquent au Havre le 24 mai 1832 et arrivent à Alger le 12 septembre. Le choléra et une quarantaine à Marseille ont prolongé le voyage.

Rapidement, ils sont envoyés en convoi à Delly-Ibrahim, village nouvellement créé à dix kilomètres à l'ouest d'Alger et qui sera considéré comme le « premier centre de colonisation » du pays après la prise de la capitale. Ils obtiennent un lot de 3 hectares. La terre est ingrate. Les conditions de vie sont difficiles. La région n'est pas sûre. Les tribus du voisinage sont insoumises.

En juin 1836, le père, la mère, Virginie et son frère Désiré partent moissonner. Ils sont sans armes et sans protection militaire. Une bande de pillards les attaque. Le fils, blessé, est abandonné sur place. Il mourra quelques heures plus tard après qu'une patrouille militaire aura pu le récupérer. Les trois autres, ainsi que deux Allemandes (plusieurs milliers de familles allemandes ont émigré en Algérie entre 1832 et 1880 jusqu'à représenter 5% de la population d'origine européenne), sont emmenés par les ravisseurs. L'armée se lance à leur poursuite mais ne peut les rejoindre. On sait qu'ils ont passé la nuit près du Tombeau de la Chrétienne et qu'ils sont rapidement emmenés au campement d'Abd-el-Kader.

Subjugué par la beauté de cette jeune fille de 16 ans, l'émir choisit de l'envoyer, avec les deux Allemandes et peut-être sa mère, en cadeau au Sultan du Maroc, Moulay Abd er Rahman. Le père Lanternier, envoyé à Miliana, meurt rapidement. Virginie et les autres femmes sont envoyés au Maroc par Oujda, puis Taza, protégées par une solide garde dévouée à Abd-el-Kader. On connaît son trajet par les récits qu'en ont fait des militaires Français aux mains des Marocains, militaires qui seront échangés contre des partisans d'Abd-el-Kader, prisonniers des Français. On raconte qu'une gitane rencontrée à Taza lui aurait prédit un grand avenir. A Fès, elle est installée dans le palais du Sultan. Sur sa bonne mine, on la classe parmi les possibles favorites. Dans le harem, elle aurait été présentée au Sultan accompagné de son fils Sidi Mohamed, futur Mohamed IV. Celui-ci serait tombé en amour devant cette belle jeune femme et, généreusement, son père, Moulay Abd-er Rahman, la lui aurait donnée. Ils partent tous à Marrakech où on l'éduque, lui apprend l'arabe, le protocole chérifien. Elle se convertit à l'islam. C'est alors qu'en 1837, on l'aurait mariée à Sidi Mohamed sous le nom de Lalla Dagia.

En 1844, son mari, à la tête de l'armée marocaine, va perdre la bataille de l'Isly. Le traité de Lalla Marnia du 18 mars 1845 ramène la paix entre la France et le Maroc. On ne sait pas ce que Virginie devient dans cette période. Certains ont affirmé, sans preuve, qu'elle aurait accompagné son mari à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Qu'elle aurait accompli un pèlerinage à Chatelay et aurait visité l'église de son baptême au grand dam du curé qui ne voulait pas qu'une musulmane souille son

église. C'est très improbable, d'autant qu'on sait qu'à cette époque, il n'y a pas eu de visite officielle ou privée de gouvernants marocains. Dans les années 1855 et 57 (?) elle aurait eu deux fils, Mamoun et Ismaïl.

En 1859, à la mort de son père, Mohamed IV devient Sultan. Il meurt le 11 septembre 1873, noyé dans le bassin de l'Aguedal.

Dans les années 1880, on apprend que Virginie et ses deux fils seraient morts empoisonnés après une intrigue de harem. Ils seraient enterrés dans le jardin de la Ménara à Marrakech. La nouvelle de ce tragique destin est rapportée par un jeune Marocain envoyé en stage dans un régiment du Génie à Montpellier. Il est le fils d'un renégat Français, Joseph Desaulty. Ce lieutenant des douanes ou du Génie (?) s'est enfui à Tunis après une affaire de cœur, puis à Larache où il ouvre un petit commerce. Converti à l'islam, il est repéré par Mohamed IV (époux de Virginie) dont il devient, si l'on peut dire, le conseiller technique. Marié à une Marocaine, il a deux fils. Il meurt du choléra en 1879.

Voici donc ces histoires singulières. J'aurais pu vous parler de Mami Corso, renégat Corse du 16^e siècle qui a pillé Sartène (400 captifs). De Simon Dansa, Hollandais venu faire le corso. Il a appris aux Algérois l'utilisation des vaisseaux de haut bord. Revenu à Marseille avec des Jésuites rachetés et deux canons volés, il retourne à Alger en 1618 et est décapité. De Jacques Imbert, marin terre-neuvas, premier Français entré à Tombouctou en 1618, il meurt au Maroc sans avoir apostasié. De Jan Janszoon, alias Mourad

Saïd, Amiral de la République de Salé en 1624, qui va piller l'Islande puis Baltimore en Irlande. De Thomas Pellow, renégat Anglais revenu chez lui en 1738 après 23 ans de captivité... et de bien d'autres encore.

La mise en esclavage des Chrétiens s'étend, à peu près, de la fin des années 1400 à 1830. Elle a provoqué une terrible ponction humaine sur les populations chrétiennes du pourtour méditerranéen, surtout sur les côtes italiennes et espagnoles, sans oublier la Provence et les Iles. Des régions entières ont été dépeuplées. Elle a rendu aléatoire la navigation de commerce et la pêche en Méditerranée.

Peu d'historiens se sont intéressés à ce problème. Certains ont considéré ce « vol de Chrétiens » comme relativement minime. L'idée de Braudel selon laquelle « on a surfait le rôle nocif de la course musulmane en général et de l'activité algéroise en particulier » n'est plus admise. Certes, il n'y a pas de recensement d'ensemble des esclaves de Méditerranée. Pourtant, on peut trouver des indications assez précises sur leur nombre. Par exemple, l'Amirauté Britannique confirme qu'entre juillet 1677 et octobre 1680, 160 navires britanniques ont été capturés. Ce qui fait 600 à 1 000 marins mis en esclavage, par an. Qu'en est-il des Italiens, Espagnols et Français bien plus proches de la Barbarie ?

En 1640 paraît à Londres « *A relation of seaven yeares slaverie under the Turkes of Argeire* ». Francis Knight écrit : « Combien de milliers, issus des nations nazaréennes ont disparu et continuent de disparaître à

cause de ce monstre.» Emmanuel d'Aranda, esclave à Alger de 1640 à 1642, écrit : «Lieu en lequel les misères de l'esclavage ont consumé la vie de six cents mille Chrétiens depuis l'an 1546 que Cheredin Barbarossa l'a mis sous sa puissance». Le Père Dan, Trinitaire à la même époque, conclut que de 1530 à 1640, «ce ne serait pas forcer la vérité que de dire qu'ils ont mis plus d'un million de Chrétiens à la chaîne».

Des historiens modernes se sont livrés à des estimations à partir des archives des Ordres Rédempteurs, des courriers diplomatiques (il y avait des Consuls européens dans les Régences), des mémoires des prisonniers libérés ou des voyageurs. Ils ont, aussi, essayé de calculer le renouvellement de la chiourme nécessaire à la navigation, sachant que la mortalité à bord était très importante. Ils estiment que plus de 20% des galériens embarqués mouraient chaque année dans des conditions de vie épouvantables.

L'historien Américain Robert C. Davis, dans son livre «*Esclaves chrétiens maîtres musulmans*» paru en 2003, a repris ces éléments. Pour lui, la traite des chrétiens menée par Alger, Tunis et Tripoli aurait mis en captivité au moins 1 250 000 personnes. Certes, les chiffres peuvent être discutés mais ses arguments ne peuvent être négligés.

Se plonger dans l'histoire de la traite des esclaves ne laisse pas indemne. Je voudrais élargir cet exposé en rappelant d'autres faits de mise en captivité.

La traite négrière transatlantique : elle a duré, à peu près, de la fin du XVI^e siècle à 1848 (officiellement). Selon Serge Daget, elle aurait drainé 11 millions d'esclaves convoyés par des Anglais, des Français, des Portugais, des Danois, des Américains.

Elle ne doit pas faire oublier la traite transsaharienne. Selon Ralph Austen, auteur américain, cité par Tidiane N'Diaye, «Le génocide voilé», on aurait déporté par cette voie plus de 7 millions de captifs, auxquels il faut rajouter 1 million et demi de captifs décédés en route. Des voyageurs européens du XIX^e siècle ont noté que les pistes traversant le Sahara étaient bordées de squelettes desséchés. Pour information, un diplomate français à la fin du XVII^e siècle rapporte qu'un esclave acheté 8 piastres au Bornou en valait 24 au Fezzan et était revendu 40 à 60 à Tripoli. Notez que les migrants d'Afrique noire suivent actuellement les mêmes voies, guidés par les mêmes trafiquants qu'autrefois et soumis au même statut d'esclaves.

Enfin, il ne faut pas oublier la traite à partir de l'Afrique de l'Est. Elle débute en 652, vingt ans après la mort du Prophète. Le traité du Bakht impose au royaume copte de Nubie la livraison annuelle de 360 esclaves aux Arabes d'Égypte. Elle dure jusqu'en 1897 quand la Grande Bretagne impose un protectorat à Zanzibar. Elle aurait concerné 8 millions de captifs dont beaucoup étaient castrés. Emanation du Sultanat d'Oman, son économie était fondée sur le commerce des esclaves vers le Moyen Orient et l'Inde. On estime qu'il y avait 100 000 esclaves noirs à Zanzibar en 1897.

En 1923, le Consul de France à Djeddah, Laurent Ibrahim Depui, écrit : « *On pouvait voir sur les marchés de la Mecque ou de Djeddah promener à la criée les petits esclaves, mâles et femelles, blancs ou noirs, destinés à la lubricité des Hedjaziens* ».

En 1930, Joseph Kessel, aidé par Henry de Monfreid, suit une caravane d'esclaves depuis l'Abyssinie jusqu'en Arabie. En 1933, il publie « Marchés d'esclaves ».

Si la fermeture du dernier marché d'esclaves du Maroc date de 1920, rappelons que pour interdire l'esclavage, il a fallu attendre 1950 au Koweït, 1962 en Arabie Saoudite, 1981 en Mauritanie, 1992 au Pakistan.

Hélas ! Le Coran n'interdisant pas formellement l'esclavage, il sévit encore sous des formes plus discrètes actuellement comme le montre le livre de Malek Chebel, « *L'esclavage en terre d'Islam* » paru en 2007 et se terminant par un « Appel à la conscience des gouvernants musulmans actuels ».

Encore plus près de nous, le 14 Juillet 2016, 276 lycéennes de 12 à 17 ans sont enlevées par Boko Haram. Le chef des ravisseurs déclare : « J'ai enlevé les filles. Je vais les vendre sur le marché au nom d'Allah »...

Enfin, dernier clin d'œil. En 2020, serait-il encore possible de publier « *Coke en stock* » comme en 1958 ?

Références

- Amaudru Noël : *Sultane Française au Maroc*. Editions Ligarán. 1906.
- Bennassar Bartholomé et Lucile : *Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats*. Editions Perrin 1989.
- Blondy Alain : *Le monde méditerranéen. 15000 ans d'histoire*. Perrin 2018.
- Caille Jacques : *Une Corse Sultane du Maroc. Davia Franceschini et sa famille*. Editions A. Perone 1968.
- Caille Jacques : *La petite histoire du Maroc. Des origines à Moulay Ismaïl*. Casablanca 1950.
- Chebel Malek : *L'esclavage en terre d'Islam*. Editions Pluriel 2010.
- Chegaray Jacques : *Au Maroc à l'aventure*. Les Presses de la Cité. 1964.
- Davis Robert C. : *Esclaves Chrétiens. Maîtres Musulmans. Esclavage blanc en Méditerranée*. Babel 2006.
- d'Aranda Emanuel : *Les captifs d'Alger*. Editions Jean-Paul Rocher, Paris, 1997.
- Haedo Diego de : *Histoire des Rois d'Alger*. Editions Bouchène. 1998.
- Heers Jacques : *Les Barbaresques*. Perrin. Tempus. 2001.
- Heers Jacques : *Les Négriers en terre d'Islam. VII^{ème}-XVI^{ème}*. Perrin Tempus.
- Julien Charles-André : *Histoire de l'Afrique du Nord*. Payot 1952.
- Kessel Joseph, de Hautecloque Xavier : *Grands reportages en Mer Rouge. Marchés d'esclaves de Kessel et Le Turban Vert de X de Hautecloque*. Arthaud 2020.
- Lempriere William : *Voyage dans l'Empire de Maroc et au Royaume de Fez. Un Médecin anglais pénètre dans le harem*. Sylvie Messinger 1990.
- Londres Albert : *Pêcheurs de perles*. Editions du Rocher, Motifs, 2012.
- Loverini Marie-José : *L'interdite. Davia, une sultane corse au Maroc*. Albiana. 2005.
- Ma'Uncizade Mustafa Efendi : *Le Captif de Malte. Récit autobiographique d'un Cadi ottoman*. Anacharsis 2019.
- N'Diaye Tidiane : *Le génocide voilé. Enquête historique*. Folio 2008.
- Renault Francis et Daget Serge : *Les traites négrières en Afrique*. Karthala 1985.
- Schneider Arlette : *La Sultane aux yeux bleus*. Editions Hugues de Chivré 2017.

Michel Bordry

Membre titulaire de l'Académie d'Orléans

Section : Belles-Lettres et Arts

Communication du 3 décembre 2020.

Le monde merveilleux de l'infiniment petit

Bernard Dubreuil

Résumé

La théorie quantique qui décrit le comportement des particules composant la matière sur des échelles de grandeur inférieures au nanomètre s'est élaborée pendant les trente premières années du XX^e siècle. Ses applications ont révolutionné les technologies, créé de nouvelles activités, de nouvelles industries et ont largement influencé notre mode de vie. Songeons à l'électronique, l'informatique, l'instrumentation médicale, l'énergie, l'Internet... et aux immenses progrès de la connaissance scientifique. Cent ans plus tard, une deuxième révolution quantique se fait jour, les scientifiques et les industriels ayant appris à manipuler des objets quantiques un par un : photon, électron, atome, molécule ... avec leurs drôles de comportements. Ordinateurs et Internet quantiques, cryptographie, téléportation, métrologie sont les nouveaux domaines de recherche et d'application de la physique quantique qui stimulent une concurrence acharnée entre les industries High-tech et entre les Etats. Tel est le sujet de cette communication.

Abstract

The wonderful world of the infinitely small

Quantum physics, which describes the behaviour of particles making up matter on scales smaller than a nanometer, was born in the first thirty years of the twentieth century. Its applications have revolutionized technologies, created new activities and new industries and have greatly influenced our way of life. Think of electronics, computers, medical instrumentations, energy, the Internet... and the immense advances in scientific knowledge. One hundred years later, a second revolution is emerging, scientist and industries having learned to manipulate quantum objects one by one: photon electron, atom, molecule... with their funny behaviours. Computer and quantum Internet, cryptography, teleportation, metrology are the new areas of research and application of quantum physics that are driving fierce competition between High-tech industries and between States. This is the subject of this communication



1 – Introduction

Il y aura bientôt cent ans, un physicien français Louis de Broglie énonçait dans sa thèse qu'à chaque particule (atome, électron...) on pouvait associer une onde, élargissant le concept de dualité onde-corpuscule qu'Albert Einstein avait établi quelques années avant pour expliquer le comportement corpusculaire de la lumière dans l'effet photoélectrique. Les trente premières années du XX^{ème} siècle ont vu s'élaborer une théorie scientifique : la physique quantique qui allait imposer à coup d'intuitions géniales, de débats passionnés, les étranges lois qui décrivent aujourd'hui encore le monde de l'infiniment petit, tellement différent de notre propre expérience du monde. Mais, jamais une théorie scientifique n'a été autant confortée par l'expérience, ni mise en défaut.

Nous vivons- sans le savoir ou en l'ayant oublié- dans un monde résolument quantique : microélectronique, ordinateur, smartphone, caméra, éclairage, laser, propriétés exotiques des matériaux, IRM, télécommunications, GPS, nucléaire, photovoltaïque... autant d'applications industrielles et au combien utiles générées par la physique quantique. Tout ceci n'existerait pas si, au début du XX^{ème} siècle, une nouvelle génération de physiciens n'avait révolutionné notre perception du monde d'homme et de femme macroscopiques, en s'attaquant à la découverte de l'infiniment petit, le monde des atomes, des molécules et autres particules constituant la matière.

On parle de première révolution quantique, une révolution qui s'est faite à bas bruit, car tout ce petit monde du quantique mettait à mal le sens commun et effrayait par son arsenal mathématique ; un domaine réservé à une poignée de prix Nobel avouant eux-mêmes leur difficulté à comprendre ou interpréter ce que produisait leur théorie : « Je pense pouvoir dire sans trop me tromper que personne ne comprend la mécanique quantique » Richard Feynman, Prix Nobel de Physique.

On pouvait penser que cent ans plus tard le chapitre était clos. Eh bien non !

D'une grande efficacité la « quantique » comme on l'appelle aujourd'hui, n'en demeure pas moins encore un domaine de recherches extrêmement fécond grâce à des technologies de

plus en plus sophistiquées qui permettent d'explorer des situations nouvelles ou de résoudre des « points de détail » apparus lors de débats sur l'interprétation du monde microscopique que génère cette théorie.

Depuis une quarantaine d'années, les laboratoires et maintenant l'industrie ont appris à entrer dans l'intimité non plus de millions de particules, mais d'une seule à la fois. De nouveaux phénomènes prédits par la physique ont été étudiés, encore plus contre-intuitifs, voire inconcevables, mais parfaitement réels, avec des désignations dignes d'un roman de science-fiction : intrication, effondrement, décohérence, téléportation, mondes multiples...

S'ouvre en ce début de XXI^{ème} siècle une nouvelle révolution quantique, comme les médias, l'industrie et aussi les Etats l'appellent. Car se font jour des applications technologiques à forts enjeux commerciaux et stratégiques : l'ordinateur quantique, la cryptographie, les télécommunications, l'Internet, les capteurs.

A l'état encore embryonnaire, de curiosités de laboratoire ou de prototypes, les applications et les dispositifs se multiplient et nourrissent l'intérêt des Etats et des industriels. Par exemple, 1 milliard de dollars sur 10 ans ont été alloués en 2018 aux recherches sur l'ordinateur quantique par la Commission européenne, 10 milliards en Chine. La course à la « suprématie quantique » est lancée entre les grands de l'informatique Google, Rigetti, IBM, Honeywell et d'autres encore. Les publications contenant le mot « quantique » ont fait un bond prodigieux : une centaine en 1991, plus de 8000 en 2018. Les brevets dans les domaines des communications, de l'informatique et des capteurs quantiques ont suivi le même rythme.

2 – Définissons le monde quantique

La limite entre notre monde perceptible par nos sens et le monde microscopique où règne la physique quantique se situe au voisinage de la dizaine de nanomètres (10 milliardièmes de mètre). Mais depuis quelques années, la frontière se déplace vers le micron grâce à des techniques de manipulation d'atomes sophistiquées. Ce monde microscopique s'étend vers l'infiniment petit des particules élémentaires électrons, nucléons, quarks...

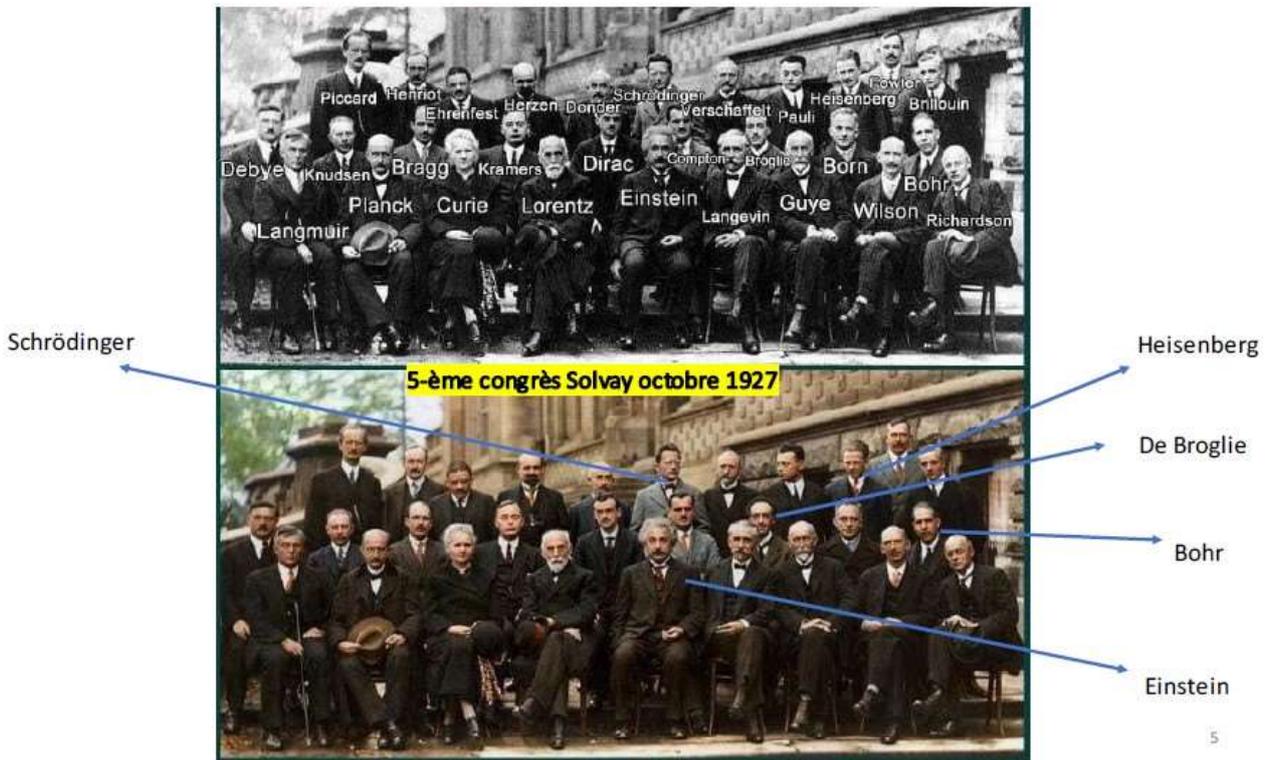


Figure 1. Einstein, Bohr, De Broglie, Heisenberg et Schrödinger

3 – Faisons maintenant un bond de cent ans en arrière

Effectuons un retour dans les années 1920 – 1930, au temps où s'élaborait la théorie quantique avec ses principes, son arsenal mathématiques et étaient réalisées des expériences avec des électrons, des atomes, de la lumière, des rayons X... qui validaient cette nouvelle physique.

Nous voici en 1927 lors du 5ème congrès Solvay à Bruxelles « Electrons et Photons » (Fig.1). Se trouve là tout le gotha de la physique quantique, dont 17 nobélisés ou qui le seront. A cette date, la mécanique quantique ou la physique ondulatoire comme on l'appelle aussi, commence à se structurer au plan théorique ; une théorie qui permet d'interpréter les expériences ou d'en prévoir le résultat.

Au programme de ce congrès : *W.L. Bragg* : « Réflexion des rayons X », *A.H. Compton* « Diffraction des rayons X », *Louis de Broglie* « La théorie de l'onde pilote », *M. Born et W. Heisenberg* « formalisme mathématique, interprétation, principe d'incertitude, applications de la Mécanique Quantique », *E. Schrödinger* « Mécanique ondulatoire ».

A la fin des années 1920, le gros oeuvre de la construction de la théorie quantique est pratiquement achevé. Et le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle est étrange, difficile à interpréter, contre-intuitive, en rupture avec la physique « classique ». Et déjà sujet de controverses : la fameuse phrase d'**Einstein** « Dieu ne joue pas avec des dés » aurait été prononcée après l'exposé de **Born et Heisenberg**.

De quoi se compose cette construction théorique

- Les fondations :

- Les échanges d'énergie entre la lumière et la matière se font par paquets : les quantas (**Max Planck**)
- La lumière qui est une onde, se manifeste aussi sous une forme granulaire : le photon (**Albert Einstein**)
- Le premier modèle de l'atome d'hydrogène est réalisé à partir des principes de quantification d'Einstein (**Niels Bohr**)

- Le rez-de-chaussée, la structure porteuse :

- Le postulat fondateur : la matière peut se comporter comme une onde (**Louis de Broglie**)
- La première ébauche d'un formalisme mathématique et l'énoncé du principe d'incertitude (**Werner Heisenberg**)

- Le premier étage :

- L'équation fondamentale de la physique quantique qui décrit l'évolution d'un système quantique dans l'espace et le temps (**Erwin Schrödinger**)

– **La couverture :**

- *L'interprétation probabiliste de la fonction d'onde (Max Born, Werner Heisenberg, Niels Bohr : l'École de Copenhague.)*

Cette nouvelle physique, allant à l'encontre des principes de la physique classique construits pas à pas depuis Newton et que l'on croyait intangibles, suscitait **des débats passionnés**, notamment entre deux écoles de pensée, l'une défendue par **Niels Bohr** « *il faut abandonner l'idée d'une théorie décrivant une réalité visible et intuitive* » l'autre, notamment par **Albert Einstein**, qui pensait que non.

Einstein reprochait à la théorie quantique, dont il admettait volontiers la puissance et le succès, de ne pas expliquer comment, lors d'une mesure, l'onde représentant une particule se matérialisait instantanément en cette particule matérielle, sans pouvoir prédire avec certitude où on allait la trouver (cf. § 4. B). Il pensait que la théorie quantique était incomplète, car s'opposant au principe de réalité (si lors de l'observation d'une pomme, celle-ci est rouge, c'est que juste avant de l'observer la pomme était bien réellement rouge). A vrai dire il croyait très modérément qu'une particule seule puisse être décrite par une onde, fût-elle cette onde une onde de probabilité.

Einstein imaginait **des expériences de pensée** visant à mettre en défaut l'interprétation « orthodoxe » de la physique quantique, celle de **Bohr** et de l'École de Copenhague. Ces expériences de pensée mettaient en jeu un seul ou quelques corpuscules. Une situation que l'on ne savait pas réaliser expérimentalement à l'époque.

En effet, tous les phénomènes quantiques observables et les applications dérivées portaient alors sur un grand nombre de corpuscules à la fois : des milliards de photons dans les sources de lumière, des millions d'électrons dans la matière. Et ces phénomènes « collectifs » étaient et sont toujours parfaitement décrits par la physique quantique.

La plus célèbre de ces expériences de pensée a été publiée en 1935. Elle porte sur le phénomène d'intrication étudié cinq ans plus tôt par **Schrödinger**.

C'est de cette controverse qu'est né l'ultime défi d'**Einstein** à l'interprétation de **l'École de Copenhague**. Défi qui quarante ans plus tard, au début des années 1980 allait être relevé, réalisé expérimentalement et allait prouver qu'**Einstein**

avait tort. **Mais sans le savoir, il avait ouvert la voie vers la deuxième révolution quantique !**

*Pourquoi fallut-il attendre 45 ans avant de réaliser concrètement cette expérience proposée par **Einstein** ? Pour deux raisons : d'une part, on ne savait pas manipuler les atomes, les électrons, les photons un par un (ces techniques sont apparues avec les progrès réalisés dans la conception des lasers et la maîtrise des très basses températures au début des années 1980) et de l'autre parce que la plupart des scientifiques portaient peu d'intérêt pour ces débats « métaphysiques » alors que le formalisme « orthodoxe » de la physique quantique donnait entière satisfaction.*

4– Un rapide coup d'oeil dans la théorie quantique.

Pour comprendre ce que la deuxième révolution quantique apporte comme éléments nouveaux, entrons prudemment la fenêtre de la théorie quantique pour découvrir trois concepts-phénomènes incontournables : **la dualité onde - corpuscule, la superposition et l'intrication.**

A – La dualité Onde- Corpuscule.

C'est le physicien **Louis de Broglie (1892 - 1987)** qui fut le premier à postuler que la matière peut se comporter comme une onde. Ce postulat devenu principe est le pilier central de la physique quantique. Publication en **1923**, thèse en **1924**. Cela fait l'effet d'une bombe !

Il propose l'impensable : *la réciproque des travaux d'**Einstein** et de **Bohr** : A l'échelle microscopique, de même que l'onde de lumière peut se comporter comme un corpuscule (le photon), la matière constituée de particules peut se comporter comme une onde.*

En calculant ces « ondes de matière », **Louis de Broglie** se rend compte que les effets ne peuvent être décelés que sur des corps de très petite dimension (inférieure à la dizaine de nanomètres). La longueur d'onde associée est inversement proportionnelle à la masse et à la vitesse de la particule et donc indétectable dans le monde macroscopique.

L'expérience décisive en **1927** de **Clinton Davison** et **Lester Germer** valide cette hypothèse. En étudiant la rétrodiffusion d'un faisceau d'électrons par un cristal de nickel, ils observent des franges d'interférence (une

succession régulière de zones de très fortes et très faibles intensités), une caractéristique fondamentale des phénomènes ondulatoires (la lumière, les ondes électromagnétiques, les sons...)

La même année, en 1927, **Irwin Schrödinger** met la dernière main à l'équation qui décrit l'évolution de l'onde de **de Broglie** et retrouve par le calcul le spectre d'émission de lumière de l'atome d'hydrogène et les résultats de l'approche empirique de **Bohr**.

Mais qu'est-ce que c'est que cette onde ?

Cette onde de **de Broglie** dont lui-même peine à imaginer quelle forme elle a réellement, suscite beaucoup de spéculations. Elle n'est portée par aucun fluide, un peu comme l'onde électromagnétique, mais elle existe bel et bien et se réduit à la position de la particule quand on fait une mesure pour l'observer. C'est **Max Born** de l'équipe de **Niels Bohr** qui stipule que l'onde en question est une onde de probabilité.

L'amplitude de l'onde représente la probabilité de pouvoir observer le corpuscule à tel ou tel endroit dans l'espace et au cours du temps.

C'est l'interprétation dite orthodoxe ou de l'école de Copenhague (**Niels Bohr**, danois, avait attiré dans son laboratoire de jeunes et brillants physiciens qui allaient parachever l'édifice théorique et faire école). Cette interprétation est toujours

d'actualité, enseignée et largement utilisée, même si d'autres approches ont été ou sont encore proposées par ceux qui réfutent le caractère probabiliste de la physique quantique. (Ondes pilotes, variables cachées, mondes multiples ...).

La figure 2 est l'illustration d'une expérience d'interférence réalisée en 2013 (Roger Bach et al. New Journal of Physics, Vol. 15, March 2013) avec une source émettant des électrons un par un.

Dans cette expérience, des électrons sont envoyés un par un sur un écran percé d'une double fente, comme dans l'expérience d'optique des fentes d'Young (début du 19^{ème} siècle). A l'arrière, un écran phosphorescent permet de visualiser l'impact de l'électron après le passage des deux fentes. Au fur et à mesure que les électrons, envoyés un par un, arrivent sur l'écran phosphorescent, les impacts font apparaître une succession de zones de forte concentration et de zones sans impact. Ce sont des franges d'interférence qui démontrent le caractère ondulatoire d'un électron. Comme le représente le dessin, une fois émis, l'électron évolue librement vers la double fente. Il est alors décrit par une onde de probabilité qui s'étend dans l'espace libre au fur et à mesure qu'il se propage. Au passage des deux fentes, l'onde se scinde en deux ondes qui interfèrent, produisant une onde composite formée d'une succession de

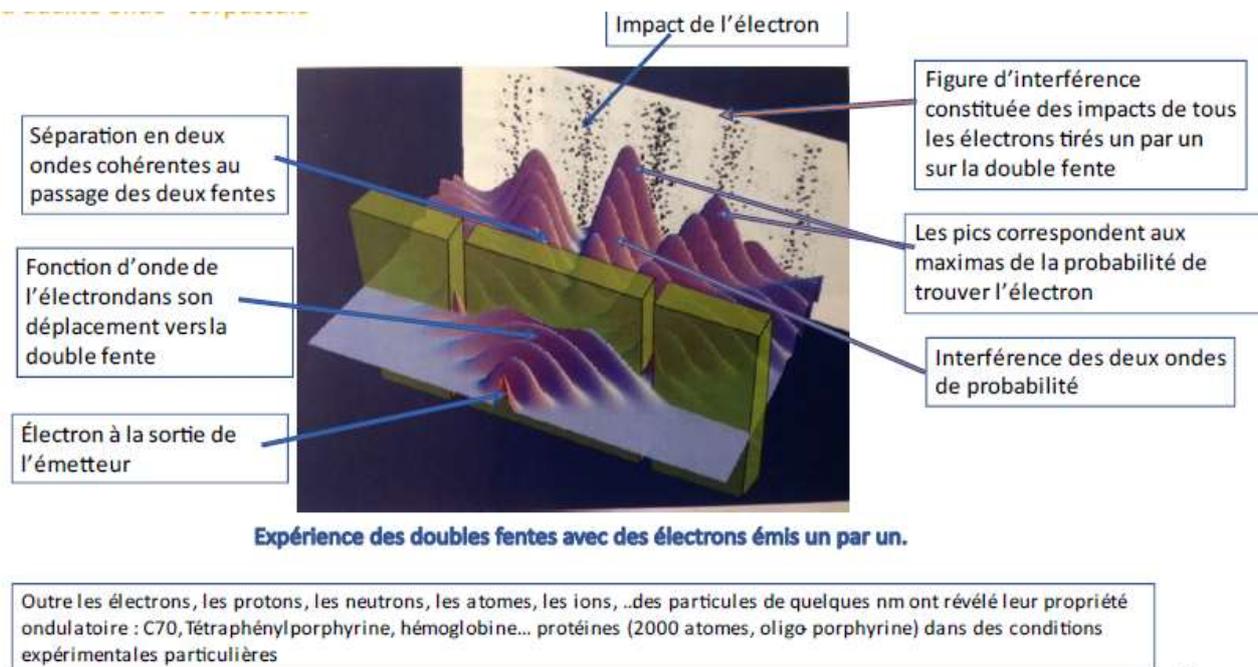


Figure 2. Expérience d'interférence

pics et de creux. Les pics représentent la probabilité maximale de pouvoir observer l'électron. Quand l'électron frappe l'écran, on le trouve préférentiellement à l'emplacement de l'un de ces pics de probabilité. Au bout d'un très grand nombre de tirs d'électrons uniques, le dessin des impacts sur l'écran phosphorescent reproduit la distribution des probabilités de la fonction d'onde qui est une figure d'interférence.

Question : si l'onde de probabilité passe par les deux fentes, est-ce que l'électron, le corpuscule, passe aussi par les deux fentes à la fois ? L'article précité montre qu'il est impossible de le savoir, car quand on cherche à visualiser le corpuscule, on détruit la fonction d'onde. C'est le principe de complémentarité : selon ce que l'on veut savoir de l'objet quantique et selon le dispositif de mesure utilisé, il se comporte soit comme une onde, soit comme un corpuscule.

B – La superposition

En physique classique, les ondes peuvent se superposer pour donner une onde plus complexe. Mais il n'y a pas de mélange. On peut donc retrouver ses constituants (ex la lumière blanche qui est une superposition d'ondes fondamentales de couleurs différentes ; l'arc en ciel, palette des couleurs composant la lumière émise par le soleil ; les ondes sonores ; la musique jouée par un orchestre ; les vagues...).

Cette propriété générale des ondes vaut pour les objets quantiques qui sont aussi décrits par une onde. La fonction d'onde d'un corpuscule peut donc être le résultat de la superposition de plusieurs ondes fondamentales correspondant aux différents états dans lesquels on peut observer et mesurer ce corpuscule, comme plusieurs notes de musique jouées en même temps.

Mais cette onde est une onde de probabilité : il n'est « évidemment » pas possible d'observer le corpuscule en deux endroits ou dans deux états différents en même temps.

Le corpuscule étant dans une superposition d'états, lorsque l'on effectue une mesure sur ce corpuscule, on obtient comme résultat la valeur bien réelle de l'un de ses états. **C'est l'effondrement ou la réduction de la fonction d'onde.**

Mais la théorie quantique affirme qu'il est impossible de prévoir ce résultat qui est vraiment aléatoire. Avant la mesure, on ne sait pas dans quel

état va se trouver le corpuscule. Ce que l'on sait prévoir et calculer, c'est la probabilité de le trouver dans tel ou tel état au moment de la mesure. C'est un aléa, un hasard inhérent à la nature quantique de la particule. *C'est ce point dont l'interprétation fait encore débat aujourd'hui.*

Bien que ceci soit confirmé par l'expérience jusqu'à ce jour. Si l'on reproduit exactement la même mesure sur des corpuscules identiques préparés dans la même superposition d'états, on obtient un ensemble de résultats reproduisant exactement la distribution des probabilités donnée par la théorie.

Exemple de corpuscule à deux états : le photon (quantum de lumière).

Les photons constituant la lumière sont polarisés, comme la lumière elle-même. La lumière peut être polarisée selon deux directions verticale ou horizontale ou une combinaison des deux ; on définit la polarisation du photon de la même manière.

Les deux états observables du photon sont : la polarisation verticale (v) et la polarisation horizontale (h), car tout état de polarisation peut se décomposer suivant ces deux directions. Quand un photon évolue dans un environnement donné, sa fonction d'onde la plus générale est la superposition des deux états de polarisation v et h. L'amplitude de la fonction d'onde détermine la probabilité de trouver le photon dans un état de polarisation v ou h.

Si à un instant donné on effectue une mesure de polarisation sur ce photon, on pourra obtenir la polarisation v avec la probabilité P_v ou la polarisation h avec la probabilité P_h , avec $P_v + P_h = 1$. Mais rien ne permet de prédire le résultat.

C – L'intrication

En 1930, **Schrödinger** étudie théoriquement la superposition des états de deux corpuscules quantiques fortement liés par des corrélations et calcule leur fonction d'onde commune. On a alors un seul système physique, une seule fonction d'onde globale et les deux corpuscules se comportent comme de « vrais jumeaux ». On dit qu'ils sont **intriqués**.

Les propriétés des corpuscules peuvent être intriquées de telle façon que leur valeur d'ensemble soit bien connue, mais que les valeurs individuelles restent complètement incertaines ; comme si au jeu de dés on avait deux dés spéciaux qui, lorsqu'on les lance, donneraient chacun un résultat aléatoire mais dont la somme serait toujours la même.

Et ce qui est encore plus troublant lorsque l'on exploite cette propriété, c'est que l'intrication établit un **lien instantané** entre les deux corpuscules **même s'ils sont très distants l'un de l'autre**. Révolutionnaire !!!!

Par conséquent, la mesure effectuée sur l'un détermine instantanément la valeur de l'autre même s'ils sont distants de plusieurs années-lumière : ce qui est inimaginable et impossible pour **Einstein**. C'est ce paradoxe **qu'Einstein, Podolsky et Rosen (EPR)** ont explicité **en 1935** dans un article maintenant célèbre, pour montrer que la théorie quantique n'était pas « complète ».

1 - Le paradoxe EPR.

Einstein, Podolsky et Rosen considèrent deux électrons corrélés avec des spins opposés de telle façon que la somme fasse 0 (*l'électron, particule ayant une charge électrique, possède aussi un moment magnétique : le spin. De façon très imagée, l'électron se comporte alors comme une sorte de petit aimant qui peut prendre deux orientations « haut » ou « bas » selon le sens de « rotation » de l'électron sur lui-même*). On éloigne ces deux électrons à des distances aussi grandes que possible. Quand on effectue une mesure sur l'un, dont le résultat est imprévisible et que l'on obtient par exemple spin haut, la théorie dit que l'autre se met automatiquement et instantanément dans l'état spin bas, puisque la somme des spins doit faire 0. *Télépathie ? Action fantomatique à distance comme disait Einstein ?*

Einstein veut démontrer que ce résultat est contraire à la relativité (aucune information ne peut aller plus vite que la lumière), au principe de réalité (si l'on mesure un électron avec le spin bas, c'est qu'avant la mesure il devait être déjà dans cet état) et au principe de localité (deux objets distants ne peuvent avoir une influence directe l'un sur l'autre) qui pour lui sont des principes intangibles du monde réel. Pour **Einstein** et quelques autres physiciens (**David Bohm, Louis de Broglie**), la physique quantique serait incomplète et il y aurait de ce fait des variables cachées (à découvrir) qui permettraient d'expliquer avec « bon sens » ces phénomènes incroyables.

Il faudra attendre 45 ans pour qu'une expérience contredise les conclusions d'**Einstein**. J'ai expliqué précédemment pourquoi il avait fallu attendre si longtemps. En complément, il convient de mentionner l'importante et décisive contribution de **John Bell** au milieu **des années 60** qui a reformulé le paradoxe EPR pour le rendre exploitable expérimentalement par des mesures de corrélation entre les corpuscules intriqués (*Les inégalités de Bell*).

2 – L'Expérience d'Alain Aspect (1982)

C'est la première vérification du paradoxe EPR rendue possible au début des années 1980 par les progrès techniques réalisés pour produire et manipuler des objets quantiques uniques : électrons, atomes, photons... et fabriquer des ensembles parfaitement contrôlés de corpuscules. L'expérience **d'Alain Aspect** de l'Institut d'Optique à Orsay concerne des paires de photons émis par un laser dont les états de polarisation sont intriqués. Au moment de la mesure, la distance séparant les deux photons était de 13 mètres (la longueur du laboratoire). **Alain Aspect** a dû développer beaucoup d'astuces expérimentales pour démontrer par l'étude des corrélations selon le protocole de **Bell**, qu'il n'y avait pas de variables cachées et qu'il n'y avait pas de paradoxe dans l'interprétation donnée par la théorie quantique « orthodoxe ».

3– Expériences d'intrication sur des longues distances.

Depuis, de nombreuses expériences d'intrication de paires de photons ont été réalisées sur des distances séparant les deux photons de plus en plus grandes : plusieurs centaines de kilomètres dans des fibres optiques ou dans l'air, le record à ce jour étant détenu par la Chine à partir du satellite « quantique » Micius qui émet des paires de photons intriqués. (Figure 3)

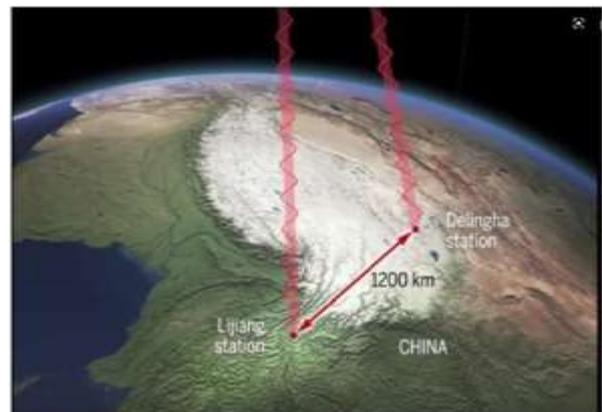


Figure 3. Les expériences d'intrication sur les longues distances sont réalisées avec des photons émis par des lasers. En 2017, la Chine avec son satellite « quantique Micius a réalisé une expérience d'intrication mettant en jeu deux photons intriqués (QUESS). Au sol, les laboratoires de Delinghaau Qinghai et Lijang recevaient chacun un photon de la paire intriquée.

4 -Intrication d'objets de plus en plus gros :

Extension de la taille des objets microscopiques : le record provisoire : 15 000 milliards d'atomes de

Rubidium dont les spins sont intriqués, à 190 C, dans un champ magnétique pendant 1 millième de seconde. C'est la décohérence (5 B 4) qui limite la durée de l'intrication, par l'interaction de l'objet quantique avec son environnement.

Au-delà de la performance expérimentale et de l'intérêt scientifique des propriétés incroyables de l'intrication qui conduisent à l'émergence de nouveaux domaines de recherche en physique quantique, il est apparu assez tôt après la démonstration d'Alain Aspect, que l'intrication pouvait ouvrir des pistes d'applications concrètes dans des domaines stratégiques tels que ceux de **l'information, des communications et des capteurs**.

Ce sont ces trois domaines qui, aujourd'hui, sont impactés par la seconde révolution quantique.

5 - La seconde révolution quantique.

A en croire les spécialistes, les enjeux de cette deuxième révolution quantique sont énormes, alors que **les applications utiles** n'en sont qu'à leur balbutiement ; des enjeux entretenus par un engouement « magique » pour la quantique qui gonfle la bulle des intérêts des grandes puissances,

des grands et des plus petits de l'informatique, de la high tech et de l'économie en général. Une situation comparable à l'émergence de l'Intelligence artificielle (IA) il y a une vingtaine d'années.

En offrant, demain un avantage considérable au premier qui maîtrisera toute sa puissance, la quantique pourrait remettre en jeu les souverainetés nationales, voire les équilibres géopolitiques. Les grandes puissances Etas Unis et Chine en tête et géants de la Hightech se livrent déjà une guerre sans merci.

Trois domaines clés sont aujourd'hui concernés :

- Les communications, les satellites, la sécurité internet, la téléportation
- L'informatique quantique.
- Les capteurs, la mesure du temps, de l'espace, de la gravité, du magnétisme...

Nous traiterons les deux premiers domaines

A – Les Communications quantiques :

1 - Le cryptage

La cryptographie s'attache à protéger des messages (assurant confidentialité, authenticité et intégrité) en s'aidant de clés. C'est bien la question des clés qui pose souvent problème, notamment

Principe : La clé de cryptage quantique est encodée par une **succession de photons polarisés** pouvant prendre les deux états de polarisation v et h appelés ici 0 et 1. Toute interception de la clé altère le flux de photons et sera ainsi détectée. Il est convenu d'appeler Alice l'émetteur, Bob le récepteur et Eve l'espion.

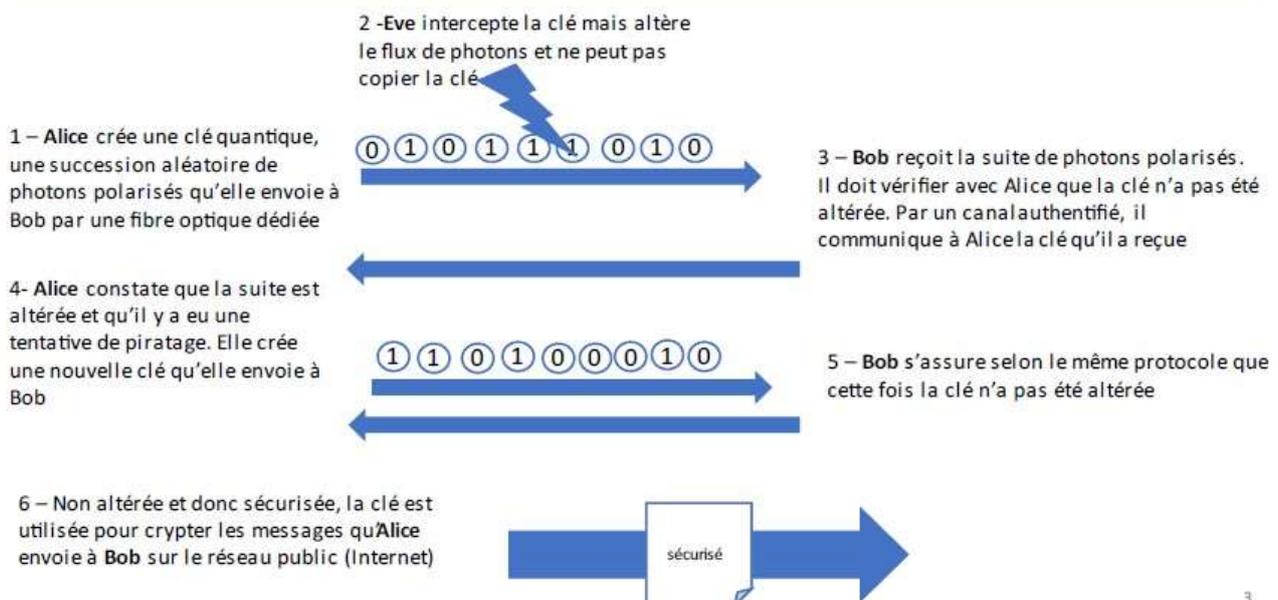


Figure 4. La clé du cryptage

l'échange sécurisé de clés entre l'émetteur et le récepteur.

Par ailleurs, pour fabriquer des clés totalement sécurisées on a besoin de générateurs de nombres totalement aléatoires... ce qui nécessite des temps de calcul énormes pour un résultat qui comporte toujours une faille. Un ordinateur quantique, comme on le verra par la suite peut être une arme d'attaque considérable par sa capacité à réaliser des calculs complexes en des temps record aussi bien pour générer des nombres aléatoires que pour casser les codes générés classiquement.

La figure 4 illustre le principe de l'échange sécurisé d'une clé de cryptage utilisant les propriétés quantiques des photons, notamment le principe de la mesure qui, par la réduction de la fonction d'onde, perturbe l'état quantique et dans le cas du cryptage, détruit l'information.

2 – La téléportation

Deux photons intriqués ne suffisent pas pour échanger de l'information. Il faut faire intervenir un troisième photon. C'est ce photon-là qui subira une téléportation quantique de ses propriétés. Le principe en est schématisé dans la figure 5. Les photons sont intriqués de façon que la polarisation totale soit nulle.

L'intérêt de la téléportation quantique réside dans la possibilité de transférer instantanément des

données d'un système physique à un autre sans avoir à établir un canal physique (une liaison) entre les deux. On a ainsi pu faire une connexion entre deux puces électroniques de silicium dans un microprocesseur. Très récemment (Sciences et Vie Newsletter, 5 janvier 2021) des équipes américaines travaillant sur l'Internet quantique ont réussi à téléporter des qubits (bits quantiques, unités d'information ; voir ci-dessous l'ordinateur quantique) à travers un réseau de fibres optiques de 44 km de long.

3 – Etat d'avancement des applications en 2020

Les applications prometteuses de la révolution quantique dans le domaine des communications sortent des laboratoires universitaires et des entreprises hightech à un rythme soutenu dans une course effrénée à la performance. La liste ci-dessous est loin d'être exhaustive, mais elle reflète assez bien l'état de l'art.

- Générateurs d'aléa pour la cryptographie :

En 2018, le National Institute of Standard and Technologie (USA) a produit 1024 bits véritablement aléatoires en 10 minutes à partir de données expérimentales. La probabilité pour que cette chaîne de bits ne soit pas parfaitement aléatoire est d'un milliardième. En comparaison, il faudrait plusieurs centaines de milliers d'années à un générateur classique de nombres aléatoires pour atteindre la même performance.

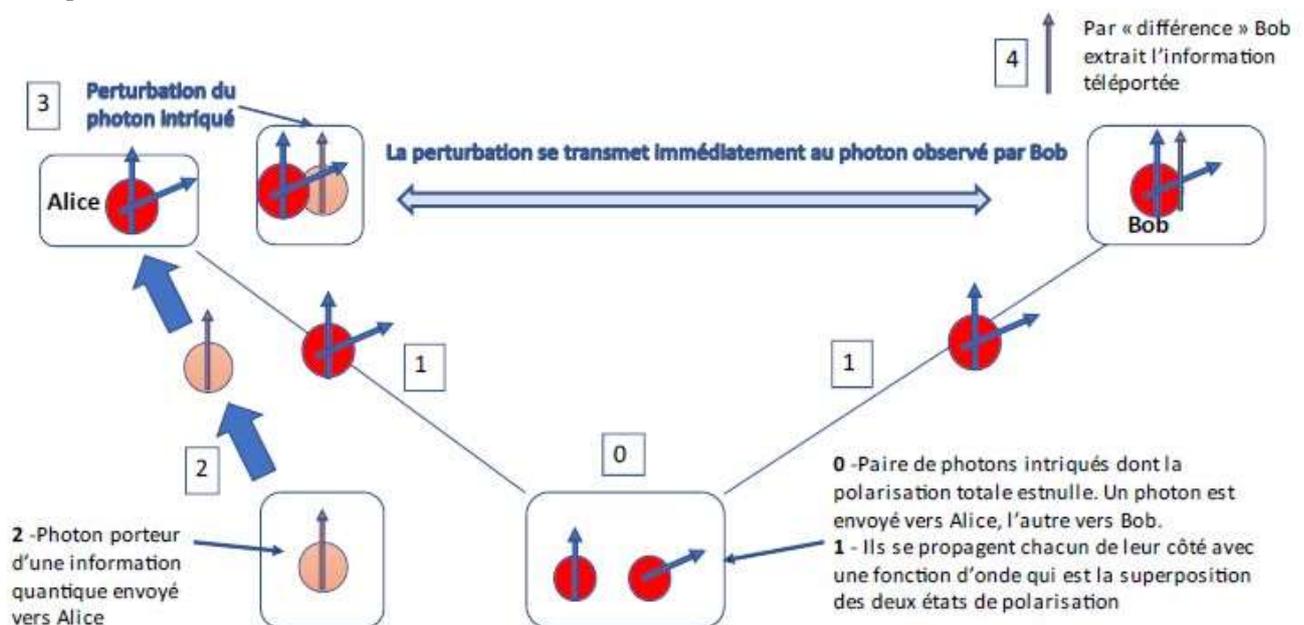


Figure 5. Principe de la téléportation d'une information sur la polarisation d'un photon

- **Téléportation de clés de cryptage par laser, internet sécurisé** : la Chine a réalisé une telle opération entre deux banques pour sécuriser des transferts d'opérations financières.

- **Téléportation entre deux circuits de la microélectronique** : des chercheurs de Bristol, du Danemark et de Chine ont réussi une téléportation quantique de données entre deux puces électroniques, un transfert instantané et sans liaison. Une application intéressante pour l'ordinateur quantique hybride (cf. chapitre suivant).

B – Le Graal : l'ordinateur quantique

Rappelons que l'informatique est le traitement automatique de l'information. La première révolution quantique a permis de doter les ordinateurs de circuits intégrés, de micro-processeurs et de mémoires de plus en plus performants en volume comme en vitesse de traitement de l'information. Aujourd'hui avec les supercalculateurs, on atteint des capacités de calcul phénoménales mais qui toutefois restent insuffisantes dans des applications à forts enjeux comme le codage et la cryptographie, pour simuler des réactions chimiques et des processus quantiques, manipuler des bases de données (big data), résoudre des problèmes d'optimisation, de prévision, avec un nombre important de paramètres...

1- Principe de l'ordinateur quantique

Un ordinateur classique encode toute information dans ses unités de base, **le bit qui vaut 0 ou 1**. Dans un ordinateur quantique, on utilise des bits quantiques, **les qubits** (électrons, photons, atomes) pouvant se trouver dans **deux états que l'on appellera par analogie 0 ou 1 et aussi dans une superposition de ces états 0 et 1**.

Ainsi, si T est le temps pour encoder la valeur 01 sur deux bits classiques (1 sur un bit puis 0 sur l'autre), dans le même temps on pourra encoder 2 fois plus de valeurs : 00, 01, 10, 11 sur deux qubits. Les qubits peuvent être intriqués pour gagner encore en vitesse d'exécution

Alors que l'ordinateur classique traite les informations séquentiellement (les unes à la suite des autres), l'ordinateur quantique réalise un véritable traitement en parallèle de plusieurs informations à la fois. En un calcul, un ordinateur quantique à n qubits explore les 2 puissance n

combinaisons en parallèle, quand un ordinateur classique n'aura effectué que n calculs en série.

L'ordinateur quantique de Google Sycamore fonctionne avec 54 qubits ; il pourrait théoriquement effectuer 2 à la puissance 54 opérations en parallèle, soit $1,8 \times 10^{16}$ à la puissance 16 !!!

2 -Les algorithmes

L'idée de concevoir un système de traitement de l'information utilisant les propriétés de superposition et d'intrication des objets quantiques est due à **Richard Feynman** en 1982. Dans les années qui ont suivi, sans que l'on ne sache comment fabriquer un tel système, des mathématiciens et des informaticiens ont commencé à élaborer des protocoles et des algorithmes basés sur la logique et les opérations propres à la physique quantique, prêts à être implantés dès la mise sur le marché du premier ordinateur quantique. A titre d'exemple :

- Peter Shor en 1994 (factorisation des nombres entiers en un produit de nombres premiers, clé de la cryptographie classique)
- Luc Grover en 1996 (recherche dans les bases de données non triées, pour les Big data, l'I.A.)
- En 2008 l'algorithme Harrow, Hassidim, Lloyd pour résoudre certaines équations
- Brown en 2010 ; calcul en chimie et en sciences des matériaux
- Adachi, Henderson en 2015 ; entraînement des réseaux de neurones

3 -Les technologies :

Comment mettre au point et assembler des qubits physiques pour donner vie à un ordinateur quantique ?

Quatre types de qubits sont conçus, étudiés et fabriqués dans les laboratoires :

- *Le qubit supraconducteur*. C'est la technologie la plus mature, qubit de l'ordre du micron fonctionnant à une température proche du zéro absolu (-273°C). Développé par **Google et IBM**

- *Le qubit au silicium*. Relève des technologies maîtrisées de la microélectronique, qubit de l'ordre du nanomètre. **CEA LETI** en France

- *Le qubit à ions piégés* ; Tous les ions peuvent être intriqués ce qui est plus difficile à faire avec des qubits supraconducteurs. Techniques du vide, des très basses températures et des champs électromagnétiques, manipulation par des faisceaux laser. **Honeywell, MIT, Université d'Innsbruck**

- *Le qubit photonique* : codage sur plusieurs propriétés des photons (polarisation, modulation...), plus stable mais dispositifs optiques importants. La difficulté réside dans l'assemblage et le maintien de l'intrication sur une durée et une longueur de trajet suffisant.

Ordinateur quantique chinois

4 -Les problèmes à résoudre.

En 20 ans on est passé du couplage de 2 qubits (MIT 1998) au couplage de 53 qubits du processeur Sycamore de Google. Plus on augmente le nombre de qubits plus l'effet est spectaculaire. L'avantage est un gain de temps considérable.

Google a publié en 2019 les résultats d'un calcul réalisé par Sycamore. Il s'agissait de faire tourner un algorithme d'échantillonnage de circuits quantiques. Le résultat fut obtenu en 3 minutes et 20 secondes de calcul. Google a estimé qu'il faudrait 10000 ans de calcul avec un superordinateur (Summit d'IBM à Oak Ridge) pour obtenir ce résultat. Assertion aussitôt démentie par IBM qui estime à 60h la durée du calcul. La guerre fait rage ! Mais le 2 mars 2020, Honeywell annonçait avoir mis au point un ordinateur quantique le plus puissant du monde avec sa technologie Trapped-ion QCCD (ions piégés)

La progression est cependant lente quoique constante, car il reste d'énormes difficultés technologiques non encore résolues.

En effet, comme tout objet quantique, les qubits sont des objets extrêmement fragiles et sensibles à leur environnement. La moindre perturbation du système quantique perturbe les états de superposition et d'intrication indispensables pour réaliser un calcul sur plusieurs qubits. C'est le **phénomène de décohérence quantique** qui entraîne :

- des fonctionnements dans des conditions extrêmement sévères en température (proche de 0 K pour les supraconducteurs) en qualité du vide (ions piégés) ou du milieu de propagation (photons).

- Des erreurs irrémédiables dans le calcul. Actuellement les ordinateurs quantiques les plus performants ne peuvent fonctionner sans erreur rédhibitoire que pendant quelques dizaines de microsecondes, ce qui oblige à segmenter les opérations et donc perdre en performance. Le taux d'erreur du Sycamore est de 1/1000 opérations, ce qui est très supérieur au taux d'erreur d'un ordinateur classique 1/100000 ou moins.

Plusieurs pistes de résolution de ces problèmes sont envisagées : codes correcteurs d'erreur (comme avec un ordinateur classique), conceptions de nouveaux qubits supraconducteurs.

Des recherches sont également menées (notamment par Google) pour concevoir des ordinateurs hybrides dans lesquels le sous ensemble quantique servira principalement à réaliser des connexions par intrication et téléportation entre les puces et microsystèmes de l'ordinateur classique. on parle **d'accélérateur quantique** dont la sortie sur le marché est prévue pour 2025.

5 - A quoi ressemble un ordinateur quantique Les figures 6 et 7 donnent un aperçu des ordinateurs quantiques développés par IBM, Google, le MIT, la Chine et D-Wave.

6- Et demain ?

L'informatique quantique n'en est qu'à ses premiers balbutiements.

- L'ordinateur quantique pour... des applications spécifiques demandant des temps de calcul gigantesques avec un superordinateur : optimisation de grands systèmes, simulations, prévisions, cryptage, manipulation de « Big data ...

- Les simulateurs quantiques pour... l'optimisation du réseau électrique, les prévisions météo, résolution de problèmes du monde quantique : synthèse chimique, nouveaux matériaux, nouvelles molécules, nouveaux médicaments.

- Les ordinateurs hybrides

La cryptographie quantique pour la sécurisation des réseaux de communication, smartphone sécurisé... technologies qui fonctionnent mais limitées par la distance

L'Internet quantique en phase de conception (Europe, USA, Chine)

Les capteurs ultra sensibles... en plein développement (mesures ultra précises du temps, de l'accélération, de la rotation, de la gravité et en imagerie médicale)

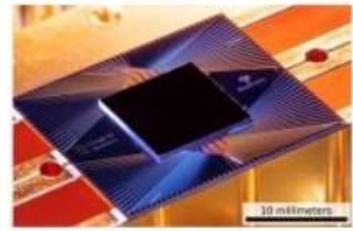
Les applications militaires... radar quantique (Autriche, Italie, USA ?)



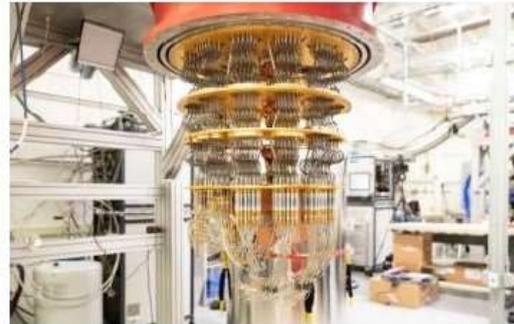
IBM Q System one, 20 qubits, technologie supraconducteur cuve en verre, 27 m3



Q System One IBM – dispositif de refroidissement à -270 °C



La puce Sycamore de Google, 53 qubits, technologie supraconducteurs



L'ordinateur quantique Sycamore de Google

Figure 6. L'ordinateur quantique



L'ordinateur chinois– qubits photoniques

Piège à ions d'un ordinateur à 32 qubits connectés (MIT)



D-Wave Constructeur canadien (début 2011) spécialisé dans la résolution de problèmes d'optimisation (équations avec 1 million de variables). Le dernier modèle commercialisé.

Figure 7. Quelques ordinateurs qubits

La France dispose de nombreuses compétences académiques. Mais il faut que la filière se structure, notamment par la création de hubs quantiques (cf. rapport parlementaire 2020). **Trois hubs : Grenoble, Paris, Saclay.**

Elle dispose d'une avance certaine dans le domaine des capteurs ultra sensibles commercialisés notamment par **Muquans**,

Thalès et **BPI France**. Le domaine des calculateurs quantiques est représenté par **ATOS Quantum** qui commercialise des simulateurs quantiques et intervient sur des questions de cybersécurité et par **Thalès** en cryptographie. Notons aussi l'accord récent entre **EDF** et **Total** pour développer des calculateurs quantiques adaptés aux problèmes que ces deux entreprises ont à gérer. En R&D, le **CEA – LETI** travaille sur la technologie silicium, la **start-up NextGen** sur celle des ions piégés et **Pascale** sur les atomes froids.

Au niveau de la Communauté européenne, citons les projets Flagship quantique (2017, 132 millions pour 20 projets) et Projet OPENQKD (cryptographie satellitaire et par fibre optique).

Elle dispose d'une avance certaine dans le

Les leaders mondiaux sont les Etats Unis et la Chine. Ensuite viennent le Canada (D Wave, première entreprise « quantique » créée au monde), Japon, Singapour, Australie, Europe, Russie.

- « *L'univers quantique* » de Brian Cox et Jeff Orshaw, EKH, 01
- « *Le cantique des quantiques* » de Sven Ortoli et Jean-Pierre Pharabod, La découverte poche, 1998
- « *Métaphysique quantique* » de Sven Ortoli et Jean-Pierre Pharabod, La découverte poche, 2018
- « *Petit voyage dans le monde des quanta* » de Etienne Klein, Flammarion, 2004

- Magazines

- *Comprendre les Sciences*, spécial physique quantique, Edition du Sens, 2019
- *La Recherche*, La 2^{ème} révolution quantique, mai 2019, n°547
- *Pour la Science* hors-série « La nouvelle révolution quantique », mai-juin 2020, n°107
- *Sciences et Vie* hors-série « Quantique le nouvel âge d'or », octobre 2020, n° 292

- Sites internet

- *Wikipedia*. De très nombreux articles relatifs à la théorie quantique et à ses applications
- <https://www.lemondeinformatique.fr>

7 – Pour conclure provisoirement

« Seuls les pays qui auront osé prendre des risques trouveront une place dans ce nouveau tournant technologique et pourront donc garantir leur souveraineté »

Paula Forteza, Députée

Rapport « Quantique : le virage technologique que la France ne ratera pas », Novembre 2019

**Mais l'informatique « classique » a encore de beaux jours devant elle.
Des calculateurs super puissants continuent de se développer et la quantique ne remplacera pas tout de suite l'informatique personnelle.
Le marché du PC et de ses dérivés, de la connectique, des usages domestiques restera encore longtemps florissant.**



Bibliographie :

- Ouvrages
- « *La Lumière révélée* » de Serge Haroche, Odile Jacob Sciences, 2020
- « *La quantique autrement* » de Julien Bobroff, Flammarion, 2020
- « *L'impensable hasard* » de Nicolas Gisin, Odile Jacob Sciences, 2012

Bernard Dubreuil
Membre titulaire de l'Académie d'Orléans,
Section Sciences

Communication du jeudi 17 décembre 2020

Balade découverte en Forêt d'Orléans

André Brack

Le programme de la journée du 25 juin 2020

Au terme du premier confinement du 17 mars au 10 mai 2020 imposé par la pandémie du SRAS-Cov-2, le président Christian Froissart demanda à Pierre Bonnaire de mettre en œuvre sa proposition de balade en forêt d'Orléans. La possibilité de sortir de l'isolement connu un réel succès puisque 37 personnes se retrouvèrent par une belle journée ensoleillée en forêt d'Orléans, forêt que Pierre Bonnaire affectionne et décrit particulièrement bien (**Texte 1 : Forêt d'Orléans et les forêts privées**).

Le programme de la journée

Rendez-vous fut donné 10 h 30 à l'Abbaye de la Cour Dieu (Figures 1 à 3) où la propriétaire Ghislaine Michaux nous accueillit.

Le président Christian Froissart prit ensuite la parole :

Les événements... « des maîtres que Dieu nous donne de sa main » comme les qualifiait Blaise Pascal, nous avaient privés du voyage annuel de l'Académie d'Orléans. Cette journée, que Pierre Bonnaire m'a proposé d'organiser, est une revanche sur les circonstances et votre affluence montre combien elle était attendue.

Si je prise peu les discours, qui n'intéressent généralement que ceux qui les commettent, je me dois néanmoins d'être votre porte-parole pour remercier nos hôtes d'aujourd'hui, Ghislaine et Danièle Michaux d'abord qui nous accueillent ce matin et pour le déjeuner dans ce magnifique prieuré de La Cour Dieu, puis Monsieur et Madame Bonis-Charancle qui nous ouvriront cet après-midi les portes du château du Hallier. Nos hôtes sauront bien mieux que quiconque vous faire découvrir les trésors où nous avons le privilège d'être reçus aujourd'hui.

Nous devons également des remerciements à Monsieur Christophe Poupat, directeur de l'Office National des Forêts Val de Loire pour nous avoir donné accès à la



Figure 1. Porche d'entrée de l'église abbatiale de La Cour-Dieu



Figure 2. Cour Dieu : puits et réfectoire (Sabine Brun)

forêt d'Orléans, ainsi qu'à tous ceux qui, trop nombreux pour être nommés sans oubli, ont contribué par leur dévouement et leurs actions, au bon déroulement de ce programme. Après un trimestre académique bien perturbé, profitons pleinement de la joie de nous retrouver dans ces cadres, propres à l'élévation de l'esprit, en attendant la reprise de nos activités « normales » qui débiteront le 1er octobre avec notre l'assemblée générale.

Belle et bonne journée à vous tous

Suite à la visite commentée de l'ensemble abbatial, notre consœur Danièle Michaux, en a exposé l'histoire locale et générale, dans la Cuisine organisée pour des projections. A l'issue de la visite, nous nous rendîmes dans les cuisines des moines du 12^e siècle pour écouter la communication de **Danièle Michaux** portant sur l'histoire du lieu : « **Texte 2** ».

Puis la parole fut donnée à Marcelline Brun, initiatrice de l'association « Arts, Culture et Traditions » de Vitry-aux-Loges, qui nous conta l'histoire royale de Vitry-aux-Loges.

« **Texte 3** » : **Marcelline Brun**

Enfin, Christian Poupat, chef de l'Agence de l'ONF Val de Loire, évoqua la fragilité des peuplements de la forêt domaniale d'Orléans, fragilité due notamment aux sécheresses qui ont sévi ces trois dernières années tandis qu'Alain de Courcy s'exprima au nom de la forêt privée française qui connaît de grandes difficultés liées à son renouvellement et à son financement. Cette forêt privée représente les trois quarts de la forêt métropolitaine mais est extrêmement morcelée avec ses 3,5 millions de propriétaires, dont les deux tiers ont moins d'un hectare.

Après un repas tiré du sac dans la cloître de l'abbaye, nous prîmes nos voitures pour se rendre au Château du Hallier (Figures 4 et 5) sur la commune voisine d'Ingrannes où nous furent accueillis par son propriétaire François Bonis Charancle.

Cette belle journée ensoleillée et « déconfinée » fut scellée par un pot offert par l'Académie, pot au cours duquel Bruno Lagarde, président de l'association Histoire et Patrimoine, nous parla de son association tandis que nos confrères Guy de Fougeroux et Xavier Vavasseur présentèrent le Guide touristique de Société des Amis de la Forêt d'Orléans (SAFO).

Après 3 mois d'isolement forcé, cette journée fut une véritable bouffée d'oxygène pour l'ensemble des participants. Au-delà des lieux magnifiques où nous avons été accueillis, il faudra retenir l'exposé du prestigieux passé de Vitry-Aux-Loges, la présentation des travaux de l'Association Histoire et Patrimoine et des activités muséographiques de Nibelle, ou encore les joies et les difficultés de l'exploitation d'une forêt privée ou publique et enfin la présentation des publications de la



Figure 3. Nef de l'église abbatiale de La Cour-Dieu



Figure 4. Château du Hallier (Sabine Brun)



Figure 5. Pot dans la cour du Château du Hallier (Sabine Brun)

SAFO. Cette rencontre de l'intimidante "culture urbaine", que pourrait symboliser notre Académie, avec les différentes associations ou acteurs privés qui veillent quotidiennement à la conservation du patrimoine local aura marqué cette journée. Pour confirmer toute l'importance que l'Académie d'Orléans attache à ces actions de terrain, après avoir remercié les organisateurs, hôtes et acteurs de ce bel événement, Christian Froissart a proposé à Monsieur Bonis-Charancle, fondateur de l'association Histoire et Patrimoine de rejoindre l'Académie d'Orléans en tant que membre d'honneur (proposition qui reçut l'accord de l'Assemblée Générale le 1er octobre 2020).

Texte 1

La forêt d'Orléans, forêt des libertés**Pierre Bonnaire**

La forêt d'Orléans, contournée par le canal du même nom reliant la Loire au Loing, épouse la rive nord de la Loire dernier fleuve sauvage français inscrit au patrimoine de l'UNESCO. Avec ses 70 000 ha de futaies, taillis, étangs et voies, la grande forêt de plaine occupe 15% du département du Loiret. L'État dispose de 34 000 ha, comprenant d'est en ouest les massifs de Lorris, Châteauneuf, Ingrannes et Orléans, constituant de ce fait la plus grande forêt domaniale de la métropole. Les collectivités et les organismes publics possèdent quelques 1000 ha. De très nombreux propriétaires privés se partagent la surface complémentaire. Héritière de la forêt des Carnutes, elle deviendra pour longtemps la forêt des seigneurs, des rois et des apanagistes, des ecclésiastiques, et depuis toujours des populations laborieuses domiciliées entre Gien et Orléans, jusqu'aux limites de la Beauce et du Gâtinais.

Plus méconnue qu'il y paraît, la forêt ne fut cependant pas épargnée par les invasions. Si Attila fut arrêté par Saint Aignan, les Romains et les Anglais en firent un abri pour les populations des villes proches saccagées. Avec le temps elle devint une source de droits et de revenus partagés entre les rois et les autres propriétaires à l'intérieur de la ligne de gruerie. Bassin d'emploi, espace pour les spéculations forestières productrices de la seule source d'énergie pour la mise en œuvre de matériaux et le développement de l'artisanat (verrerie, tuilerie, etc.) elle est ruinée par le pâturage et les prélèvements excessifs interrompus avec la politique des territoires de la III^e République et la mise en œuvre du Code forestier de 1827. L'heure est alors à la conversion des taillis en futaie et des reboisements conduits avec détermination par les « hussards forestiers ».

Actuellement réputée forêt productrice de « chènes à grain fin » la grande forêt n'a rien perdu de sa vocation cynégétique. Ici, les veneurs savent

que les cerfs ont « du jarret ». A Gien un très beau musée témoigne de cette immanence. Tout autant, Pithiviers reste fidèle à la mémoire de Henri Louis Duhamel du Monceau, inspecteur général de la Marine et fondateur de la sylviculture moderne. Les efforts humains et les sacrifices financiers à long terme ont porté leurs fruits. La Forêt d'Orléans n'a jamais été aussi étendue, productive, touristique et depuis peu aussi réputée pour ses caractéristiques naturalistes, ses espèces et ses habitats la hissant parmi les places d'excellence de l'inventaire européen des zones de biodiversité.

Enfin, si les vestiges y sont peu nombreux et les paysages privés des variations de relief comparées à d'autres forêts ligériennes et du Grand bassin parisien aux noms prestigieux, des villes et des villages gardent jalousement depuis de longue date à la rencontre des croix, des sources, des carrefours et des lieux de la Résistance face à l'ennemi.

Les gens de pouvoir et d'argent venus de Paris et d'ailleurs ont implantée sans vergogne des demeures, des parcs et des jardins sur des sols pourtant réputés médiocres et « mouilleux ». Ils leur sont restés fidèles depuis que les Rois préférèrent d'autres bords de la Loire à ceux de l'Abbaye de Fleury pour d'autres « reposoirs » chers à Péguy. Réformes après Réformes, la forêt paysanne secrète des parties de la Loi forestière nationale exportée plus tard aux quatre coins du monde. Les méthodes d'aménagement et les techniques sylvicoles auront un même sort. Les centres de recherches sur la préservation et la production des arbres installés depuis cinquante ans y contribuent.

Voici, en quelques mots, brossé un tableau de la forêt d'Orléans si chère au cœur de Jacques Henri Bauchy qui fut aussi notre confrère du temps de la dernière guerre et auteur du livre « La Forêt d'Orléans, forêt des libertés ».

Texte 2

Le patrimoine historique des ecclésiastiques de la Forêt d'Orléans

Danièle Michaux

Résumé

À l'initiative de notre confrère Pierre Bonnair, président de la section Agriculture, une visite de l'Abbaye cistercienne Notre Dame de La Cour-Dieu eut lieu le 25 juin 2020 pour célébrer le déconfinement d'alors. L'Abbaye, fondée en 1118 sous Louis VI, de la dynastie capétienne orléanaise, est sise sur les tréfonds du roi et de l'Évêque, tel un îlot au cœur du domaine forestier royal (**Fig. 1**). Joyaux parmi le patrimoine ecclésiastique, ses vestiges témoignent de sa grandeur passée et des heurs et malheurs d'une forêt sacrée antique nommée *Silva Leodia*, dédiée au dieu panceltique Leo/Lug. Elle fut marquée du sceau chrétien sous l'Ancien Régime, lorsque la royauté était liée aux évêques et papes. Le patrimoine ecclésiastique ici éclaire l'époque capétienne de l'Histoire de France, auquel participa l'Abbaye durant son Âge d'or (XII^e-XIII^e siècle). Sous les Valois, rois parisiens, elle décline du fait des épidémies de peste et les dévastations de la Guerre de Cent Ans (XIV^e-XV^e siècles). Puis la décadence s'achève sous la Révolution qui met fin à l'Ancien Régime. Désacralisée, l'Abbaye fut alors réquisitionnée pour être vendue comme bien d'État.

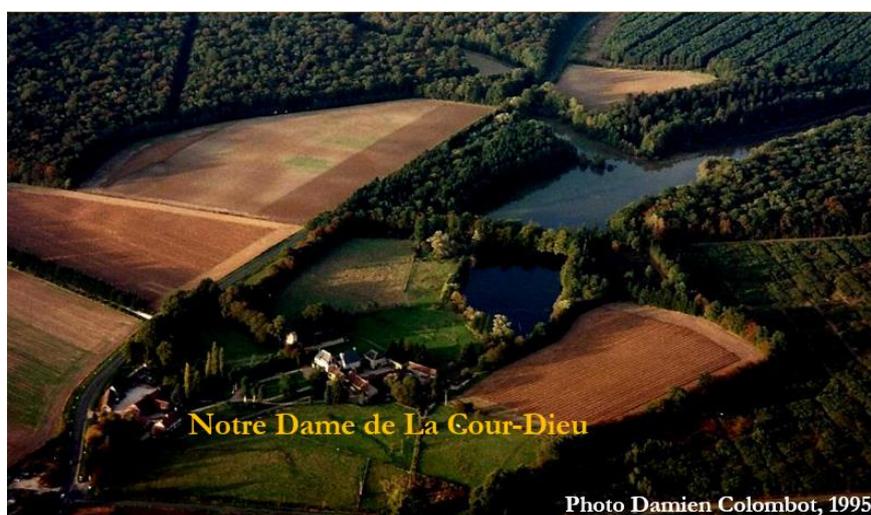


Figure 1. Îlot de La Cour-Dieu en Forêt d'Orléans

Abstract

The Historical Heritage of the Clergymen in the Forest of Orleans

The Historical Heritage of the Clergymen in the Forest of Orleans features a relevant period during which French royalty builds its power in accordance with the Roman Church, especially under the rule of the Capetien kings, originating from Orleans. In ancient times this forest was dedicated to the Pan-Celtic god Lug/Leo. The Christian Clergymen gained important assets within the royal domain and under royal hospices. Such was the case of the Abbey visited: La Cour-Dieu, founded in 1118 under Louis VI, beneficiary of donations from the king and the bishop. It encountered serious setbacks under the rule of the Valois, due to severe plagues and the devastating Hundred Year War. During the Revolution, their holdings were desecrated, then confiscated and sold as State-owned domains.



Introduction

La Balade en Forêt d'Orléans du 25 juin 2020, à l'initiative de Pierre Bonnaire, Ingénieur général honoraire des Forêt d'Orléans, commença par une visite de l'abbaye cistercienne Notre Dame de La Cour-Dieu, un des joyaux du patrimoine ecclésiastique forestier. L'abbaye est sise au cœur de l'alleu (propriété royale privée) des Capétiens, administré en prévôtés pour en percevoir les revenus forestiers. Aux IX^e-X^e siècles, le comté d'Orléans appartenait à la famille de Robert le Fort dont le fils Eudes, Comte de Paris, fut nommé roi en 888, et dont le petit-fils Hugues Capet, sacré roi en 987, initia la dynastie des Capétiens.

En 1123, dans la demeure royale de chasse de Vitry-aux-Loges, *in palacio regio Vitriacum*, Louis VI Le Gros, 5^e roi capétien, ratifia la Charte de fondation de La Cour-Dieu, rédigée par l'évêque d'Orléans, Jean II, qui avait sollicité l'aide des Cisterciens de Bourgogne.

La Charte accorde aux moines un droit d'usage à perpétuité pour les besoins des frères et leurs bestiaux sur les *nemus* (bois et taillis) autour de la future abbaye "sans tonlieu ni péage" sur les Tréfonds (propriétés foncières du sous-sol) du roi et de l'évêché. La Charte désigne un lieu nommé Curie-Dei "*locum qui Curie-Dei appellatur*" sur la paroisse d'*Ingranniam*, une phraséologie qui suppose que *Curie-Dei* était un lieu-dit voué à



Fig. 2. Sceau

1 – L'Îlot des deux Tréfonds.

Le Plan d'arpentage, datée de 1734 (Fig. 3) délimite l'îlot du domaine antique taillé dans la Forêt, et inchangée de nos jours (Fig. 1), une pérennité unique. Ce Plan met en évidence la double donation du roi Louis VI (Nord) et celui de l'Evêché (Sud). La limite des tréfonds n'est pas précisée L'abbaye est à l'Ouest et les étangs, œuvre plus antique ou due moines, sont à l'Est.

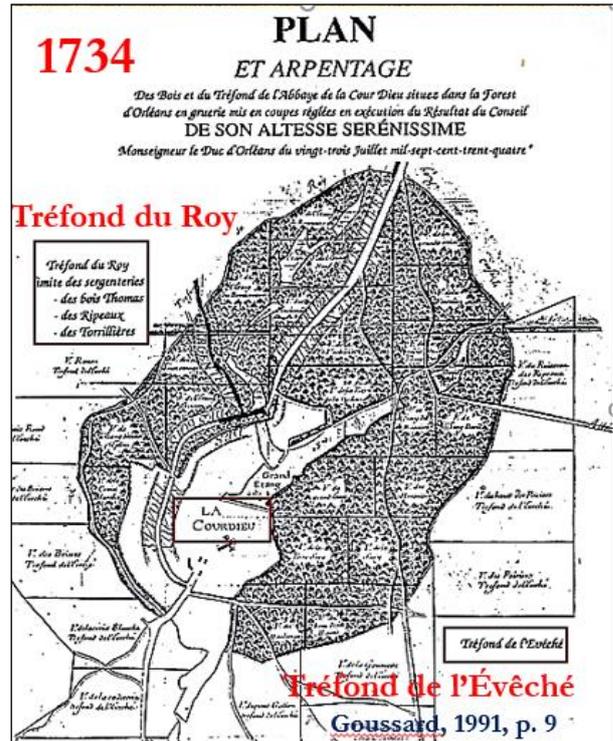


Fig. 3. Plan d'arpentage des Tréfonds

2 – L'Antiquité religieuse de la Forêt

Si *Curie Dei* 'Le domaine/sanctuaire du dieu', était bien un lieu consacré avant l'installation des moines, et que son nom se référait à un lieu-dit ancien, il se pourrait que des rites païens s'y pratiquaient encore, que l'Évêque aurait souhaité éradiquer. La Charte évoque un milieu *prturbatione* auquel on demandait aux moines de mettre fin.

La *Curie Ludn* de Vienne-en-Val, un domaine religieux, avait 4 dieux Gallo-Romains (DEBAL, 1983, 156). Avec des sources miraculeuses les rites populaires perdurent. À l'Est du cloître coulait celle de Saint Hüe, dont on ignore l'origine. Mais son culte jouissait de pèlerinages locaux (JARRY, 1864, 161).

L'histoire écrite de la Forêt d'Orléans débute en 51 *av.n.e.*, lors de la Guerre des trois Gaules menée par Jules César qui s'empare d'Orléans, nommée alors *Cenabum*. Il note que "Chaque année, à date fixe, ils (les Druides) tiennent leurs assises en un lieu consacré, dans le pays des Carnutes, qui passe pour occuper le centre de la Gaule". La capitale Lyon, était alors nommée *Lugdunum* = l'enceinte fortifiée de Lug, dieu panceltique, connu aussi à Argentorate près de Sens. On connaît 24 *Lug-dunum* = des places fortes du dieu Lug (LACROIX, 2007, 158). Au Haut

Moyen Âge, les théonymes composés avec Leo/Lion/Lug sont courants comme *Leodebod*, Abbé de Saint Aignan et fondateur de Fleury en 651. Près de Périgueux, le théonyme *Lugu-selva*, Forêt de Lug (DELAMARE, 2007, 121) prouve un lien avec la forêt. Aux IX^e-X^e siècles, celle d'Orléans se nommait *Silva Leodia* (DEBAL, 1983, 200 (Fig. 4) signifiant la Forêt (du) dieu-Leo, un vestige toponymique, dérivé de LUG/LEO, qui deviendra par la suite Forêt des Loges>LUG.

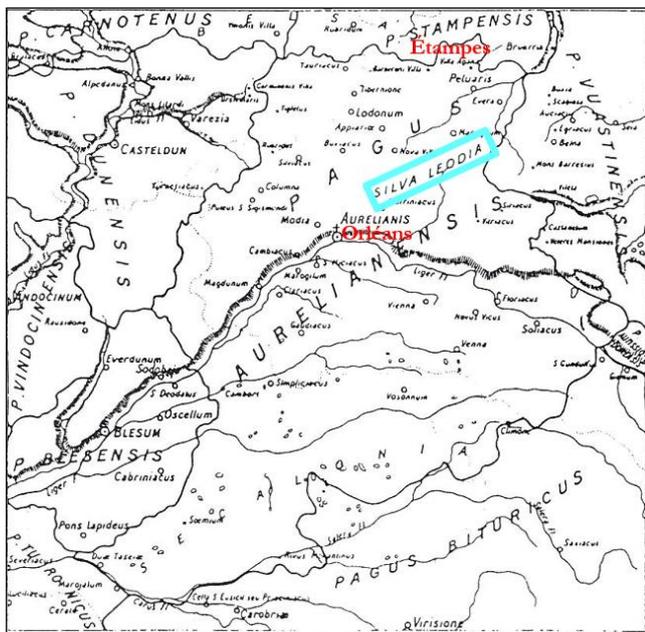


Fig. 4. *Silva Leodia*

Comme l'a très justement constaté LACROIX (2007, 5, 129) "*La Gaule est la Gaule des dieux, dont les noms et épithètes sont cristallisés dans la plupart des noms de lieux anciens ou proches de sites gaulois*". La religiosité a perduré longtemps dans notre forêt, l'omphalos des Druides, un *locus consecratus*, par essence et tradition. Après la *Guerre des Gaules* et la *Pax Romana* qui en résulta, la Forêt d'Orléans a subi des invasions successives de Francs, Germains et Huns (253 à 451) favorisant le développement en milieu forestier de colonies de cénobites (religieux vivant en communauté) liées à l'évêque. La notion de forêt consacrée semble avoir perduré dans la culture populaire : "*Un pieux solitaire s'installait dans une vagne au milieu des bois ; des néophytes, attirés par son renom de sainteté, accouraient ; une chapelle, des cellules, des maisons s'élevaient, et l'ermitage était remplacé par un petit monastère qui devenait un centre agricole*" (DOMET, 1893, 24-25). C'est le temps des Anachorètes,

Saint Pipe à Beaune-la-Rolande, Saint Lyé à Saint-Lyé-la-Forêt *etc...* Ensuite le monachisme des Carolingiens, fut porté à son apogée sous les Capétiens. En gros, entre la fin des Druides et l'effondrement social de la Guerre de Cent Ans, le divin a dominé les lieux pendant près d'un millénaire et demi.

L'impact des monastères est prépondérant, surtout à l'époque des Capétiens, qui est celle d'un bouillonnement spirituel sans précédent. La scolastique cherche les codes des moteurs de l'Histoire. Car, l'histoire proprement dite et l'histoire religieuse sont étroitement imbriquées. Tout se tient sous la clé de voûte de l'intercession des moines pour espérer le paradis, une source de revenus.



Fig. 5. *Scriptorium* de La Cour-Dieu

3 – Les *scriptoriae*, créateurs de l'Histoire

Le milieu monastique est aux avant-postes du progrès par la science, la médecine, les arts, la musique, sans compter l'architecture et la tenue d'archive dans leurs *scriptoriae*. Il a le savoir, il le fait progresser et il le conserve, au service des rois itinérants. L'archivage était alors rudimentaire : une chambre itinérante à dos de cheval ou dans un chariot. Après l'embuscade de Fréteval en 1194 où le bagage de Philippe Auguste est tombé entre les mains de Richard, roi d'Angleterre, le privant de ses archives, on corrigea cette faille en rassemblant le Trésor des Chartes dans la Tour du Louvre. Mais dans les Abbayes on copie tout. Les *scriptoriae* sont spacieux comme à La Cour-Dieu (Fig. 4). (Voir aussi Fig. 6, de l'ensemble). Les *scriptoriae* monastiques ont fondé l'Histoire.

4 – Le poids social et financier des abbayes

En outre, la seigneurie monastique offrait aux paysans un cadre administratif et social précieux avec l'assistance des aumônes et des infirmeries, un vrai microcosme parfaitement bien structuré et opérant. Le poids économique local des abbayes est considérable. Cadré dans les usages féodaux, l'abbé est un seigneur féodal foncier. Il tient justice sur tous sujets relevant de sa juridiction territoriale. Il en gère les bénéficiaires : dîmes d'églises, amendes ('basse justice'), pêcheries, péages, foires, pacages, fours banaux où ses vassaux cuisaient leur pain et moulins où ils portaient leur grain. Les grands monastères avaient un droit de colombier, dont le nombre de cases était proportionnel à l'étendue du domaine, lié à la 'haute justice' ou 'droit d'épée', c'est-à-dire de vie ou de mort. Cela les obligeait à avoir une prison. Le colombier de La Cour-Dieu a servi de four à chaux lors de sa vente après 1791.

Parmi les ordres multiples, le système cistercien est reconnu comme ayant innové en associant lieux d'oraison et de travail, une révolution sociale qui abrite 2 sociétés. Les moines profès, lettrés et aristocrates, sont les hommes de Dieu. Les frères convers, tout en étant des religieux à part entière, sont les hommes de la terre, issus de milieux modestes. Ils gèrent la production des 'granges' qui sont des fermes-hôtels. Les 'maisons de ville' servent à écouler les produits des 'granges' dans les foires. Les Cisterciens, dont le charismatique Saint Bernard, ont tenus des rôles clés. Papes, Évêques, Cardinaux et légats pontificaux pour des missions délicates, témoignent de la qualité de leurs effectifs.

La chute économique des abbayes s'aggrave ensuite, en raison du Concordat de 1517, dans lequel le Pape accorde aux rois le droit de nomination aux postes des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés. Ces derniers sont alors soumis au dit 'Régime de la Commende' qui en grève lourdement les finances au bénéfice du Trésor. Les revenus des domaines ecclésiastiques renforcent alors les moyens et choix politiques des guerres jugées salvatrices par la couronne. Il en résulte que les abbés commendataires ne sont plus forcément des religieux. Ils sont étrangers à 'leurs' abbayes où ils ne résident pas.

L'Abbaye de Fleury, fondée sous Clovis II (650), est le principal tréfoncier ecclésiastique de

la Forêt d'Orléans. PLINGUET dans son *Traité* de 1789 lui compte 4000 ha dans les Gardes du Chaumontois, du Milieu, de Vitry et de Courcy, contre 277 ha pour le 'canton de La Cour-Dieu' entre Sully-la-Chapelle et Courcy. Sous les Carolingiens, Fleury bénéficie d'exemptions et reçoit des massifs forestiers sous l'ordre d'Henri 1^{er} (1035). Philippe 1^{er} enterré dans la basilique, lui donne ceux de Chanteau et Bougy (1077). Louis VI confirme en 1112 toutes les donations antérieures. Lors du schisme, qui fit élire le pape Innocent II, ce dernier rencontra Louis VII à Fleury en 1130, après le Concile d'Étampes, en présence de Saint Bernard, un événement qui marque l'apogée de l'abbaye, car Louis VII prend alors l'abbaye sous sa protection en la dotant de revenus et franchises, avec ordre aux prévôts de Lorris de respecter leurs privilèges.

La région abritait également de nombreux monastères, plus ou moins modestes. Le prieuré d'Ambert, pour des chanoines réguliers au début du siècle, devint un prieuré de Célestins sous Philippe le Bel. Bucy-Saint-Liphard est d'abord un couvent de femmes, déplacées peu après à Voisin, lequel est remplacé par un collège d'ermites. Dans la Garde de Vitry, le monastère de Flotin reçoit une colonie de chanoines, florissant au XIII^e siècle, dont un rejeton s'installa à Chastillon, dans la Garde de Courcy. Les prieurés de Chappes-en-Bois, du Gué de l'Orme, de la Cosdre/Coudray de l'ordre de Grammont, l'abbaye du Viveret, tous sous Louis VII. Saint-Loup-des-Vignes près d'Orléans est donné aux Filles Repenties par Saint Louis. Toutes ces fondations ont bénéficié de dons et facultés de défrichement. Fontaine-Jean, près de Montargis, à Saint Maurice-sur-Aveyron, fut fondée en 1124, à la demande de Milon de Courtenay, 8^e fille de Cîteaux, dont l'abbaye-mère est Pontigny. Il y eut encor Saint-Mesmin de Micy et bien d'autres.

5 – Fondation et aperçu historique de Notre-Dame de La Cour-Dieu

Ce n'est pas par hasard que 12 moines sont venus de Bourgogne, s'installer loin de l'agitation des villes, pour fonder la 6^e 'fille' directe de l'Abbaye de Cîteaux. Cette abbaye 'première mère' fut fondée par des Bénédictins en dissidence avec Cluny, devenue très mondaine et dont les mœurs s'étaient éloignées de la Règle de

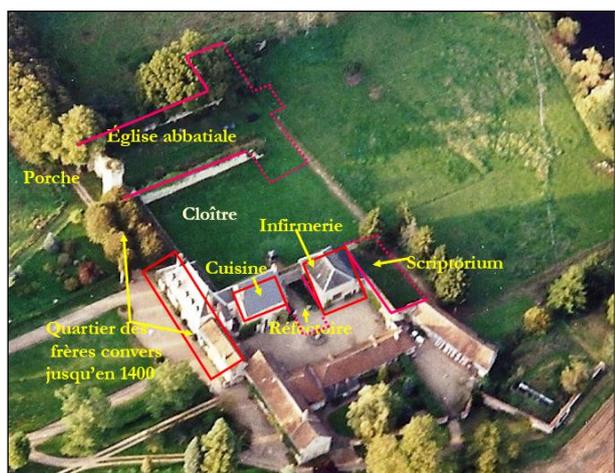


Fig. 6. Vue générale

Saint Benoît. L'Ordre des Cisterciens, fondé en 1098 par Robert de Molesme, ne s'organise que sous l'abbatit d'Étienne Harding, celui-là même qui, en 1118, dépêcha les 12 premiers moines de la Cour-Dieu. Ce n'est qu'en 1119 que l'Ordre des Cisterciens reçoit sa Charte du pape Calixte II. La Cour-Dieu, abbaye des premiers temps, a par conséquent participé à la grande aventure spirituelle de l'époque, celle des Cisterciens, ordre novateur socialement unissant des *frères profès* lettrés de milieux aisés, et des *frères convers* de milieux pauvres.

6 – Histoire de La Cour-Dieu en bref.

L'abbaye de La Cour-Dieu a vécu 671 ans. Son histoire se divise en 3 grandes périodes :

*Âge d'or, XI^e - XIII^e (Capétiens 1118-1300)

- 1118-9 : Arrivée des 12 moines de Cîteaux au lieu-dit *Curie-Dei*
- 1123 : Double Charte de fondation de l'évêque Jean II d'Orléans et Louis VI le Gros.
- Entre 1125 et 1190, l'abbaye fonde 7 abbayes-filles : Le Val (c. Pontoise) – Loroy (c. Bourges) – Élan (c. Rheims) – Olivet (c. Romorantin) – Cercanceau (c. Sens) – Iranzu (Espagne) – Bonport (c. Évreux).
- 1179-1216 : construction de l'église (Figs. 6 à 9), consacrée à Notre Dame, qui dura 46 ans.

*Stagnation et Déclin, (Valois XIV-XV^e siècles)

- 1322-1324, 1342-1344 : visites royales.
- 1348, 1388 : 2 épidémies de peste noire qui ont dépeuplé et la Forêt et l'Abbaye.
- 1364-1400 : des ravages de la guerre de 100 ans. De 1118 à 1537, il y eut 36 abbés réguliers.



Fig. 7. Porche de l'église avec tour défensive

*Décadence et Fermeture,

Le nombre des moines diminue jusqu'à 6.
- 1538 : Le 1^{er} abbé commendataire à être nommé par le roi est Guillaume de Vellery. Il y en a eu 18 jusqu'à la fin (JARRY, 1864, 233-234).

- 1789 : Fermeture de l'abbaye suivie de sa mise à

disposition comme bien de l'Etat.

- 1791-1793 : ventes et destruction jusqu'à 1800, date à partir de laquelle elle devient une propriété privée.



Fig. 8. Nef vers le porche de l'église



Fig. 9. Nef vers le chevet démoli

7 – La Cour-Dieu sous la Commende

De 1585 date une lettre du roi Henri III, dernier Valois, adressée à M. de Saint-Gouard, son ambassadeur à Rome, au sujet des ententes entre La Cour-Dieu, l'évêque de Beaune et l'Abbaye de Bonneval. En 1618, un Accord est

signé entre l'abbé commendataire Charles Hotman et les moines pour le partage des revenus de l'abbaye. (1^{er} inventaire). En 1676, l'abbé nommé n'est qu'un enfant, J.-F. Minot de MÉRILLE. Un second Accord est intervenu en 1690, entre l'abbé Jean Fagès, Dr. en Sorbonne, et les moines, pour un nouveau partage après procès, dont résulte un second inventaire, instructif quant aux biens multiples de l'abbaye. De nombreuses fermettes ou petits lopins de terre y figurent. En 1720, l'Abbé commendataire et Professeur à la Sorbonne, Maurice Berbis de Longecourt, fit ériger le Pavillon, l'actuel Prieuré, sur l'ancien emplacement des bâtiments des frères convers. En 1748, le Cardinal de Coislin, évêque d'Orléans et familier de Louis XIV prit ses fonctions, sans s'acquitter du privilège d'une visite cérémoniale à La Cour-Dieu (CUÉNIN, 2007, 48-49), pour en confirmer tous les droits acquis depuis des siècles (JARRY, 1964, 162-171). La désacralisation de l'abbaye s'opéra en 1789, sous l'Abbé de La Géard de Cherval, qui fut suivi de la vente des fonds et matériaux comme biens d'État entre 1791-1793, annulés plusieurs fois pour fraudes, et dont le contentieux prit fin en 1800, par décision du Conseil d'État.

8 – Autorités de la Forêt d'Orléans

En 1327, Jean de Bardilly, Grand- maître des Eaux et Forêts de France, fit une importante donation à la Cour-Dieu. La famille remontait aux premiers seigneurs de Pithiviers. La 'Petite Cour-Dieu' de Pithiviers, un prieuré fondé en 1173, prit de l'importance sous Jean de Bardilly. En 1339, son fils Adam, lui aussi Grand-maître des Eaux et Forêts de France, se fait moine à la Cour-Dieu après le décès de sa femme, inhumée dans la nef de l'église. Adam de Bardilly y fonde en 1340 une 'chapellenie' avec 'messe' à perpétuité pour elle, contre le cens de Pithiviers, acte ratifié par l'Abbé de Cîteaux en visite à La Cour-Dieu.

9 – Quelques faits notoires

- * Visites des rois Louis IX (1254), Charles IV Le Bel (1322 et 1324) et Philippe IV (1342)
- * Visites de Louis X (1254).
- * Les Abbés sont commandités par des évêques et des papes pour arbitrer des différends entre évêques ou monastères. L'abbé Hugues est

célèbre pour avoir mené ces types de missions. Il fut mandé par le pape Innocent III pour suivre Saint Dominique lors de la Croisade contre les Albigeois (1211). (JARRY, 1864, 60). Des papes Alexandre IV (1159) et Boniface VIII (1300-1302) émanent des Bulles d'exemptions qui favorisent la gestion des biens de La Cour-Dieu.

* L'église abbatiale fut dédiée par les évêques Eudes de Paris, Gautier de Chartres et Manassès d'Orléans en 1216.

* Des proches du roi, comme la puissante famille Le Bouteiller (de France), seigneur des Rués (à Sully-la-Chapelle), de Loury et Chamerolles, sont enterrés à La Cour-Dieu, parmi lesquels Raoul, mort à la bataille de Poitiers, en 1356, sous la bannière de Du Guesclin, lequel a ensuite libéré Chamerolles. Raoul fonde à La Cour-Dieu un 'anniversaire', c'est-à-dire un calendrier de messes produisant une rente régulière pour l'abbaye. Guillaume et Geoffroy Le Bouteiller, sont l'un lieutenant général des Eaux et Forêts et l'autre Maître-forestier (en 1366 et 1403) (DE MAULDE, 1871, p. 314, 321, 366-367 n.1).

* La tradition locale veut que Jeanne d'Arc ait fait halte à La Cour-Dieu, avant de délivrer Orléans. Sa 'Chambre', d'après l'étiquette de la clé, est celle dont la fenêtre s'ouvre sur le Cloître, au-dessus de la Cuisine des moines (**Fig. 13**).

10 – Les biens de l'Abbaye

L'abbaye possédait à Orléans l'Hôtel de La Cour-Dieu, près de St. Pierre Lentin, et à Pithiviers La Petite Cour-Dieu (Place Jehan de la Taille) et en sus des prieurés à Pithiviers, à Lanches (Châteauneuf), au Gué-de-l'Orme (Saint-Denis-de-l'Hôtel) et à Saint-Nicolas-de-la-Lande (Chilleurs). Outre ces bâtiments religieux, elle avait dix 'Granges' ou fermes-hôtels à Frapuis, La Grouelle (Attray), Vigneau (Laas), Atouas (Mareau-aux-Bois), Jouy, Quatre-Vaux (Autruy s/Juine), Beauclair (Châtillon-le-Roi), Gérisy (Loury), Chérupeau (Tigy), la Vacherie (Neuvy-en-Sullias). Ses biens comprennent en outre des vignobles et celliers à Boiscommun, Montbarrois et Chécly. Ceux de Chécly au Givroux existent toujours (MARINIER, 2005, 101-102). En 1231, Ingeburge, la fille du roi du Danemark, épouse reniée de Philippe-Auguste fit donation de Givroux aux moines. En outre, La Cour-Dieu possède divers petites fermes ou maisonnettes à Ingrannes, Châteauneuf, Tigy et

Seichebrières, nommées parfois ‘Petites Cour-Dieu’ encore de nos jours. À Étampes, une donation royale en fit la bénéficiaire d’un four à pain.

11 – La charpente gothique

La charpente au-dessus de la cuisine (**Fig. 10**) en chênes abattus à l’automne 1228-1229 fut mise en place peu après 1230, selon sa datation dendrochronologique (Voir **Fig. 14** pour la situer). Elle serait l’exemple le plus ancien connu d’un assemblage à tenon et mortaise, technique dont seulement 4 autres exemples sont connus à Orléans (2 maisons), sur la nef de l’Église d’Isle-Aubigny (Aude) et à hôpital de Tonnerre (Yonne), datés entre 1242 et 1290. (TOURNADRE, 2010, 32-37, d’après l’étude de PERRAULT). Le classement Monument Historique de l’Abbaye, par l’Arrêté n°32 du 5 septembre 2012 du Ministère de la Culture, est dû à la décision prise à l’unanimité par la Commission Nationale des Monuments Historiques, compte tenu de la datation de 1230 de cette charpente. Depuis le drame de Notre-Dame de Paris en 2019, dont la charpente datée de 1220 disparut (ÉPAUD, 2020, 37) celle de La Cour-Dieu compte désormais parmi les plus anciennes charpentes gothiques en France.

12 – La Vierge allaitante

Le Musée des Beaux-Arts d’Orléans (A.153) conserve au 2^e étage face à l’ascenseur une exceptionnelle statue de marbre reconstituée (1,70 m) de la Vierge allaitante, provenant de La Cour-Dieu (**Fig. 11**). Elle daterait de 1370 et serait un don de Charles V, attribuable à l’imagier de Charles V, André Beauneveu. Il est le seul sculpteur de l’époque qui donne une fossette à ses modèles, comme la

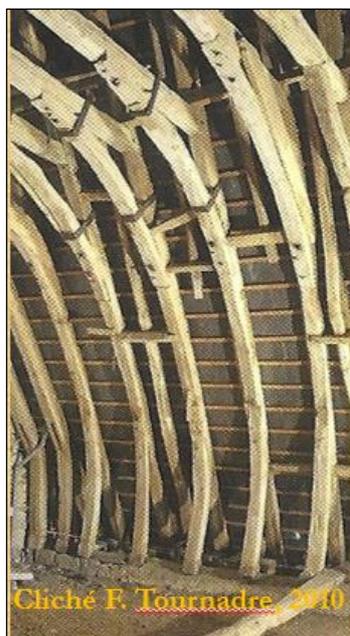


Fig. 10. La charpente gothique



Fig 11. Vierge de La Cour-Dieu

Sainte Catherine de Courtrai et le gisant de Charles V à Saint Denis (MICHAUX, 2009, 53-64, pl. I-II.). Les autres Vierges allaitantes cisterciennes ne dépassent pas 60 cm. de haut et ne tiennent pas dans la main gauche une fleur de lys, symbole d’un don royal. Celle de la Vierge de La Cour-Dieu a disparu, sans doute dû aux méfaits d’une fusillade pendant la guerre de 1940-1945 qui l’avait mis en morceaux. Le thème mystique de la lactation mariale de Saint Bernard est lié à la connaissance de la Divine Science.

13 – Conclusion et perspectives sur le patrimoine de La Cour-Dieu

Au Moyen Âge, tant que la Forêt d’Orléans est sous l’égide du Divin et du système féodal, la vie y est structurée et productive. Comme l’Abbaye de Fleury à Saint Benoît et les autres abbayes, La Cour-Dieu y a rempli alors son rôle d’instructeur et de modérateur social, jusqu’à ce que les épidémies et guerres en rompent l’équilibre fragile. Ensuite sa richesse ecclésiastique en déclin n’a pu résister aux saccages de la Révolution, livrant le territoire sacré aux pioches iconoclastes des ‘Bandes Noires’ comme celle de M. Gentil, maire de Boynes, entre autres marchands de matériaux (BAUCHY, 2003). Néanmoins, l’avenir nous réserve peut-être des surprises concernant le patrimoine historique des

ecclésiastiques et peut-être aussi de leurs prédécesseurs, si l’archéologie du sous-sol, jamais investiguée, est exploitée. Il n’en reste pas moins que ses vestiges visibles respectent parfaitement le plan classique d’un monastère cistercien (**Fig. 12**), séparant les domaines des moines *profès* de celui des moines *convers*.

Les murs de l’église (**Figs. 7 à 9**) permettant d’abriter un millier d’orants, qui étaient debout à l’exception des moines et des malades. De même les murs de l’emprise du périmètre claustral (**Figs. 6 et 13**), sont vastes et témoignent de l’importance de l’Abbaye, dont le Réfectoire des moines *profès* impose par la hauteur

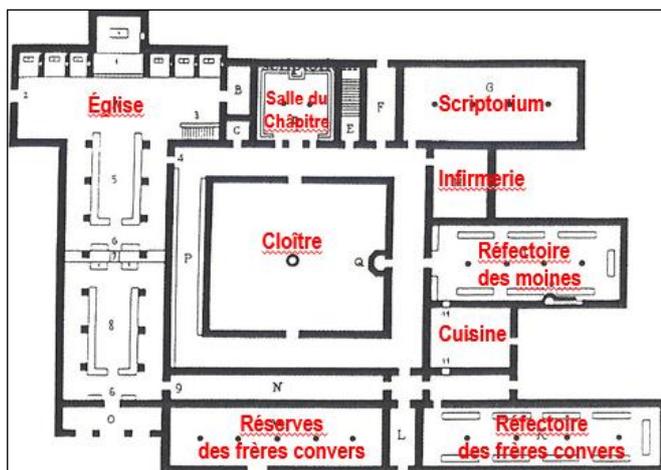


Fig. 12. Plan des abbayes cisterciennes

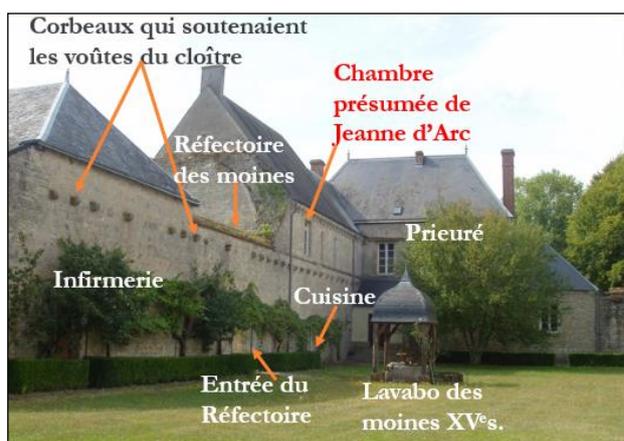


Fig. 13. Le cloître, côté Sud



Fig. 14. Cuisine et réfectoire des moines



Fig. 15. La cuisine



Fig. 16. Le Prieuré, ancien Pavillon

Fig. 17. L'Auberge et la Porterie du XV^e siècle.

des départs d'ogives sculptées (Fig. 14) et le raffinement de la Cuisine étonne (Fig. 15) par ses belles ogives.

La maison de maître, nommée de nos jours Prieuré (Fig. 16), était l'ancien Pavillon de l'Abbé Maurice Berbis de Longecourt, qui l'a érigé en

1720, au-dessus des bâtiments d'origine, affectés aux moines *convers*.

Cependant l'Auberge, qui servait de relais de poste et forge de maréchalerie à côté de la Porterie de l'Abbaye, a gardé ses structures du XV^e siècle (**Fig. 17**).

Cette 'Auberge' a inspiré 2 romans : *Le Forgeron de La Cour-Dieu*, de Pierre-Alexis, Vicomte Ponçon du Terrail, dont la 1^{ère} partie se passe quelques années avant la Révolution (Michèle Dupont, *in* Goussard, 1991, 17-19). De même, Georges Simenon, locataire de La Cour-Dieu de 1934 à 1936, y situe une de ses célèbres enquêtes du Commissaire Maigret, intitulée *Les Larmes de bougie*.

Bibliographie

- Bauchy, J.-H., *Bull. de la Soc. Archéol. et Hist. de l'Orléanais*, t. XVII, n° 137, 2003, p. 17-33.
- Bauchy, J.-H., "Les rois de France en forêt d'Orléans", *Forêt d'Orléans, Annales de la SAFO*, Vol. 1, 2006-2007, p. 49-67.
- Brun, M. « 1008-2008, un anniversaire à célébrer », *Forêt Voisine 2*, *Bull. SAFO*, 2008, p. 20-21.
- César, *Guerre des Gaules, Livre VI*, traduit par Constance, L. A., Paris, Belles Lettres, 2008, p. 182.
- Cuénin, M. *Le Cardinal de Coislin, Grand Aumônier de France, Évêque d'Orléans*, Vendôme, 2007.
- Debal, J. *Histoire d'Orléans et de son terroir*, T. I, Roanne/Le Coteau, 1983.
- Déceneux, M. *Les abbayes médiévales en France*, Rennes, 2010.
- Delamare, X. *Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, Paris, 2007, Errance.
- De Maulde, R. *Étude sur la condition forestière de l'Orléanais au Moyen Âge et à la Renaissance*, Orléans, Herluison, 1871.
- Deschamps M.-J., "Vitry-aux-Loges", *Forêt Voisine 2*, 2008, p. 22.
- Domet, P., *Histoire de la Forêt d'Orléans*, 1893.
- Épauld, F., *Archéologia* n°590, sept. 2020, p. 36-37.
- Goussard, J., "Désert cistercien en forêt d'Orléans la Cour-Dieu", *Bulletin de la Société des Amis du Musée de la marine de Loire du vieux Châteauneuf et sa région* 23, Février 1991, 8-21.
- Guérin, L., *La Cour-Dieu*, Visite du 14 juin 1967, Connaissance et Sauvegarde du Patrimoine, notice 45, Mairie de Pithiviers.
- Guyotjeannin, O., "Les premiers Capétiens et l'Orléanais", *in Lumières de l'an mil en Orléanais, Autour du millénaire d'Abbon de Fleury*, Exposition Musée des Beaux-Arts Orléans. Turnhout, Brepols, 2004 p. 29-37.
- Jarry, L., *Histoire de l'Abbaye de La Cour-Dieu, ordre de Cîteau, diocèse d'Orléans (1118-1793)*, Orléans 1864.
- Lacroix, J. *Les noms d'origine gauloise*, Paris, 2007.
- Marinier, M., *Checy, 10 siècles d'une histoire redécouverte*, Chécy, 2005, p. 101-102.
- Michaux, D., "Notre Dame de La Cour-Dieu et le thème mystique de la Vierge allaitante", *Colloque Le Patrimoine de la Région Centre, Bicentenaire de la refondation de l'Académie d'Orléans*, 2009, p. 53-64, pl. I-II.
- Plinguet, J.-B. G. S. (et fils Plinguet) *Traité sur la réformation et les aménagements des forêts, avec une application à celle d'Orléans & de Montargis*, 1789.
- Sur la participation du fils voir : https://data.bnf.fr/12349207/louis_jean_baptiste_cezaire_plinguet,
- Roux, J., ed. *Les Cisterciens*, Barcelone, 2007.
- Tournadre, F., "Redécouverte de la cuisine de La cour-Dieu", *Dossiers d'archéologie* 340, Juillet-août 2010, p.32-37.

Danièle Michaux(-Colombot)

Membre titulaire de l'Académie d'Orléans

Avec ses remerciements à Pierre Bonnaire pour son aimable relecture et à Michel Monsigny pour sa patiente mise en page et formatage.

Balade du 25 juin 2020

Texte 3

Vitry-aux-Loges : la rencontre de la Forêt et de l'Histoire : Henri I^{er} et Anne de Kiev

Marcelline Brun¹

Le passé royal et seigneurial de Vitry-aux-Loges

Plusieurs villages de la Forêt d'Orléans, comme Courcy-aux-Loges, Châteauneuf, Lorris et bien d'autres, peuvent s'enorgueillir d'avoir accueilli les premiers de nos rois. En effet l'arc de cercle constitué par les quatre massifs forestiers au nord de la Loire, bordait les « frontières » de ce royaume en devenant alors situé entre Senlis et Dreux, Melun et Orléans.

Attirés par ces vastes étendues boisées, au gibier abondant, et aussi par le rayonnement de l'Abbaye de Fleury-Saint-Benoît, haut lieu de vie intellectuelle et spirituelle, les premiers monarques n'ont pas hésité à pénétrer dans cette forêt et, peu à peu, à y faciliter l'installation de prieurés ou à y édifier des résidences de plus ou moins grande importance.

Selon de nombreux historiens, c'est à Vitry-aux-Loges que l'on retrouve les traces de la plus ancienne de ces résidences royales en forêt d'Orléans. Certains, dont Jacques Henri Bauchy, font remonter les vestiges des fossés qui délimitent l'enceinte reconstituée de ce « *castrum* » ou « *palatium* » au dernier des Carolingiens, Louis le Pieux, à la fin du X^e siècle. Dans sa *Vie du Roi Robert* (XI^e siècle), Helgaud de Fleury note que le « très bon et très pieux successeur d'Hugues Capet » a fait construire à Vitry-aux-Loges un prieuré dédié à Saint Médard, le saint patron de l'église actuelle, dont les fondations se situent dans cette enceinte royale. Les traces des fossés qui l'entouraient, encore présentes de nos jours, manifestent l'importance de ce lieu où le Roi « **mêlant ses affaires au plaisir, pouvait présider en ce lieu les assises de la Cour...** » comme l'écrivait Jules Quicherat, dans les Mémoires de la S.A.H.O. T. II en 1853.

Le sous-directeur de l'École des Chartres note également que Vitry-aux-Loges comptant parmi les nombreux lieux de résidence du Roi Robert, il semble vraisemblable que son épouse, Constance d'Arles, y ait donné naissance à certains de ses enfants, dont celui qui deviendra Henri I^{er} (1008-1060). C'est précisément en voulant situer la mort de ce troisième Capétien, en août 1060, que Jules Quicherat, après avoir étudié les chroniques médiévales, va affirmer que cet événement ne peut avoir eu lieu que dans le bourg de Vitry-aux-Loges, dans la Forêt d'Orléans, alors que certains historiens le situent dans un autre Vitry ou encore dans une autre résidence royale, comme en témoignent certains articles et dictionnaires.

Henri I^{er} roi de France (1031-1060)

Son règne n'a été marqué ni par des épisodes particulièrement glorieux, ni par l'extension de son petit royaume. Encerclé par des fiefs prestigieux, tels que le duché de Normandie ou les comtés de Blois, de Chartres ou de Champagne, il adopte une politique d'alliances sans lendemain et, malgré son soutien à « la Trêve de Dieu », destinée à apaiser les sources de divisions, son royaume en sort réduit et affaibli. « Père fondateur », le troisième, de la prestigieuse dynastie des Capétiens, il a néanmoins contribué à affermir la fonction royale. Son autorité transparait, par ailleurs, à travers les chartes et diplômes sur lesquels sa signature ou son sceau ont été apposés, (au moins une soixantaine, dont deux apposés à Vitry-aux-Loges).

La présence d'un « donjon royal », au moins jusqu'au XV^e siècle, explique l'existence des quatre châteaux situés sur la commune : Vaux, Le Plessis, La Motte et Jarnonce et son double

¹ Initiatrice de « Arts Culture et Traditions », Vitry aux Loges

quadrilatère de fossés, propriétés au passé féodal. Ces demeures seigneuriales, malgré incendies et dommages divers, conservent toutes des tours de briques ou des traces de douves parfois comblées, signes d'un certain rôle défensif dans les temps anciens. Peu à peu, c'est là que se sont installés les responsables de l'administration de la forêt, détenteurs des différentes charges et juridictions déléguées par le roi ou par les seigneurs à leurs vassaux. En effet, du fait de sa situation centrale, Vitry-aux-Loges a été à la fois prévôté, bailliage, châtelainie, puis chef-lieu d'une garde forestière, d'où la présence d'un personnel nombreux de fonctionnaires royaux, capitaines, sergents, greffiers, gardes-marteaux, arpenteurs..., toute une élite villageoise qui s'est fait construire ou a entretenu des demeures de « prestige ».

Anne de Kiev, une épouse venue de la lointaine Ukraine

Le règne d'Henri I^{er} s'est cependant distingué par un choix marquant, unique dans l'histoire de France, à savoir son mariage avec une princesse (Figure 1), russe venue des confins de l'Europe orientale. Le choix d'une épouse de sang royal n'était guère aisé pour les princes à cette époque où la papauté interdisait les mariages entre cousins, même très éloignés, et où, en se mariant, le

souverain était censé agrandir son royaume. Henri était soucieux de respecter les lois de l'Église et, après un premier mariage avec Mathilde de Germanie, nièce d'Henri III, Empereur d'Allemagne, morte en couches en 1044 sans lui laisser d'héritier, il lui fallut attendre 1050 pour qu'une des ambassades du roi rentre de la lointaine Ukraine, avec une bonne nouvelle : le Grand-Duc de Kiev, Jaroslaw Vladimirovitch, avait accepté, comme un honneur, la demande en mariage de sa fille Anne par les envoyés du roi de France. Il paraît surprenant qu'une telle alliance ait pu être envisagée à une époque, le XI^e siècle, où les distances ne pouvaient être franchies que par de très longs et inconfortables voyages. Seul le prestige de « Jaroslaw le sage » qui avait fait de Kiev, située sur les bords du Dniepr, une grande capitale, pouvait attirer l'attention de la cour du roi de France. Le Grand-Duc avait déjà marié ses fils à des familles princières de l'Europe naissante et une fille au roi de Norvège et une autre au roi de Hongrie. La fresque du XI^e siècle (Figure 2) de la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev (Figure 3) représente les quatre filles de Jaroslaw.



Figure 1. Affiche d'Anne de Kiev apposée sur la porte de la cathédrale Sainte-Sophie à Kiev en 2017 (crédit Mme Anne-Marie Benz)



Figure 2. La fresque sous sa forme modernisée (crédit Alexandre Benz)

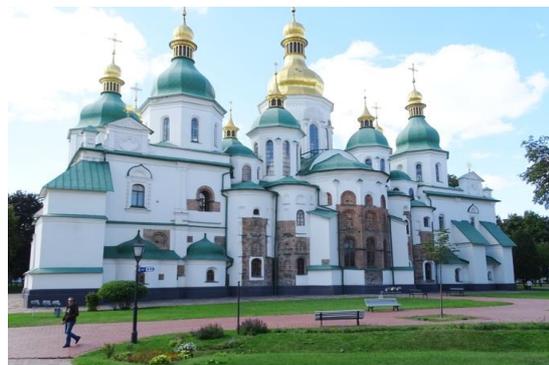


Figure 3. La cathédrale (crédit Alexandre Benz)

C'est ainsi que, chargée de cadeaux, Anne Iaroslavna arriva en France en 1051 et que le 19 mai de la même année son mariage fut célébré à Reims (Figure 4). De confession chrétienne, elle appartenait aux Églises des 7 conciles. Son mariage avec un membre de l'Église catholique romaine ne rencontrait pas alors d'obstacle : le schisme qui a consommé la rupture entre les Églises romaine et orthodoxe, n'ayant lieu qu'en 1054.

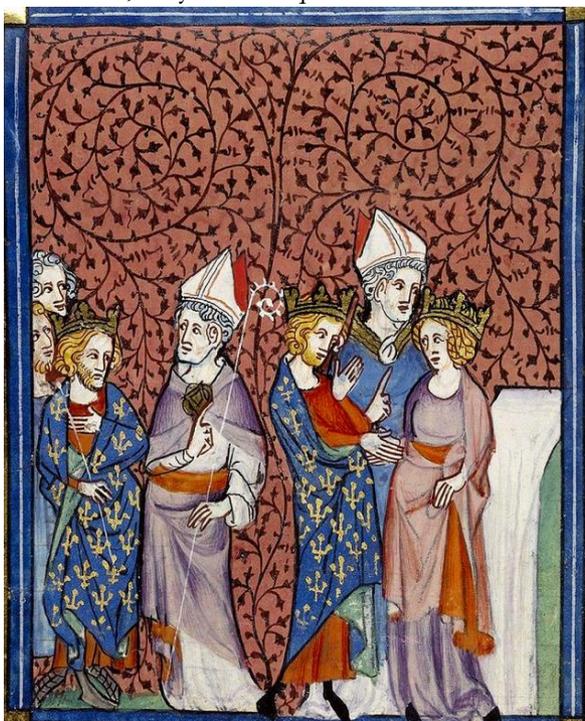


Figure 4. Échange de consentements entre Henri et Anne - Chroniques de Saint-Denis (1335-1340)

La succession dynastique fut bientôt assurée par la naissance en 1052 d'un premier fils, Philippe. Aîné de quatre enfants, Philippe sera couronné du vivant de son père, le 20 mai 1059, sous la présidence de l'archevêque de Reims, en présence de l'évêque d'Orléans et de l'abbé de Saint-Benoît. Par l'onction solennelle du sacre, Henri désigne ainsi son fils Philippe, alors âgé de 7 ans, comme son successeur « *Rex Francorum* » (il régna de 1060 à 1108), sans contestation possible. Excommunié, du fait de la répudiation de sa première épouse pour un second mariage, Philippe ne sera pas enterré à Saint-Denis mais dans le chœur de la basilique de Saint-Benoît.

Veuve après neuf années de mariage, ayant joué son rôle de reine dans la discrétion et la dignité tout en goûtant de longues chevauchées en forêt, notamment autour de Vitry-aux-Loges, Anne de Kiev exerça la régence avec son beau-frère par

alliance, Baudouin de Flandre. Elle épousera ensuite Raoul de Crépy, comte de Valois, et mourut à une date mal définie, entre 1076 et 1079. C'est à Senlis, où elle fonda l'abbaye Saint-Vincent, qu'une belle statue de bronze (Figure 5) érigée en 2005, œuvre de deux sculpteurs ukrainiens, a été érigée en son honneur. Elle est également représentée avec Henri sur un vitrail du XIX^e siècle dans la basilique Saint-Denis (Figure 6).



Figure 5. Statue d'Anne à Senlis



Figure 6. Henri et Anne, vitrail à Saint Denis

Ce mariage romantique ne pouvait laisser indifférents les habitants de Vitry-aux-Loges. Attachés à leurs traditions, qu'ils ont su mettre en valeur à travers de nombreuses fêtes, et fiers de leur histoire, autant d'occasions de défilés et d'inaugurations, c'est pour la fête du passage à l'an 2000, qu'ils ont mis à l'honneur le passé royal et seigneurial de Vitry-aux-Loges et des environs. Grâce à l'association « Combreaux, Seichebrières, Vitry », un immense défilé a mis en scène, non seulement les vieux métiers du pays, mais également la succession de rois, princes et seigneurs dûment costumés qui l'avaient traversé. Le défilé culmina avec l'arrivée, à cheval, au son des trompettes, d'Henri I^{er} et d'Anne de Kiev, suivis d'une vingtaine de cavaliers avec leur hallebarde, un spectacle vraiment royal !

Aujourd'hui, Anne de Kiev est encore honorée. A Senlis, se trouvent sa statue, déjà mentionnée, un centre culturel et une Nursery School « Anne de Kiev », lieux de rencontres fréquentes. A Kiev, ce sont le lycée français 'Anne de Kiev' créé en 1995, une représentation sur une mosaïque (Figure 7) dans le métro et un timbre (Figure 8) à son effigie.

A Versailles, lors de la rencontre Macron-Poutine en 2017, Vladimir Poutine fit allusion à Anne de Kiev « contributrice à la dynastie capétienne » en réponse à Emmanuel Macron évoquant Pierre le Grand et son ouverture sur l'Europe.

Bibliographie

Jacques-Henri Bauchy : Histoire de la Forêt d'Orléans. Dossiers de l'Histoire (1985).

Jules Quicherat, *Notes sur Vitry aux Loges*, Mémoires de la S.A.H.O., Tome II (1853).

Régine Deforges, *Sous le ciel de Novgorod*, Fayard et livre de poche(1989).

Philippe Delorme, *Anne de Kiev : épouse de Henri I^{er}*, Pygmalion (2001).

Remerciements

Avec mes remerciements à André Brack et à Michel Monsigny pour leur patiente relecture et la mise en page.



Figure 7. Anne de Kiev.
Mosaïque dans le métro à Kiev



Figure 8. Anne de Kiev,
timbre poste

Les coronavirus

Michel Monsigny

Résumé

Les coronavirus sont des virus enveloppés (possédant une membrane lipidique en bicouche) dans laquelle sont insérées des glycoprotéines trimériques formant une couronne (Figure 1). Ces coronavirus sont à l'origine de pathologies généralement bénignes du type rhume, mais certains variants provoquent des pneumonies sévères éventuellement mortelles, SRAS : Syndrome respiratoire aiguë sévère (*SARS : Severe acute respiratory syndrome*).

Dans cette note, je présente les caractéristiques générales des coronavirus. Les principaux types de coronavirus, le diagnostic des pathologies à coronavirus, les médicaments spécifiques des coronavirus, les avancées de la recherche de vaccins contre le coronavirus, les épidémies à coronavirus de type CoViD, la spécificité d'espèces contaminables par des coronavirus, la pénétration sélective des coronavirus dans les cellules et l'influence des comorbidités dans la pathologie due à un coronavirus.

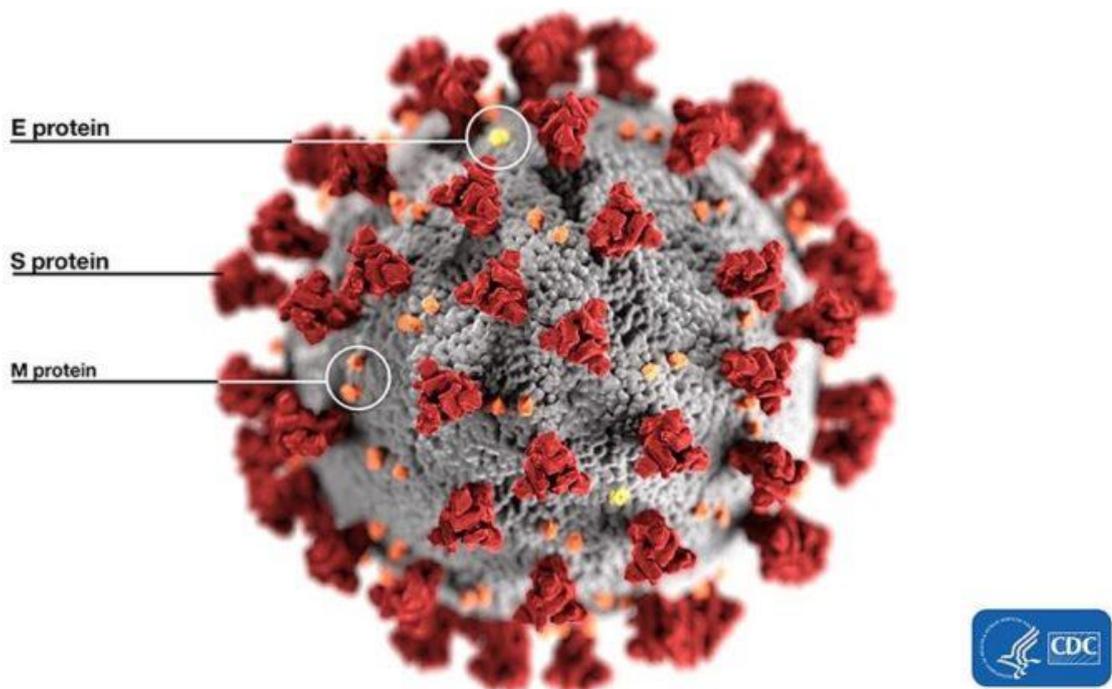


Figure 1. Photographie d'un coronavirus, les glycoprotéines S forment une couronne d'où le nom de coronavirus (Image mise à disposition par le CDC américain, USA).

Le **coronavirus du syndrome respiratoire aigu sévère**, abrégé **SARS-CoV** est l'agent infectieux (Figure 2) à l'origine de l'épidémie de SRAS de 2003. Il s'agit d'un virus à ARN monocaténaire de polarité positive (groupe IV de la classification Baltimore) appartenant au genre des *Bétacoronavirus*. Ce virus enveloppé présente un génome long d'environ 30 000 nucléotides, ce qui correspond à l'un des plus grands génomes parmi les virus à ARN.

Le SARS-Cov-2 est le coronavirus qui s'est développé en Chine (Wuhan, Hubei) depuis novembre 2019 engendrant une épidémie appelée CoViD-19. (CoronaVirus Disease). Cette épidémie a débordé le territoire de la Chine et a envahi un très grand nombre d'états ou de régions.

Ce virus est de la famille des coronaviridae. Dans cette famille, la plupart des virus sont la cause de pathologies bénignes de type rhume. Cependant certains variants ou mutants sont plus agressifs et provoquent un nombre relativement élevé de pathologies graves entraînant la mort. Ce fut le cas en 2003 avec un virus appelé SARS-CoV qui a sévi en Extrême-Orient. Ce fut aussi le cas avec un virus appelé MERS-CoV qui a sévi au Moyen-Orient à partir de 2012.

1 - Les caractéristiques générales des coronavirus ?

Le coronavirus est un virus (diamètre compris entre 100 nm et 145 nm) enveloppé c'est-à-dire que le matériel génétique et les protéines spécifiques sont insérés dans une sphère limitée par une membrane de type bicouche lipidique. Son génome est constitué par un ARN monocaténaire (simple brin) de près de 30 000 nucléotides.. La synthèse des ARN des nouvelles particules virales est due à l'ARN-polymérase ARN-dépendante qui synthétise un ARN négatif lequel est ensuite utilisé comme matrice pour synthétiser l'ARN positif des nouvelles particules virales. Le coronavirus, contrairement au VIH ne synthétise pas d'ADN, donc le génome viral du coronavirus ne peut pas s'intégrer dans le génome de la cellule hôte.

Dans la membrane, sont insérés des protubérances appelées protéines S (S pour Spike en anglais, Spicules en français). Les protéines S

sont des glycoprotéines très fortement chargées en groupes glycaniques (une vingtaine) ce qui protège (partiellement) le virus d'une reconnaissance rapide et efficace par le système immunitaire de l'hôte. La séquence peptidique des protéines est codée par le génome viral ; par contre les décorations glucidiques de la protéine S sont spécifiques de la cellule qui a permis au virus de se multiplier chez l'hôte ; la bicouche lipidique est synthétisée par la cellule hôte. Parmi les autres protéines, citons l'ARN-polymérase ARN-dépendante (protéine fondamentale d'un coronavirus car c'est l'enzyme qui catalyse la copie de l'ARN viral) et des peptidases (enzymes hydrolysant sélectivement la polyprotéine nouvellement synthétisée).

Le SARS-CoV2 appartient au groupe des bêta coronavirus. Il est très proche du SARS-CoV qui a sévi de novembre 2002 aux premiers mois de 2003 dans la Province chinoise de Guangdong et qui s'est répandu ensuite dans plusieurs dizaines de pays, notamment en France causant des pneumonies aiguës

2 - Les différents types de coronavirus

Le tableau 1 présente une large part des coronavirus connus.

3 - Le diagnostic des pathologies à coronavirus

Voici un test référencé¹ par le ministère de la Santé, proposé depuis le 20 mars 2020.

1 - avez-vous ou avez-vous eu de la fièvre ces derniers jours ?

2 - avez-vous, ces derniers jours, eu une toux ou une augmentation de votre toux habituelle ?

3 - ces derniers jours, avez-vous noté une forte diminution ou une perte de votre goût ou de votre odorat ?

4 - ces derniers, jours avez-vous eu mal à la gorge ?

5 - ces dernières 24 heures avez-vous de la diarrhée ? avec au moins trois selles molles.

6 - ces derniers jours, avez-vous une fatigue inhabituelle ? cette fatigue vous oblige-t-elle à vous reposer plus de la moitié de la journée ?

7 - avez-vous des difficultés importantes pour vous alimenter ou boire depuis plus de 24 heures ?

¹ [www://maladiecoronavirus.fr/](http://www.maladiecoronavirus.fr/)

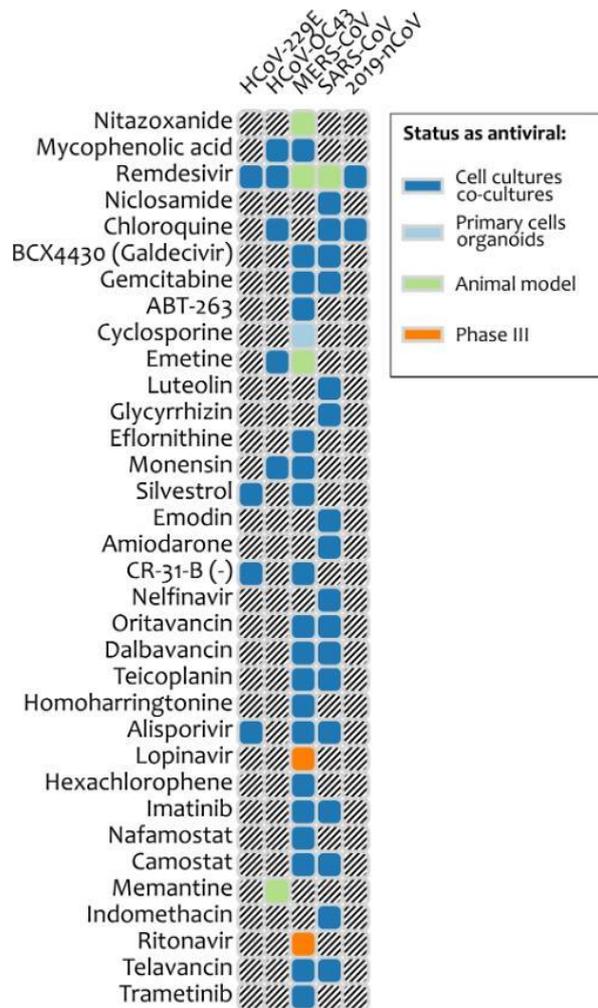


Figure 2. D'après *Genetic Engineering and Biotechnologies news* du 20 février 2020

euros : technique qui donne un résultat en 4 h. Les gènes détectés sont le gène E de la protéine d'enveloppe ou le gène de l'ARN- polymérase ARN- dépendante, ou encore, aux USA, le gène de la protéine N (nucléocapside).

.Prochainement,

* par détection dans le sérum du patient d'anticorps spécifiques du SRAS-CoV19 (la présence d'anticorps spécifiques du SARS-CoV de 2003 a été signalée chez certains patients infectés).

* par détection des virus à l'aide d'anticorps spécifiques de protéines du SRAS-CoV2.

Les tests étaient faits initialement dans des laboratoires spécialisés tels que les laboratoires du

CDC aux États-Unis, plus récemment dans divers laboratoires sous contrôle.

Des laboratoires de Cambridge, Massachusetts ont récemment mis au point une technique de détection rapide en utilisant la technologie CRISPR pour reconnaître par fluorescence un élément du génome : les résultats peuvent être obtenus en 1 h Dans certains cas, une confirmation peut éventuellement être obtenue par microscopie électronique après culture cellulaire.

Tableau 2. Comorbidités selon un rapport de l'OMS publié en février 2020 sur la situation en Chine

Comorbidité	Mortalité
Sans	1,4 %
Maladies cardiovasculaires	13,2 %
Diabète	9,2 %
Hypertension	8,4 %
Maladies respiratoires chroniques	8,0 %
Cancer	7,6 %

4 - Des médicaments contre les coronavirus ?

La figure 2 présente des médicaments qui ont été utilisés contre divers coronavirus.

Quelques médicaments (Figure 3) font l'objet d'essais cliniques en Europe, en Chine, aux Etats Unis en pour vérifier leur efficacité sur les patients atteints du CoViD-19.

Remdesivir : un inhibiteur de l'ARN- polymérase ARN-dépendante déjà utilisée contre le virus Ebola

Lopinavir : un inhibiteur de protéases et

Ritonavir : inhibiteur du Cytochrome P450 3A afin d'accroître la concentration sérique de Lopinavir (ces deux composés Lopinavir et

Ritonavir : sont couramment utilisés contre le VIH). Cependant, il semble que cette association

Lopinavir + Ritonavir ne soit pas efficace dans le cas du SARS-Cov2².

² Cao, B. et al. 2020 A Trial of Lopinavir–Ritonavir in Adults Hospitalized with Severe Covid-19 *New Engl J Med*. DOI: 10.1056/NEJMoa2001282

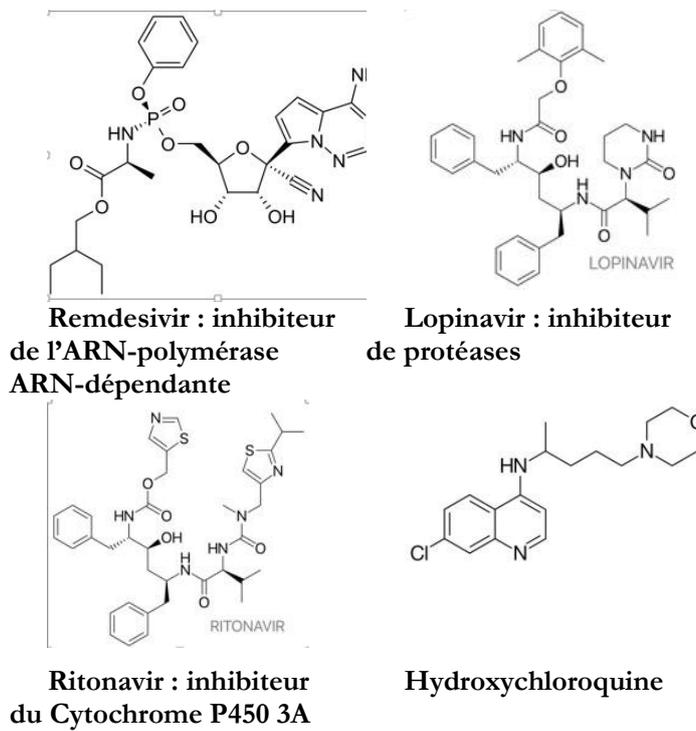


Figure 3. Structure de quelques médicaments

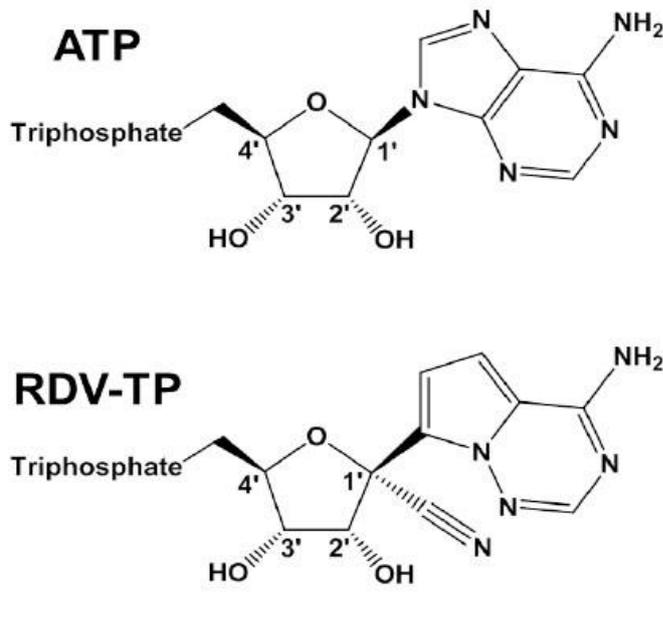


Figure 4. Structure de l'adénosine triphosphate et du RDV triphosphate (dérivé du Remdesivir).

³ Gordon, C.J *et al.* 2020 The antiviral compound remdesivir potently inhibits RNA-dependent RNA polymerase from Middle East respiratory syndrome coronavirus. *J Biol. Chem.* doi/10.1074/jbc.AC120.013056

Interféron bêta 1a : un stimulant de la réponse immunitaire antivirale.

Chloroquine et Hydroxychloroquine : un agent utilisé dans la lutte contre le paludisme (*Plasmodium falciparum*, un parasite).

Jusqu'à présent seul, le Remdesivir a procuré une protection significative chez les patients lors d'essais cliniques correctement conduits.

Le remdesivir, une fois dans la cellule est transformée en RDV triphosphate qui est très proche de l'adénosine triphosphate (figure 4). Le RDV triphosphate s'incorpore dans l'ARN naissant à la place de l'adénosine triphosphate et provoque l'arrêt de la synthèse du nouvel ARN. Ce composé est effectivement très efficace comme le montre le tableau 3 sur le coronavirus et l'affinité du RDV-TP vis-à-vis de l'enzyme est plus grande que celle de l'ATP (K_m 6,3 nM / 17 nM ; le MERS-Cov³ : en effet, les vitesses de la réaction des deux composés sont pratiquement identiques polymérase ARN dépendantes des coronavirus, K_m étant la concentration nécessaire pour atteindre la demi

	ATP	RDV-TP
	n = 7	n = 6
V_{max}^a (product fraction)	0.47 ^d	0.50
±	0.011 ^e	0.012
% error ^f	2	2
K_m^b (μ M)	0.017	0.0063
±	0.0019	0.00069
% error	11	11
V_{max}/K_m	28	79
Selectivity ^c (fold)	1 ^f	0.35

Tableau 3. Comparaison de l'efficacité de l'ATP et du RDV-triphosphate

³ Chen, C. *et al.* 2020 Favipiravir versus Arbidol for COVID-19 : A Randomized Clinical Trial doi.org/10.1101/2020.03.17.20037432doi:medRxiv preprint

saturation de l'enzyme. Compte tenu des analogies structurales des ARN le remdesivir apparaît donc comme un antiviral potentiel de premier choix pour lutter contre le SARS-CoV2.

Favipiravir et Umifénovir (Arbinol) (Figure 5 et 6) ont donné des résultats encourageants⁴ chez des patients souffrant du CoViD-19

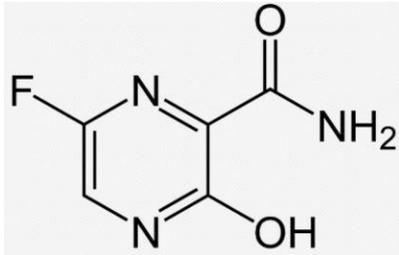


Figure 5. Favipiravir, inhibiteur de l'ARN polymérase ARN-dépendante

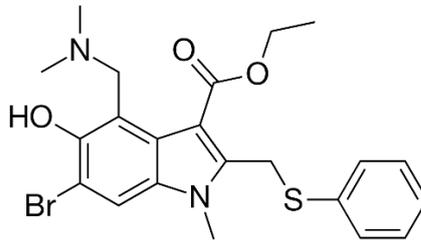


Figure 6. Umifénovir, inhibiteur de la fusion membranaire virus-cellule

est un virus à tropisme multiple (respiratoire, entérique, neurologique et hépatique).

Chez l'homme, ils seraient responsables de 10 à 30 % des rhumes (en deuxième position après les rhinovirus) ; les deux souches prototypes, nommées 229 E et OC43, sont responsables d'environ 30% des rhinites virales ; ils provoquent des infections touchant tout l'arbre respiratoire et ont été incriminés, chez l'enfant, dans des entérocolites nécrosantes.

Les pathologies pulmonaires à coronavirus de 2003 (Tableau 4)

Le SARS-CoV est le coronavirus responsable de l'épidémie de SRAS. Cet agent infectieux est apparu en novembre 2002 dans la province du Guangdong, en Chine. Entre le 1^{er} novembre 2002 et le 31 août 2003, le virus a infecté 8 096 personnes dans une trentaine

5 À la recherche de vaccins contre le coronavirus

Diverses pistes sont suivies par des compagnies pharmaceutiques et des laboratoires universitaires :

** Utilisation d'une partie du génome (Segments d'ARN) pour induire la production *in situ* (chez l'humain) de protéines virales (protéine S ou protéine N) afin d'induire une réponse immunitaire spécifique cellulaire (lymphocytes T) et ou humorales (anticorps) dirigés contre le virus. l

** Utilisation d'une copie de l'ARN virale sous forme d'ADN dans le même but

** Utilisation de protéines virales, produites *in vitro* chez des bactéries, injectées chez les patients dans une approche vaccinale plus classique.

** Utilisation de sérums de patients guéris du CoViD-19

** Utilisation d'anticorps monoclonaux humains neutralisant le virus

Des résultats préliminaires sont déjà acquis et des études cliniques commencent ou vont commencer dans les prochaines semaines.

6 - Les épidémies à coronavirus

Les pathologies dues aux coronavirus sont très diverses, certaines sont sans conséquences graves mais d'autres entraînent des conséquences importantes allant jusqu'au décès. Le coronavirus

Tableau 4. Informations fondamentales sur l'épidémie de SRAS-CoV⁵ en 2003

LE SRAS EN QUELQUES DATES	
Novembre 2002 :	1 ^{er} cas probable (identifié <i>a posteriori</i>) dans la province du Guangdong, en Chine.
22 février 2003 :	1 ^{er} cas identifié à Hong Kong.
25 février :	1 ^{er} cas identifié à Toronto, au Canada.
26 février :	1 ^{er} cas identifié au Vietnam.
6 mars :	1 ^{er} cas identifié à Singapour.
12 mars :	alerte globale par l'OMS.
14 mars :	mise en place de l'état d'urgence par les Centers for Disease Control (CDC).
17 mars :	1 ^{er} rapport systématique de l'OMS du nombre de cas connus: 167 cas suspects et probables, 4 morts.
10 avril :	identification d'un coronavirus comme agent probable de la maladie.
14 avril :	épidémie circonscrite au Vietnam.
17 avril :	3 389 cas probables, 165 morts (OMS).
1 ^{er} mai :	publication <i>online</i> de la séquence du virus du SARS. Épidémie circonscrite au Canada.
17 mai :	7 761 cas probables, 623 morts (OMS).
17 juin :	8 464 cas probables, 799 morts (OMS).

⁵ Tratner I. (2003) **SARS-Cov: 1. The virus** Med Sci (Paris) ; 19 : 885–891

de pays, causant 774 décès, essentiellement en Chine, à Hong Kong, à Taïwan, et en Asie du Sud-Est⁶.

L'épidémie de SRAS de 2003 a commencé par la transmission du virus entre les chauves-souris et les civettes, qui l'ont ensuite transmis aux humains. Le tropisme de la protéine S pour la protéine membranaire ACE-2 des cellules humaines permet l'entrée du virus dans les cellules épithéliales bronchiques⁷. Ce virus présente un génome long d'environ 29 700 bases. Comme pour d'autres coronavirus, l'expression de ce génome commence par la transcription de deux grands cadres de lecture ouverts (ORF), notés 1a et 1b, qui sont tous les deux traduits en polyprotéines. Ces polyprotéines sont ensuite traitées par des enzymes codées dans l'ORF 1a, en particulier des protéases dont les activités sont semblables à la chymotrypsine et à la papaïne.

Les pathologies pulmonaires à coronavirus de 2012-2013⁸

Le syndrome respiratoire du Moyen-Orient (MERS) est une maladie respiratoire virale due à un coronavirus MERS-CoV détecté pour la première fois en 2012 en Arabie saoudite. Parmi les symptômes habituels du MERS figurent la fièvre, la toux et des difficultés respiratoires. La présence d'une pneumonie est fréquente, mais pas systématique. Des symptômes gastro-intestinaux, dont la diarrhée, ont également été signalés. Certains cas confirmés en laboratoire d'infection par le MERS-CoV sont notifiés comme asymptomatiques, ce qui signifie qu'ils ne présentent pas de symptômes cliniques tout en donnant un résultat positif à un test de laboratoire mettant le MERS en évidence. Environ 35% des cas notifiés d'infection par le MERS-CoV ont abouti au décès des patients. L'hôte intermédiaire au cours de l'épidémie de MERS de 2012 semble avoir été des chameaux ou dromadaires. On a retrouvé le MERS-CoV chez des dromadaires dans plusieurs pays, dont l'Arabie saoudite, l'Égypte, Oman et le Qatar. Des anticorps spécifiques de ce virus (signe d'une infection antérieure de l'animale) ont été identifiés chez des

dromadaires au Moyen-Orient, en Afrique et en Asie du Sud. Les origines de ce virus ne sont pas entièrement connues, mais l'analyse de ses divers génomes laisse penser qu'il proviendrait à l'origine des chauves-souris et qu'il aurait été transmis aux dromadaires dans un passé lointain.

Le virus ne se transmet pas aisément d'une personne à l'autre, à moins d'un contact étroit, par exemple lorsque des soins sont prodigués sans protection à un patient infecté

Les pathologies pulmonaires à coronavirus de 2019-2020

Le coronavirus du syndrome respiratoire aigu sévère 2 (SARS-CoV-2), découvert en 2019 dans la ville de Wuhan (province de Hubei, en Chine), est une souche qui induit une pneumonie atypique dite CoViD-19. Son ancêtre est probablement un virus de chauves-souris, qui pourrait avoir muté chez le pangolin. En fonction de la similitude structurelle de leurs récepteurs ACE2, les porcs, les furets, les chats, les singes et, au moins, certaines espèces de chauves-souris ont, pour le SRAS-CoV-2, des niveaux d'affinité similaires aux ACE2 des humains. La progression de cette maladie a conduit l'Organisation mondiale de la santé (OMS) à la déclarer urgence de santé publique de portée internationale le 30 janvier 2020 puis pandémie le 11 mars 2020. Son génome est constitué d'un ARN simple-brin de 29 903 nucléotides (Figure 7). Il a été séquencé le 5 janvier 2020 à l'université Fudan de Shanghai en Chine. Le SARS-CoV-2 a rapidement produit au moins trois souches. Les génomes complets de ces trois souches et d'autres génomes disponibles de bêtacoronavirus ont été alignés et comparés entre eux. Cela laisse supposer que l'origine du virus est chez une chauve-souris ou peut-être un pangolin.

7 - Spécificité d'espèces des coronavirus

Les coronavirus infectent les vertébrés, oiseaux et mammifères. Des coronavirus induisent des pathologies chez le chat

⁶ D'après l'OMS

⁷ Tseng, C.T. *et al*, 2005 Apical Entry and Release of Severe Acute Respiratory Syndrome-Associated Coronavirus in Polarized Calu-3 Lung Epithelial Cells *J Virol*. 79, 9470–9479

⁸ D'après l'OMS. [https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/middle-east-respiratory-syndrome-coronavirus-\(mers-cov\)](https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/middle-east-respiratory-syndrome-coronavirus-(mers-cov))

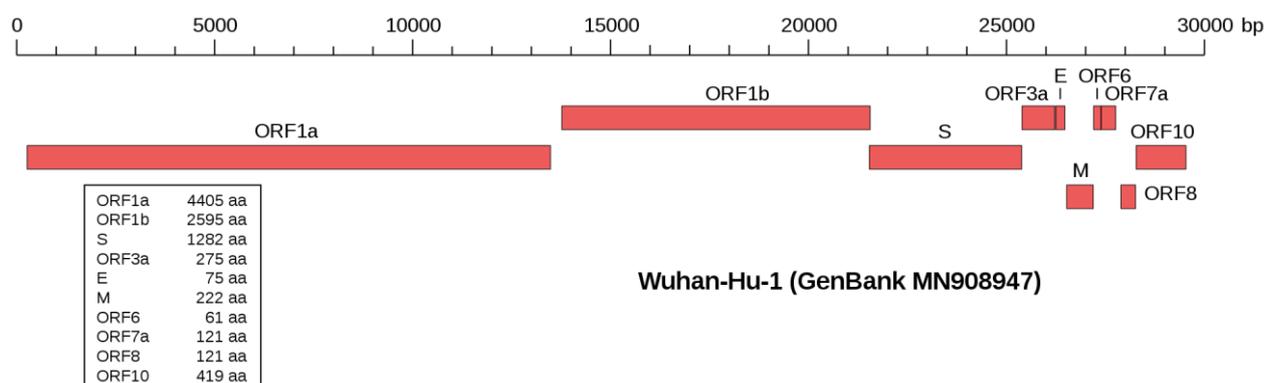


Figure 7. Organisation du génome de SARS-CoV-2 souche Wuhan-Hu-1 (GenBank MN908947, 29903 nucléotides). On remarquera les segments l'ORF1 et l'ORF2 de l'ARN codant les polyprotéines. Aa : acides aminés.

(péritonite infectieuse féline), chez le chien et le porc (gastro-entérite) et chez les oiseaux et volailles (affections respiratoires). Les coronavirus sont susceptibles d'une transmission d'animaux entre eux et d'animaux à l'homme. Après l'épidémie due au SARS-CoV de 2003, plusieurs cas de contamination sont apparus chez des personnes travaillant sur le virus à Singapour, Taiwan et Pékin⁹. Certaines voies ont même soutenues que SARS-CoV était le résultat de manipulations en laboratoire. A propos du SARS-CoV2, il a été publié que l'origine de l'épidémie serait due à des soldats américains qui auraient apporté le virus lors de visites à la fin de l'été 2019. Dans un article récent, sur des bases scientifiques de comparaisons du gène de deux segments de la protéine S entre différents coronavirus du SARS-CoV2 humain et de coronavirus de chauve-souris d'une part et de pangolin d'autre part, il est clairement établi que ce nouveau virus est le produit d'une évolution spontanée et non d'une manipulation en laboratoire¹⁰. En particulier, certaines espèces de chauve-souris sont porteuses de coronavirus et sont suspectées d'avoir contaminé des humains avec les SRAS. Les différents coronavirus des patients de l'épidémie CoViD-19 ont une très grande similitude génomique.

En termes d'homologie, le SARS-CoV-2 est :

* à 50 % semblable à celui du MERS-CoV79 ; * à 79,5 % semblable à celui du SARS-CoV ;

* à 90 % homologue (99 % localement au niveau du site qui assure la fixation au récepteur cellulaire ACE2, déterminant pour la spécificité d'hôte) à un coronavirus présent chez les pangolins;

* à 96 % semblable à celui de BetaCoV/bat/Yunnan/RaTG13/2013, un coronavirus d'une chauve-souris chinoise du genre *Rhinolophus affinis*.

8 - La pénétration sélective des coronavirus dans les cellules cibles.

La glycoprotéine S (Figure 8) se fixe sélectivement sur des segments peptidiques de protéines membranaires ou sur des glycannes portés par des glycoprotéines membranaires. Des récepteurs cellulaires responsables de l'interaction avec la protéine S des coronavirus ont été identifiés pour plusieurs souches de coronavirus. Des alphacoronavirus (dont l'HCoV 229 E) utilisent l'aminopeptidase N (contenant du Zinc) comme récepteur, une métalloprotéinase présente à la surface des cellules épithéliales de l'intestin, du poumon et du rein. La protéine de surface HE (Hémagglutinine-Estérase) de certains bêta-coronavirus, dont

⁹ Normile, D 2004 Mounting Lab Accidents Raise SARS Fears *Science* 304, 659-661

¹⁰ Andersen K.G. *et al.* 2020. The proximal origin of SARS-CoV-2. *Nature Medicine*. doi.org/10.1038/s41591-020-0820-9

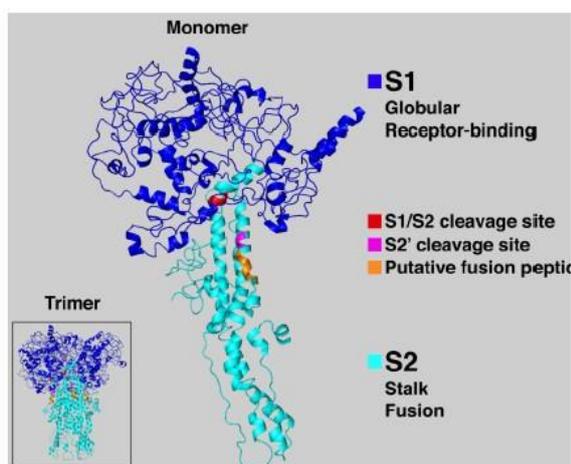


Figure 8. Protéine S du SARS- Cov2¹¹. La protéine fonctionnelle est un trimère. Sur le monomère, le site d'activation par coupure est localisé par un élément rouge et le peptide de fusion indispensable pour la fusion de la membrane du virus et de celle de la cellule est l'élément orange.

l'HCov OC43, interagit avec les résidus de type acide sialique acétylé présents dans les glycoprotéines cellulaires de surface. Le complexe majeur d'histocompatibilité de classe I a également été décrit comme récepteur de l'HCov OC43¹². Dans le cas des SARS-CoV et SARS-CoV2, (Figures 9 et 10) la glycoprotéine S se lie sur l'ACE 2 une peptidase contenant du Zinc (enzyme de conversion de l'angiotensine) présente à la surface des nombreuses cellules : poumons, artères, cœur, reins et intestins.

9 – Comment prévenir ou contenir une épidémie ?

Bien que les pathologies à base de coronavirus soient généralement bénignes, certains auteurs¹³ notaient, dès 1998, que « **la capacité d'évolution et d'adaptation des coronavirus est importante et peut engendrer l'apparition de variants dont le pouvoir pathogène serait modifié en faveur du virus** ». Les épidémies de SARS-CoV en 2003, de MERS-

CoV en 2012-2013 et de SARS-CoV2 en 2019-2020 ont dramatiquement illustrées cette prédiction. L'ARN¹⁴ du SARS-CoV est présent dans les différents types de prélèvements analysés (sécrétions respiratoires, urine, selles et biopsies) pour la plupart des patients étudiés. Les points d'entrée dans l'organisme des humains sont essentiellement les yeux, les narines et la bouche. Il est donc important d'éviter la proximité des personnes contaminées et par mesure de précaution de toutes personnes en cas d'épidémie. Le port d'un masque pour éviter d'envoyer des postillons et/ou d'en ingurgiter est hautement recommandé. En outre porter des lunettes est une bonne précaution.

Le confinement des personnes contaminées est une mesure qui est apparue être d'une grande efficacité en Corée et en Taïwan. Pour cela, il est indispensable d'effectuer des recherches de virus dès qu'il y a la moindre suspicion et de confiner les patients pendant au moins quinze jours.

Il convient aussi de rechercher tous les contacts récents du patient et d'effectuer les tests et éventuellement de les confiner également.

10- Susceptibilité différentielle des individus.

Le CoViD-19 induit une pathologie très différente selon les individus. L'Islande a testé un nombre élevé de personnes pour le COVID-19 par rapport à d'autres pays: à ce jour, plus de 10 000 sur une population de 364 000. Et, contrairement à de nombreux autres endroits, cela inclut de nombreuses personnes qui ne présentent aucun symptôme. L'effort serait difficile à reproduire pour les pays plus peuplés, mais les données qui en résultent révèlent beaucoup de choses sur la maladie - y compris « **qu'environ la moitié des personnes testées positives ne présentent aucun symptôme** », explique Thorolfur Guðnason, l'épidémiologiste

¹¹ Belouzard, S. *et al.* 2012 *Viruses*, 4, 1011-1033; doi:10.3390/v4061011

¹² Collins A.R. Human coronavirus OC43 interacts with major histocompatibility complex class I molecules at the cell surface to establish infection. *Immunol Invest* 1994; 4-5: 313–21

¹³ Vabret A. *et al.* 1998 Infections à coronavirus humains. Importance et diagnostic. *Presse Med.* 27, 1813-1817.

¹⁴ Seto WH. *et al.* 2003 Effectiveness of precautions against droplets and contact in prevention of nosocomial transmission of severe acute respiratory syndrome (SRAS). *Lancet*; 361: 1519–20.

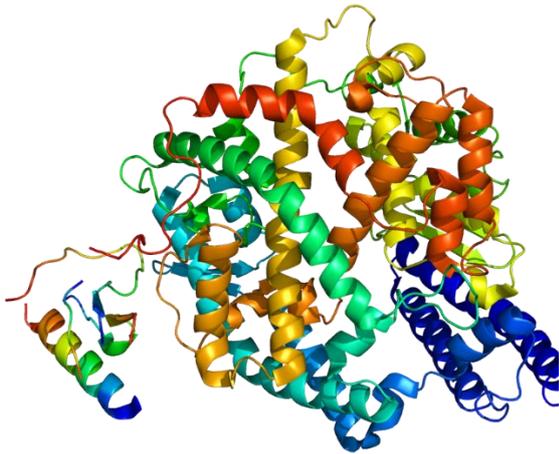


Figure 9. Structure de la protéine ACE2, un seul segment peptidique est enchassé dans la membrane cellulaire.

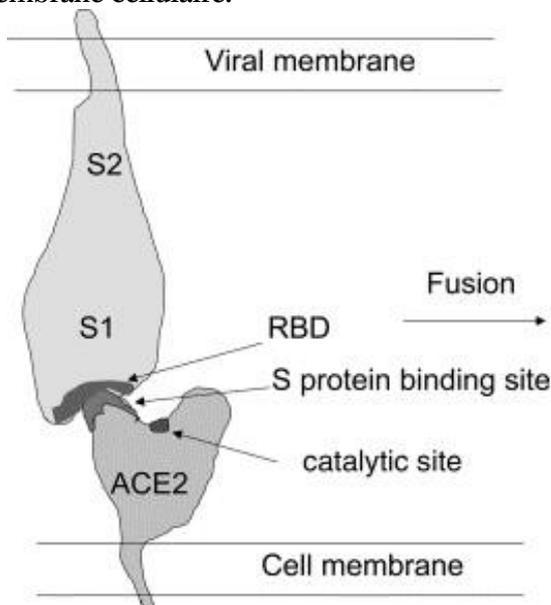


Figure 10. Schéma de l'interaction de la protéine S du virus et de la protéine ACE2 des cellules réceptrices¹⁵

en chef islandais. La mortalité dépend de l'âge et des comorbidités (voir plus haut), mais il dépend aussi d'autres éléments.

On peut citer, selon certaines études :

** les personnes de groupe sanguin A seraient plus sensibles que les celles du groupe O

** la sévérité de l'atteinte dépendrait de la spécificité des groupes majeurs d'histocompatibilité (HLA)

** une préexposition à des coronavirus qui ont induit une réponse immunitaire cellulaire et/ ou humorale peut avoir une action protectrice

** à l'inverse, une préexposition à des coronavirus qui ont induit une réponse immunitaire humorale peut avoir une action négative à cause d'anticorps facilitant du type ADE (Antibody dependant enhancement)

Remerciements à Daniel Locker et Annie-Claude Roche pour leurs aimables conseils.

Michel Monsigny

Professeur des Universités honoraire

¹⁵ Prabakaran P.2004 A model of the ACE2 structure and function as a SARS-CoV receptor Biochem. Biophys. Res. Com. 314, 235-241

Les pandémies de 1348, 1918 et 2020

Essai de comparaison

Claude Baconnet

Comme suite à l'étude de Michel Pertué (« les grandes épidémies qui ont frappé l'Empire romain ») je propose une étude comparée de trois pandémies.

Bactéries et virus sont à l'origine de la pandémie en 1348, en 1918 et aujourd'hui. La peste noire ou mort noire, qui a sévi entre 1348 et 1352 a pour origine une bactérie qui a été très tardivement identifiée en 1894 par un médecin franco-suisse, Alexandre Yersin, et baptisée *Yersinia pestis*. Elle se manifesta sous deux formes, bubonique et surtout pulmonaire. Elle est le plus souvent mortelle. Le rôle des rats et des puces a été déterminant dans la transmission de la maladie. La grippe espagnole en 1918 est d'origine virale, et son origine continue à être discutée. C'est en Espagne, restée neutre pendant la première guerre mondiale, et non soumise à la censure comme dans les pays belligérants, qu'une épidémie de grande ampleur est signalée, provoquant de nombreux décès. D'où son nom ! C'est un virus de la grippe A (H1N1). Cette vague virale très contagieuse présente des symptômes respiratoires. Dans la pandémie actuelle l'agent responsable très vite

cerné, est un nouveau corona virus, le Covid-19, inconnu jusqu'alors. Le réservoir de ce virus est probablement animal (chauve-souris, pangolins des marchés vivants de la Chine), mais la transmission inter-humaine est établie.

L'expansion de la maladie Dans les trois cas le fléau se répand à l'échelle du monde.

En 1348. Le monde connu est un monde sans l'Amérique, l'Océanie et une grande partie de l'Afrique, mais l'Europe et l'Asie sont très bien reliées par la Méditerranée et la steppe asiatique. Ce monde est déjà interconnecté. L'épidémie est sans doute partie d'Asie centrale. Au 13ème siècle la dynastie des Mongols s'installe en Chine ; les Khans mongols de la Horde d'or dominant le monde des steppes de la Sibérie à la Caspienne. Un commerce terrestre fructueux s'établit le long de la « route de la soie » et aboutit aux comptoirs de la Mer Noire tenus par les Génois et les Vénitiens, puis dans les ports de la Méditerranée. Venue d'Asie la peste est signalée en 1346 à Pétra, comptoir génois en face de Constantinople. Le fléau gagne Alexandrie, Messine, Marseille en 1347. Suivant les courants commerciaux et les échanges la maladie se

répand en Provence (Avignon et la papauté), remonte la vallée du Rhône. Elle progresse aussi vers la Catalogne, l'Aquitaine. Le port de Bordeaux est touché en juin 1348. La peste gagne l'Angleterre par voie maritime et revient en France par la Normandie. Elle affecte Paris, capitale royale en août 1348. La guerre de Cent ans s'interrompt alors devant le fléau. Elle s'étend encore à l'Europe du nord (Scandinavie), à l'Allemagne, à l'Italie. Cette peste noire devient moins meurtrière à partir de 1353, et malgré des retours dévastateurs (exemple 1360-1362) s'éteint progressivement.

La grippe espagnole de 1918 éclate dans un monde où les échanges sont déjà planétaires. L'Europe le domine par son avance technologique, industrielle, financière, son activité commerciale, ses conquêtes coloniales en Asie et en Afrique. Elle éclate la dernière année d'une guerre devenue mondiale. Le rôle des militaires et leurs déplacements vont être essentiels dans la transmission de la maladie. Son origine reste encore discutée aujourd'hui par les historiens. Elle serait née aux Etats-Unis (Kansas) d'un virus aviaire. Y a-t-il eu un lien avec la Chine ? Les États-Unis sont très vite submergés par l'épidémie qui se répand au gré des mouvements de troupes (débarquement à Bordeaux en avril 1918) dans toute la France, en Grande-Bretagne et dans les autres pays européens. Par le biais des relations maritimes les empires coloniaux sont touchés (Afrique, Asie) mais aussi l'Amérique latine. Elle se manifeste en trois vagues successives et ne disparaît qu'en 1921. La population mondiale s'est progressivement immunisée contre l'agent infectieux.

La pandémie actuelle 2020, en cours d'expansion, plus de 184 pays touchés fin mars 2020. Aujourd'hui la mondialisation est complète : les hommes, les produits agricoles et industriels, les capitaux, les informations s'échangent de plus en plus, et de plus en plus vite, sur la planète. L'origine se situe en Chine avec pour épicode la ville industrielle de Wu Han. Le virus se répand malgré un confinement strict dans la province, les autres régions sont plus ou moins touchées. Il attaque les pays

limitrophes : Hong Kong, Taïwan, Singapour, la Corée du sud, le Japon... L'espérance de pouvoir endiguer le fléau s'avère vaine. Par le Moyen-Orient, puis depuis le printemps l'Europe occidentale, notamment dans un premier temps l'Italie (le nord surtout), puis l'Espagne et la France, plus tardivement le Grande-Bretagne, moins intensément l'Allemagne. Enfin les Etats-Unis, particulièrement les régions côtières (New York, la Californie) deviennent le premier foyer épidémique. La Russie est dans l'expectative. Il semble que la nouvelle route de la soie, prônée par les chinois depuis quelques années, a pu être le véhicule du virus. Les échanges économiques, la présence d'une diaspora chinoise nombreuse, dans des pays comme l'Iran ou l'Italie du Nord, ont sans doute été déterminants dans la diffusion épidémique. L'Amérique latine (Brésil), l'Afrique, l'Inde sont en cours de contamination. Le manque de détection actuel ne laisse aucun doute sur la venue du virus dans ces régions.

La mortalité et ses conséquences. 1348 : la « mortalitas », « la mort noire »

Entre 1347 et 1352 on évalue entre 20 et 40 millions le nombre de morts en Europe. Cela représente sans doute un tiers de la population. Dans les villes la proportion atteint la moitié, premières touchées à cause de la promiscuité, du manque d'hygiène, des contacts commerciaux plus intenses. Des exemples sont évocateurs de l'ampleur de cette mortalité. En France, dans la petite ville de Givry-sur-Saône, le vicaire de la paroisse note sur son registre 50 décès en mars 1348, mais 302 au mois d'août. La population française tombe de 17 à 10 millions d'habitants. En Italie 80% des conseillers des villes disparaissent. En Espagne de 30 à 60% des évêques. De nombreux cardinaux de la papauté d'Avignon décèdent. L'Europe n'est pas seule décimée. L'empire byzantin paie un lourd tribut et accroît son déclin. Le monde musulman n'est pas épargné, la ville du Caire voit sa population passer de 500 000 à 300 000 habitants. La peste s'est abattue en Europe sur une population nombreuse en réel essor démographique au 13ème siècle, mais dès le début du 14ème très affaiblie par les famines et les guerres. Les

conséquences économiques sont profondes : on assiste à une chute brutale de la production agricole faute de bras (céréales, vins moins 50%). Les échanges se contractent, les faillites se multiplient, la main d'œuvre est devenue rare et on doit mieux la rémunérer, le servage disparaît complètement. La médecine de l'époque est très démunie devant la maladie dont on ignore les mécanismes de transmission. On pense que la corruption de l'air est à l'origine de la peste. On voit cependant apparaître quelques mesures de prophylaxie. On se défend par des fumigations ; on recourt déjà à la quarantaine. Les premiers confinements apparaissent à Raguse en 1377, à Venise en 1403, à Marseille dès 1383. Des lazarets sont créés pour les contagieux. Des règlements de peste sont rédigés. Les voyageurs doivent être munis d'un « billet de santé » pour entrer dans les villes. L'explosion du nombre des décès pose d'énormes problèmes. Les bras manquent pour les sépultures. Les cimetières sont insuffisants (de nouveaux sont créés en dehors des villes). On autorise même l'immersion des corps dans le Rhône en Avignon, et à Venise dans le grand canal. Les rites religieux sont abrégés. Les prêtres en première ligne paient un très lourd tribut. L'insécurité dans les villes désertées augmente. On les quitte en effet pour la campagne. Boccace dans le *Décameron* met en scène des jeunes gens qui ont fui la ville de Florence et les dangers de la peste. On cherche aussi des coupables. L'angoisse s'abat sur les populations, provoquant des réactions de fuite et d'agressivité. Les lépreux, les sorcières, les juifs surtout sont les boucs émissaires. Les médecins, incapables de guérir, sont souvent des juifs, de même que les banquiers que l'on jalouse. On accuse les juifs d'empoisonner les puits. Les violences se multiplient contre eux, en Provence, dans la vallée du Rhône, en Alsace. Un véritable pogrom a lieu à Strasbourg. L'Allemagne, la Suisse sont aussi concernées. Le pape Clément VI à Avignon promulgue en vain une bulle pour les protéger. La population ébranlée se réfugie dans la prière ; les processions (les flagellants) sont organisées par l'Église, qui condamne les recours aux charmes, amulettes et autres talismans qui se multiplient dans l'angoisse

générale. Sur le plan artistique les conséquences sont aussi importantes. Les thèmes douloureux l'emportent : Vierges de douleur, Christs en croix, danses macabres (à Rouen dans l'âtre Saint Maclou, dernier témoin des charniers de pestiférés du Moyen Âge), représentation célèbre de Bruegel du Triomphe de la mort. L'art funéraire se transforme : le gisant dans les chapelles est remplacé par le cadavre du « transi ».

La « grande tueuse » de 1918

Le virus est violent, nouveau, la population n'a aucune immunité. Dans le monde on évalue les pertes entre 20 et 50 millions de morts, certains vont jusqu'à 100 millions. En France la grippe dite espagnole a provoqué au moins 240 000 morts, dont 33 000 dans l'armée, qui s'ajoutent aux hommes décédés aux combats. En dehors de l'Europe, l'Inde voit disparaître 6% de sa population avec 18 millions de morts, la Chine sans doute 9 millions, les États-Unis au moins 500 000. C'est aux États-Unis que commence l'épidémie, et le pays est vite en proie au chaos. L'Europe ensuite, dès octobre 1918. La maladie est accompagnée de complications pulmonaires qu'on ne sait pas soigner. Les adultes entre 30 et 40 ans sont les plus touchés sans que l'on trouve une explication. Il est certain que les organismes affaiblis par les privations de la guerre ont mal résisté (cf. la guerre de cent ans en 1348). Les morts par la grippe se sont ajoutés aux pertes liées au conflit, mais les non-belligérants ont été aussi profondément frappés. Les moyens de lutte sont pourtant sans commune mesure avec ceux du Moyen-Âge. La révolution pasteurienne a eu lieu (premier vaccin en 1885, création de l'institut Pasteur en 1888). Calmette a fait de nombreuses expériences en Indochine sur les maladies infectieuses. La prise de conscience a été tardive à cause de la guerre et de la censure. On a sous-évalué l'épidémie, comme diluée dans l'horreur des combats, et ses conséquences cachées par les morts plus glorieux de la guerre. Il est étonnant que par la suite aucune étude scientifique sérieuse et approfondie n'ait été entreprise. Les conséquences économiques et sociales se perdent dans celles de la guerre elle-même. On retrouve cependant des

manifestations communes à toutes les épidémies : multiplication des enterrements collectifs, les responsables des pompes funèbres étant dépassés, mesures de quarantaine, port de masques protecteurs... Les liens entre la mortalité et la pauvreté sont avérés. Malgré l'euphorie de la victoire, des critiques se sont élevées. On a essayé de trouver des boucs émissaires. En France on accuse les allemands d'empoisonner la nourriture des soldats français. Les clivages sociaux entre riches et pauvres, villes et campagnes, Paris et la province sont présents. Des remèdes divers, des élixirs sont employés montrant l'angoisse des populations. On peut noter aussi la création au sein de la SDN d'un comité d'hygiène, ancêtre de l'OMS. Mais les conséquences de la guerre sont trop prégnantes et gommant celles, plus spécifiques, de l'épidémie qui mérite cependant le nom de « grande tueuse ».

La pandémie actuelle de 2020

En 2020, la mondialisation est complète. On parle de globalisation même si un monde connecté, plus réduit, existait précédemment. L'origine de l'épidémie est asiatique, comme pour la peste noire. Les premiers cas sont détectés en novembre 2019 autour de Wu Han, province du Hubei, et contrairement aux virus précédents (1957 la grippe asiatique, 2002 le SRAS, 2012 le MERS), qui avaient été cantonnés en Asie, le corona virus actuel s'étend avec une extrême rapidité. La peste noire, elle, avait très lentement gagné l'Europe au gré de la navigation maritime. Les moyens de communications modernes très denses, notamment aériens, ont été les vecteurs de cette explosion. Au 31 mars 184 pays sont contaminés. Il faut noter que le virus se répand aujourd'hui en temps de paix, contrairement à la peste noire en pleine guerre de Cent Ans, et à la grippe de 1918 dernière année du premier conflit mondial. L'information circule très rapidement (ce n'était pas le cas en 1348, ni en 1918 à cause de la censure appliquée par les pays en guerre) dans un monde médiatisé. Elle décrit les progrès du mal. Le compte macabre des décès est quotidien. Même si 85% des cas sont bénins, la mortalité est forte, concernant surtout les personnes âgées et

épargnant les jeunes. La science se mobilise immédiatement face au virus. Les moyens scientifiques sont impressionnants : réanimation, antibiotiques contre les surinfections. Les laboratoires sont en relations constantes et échangent leurs découvertes. La recherche d'un vaccin est lancée. Pour la première fois une action de coordination internationale est mise en place dans le cadre de l'ONU avec l'OMS. C'est la grande différence avec les crises antérieures. Les différents États mettent en place des politiques d'urgence : confinement, multiplication des tests de détection, port de masques... Au départ ces politiques divergent, certains préférant laisser l'épidémie créer des immunités afin qu'elle s'éteigne d'elle-même (exemple : Hollande, Suède, au début Grande-Bretagne, Trump aux Etats-Unis). Mais l'unanimité progressivement s'affirme autour du vieux remède du confinement ou de la quarantaine employé dès 1348... L'emploi des masques de protection, dont la fabrication est trop concentrée dans quelques pays (Chine surtout), donne lieu à une véritable concurrence, voire à une surenchère. Comme précédemment les conséquences économiques et sociales sont profondes. Les liens étroits tissés par la globalisation se déchirent. Les échanges maritimes et aériens s'arrêtent brutalement, mettant en péril les chaînes de production liées entre elles au travers de la planète (pharmacie). Les productions industrielles diminuent, ou même s'effondrent (automobile, aéronautique). Les services sont très touchés, comme le tourisme qui était devenu mondial. Les bourses reculent drastiquement, même si la crise actuelle n'a pas d'origine financière, comme celles de 1929 ou de 2008. La consommation baisse : 3 milliards et demi d'hommes sont confinés. Tous les secteurs sont concernés : l'énergie (chute de la consommation du pétrole, le prix du baril passe de 100 à 25 dollars), l'automobile, l'aviation, mais aussi la pêche, la restauration et l'hôtellerie, les loisirs culturels, les voyages... La montée accélérée du chômage concerne toutes les sociétés et provoque dans les pays développés l'intervention des gouvernements. En France : aide aux entreprises pour éviter les licenciements et indemnisation partielle du chômage. Il est

impossible de prévoir l'ampleur et la durée de la récession. L'État français envisage de soutenir les grandes entreprises (Air France par exemple menacé de faillite ou de rachat) par une entrée au capital ou même une nationalisation temporaire. Une intervention au niveau européen est en cours de négociation. Il est certain que la fracture entre pays riches développés et pays pauvres marqués par la pression démographique, l'analphabétisme, le retard technologique va s'approfondir (exemple : comment nourrir la population de l'Égypte, 100 millions d'habitants en 2020, pays le plus peuplé d'Afrique, sans importations de céréales). Sur le plan social, comme pendant la peste noire ou la grippe espagnole, l'angoisse gagne les esprits. Les fausses nouvelles se répandent par les réseaux sociaux (théorie du complot, un virus échappé d'un laboratoire, ruée sur des remèdes miracles). Les mêmes réflexes poussent les urbains à se réfugier à la campagne, comme dans la Florence du 14^{ème} siècle. Les parisiens partent pour l'ouest de la France avant le confinement. La fracture sociale devient manifeste notamment dans l'habitat des villes, là où le tissu urbain est très dense (le département 93 dans la région parisienne). Les réactions égoïstes de certains sont identiques dans les trois crises : jalousies, dénonciations, vols (de masques...), refus de côtoyer certains voisins. Mais le dévouement sans limite des soignants, l'aide aux plus pauvres sont des aspects réconfortants. Les croyants font appel à la prière. Le pape François s'adresse aux catholiques sur une place Saint Pierre désertée, au pied du crucifix miraculeux de l'église romaine de San Marcello, invoqué déjà en 1552 lors d'une épidémie de peste qui ravageait la ville. Au moment où ce texte est rédigé nous sommes au centre de la pandémie, la visibilité est nulle ! Quelle sera sa durée ? son ampleur ? sa mortalité ? Comment la sortie du confinement et la reprise d'une vie sociale et économique normales pourront-elles s'organiser ? Y aura-t-il de nouvelles vagues épidémiques ? Cette tragédie aura-t-elle des conséquences sur les relations internationales (Chine- USA), sur le fonctionnement de l'Europe dépourvue d'une politique sanitaire commune qui est à la peine après le Brexit ? De nouvelles orientations du

capitalisme mondial seront-elles possibles ? Quel avenir pour l'action écologique ? Comme toujours dans les grandes catastrophes se révèlent le meilleur et le pire de la nature humaine.

Claude Baconnet

Membre de l'Académie d'Orléans

Section Belles-Lettres et Arts

Clerodendrum et Cie

Christian Froissart

Pour tous ceux qui sont privés du spectacle de la nature pour la durée du confinement, voici une brève rencontre avec quelques plantes peu connues : le genre *Clerodendrum* L.

La nature a dessiné de multiples formes de fleurs. Ce mot « fleur » évoque en priorité celle de la rose ou de la pivoine : des organes reproducteurs, étamines et pistils, au centre formant le coeur, entourés de pétales constituant la corolle et de sépales ou calice. Sa symétrie est axiale (l'axe de symétrie passe par le coeur de la fleur, dans le prolongement de la tige) ou, pour les botanistes qui ne parlent jamais comme tout le monde, actinomorphe. À l'opposé, la conformation des pensées par exemple, est dite zygomorphe car elle présente une symétrie bilatérale (l'axe de symétrie partage la fleur de bas en haut). Ces fleurs zygomorphes suggèrent facilement un animal (gueule-de-loup par exemple) et plus souvent un insecte, comme en témoignent les noms donnés à plusieurs orchidées : les *Phalenopsis*, ces orchidées à grosses feuilles charnues et à fleurs aplaties vendues dans toutes les jardinerie ont un nom qui signifie « ressemblant à une phalène (genre de papillon nocturne) ». Chez les *Ophrys*, la ressemblance est tellement poussée que les insectes imités, tentent de s'accoupler avec les fleurs, sans aucune satisfaction pour eux, mais pour le plus grand

bonheur de l'orchidée fécondée par le pollen récolté lors d'une tentative précédente. Les noms spécifiques attribués à ces *Ophrys* sont évocateurs : *insectifera* (porte insecte), *apifera* (porte abeille) ou encore *fuciflora* (à fleur de bourdon).

Ces allures d'insectes se sont répandues chez plusieurs autres genres notamment dans l'ordre des Lamiales, autrement plus faciles à cultiver dans nos jardins que les capricieux *Ophrys*. Les genres concernés font la navette entre les familles Verbénacées et Lamiacées au grès de l'évolution des classifications cladistiques. Les très grandes étamines des genres en question viennent encore renforcer cet « effet papillon » imitant les antennes filiformes des lépidoptères. Les fleurs de ces genres sont en général regroupées en panicules, cymes ou corymbes, donnant l'illusion d'un vol en escadrille. Ce sont quelques sujets de ces deux familles que je vais présenter.

Commençons par le plus connu, toutes proportions gardées, le *Clerodendrum tricotomum* Thunb., parfois appelé « Arbre du clergé » à la suite d'une mauvaise traduction du nom de genre. Si « dendron » désignait bien l'arbre chez les Athéniens, « Klêros » ne doit pas être traduit par « clergé » mais par « sort ou lot » (chez les Grecs, les « klêrikos » étaient ceux qui avaient tiré le bon lot, en



Figure 1. *Clerodendrum tricotomum*
Curtis Botanical Magazine Vol 107
1881

l'occurrence, les chrétiens). Ce nom, repris par Karl Linné, a été donné par le botaniste et excellent helléniste hollandais Johannes Burman, à cause des propriétés vermifuges de certaines espèces, traditionnellement utilisées en Inde du Nord : selon la concentration en substances actives, le remède pouvait débarrasser les patients traités, soit de leurs parasites intestinaux, soit du fardeau de leur existence... Un bon ou un mauvais tirage, en quelque sorte !

Le nom d'espèce *trichotomum* a été attribué par un élève de Karl Linné, Peter Thunberg, le premier Occidental à herboriser au Japon et à décrire cet arbre à partir de sujets découverts pendant ses explorations. Il fait référence à la ramification ternaire des inflorescences (littéralement « coupé en trois »). La Japon veillant jalousement sur ses trésors, y compris végétaux et toute exportation de matériel vivant était formellement interdite à l'époque de Thunberg. Ce n'est qu'un siècle plus tard que les premiers *Clerodendrum* parviendront en Europe, envoyé par Philippe von Siebold, un médecin naturaliste bavarois qui passa 6 ans au Japon pour le compte de la Compagnie des Indes hollandaises et parvint, malgré l'interdiction, à expédier plantes et documents en Europe.

Le nom japonais « Kusagi » signifie « arbre puant ». Comme beaucoup de Lamiales, le Clérodendron (c'est ainsi que le nom scientifique est francisé) est une usine à parfum. Il suffit d'effleurer son feuillage pour que s'exhale une curieuse senteur, un mélange indéfinissable de beurre de cacahuète et de cachet d'aspirine. Bien que ni cette description ni le nom japonais ne soient très engageants, cette odeur laisse une impression plutôt plaisante,

après un premier réflexe de rejet. Et l'habitude venant, un plaisir certain m'envahit quand, après avoir taillé cet « arbre puant » ou désherbé sous sa couronne, je retrouve mes vêtements imprégnés de ses effluves.

Aussi curieuse qu'elle soit, cette caractéristique ne suffirait pas pour justifier la place que le Clérodendron mériterait dans les jardins. C'est avant tout grâce à son extraordinaire floraison que lui revient ce privilège : une multitude de fleurs aux corolles blanches émergeant de calices rosés et pourvues de très longues étamines blanches. Les premières apparaissent au milieu du mois de juillet et les dernières à la fin du mois de septembre. Elles sont disposées en cymes s'épanouissant au sommet des branches. Cette floraison est délicieusement parfumée, et au plus fort de l'été, elle est perceptible dans un rayon de plus de 10 mètres autour de l'arbre.

Quand les fleurs se fanent, les calices persistent, deviennent rouges et turgescents. Ils prennent la forme d'une petite étoile à 5 branches portant en son centre, si la fleur a été fécondée, une baie bleu turquoise, plus ou moins sphérique. Cette fructification, extrêmement décorative, se maintient sur l'arbre jusqu'au milieu de l'automne.

Le port de l'arbre est élégant, malgré sa relativement petite taille, rarement supérieure à 5 mètres de hauteur. Il est ramifié depuis la base et présente une cime joliment arrondie. L'écorce est gris foncé, légèrement rugueuse et parsemée de grosses lenticelles. Le feuillage vert sombre, composé de grandes feuilles cordiformes prend une belle teinte dorée et bronze à l'automne.



Figure 2. *Clerodendrum trichotomum* fructification
Photo C. Froissart



Figure 3. *Clerodendrum trichotomum* var. *fargesii*

Peu exigeant quant à la nature du sol, ce clérodendron s'accommode de presque toutes les expositions à condition de ne pas être soumis à des vents violents et de recevoir un bon ensoleillement. Aucune maladie ni parasite ne semble l'incommoder.

Bref, une perfection en dehors de sa propension à dragonner les 5 premières années qui suivent sa plantation. Ces drageons sont toutefois faciles à arracher et reprennent sans dommage, s'ils sont replantés rapidement. De quoi faire plaisir aux amis du jardinier !

Pour résumer : un arbre élégant aux dimensions raisonnables, aux fleurs aussi jolies que suavement parfumées, aux fruits décoratifs, aux teintes automnales chatoyantes est un trésor pour les amateurs de jardins. Alors que les hybrides de magnolias asiatiques (*M. x soulangiana*), présents dans presque tous les jardins, ne sont agréables à regarder qu'à peine une semaine par an, *Clerodendrum trichotomum* est décoratif sans discontinuer pendant plus de 4 mois de l'année. Les Japonais ne s'y étaient d'ailleurs pas trompés puisqu'ils l'auraient déjà cultivé, à des fins ornementales, dès le Xe siècle, pendant la période Heian, l'apogée de leur culture.

Alors pourquoi les pépiniéristes européens le délaissent-ils ? Ceux que j'ai interrogés à ce sujet m'ont répondu qu'ils redoutaient sa frilosité. C'est une idée fautive ! *C. trichotomum* supporte sans difficulté des températures de -15°C, exceptionnelles sous nos latitudes. L'arbre de mon jardin a été planté il y a

25 ans et a supporté sans encombre 25 hivers orléanais, sans froids exceptionnels peut-être, mais avec des périodes de gel à -10° perdurant une dizaine de jours, des épisodes neigeux, des déluges de grêle et des tempêtes ventées.



Figure 4. *Clerodendrum bungei* Flrs et frts à Emei shan Sichuan Photo Cédric Basset



Figure 5. *Clerodendrum thomsoniae* Flore des serres et des jardins de l'Europe par C. Lemaire et al. Gand, Louis van Houtte, 1862-1865,

Une sous-espèce, *C. trichotomum* var. *fargesii* est originaire de Chine, province du Sichuan où le père Farges, missionnaire ayant succédé au père David herborisa à la fin du XIXe siècle. Elle est assez proche de la variété japonaise dont elle ne diffère que par un feuillage juvénile bronze et des calices d'un rose plus soutenu. Malgré sa provenance plus méridionale, elle supporte pratiquement les mêmes températures que l'espèce type.

Cette résistance au froid n'est hélas pas partagée par les 400 autres espèces du genre. *Clerodendrum. Bungei* Steud. est la seule autre qui survive en France métropolitaine (Riviera et quelques jardins privilégiés de Bretagne mis à part). Il s'agit d'un petit arbuste originaire de Chine centrale, dédié au botaniste russe Alexander von Bunge qui explora ces contrées. Les points forts de *C. bungei* : un joli feuillage juvénile rouge cuivré, une floraison de fin d'été, en cymes terminales, d'un beau rose bonbon anglais.

Ses points négatifs : une odeur du feuillage franchement désagréable et une prolifération incontrôlable de drageons. De plus, les fleurs actinomorphes n'ont pas l'aspect entomoïde des autres espèces décrites ici. La fructification n'est

pas aussi spectaculaire, les baies de *C. bungei* bien que bleues sont tellement foncées qu'elles paraissent noires. D'ailleurs, sans doute à cause de l'absence de pollinisateurs adaptés (probablement, des oiseaux souimangas) *C.*

bungei fructifie rarement en Europe.

Parmi les 400 autres espèces, 3 sont plus ou moins souvent cultivées en serre ou dans quelques zones au climat très privilégié.

La plus connue est *C. thomsoniae* Balf. f., une liane volubile, ligneuse à la base, au feuillage vert brillant et portant en été de grandes panicules terminales d'une trentaine de fleurs aux corolles écarlates, émergeant de calices d'une blancheur virginale. Le feuillage vert brillant est légèrement gaufré. Les étamines très raides et saillantes renforcent l'image d'un vol de papillons vermillon. Bien qu'originaires d'Afrique occidentale, les plantes peuvent hiverner sous abri vitré et être mises au jardin pendant l'été, dans un emplacement protégé du vent et du soleil trop ardent du milieu de la journée..

Une autre espèce volubile de l'ouest de l'Afrique tropicale, *C. splendens* demande plus de chaleur encore et une température hivernale minimale de 10°C. C'est bien regrettable, car il doit l'épithète de *splendens* (splendide) à une magnifique floraison aux calices et corolles rouge vif se détachant bien sur un feuillage brillant. Ici aussi la comparaison avec les papillons vient immédiatement à l'esprit.

Parfois cultivé également, l'espèce javanaise *C. speciosissimum* est un arbuste grimpant, mais plus souvent traité une herbacée rabattue tous les ans, avec des panicules de fleurs

rouge-orangé. La corolle possède un tube très long (40 mm), s'évasant en cinq pétales inégaux sur des étamines et un style de 20 mm. En Europe, il ne peut être cultivé qu'en serre chaude.



Figure . *Clerodendrum splendens* Edwards's botanical register. 1842



Figure . *Clerodendrum speciosissimum* Paxton magazine of Botany

Il est difficile de ne pas mentionner *C. paniculatum* et ses grandes panicules dressées. Les fleurs orangées, morphologiquement assez proches de celles de *C. speciosissimum* sont disposées en étage sur une frondaison elle-même étagée lui ont valu le nom anglais de « pagod flower ». Originaires d'Asie du Sud-Est où il est cultivé de longue date comme ornementale et pour des usages médicaux, sa culture en Europe n'est possible qu'en serre chaude abondamment éclairée et je ne l'y ai encore jamais vu. Par contre, il est souvent planté comme plante d'été à l'extrême sud-est des États-Unis (Floride, Nouvelle-Orléans et Texas) où la chaleur combinée à une humidité atmosphérique élevée lui permet de s'épanouir en l'espace de la saison chaude.

Il est difficile de ne pas mentionner *C. paniculatum* et ses grandes panicules dressées. Les fleurs orangées, morphologiquement assez proches de celles de *C. speciosissimum* sont disposées en étage sur une frondaison elle-même étagée lui ont valu le nom anglais de « pagod flower ». Originaires d'Asie du Sud-Est où il est cultivé de longue date comme ornementale et pour des usages médicaux, sa culture en Europe n'est possible qu'en serre chaude abondamment éclairée et je ne l'y ai encore jamais vu. Par contre, il est souvent planté comme plante d'été à l'extrême sud-est des États-Unis (Floride, Nouvelle-Orléans et Texas) où la chaleur

combinée à une humidité atmosphérique élevée lui permet de s'épanouir en l'espace de la saison chaude. Il est difficile de ne pas mentionner *C. paniculatum* et ses grandes panicules dressées. Les fleurs orangées, morphologiquement assez proches de celles de *C. speciosissimum* sont disposées en étage sur une frondaison elle-même étagée lui ont valu le nom anglais de « pagod flower ». Originnaire d'Asie du Sud-Est où il est cultivé de longue date comme ornementale et pour des usages médicinaux, sa culture en Europe n'est possible qu'en serre chaude abondamment éclairée et je ne l'y ai encore jamais vu. Par contre, il est souvent planté comme plante d'été à l'extrême sud-est des États-Unis (Floride, Nouvelle-Orléans et Texas) où la chaleur combinée à une humidité atmosphérique élevée lui permet de s'épanouir en l'espace de la saison chaude.

Voilà pour les plus spectaculaires, même si, parmi les 400 espèces du genre, beaucoup encore mériteraient quelques lignes s'il n'était aussi improbable de pouvoir se les procurer en Europe.

Certains pensent encore que mon énumération n'est pas complète, que j'ai fait un oubli important. Ils auraient eu raison il y a quelques années. La botanique évoluant sans cesse, de nouvelles études sont venues chambouler le bel



Figure . *Clerodendrum paniculatum* avec l'autorisation de Richard Lyons Nursery, Miami, Florida, USA.



Figure . *Rotheca myricoides* dans la serre tropicale de Wisley U.K. (Photo C. Froissart)



Figure . *Rotheca incisa* à Singapour Photo Cédric Basset

ordre des classifications que nous avons apprises.

C'est volontairement que je n'ai pas encore cité *Clerodendrum unguendens* dans l'énumération des espèces remarquables du genre, car il est récemment devenu *Rotheca myricoides* (Hochts.) Stean & Mabb.. Plusieurs caractères distinguent *Rotheca* de *Clerodendrum* : les calices des premiers ont une symétrie axiale (actinomorphe) et conservent leur aspect initial pendant la fructification. Enfin les fruits des *Rotheca* sont à mi-chemin entre drupe et tétrakène (ils sont légèrement charnus, mais se séparent en 4). Cela ne retire cependant rien au charme de *Rotheca myricoides*, ce végétal d'Afrique de l'Est : un petit arbuste dont la floraison bleu pâle, en panicules courtes, d'une dizaine de fleurs environ, évoque tant par la forme que par la couleur un vol groupé d'azurés des mouillères (*Phengaris alcon*). Assez facile de culture, à condition de pouvoir être abrité du gel en serre tempérée pendant l'hiver, il passera avec succès l'été à l'extérieur.

Il est malheureusement le seul du genre dans ce cas, aucun autre *Rotheca* n'étant, à ma connaissance, cultivé en Europe. Il y en a pourtant de magnifiques :

Rotheca hirsuta herbacée aux fleurs bleues au Zimbabwe,

Rotheca uncita à fleurs orange vif au Transvaal,

Rotheca incisa en Somalie, aux corolles blanches et au tube très long qui font ressembler



Figure . *Rotheca serrata* Photo Vinayaraj V R

les panicules à des bouquets de notes de musique (on la trouve sous les noms anglais de Do Mi Ré flower ou Musical notes plant) et pour terminer,

Rotheca serrata au Sud-Est de l'Inde, papillons au corps bleu et aux ailes blanches, également cultivé pour ses propriétés médicinales ...



Figure . *Tripora divaricata* Arboretum de Chollipo Corée du Sud. Photo Cédric Basset



(Détails)

En continuant la liste des « papillons bleus », nous trouvons une deuxième victime des révisions botaniques : *Tripora divaricata* (Maxim.) PD. Cantino. Un peu plus connu sous le nom de *Caryopteris divaricata* ou encore *Clerodendrum divaricatum*, il a fait l'objet en 1999 d'un nouveau genre qui se justifie par d'assez nettes différences morphologiques (la plupart des *Caryopteris* ont des petites fleurs groupées en thyrses serrés formant des pseudo-verticilles. Tous les lobes de la corolle tubulaire sont sensiblement égaux sauf le lobe inférieur qui est lacinié alors que les



Figure . *Trichostema arizonicum* Photo Michael J. Plagens. Observée à Madera Canyon, Sta. Rita Mts., Sta. Cruz Co., Arizona, USA. Sept. 2010.

fleurs de *Tripora* sont organisées en panicules lâches, et que les corolles présentent cinq lobes ovoïdes, étalés comme des ailes de papillons, le cinquième lobe, orienté vers le bas, plus allongé et étroit que les 4 autres est maculé de blanc. Les fruits des *Caryopteris* sont ailés, ceux de *Tripora* sont des tétrakènes).

Tripora divaricata, la seule espèce du genre, est originaire du nord de l'Extrême-Orient (Chine à l'Est de l'Himalaya, Japon, Corée du Sud). En simplifiant beaucoup, c'est une version herbacée et rustique de *Rotheca myricoides*, donc infiniment plus facile à cultiver que celle-ci. La floraison a lieu en fin d'été et la plante disparaît pendant l'hiver pour ressurgir au printemps suivant. Son seul défaut serait d'avoir un feuillage nauséabond (certains parlent même de poisson pourri) ce que je n'ai personnellement jamais perçu. Cela varie probablement d'un clone à un autre.

Le dernier genre de « plantes papillos » que je décrirai est le *Trichostema*. Il compte une dizaine d'espèces, originaires de l'Ouest et du Sud de l'Amérique du nord (majoritairement en Californie, Arizona, Texas avec 2 espèces au Mexique et une sur toute la côte Est des USA). Les espèces californiennes sont assez difficiles à cultiver en dehors des zones au climat méditerranéen, l'humidité

hivernale leur étant généralement fatale. Je suis parvenu une année, après plusieurs échecs, à faire fleurir *T. arizonicum* à partir de graines que j'avais obtenues par Internet. C'est une merveille.

L'unique espèce de l'Est des USA que l'on rencontre de la Floride au Canada est moins capricieuse : *T. dichotomum*. C'est une très jolie plante,



Figure . *Trichostema lanatum* Photo Stan Sheb au Regional Park Botanik Garden Californie

mais si petite qu'il faut se mettre à 4 pattes en admirer toutes les finesses. Contrairement aux autres *Trichostema*, elle est annuelle, ce qui explique qu'elle puisse survivre aux rigueurs des hivers canadiens.



Figure . *Trichostema purpusii* entre Cholula et le Popocatepelt (état d' Oaxaca, Mexique)

Cultiver *T. lanatum* du sud de la Californie est une gageure à laquelle j'ai jusqu'à présent toujours échoué. C'est bien dommage : les calices laineux rose vif font un contraste spectaculaire avec les corolles bleu électrique. Elle n'est pas sans rappeler, par ses couleurs, *Salvia pachystachys*, tout aussi difficile à cultiver dans notre pays.



Figure . *Trichostema dichotomum*

Enfin l'espèce du Sud du Mexique *T. purpusii* a des fleurs roses. Bien que je n'aie encore jamais eu la chance de pouvoir essayer de la faire pousser, mes expériences des

plantes de cette région (État d'Oaxaca) ont été plus souvent couronnées de succès qu'avec les plantes californiennes. Obtenir des graines est une autre histoire !

Cette liste n'est certainement pas exhaustive, car, en restant dans la famille des lamiacées, rien que dans les genres *Salvia*, *Plectranthus* et *Orthosiphon* au moins une trentaine d'espèces pourraient être comparées à des papillons.

Ici finit ce petit tour de jardin imaginaire et son vol de papillons multicolores.

Christian Froissart

Avril 2020

Les grandes épidémies qui ont frappé l'Empire romain

Michel Pertué

Chères consœurs, chers confrères,

Pour maintenir un lien entre nous et continuer de faire circuler des informations, le président m'a demandé de vous parler de grandes épidémies passées et comparables, par leur étendue, à ce que nous vivons en ce moment. Comme beaucoup d'entre vous ont certainement lu dans la presse des articles sur la grippe espagnole (notamment l'interview dans *Le Monde* de son historien, Freddy Vinet), le choléra au XIX^e siècle (épidémie provoquée, je le rappelle, par l'éruption du volcan Tambora, en 1815) et, bien sûr, la peste noire du XIV^e siècle (dont la dernière recrudescence eut lieu à Marseille en 1720), j'ai choisi d'évoquer des pandémies antérieures, celles qui ont durement frappé l'Empire romain, en m'appuyant sur le grand livre, récemment traduit en français, de l'historien américain Kyle Harper, *Comment l'Empire romain s'est effondré. Le climat, les maladies et la chute de Rome*, Paris, La Découverte, 2019 (son ouvrage a paru en anglais en 2017).

En 1955, Arthur E.R. Boak, dans son livre, *Manpower Shortage and the Fall of the Roman Empire in the West*, avait défendu isolément l'idée que le déclin démographique à Rome avait été si important, à partir du II^e siècle, qu'il était devenu insurmontable. L'insuffisance des données numériques et certaines faiblesses dans la démonstration n'avaient pas alors convaincu les spécialistes de la période et le lien entre la démographie et les épidémies ne fut plus par la suite un sujet d'interrogation. Au début des années 1960, on considérait encore que leurs

voisins germaniques représentaient pour les Romains un autre danger que les virus.

C'est à la suite d'un article de l'historien anglais Richard Duncan-Jones, en 1996, que l'idée s'imposa que la démographie romaine avait été effectivement très atteinte au II^e siècle et que quelque chose de grave s'était produit autour de 166. Grâce au développement de la très jeune histoire des agents pathogènes, on s'en rendit mieux compte à l'occasion d'un important colloque, en 2012. La peste antonine (la grande pestilence), vraisemblablement d'origine africaine, qui, après avoir remonté la mer Rouge, traversa l'empire d'est en ouest jusqu'en Gaule et en Germanie, monta au nord au-dessus du Danube et s'étendit aussi profondément en Orient, fut une épidémie de grande ampleur qui se développa par saccades de 165 à 172. On estime maintenant qu'il s'est agi d'un phénomène létal à un niveau inconnu jusqu'alors dans le monde romain : la moitié de la population de Rome fut éliminée et les pertes humaines, à l'échelle de l'Empire, sont estimées en moyenne aux alentours de 10 %, c'est-à-dire sept à huit millions d'habitants, sur un total probable de soixante-quinze millions. Autrement dit, la population fut ramenée au niveau où elle se trouvait au temps d'Auguste. Les conséquences économiques de cette hémorragie démographique furent évidemment très lourdes. L'Empire frôla même le désarmement car les légions furent décimées et faillirent disparaître en 172. On ne connaît pas de manière certaine l'agent pathogène de ce désastre : la variole est sans doute l'hypothèse la plus sérieuse. C'est en effet une maladie

infectieuse très contagieuse, facilement transmissible et redoutable, dont les signes cliniques sont très proches des observations de Galien qui fut témoin des événements.

Si la peste antonine fut longtemps sous-estimée, la peste cyprienne du III^e siècle a été quasiment oubliée avant d'être en quelque sorte redécouverte. Partie également d'Afrique, en Éthiopie, cette peste fut une nouvelle maladie transcontinentale de grande amplitude qui sévit pendant des années, de 249 à 262, et dont certains effets atténués et localisés se prolongèrent jusqu'en 270. À défaut des notes cliniques d'un grand médecin, nous disposons des sermons sur la mort, très explicites, d'un prêtre, Cyprien, évêque de Carthage. Son nom est donc resté attaché à cette peste qui vida l'empire. Un bilan global des pertes humaines est trop hasardeux, mais les chiffres locaux dont nous disposons ici ou là sont impressionnants : Alexandrie a sans doute perdu 60 % de sa population et, au plus fort de la crise, on comptait cinq mille morts par jour à Athènes. L'empereur Claude II lui-même a vraisemblablement été victime de la maladie. Les paléobiologistes hésitent entre deux hypothèses : une grippe, à partir d'un nouveau pathogène zoonotique (mais les symptômes respiratoires ne semblent pas signalés), ou bien une fièvre hémorragique virale. Une famille de virus hémorragiques semble correspondre à la pathologie et à l'épidémiologie de cette peste : le filovirus dont le représentant le plus connu est celui d'Ebola. Bien qu'ils soient extrêmement vieux, les filovirus n'ont été identifiés que dans la deuxième moitié du XX^e siècle, à l'occasion d'une série d'épidémies à petite échelle. Un diagnostic rétrospectif ne sera jamais établi avec certitude, mais les symptômes hémorragiques, le traumatisme et l'insistance mise sur la nouveauté de la maladie par les contemporains plaident pour un filovirus. Son extension sur une grande échelle au III^e siècle dans le bassin méditerranéen fut au point de départ d'une crise sans précédent qui brisa l'État romain. Dans les années 260, l'empire se morcela, ses frontières furent franchies, l'armée entra en crise et la vie économique se désintégra. Ces graves événements signifièrent la fin d'une époque. Le changement fut particulièrement marqué dans le domaine religieux. Alors que la peste antonine avait provoqué un retour aux cultes apolliniens

les plus archaïques, celle de Cyprien marqua le recul du polythéisme traditionnel et favorisa le développement du christianisme (la promesse de la résurrection, l'éthique d'un amour sacrificiel, la compassion mise au premier plan, la capacité à créer de nouveaux réseaux familiaux entre des étrangers).

Au VI^e siècle, la peste justinienne, venue également d'Afrique, se répandit dans l'empire et resta présente dans la zone méditerranéenne pendant deux siècles, de 541 à 759. Après une première vague initiale très violente, des recrudescences régulières se produisirent et, après un temps d'accalmie dans la première moitié du VII^e siècle, le mal se propagea à nouveau à partir d'un foyer ibérique. Dans le bassin occidental de la mer Méditerranée, la documentation est faible, mais nous sommes beaucoup mieux informés pour l'Empire romain d'Orient. Son ravitaillement, notamment celui de sa capitale, qui comptait alors cinq cent mille habitants, dépendait d'un vaste système de transport, à partir de la Haute-Égypte, et de stockage des céréales qui favorisa le développement des rats noirs ou rats des bateaux qui vivent près des humains. On sait de manière certaine que l'agent pathogène qui est à l'origine de la pandémie est le même qui frappa plus tard l'Europe au XIV^e siècle : la bactérie *Yersinia pestis*. Son génome a été séquencé à partir des restes archéologiques des victimes. Elle attaque le système lymphatique et submerge la réponse immunitaire. Le signe extérieur le plus visible, et le plus douloureux, de la maladie provoquée par l'*Y. pestis* est le gonflement des ganglions (bubones en grec), d'où le nom de peste bubonique qui lui a été donné. *Y. pestis* prospère dans les colonies de rongeurs d'Asie centrale, du type marmottes et gerbilles, dont le mode vie favorise sa transmission par les puces. Des épidémies de la peste bubonique avaient eu lieu avant Justinien, mais leur étendue et leur expression étaient restées limitées.

Il en fut tout autrement au VI^e siècle. La contamination des rats noirs provoqua en effet une épizootie invisible considérable dont les humains furent en quelque sorte accidentellement les victimes (marmottes, gerbilles → puces → rats noirs → puces → hommes et transmission d'homme à homme). Pourquoi cette chaîne fut-elle constituée à une si grande échelle ? Parce que, toutes les conditions

génétiques et écologiques étant réunies, un brutal changement climatique dû à des éruptions volcaniques en 536, « l'année sans été », et à nouveau en 540-41, provoqua un bouleversement de l'habitat des rongeurs et un grand froid favorable à la propagation de la peste bubonique. Les années 530 et 540 ont été les plus froides de l'Holocène. On estime que Constantinople perdit la moitié de sa population. Alexandrie fut désertée et ruinée. Procope considérait que l'Empire perdit la moitié de sa population. Il est en effet très probable que la mortalité provoquée par la peste de Justinien ait été comparable à celle de la peste noire, c'est-à-dire de l'ordre de 50 % (la population totale de l'Empire romain d'orient était alors de trente millions d'habitants). Car, comme au Moyen Âge, le trait distinctif de cette épidémie fut sa capacité à se répandre dans les campagnes où vivaient 85 à 90 % des gens. Justinien fut infecté, mais il eut la chance de faire partie de ceux qui survécurent. Le début brillant de son règne fut suivi par ce qu'on a appelé « l'autre âge de Justinien. » Là aussi, ce fut la fin d'une époque.

Hier encore, les études nouvelles des maladies et du climat avaient été ajoutées à ce qu'on appelle les sciences auxiliaires de l'histoire qui est centrée sur l'homme. La nouvelle histoire environnementale prend de l'ampleur, semble renverser l'ordre des choses et faire de la nature l'objet principal des investigations et la cause majeure de la marche des événements. Cette évolution fait évidemment débat. Il ne faut pas substituer une explication mono-causale à une autre. C'est un entrelacs complexe de dynamiques variées qui rend compte de la marche des choses.

L'interrogation ancienne sur la chute de l'empire romain à laquelle Gibbon donna, comme l'on sait, une place toute spéciale dans la pensée occidentale (causes internes ou externes) est complètement renouvelée par l'étude des maladies et du climat. Enfin, ces travaux nouveaux nous invitent même à réexaminer la notion d'Antiquité tardive.

Contentons-nous ici, dans cette sorte de « brève », de revenir, pour conclure, à l'idée initiale du président et d'établir, si possible, des liens avec ce que nous vivons actuellement. L'histoire nous invite, je crois, à comprendre plusieurs choses. D'abord, les espèces microbiennes sont innombrables et nous n'en connaissons depuis

peu qu'une infime partie. Ensuite, les épidémies sont souvent provoquées par des agents pathogènes zoonotiques. Bien entendu, les milieux naturels des animaux évoluent avec le reste de la nature. Mais l'action de l'homme est aussi à prendre en compte. Outre bien d'autres aspects de l'activité humaine qu'il serait trop long d'examiner ici, pointons une question très actuelle : l'allongement des circuits économiques n'est pas sans risque et les Romains en ont fait la dure expérience en s'approvisionnant massivement en Afrique. Notons encore la durée de ces épidémies. Certes, les Romains étaient beaucoup moins savants que nous ne le sommes, leurs connaissances médicales étaient rudimentaires et ils n'avaient notamment aucune notion de la contagion (ceux qui l'entrevoyaient pensaient que la transmission se faisait par le regard, sens majeur dans la culture occidentale : c'est par le regard que la Méduse pétrifiait ceux qui l'approchaient). Il n'en demeure pas moins qu'une épidémie ne disparaît pas rapidement. Pour beaucoup d'entre elles, la métaphore de la vague est impropre et il est plus exact de parler de recrudescences parce que les foyers de l'épidémie ne sont pas détruits et qu'ils peuvent être rallumés à de nouvelles occasions. Enfin, il est clair que la maîtrise des choses qui fut longtemps un programme et une certitude est illusoire et que nous sommes et demeurons très vulnérables.

Confinement et commémoration

Jacqueline Suttin

Chères Consœurs, chers Confrères,

Au cours d'une opération de rangement et de classement initiée par le confinement, j'ai retrouvé deux coupures de presse qui me paraissent d'actualité en cette année de commémoration johannique.

La première est un article paru dans la République du Centre en novembre 1953. Il est rédigé par Robert Refoulé, membre de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, notre devancière, à l'occasion du décès du Vicomte Louis d'Illiers, également membre de la Société, que notre confrère Jean-Pierre Vittu a mentionné dans son diaporama consacré en avril dernier au peintre Jean Dupas.

Après avoir rappelé le rôle de Louis d'Illiers dans le rétablissement des relations entre la France et le Vatican, Robert Refoulé raconte : « Ces pourparlers avaient coïncidé avec les fêtes de la canonisation de Jeanne d'Arc. Les Orléanais qui s'étaient rendus à Rome considéraient d'Illiers comme leur Providence. On lui apprit alors que les frères de la Pucelle avaient laissé des descendants innombrables qui, tous, exigeaient des places dans la tribune d'honneur. Il s'efforçait de contenter tout le monde selon ses moyens. Le matin, il conférait avec les cardinaux ; l'après-midi il visitait les vieilles basiliques ou flânait le long de la Via Appia. »

À la lecture de ces lignes, je pensais que des années plus tard, Louis d'Illiers avait dû faire bénéficier ses confrères de souvenirs aussi marquants. Effectivement, après le déconfinement, ayant pu accéder à la collection des Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, j'ai trouvé dans le volume de 1933, pages 69 à 107, ses **Lettres de Rome** dont j'ai extrait les trois pages ci-dessous :

La Canonisation de Jeanne d'Arc

Faites appel, mon ami, à toute votre patience : vous allez assister à une canonisation, c'est-à-dire que, pendant six heures, vous n'allez bouger de votre tribune que pour vous dégourdir un peu les jambes dans les basses nefes ou pour prendre un cinzano à la buvette des gardes-nobles. Nous sommes donc arrivés de grand matin à Saint-Pierre et c'est un de mes vieux amis, le comte Espierre, camérier de Sa Sainteté, qui nous a reçus à la porte de la Sacristie. Il nous a menés aux places mises à la disposition de l'Ambassade extraordinaire. Nous voisinions avec la tribune des Princes où se tenaient le duc et la duchesse de Vendôme. À notre gauche se trouvait la tribune occupée par le Corps Diplomatique accrédité près de Sa Sainteté ; en face était celle de la famille du Saint ; puis plusieurs autres attribuées à la Noblesse Romaine ou aux gens de qualité distingués par le gouvernement pontifical.

La décoration de l'église était la même que pour la béatification. Les grandes pentes de damas rouge et les guirlandes de lustres en faisaient la salle des fêtes la plus prodigieuse qu'il fût possible de concevoir. Les fenêtres étaient à demi-bouchées par des rideaux, mais des rais de soleil perçaient par endroits les profondeurs du temple ; une foule innombrable emplissait les nefs d'où provenait une rumeur étrange, faite de bruissements légers et semblables à ceux d'une mer lointaine. Quelques casques et les hallebardes des sentinelles émergeaient de cette houle, la garde noble en tenue rouge jetait une note violente auprès du maître-autel dont le baldaquin grandi par la pénombre semblait monter jusqu'aux assises du Dôme. Dans le chœur lui-même et entre les tribunes dressées le long des piliers, trois cents évêques vêtus et mitrés de blanc, tenant un cierge à la main, participaient de leur banc à la magnificence de l'office et figuraient un coin du Paradis tel que le représentent les peintres primitifs.

La cérémonie se déroula aux deux extrémités de ce parterre de prélats, entre le maître-autel et le trône pontifical dressé devant la chaire du Bernin. Elle tarda fort. Il fallut d'abord que le cortège, venant du Vatican, traversât toute l'église, et c'est bien lentement que la Sedia fait ce trajet. Le Pontife vêtu d'une chape blanche et or était entouré de sa cour, du Colonel des Suisses, lourd sous sa cuirasse damasquinée des gardes nobles, du Prince Assistant, un Colonna, presque un jeune homme mais singulièrement grand seigneur sous son simple collet noir, enfin d'une foule de jeunes monsignors chargés des détails de la cérémonie.

Vous savez qu'une canonisation se divise en deux parties : la canonisation proprement dite, puis la messe. La première partie est fort longue et monotone : les procureurs de la cause et les notaires pontificaux soumettent au Saint-Père les conclusions de la procédure qui a été entamée depuis de longues années et parfois depuis des siècles. Ce n'est qu'après l'approbation solennelle donnée par le Pontife que vient l'instant de la première invocation : « *Sancta Johanna d'Arc, ora pro nobis* », puis le glorieux *Te Deum* chanté en majeur dans un ton moins émouvant, mais plus joyeux que le nôtre.

Après le *Te Deum*, la messe commence, interrompue par les va-et-vient du Saint-Père entre son trône et le maître-autel et par la cérémonie des offrandes durant laquelle des

valets d'église apportent des tonnelets dorés, des pains, des cages contenant des tourterelles ou des colombes, des cierges monumentaux.

Toutes ces cérémonies sont intéressantes, pittoresques et tirent une véritable grandeur aussi bien du cadre dans lequel elles se déroulent que des lointains souvenirs qu'elles évoquent. Mais le moment le plus impressionnant de l'office demeure la messe elle-même, la Consécration, l'Élévation, alors que le Saint-Père offre l'Hostie Sainte à l'adoration de cinquante mille fidèles, la Communion, quand le Pape, debout au fond de l'Église, attend son Dieu qu'un des cardinaux apporte jusqu'à lui.

Je n'ai pas lieu de vous cacher qu'alors mon émotion l'emporta de beaucoup sur la curiosité. Une foule de pensées vint m'assaillir. Je revis le passé : Orléans délivré, les bourgeois dont le sang coule dans mes veines acclamant la jeune héroïne ; je songeai à la messe célébrée le 8 mai 1429 devant la porte Renard et dont celle-ci n'était qu'une lointaine répétition. Enfin, pourquoi ne pas le dire, je m'étonnais d'être là, moi enfant d'Orléans, mais aussi enfant de la défaite dont la jeunesse avait été bercée de l'écho du canon de Sedan, et je remerciai Dieu de m'avoir permis d'assister, à côté de mon ambassadeur représentant la France victorieuse, à l'apothéose de Jeanne dont la mission, par la volonté de Rome, devenait, aux yeux du monde, le symbole le plus élevé du passé glorieux, du présent lourd de lauriers et de l'avenir du peuple de France.

Nous étions arrivés à sept heures et demie à Saint-Pierre de Rome. Deux heures sonnaient quand le cortège pontifical sortit de l'église pour regagner le Vatican ; mais aucun de nous ne se plaignit de la longueur de la cérémonie. L'hommage rendu à Jeanne d'Arc et à la France avait été trop magnifique pour que nous ne sortions pas de Saint-Pierre de Rome pénétrés de reconnaissance envers le Souverain Pontife qui avait su, d'une manière si délicate, célébrer à la fois nos victoires et la réconciliation heureusement accomplie entre le Saint-Siège et notre patrie.

Espérons que la commémoration du centenaire – actuellement différée – laissera un aussi grand souvenir aux participants.

L'autre coupure de presse est une photo extraite de *The Advocate*, un hebdomadaire de Melbourne, daté de mai 1954, montrant un



Figure 1. *Joan of Arc was remembered of this ceremony before the statue of the Maid of Orleans at the Public Library yesterday. Wreaths were hold by the French Ambassador (M. Louis Roche) and the president of the French Australian Association of Victoria (Professor A.R. Chisholm).*

rassemblement autour d'une statue de Jeanne d'Arc (Figure 1). Elle m'avait été envoyée après mon retour d'Australie comme preuve de la dévotion locale à Jeanne d'Arc. Mais dans quelles circonstances cette statue « parisienne » se trouve-t-elle aux antipodes ?

Après sa première statue de Jeanne d'Arc qui fut érigée sur la place des Pyramides en 1874,

Emmanuel Frémiet en réalisa d'autres exemplaires pendant les années qui suivirent. L'un d'eux fut acheté en 1907 par Lindsay Bernard Hall, directeur de la National Gallery of Victoria, à Melbourne, grâce au legs très important d'un mécène australien, Alfred Felton. Depuis, la statue se dresse devant la Bibliothèque Publique et est un centre de rassemblement pour la communauté française. Elle l'a été notamment lors du passage en février 1978 du porte-hélicoptères Jeanne d'Arc, la sixième Jeanne que nous a citée dans sa rétrospective de mai dernier notre confrère François Kergall.

Je rends grâce au confinement qui m'a permis d'évoquer encore une fois notre sainte nationale.

Jacqueline Suttin

Présidente honoraire de l'Académie d'Orléans
Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts

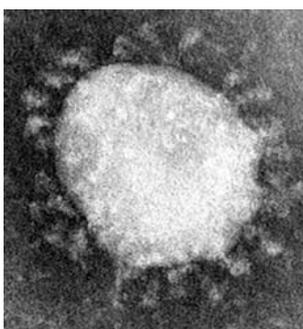
Juin 2020

A propos de la maladie COVID-19

André Brack

La maladie COVID-19 (abréviation de *coronavirus disease 2019*) est provoquée par le coronavirus SARS-CoV-2, un nouveau coronavirus identifié pour la première fois en Chine à Wuhan en novembre 2019. Le terme coronavirus (du latin corona et virus, littéralement « virus à couronne ») provient de l'apparence du virus au microscope électronique, caractérisée par une frange de grandes protubérances entourant l'enveloppe avec l'apparence d'une couronne, par analogie avec la couronne solaire.

Le SRAS-CoV-2 est un virus à génome d'ARN. Il utilise directement son génome comme s'il s'agissait d'un ARN messager (normalement, un ARN messager est une copie transcrite d'un ou de plusieurs gènes d'un génome d'ADN. Il est ensuite utilisé comme intermédiaire par les cellules pour la synthèse des protéines). Parasite, l'ARN viral se lie à la cellule hôte et produit une protéine, une ARN répliqueuse. Cette répliqueuse virale ne reconnaît et ne produit que de l'ARN viral, et permet au génome viral d'être transcrit en nouvelles copies d'ARN, à l'aide de la machinerie de la cellule hôte.



Photographie au microscope électronique du virus Sars-Cov-19

Un virus pernicieux

Contrairement au SRAS-CoV, lui aussi un coronavirus, le SRAS-CoV-2 peut se transmettre par des personnes infectées ne présentant pas de symptômes, dits porteurs sains ou asymptomatiques. Ceci a été montré par des tests qui peuvent détecter à la fois la COVID-19 symptomatique et asymptomatique. A la mi-mars, la part réelle des asymptomatiques parmi les malades reste inconnue. On sait néanmoins qu'en Chine au moins 1% des cas testés étaient asymptomatiques (ni fièvre, ni toux sèche ni fatigue). En Allemagne, 2 malades asymptomatiques ont été détectés parmi 114 voyageurs (1,8 %) venant de Wuhan, alors que tous avaient réussi le dépistage basé sur les symptômes.

Et avec l'arrivée des beaux jours ?

On sait que la grippe, elle aussi due à des virus à ARN, est un phénomène saisonnier, l'arrivée du printemps entraînant une baisse significative du nombre de cas. Cette situation est liée à plusieurs phénomènes liés à la fois à la nature du virus et à nos comportements. Tout d'abord, le virus de la grippe semble mieux

survivre par temps froid et sec, avec moins de lumière ultraviolette. Deuxièmement, les journées d'hiver plus courtes entraînent une réduction des niveaux de vitamine D et de mélatonine, ce qui peut affaiblir notre système immunitaire. Enfin, nous passons plus de temps confinés à l'intérieur avec d'autres personnes, ce qui augmente les possibilités de propagation du virus.

En est-il de même pour le SRAS-CoV-2 ?

Il semblerait que le SRAS-CoV-2 se propage moins vite dans les pays de l'hémisphère Sud ainsi qu'en Afrique. Quand il fait chaud, les micro gouttelettes transmises quand on éternue ont tendance à s'évaporer plus rapidement, ce qui limite la transmission. Des chercheurs de l'université chinoise de Beihang ont modélisé les contacts entre les patients des grandes villes chinoises et les ont croisés avec des données météorologiques. Ils concluent qu'une température élevée et une humidité relative élevée réduisent considérablement la transmission du virus. Les chercheurs estiment ainsi que le taux de reproduction (indiquant la contagiosité du virus) devrait chuter de 48 % entre mars et juillet. A noter cependant que l'épidémie de Mers-CoV, elle aussi liée à un coronavirus, a démarré en septembre 2012 en Arabie saoudite, pays chaud s'il en est, et n'a jamais totalement cessé. La chaleur estivale ne sera pas d'un grand secours car seule une température supérieure à 55° est capable de tuer le virus. Et, si les cas de COVID-19 semblent moins nombreux en Afrique, c'est peut-être en raison d'une moins bonne détection du virus. De plus, l'hiver en Europe n'a jamais été aussi doux et humide et pourtant...Par contre, le virus étant détruit par les UV solaires, l'augmentation de l'ensoleillement estival devrait, en principe, être bénéfique.

Conclusion

Comme le SRAS-CoV-2 se montre bien plus contagieux que le SRAS-CoV et encore bien plus que le MERS-CoV (sa survie est estimée entre 3 heures et 3 jours en fonction des conditions de température et d'humidité et selon le type de surface), mieux vaut ne pas compter sur la seule arrivée des beaux jours

pour infléchir la tendance. Espérons que le confinement et le respect des consignes nous permettront de retrouver rapidement la convivialité de nos réunions.

15 mars 2020

Compléments

Exposés sous forme de diaporamas D, vidéo Y ou manuscrit M.

Daniel Locker	D	Sainte Ursule
Jean-Pierre Navailles	D	Bain de mer
Guy de Fougeroux	M	Biographie de A de Fougeroux de Secval
Jean-Pierre Vittu	D	Jean Dupas
Jean-Pierre Vittu	D	Pompeo Batoni
Jean-Pierre Navailles	D	Brexit post-script
Daniel Locker	D	Caravage Italie
Jean-Pierre Navailles	Y	Abcdaire du masque

Ces documents sont accessibles sur le site www.lacado.fr

